This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Le Marchan
BC

PUBLICATION DE LA RÉUNION DES OFFICIERS

DEUXIÈME CAMPAGNE DES ANGLAIS DANS L'AFGHANISTAN

(1879-1880)

PAR

G. LE MARCHAND
Capitaine d'artillerie

TOME I
Renfermant 19 cartes ou plans

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE DE J. DUMAINE
ÉDITEUR
L. BAUDOIN et Cie, successeurs
30, RUE ET PASSAGE DAUPHINE, 30

1881

Afghanistan.-History, 1879-1881

DEUXIÈME CAMPAGNE DES ANGLAIS

DANS

L'AFGHANISTAN

(Le Marechal

BCV

2857 — PARIS, IMPRIMERIE LALOUX Fils et GUILLOT
7, rue des Canettes, 7

PUBLICATION DE LA RÉUNION DES OFFICIERS

DEUXIÈME CAMPAGNE
DES ANGLAIS
DANS
L'AFGHANISTAN
(1879-1880)

PAR

G. LE MARCHAND

Capitaine d'artillerie

TOME I

Renfermant 19 cartes ou plans

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE J. DUMAINE

ÉDITEUR

L. BAUDOIN et Cie, successeurs

30, RUE ET PASSAGE DAUPHINE, 30

1881

TO NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
1424364
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1924 L

PRÉFACE

Lorsque, dans les derniers mois de l'année 1878, la guerre éclata entre l'Afghanistan et l'Angleterre, j'entrepris d'écrire, presque au jour le jour, un récit des opérations militaires de la campagne qui se termina, comme on peut s'en souvenir, au mois de mai 1879, par la signature du traité de Gandamak.

On se rappelle avec quel enthousiasme la nouvelle de cette paix glorieuse fut reçue en Angleterre ; quels applaudissements accueillirent lord Beaconsfield quand il vint l'annoncer au Parlement britannique.

C'est qu'alors chacun croyait solide et durable l'arrangement conclu avec le nouvel Émir qu'on venait d'installer à Caboul. Je n'ai donc pas à m'excuser d'avoir partagé moi-même cette illusion, qui fut d'ailleurs de courte durée.

Quelques mois plus tard, en effet, une catastrophe dont le retentissement dans toute la Grande-Bretagne ne fut pas moindre que celui du désastre, alors à peine vengé, d'Isandoula, vint donner le signal d'une seconde lutte qui, dès l'origine, se présenta comme devant être plus rude encore à soute-

Bau ... 1923 (T. I)

nir et surtout plus difficile à terminer que la précédente.

Mon récit de la première campagne paraissait à ce moment même, et les conclusions s'en trouvèrent quelque peu démenties par des faits que j'avais eu le tort de ne pas prévoir. Le livre n'en fut pas moins accueilli avec une grande bienveillance, et la plupart des critiques qui voulurent bien s'en occuper m'encouragèrent à lui donner une suite naturelle en racontant les péripéties de la nouvelle expédition.

C'est ce que j'ai essayé de faire. Comme la première fois, c'est dans le *Bulletin de la Réunion des Officiers*, que mon travail a d'abord paru en articles hebdomadaires. Mais je n'ai suivi les événements que d'un peu plus loin, sans m'astreindre à les raconter pour ainsi dire au fur et à mesure qu'ils se produisaient. Si la publication y perd en actualité, elle y aura gagné peut-être en exactitude.

Le texte paru dans le *Bulletin* a même été rectifié et largement complété sur bien des points, par des additions nombreuses provenant de détails que j'ai pu recueillir postérieurement à la rédaction primitive. Le présent volume ne comprend que la première partie de la guerre, et sera suivi prochainement d'un autre qui le complétera.

Comme pour la campagne de 1878-1879, c'est principalement dans les journaux anglais que j'ai

puisé la plupart des éléments de ma narration, mettant à profit aussi bien les rapports officiels, quand ils étaient publiés, que les innombrables correspondances des *reporters* britanniques, et enfin certains ouvrages spéciaux sur l'histoire ou la géographie de l'Afghanistan.

Mon plan et mon but ont été les mêmes que dans mon premier travail : relater des faits dont le souvenir me paraît mériter d'être conservé, en y ajoutant tous les renseignements historiques et géographiques nécessaires pour les faire mieux comprendre, et même les détails pittoresques susceptibles de donner quelque couleur à un récit naturellement aride. Je me suis en outre efforcé de rester clair, tout en étant complet; et, pour éviter des répétitions inutiles, j'ai dû, en bien des cas, renvoyer le lecteur au volume consacré à la campagne précédente, et dont celui-ci n'est en réalité que la continuation.

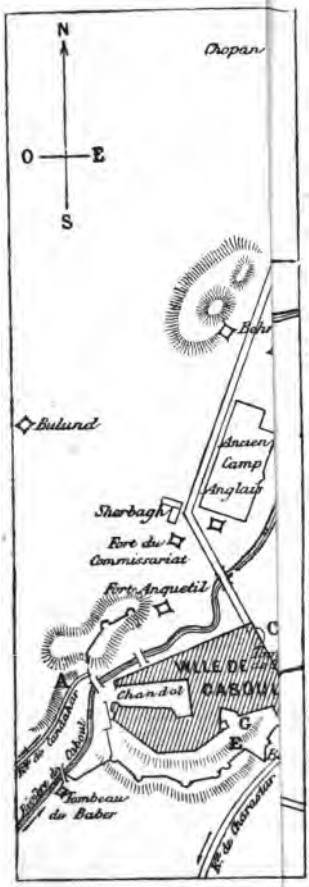
Il porte cependant, comme on voit, un titre spécial, celui de *Deuxième campagne*, qui m'a paru le plus convenable et le mieux justifié : soit qu'on l'applique aux événements militaires de 1879-1880 par rapport à ceux de 1878-1879; soit que l'on considère tout cet ensemble comme ne constituant qu'une seule et même expédition, qui serait bien véritablement la *deuxième* entreprise par les Anglais en Afghanistan, celle de 1839-1842 étant la première.

On avait reproché, non sans raison, à mon autre livre, de n'être accompagné d'aucune carte géographique. J'ai essayé de remédier à ce défaut en ajoutant à celui-ci de nombreux fragments, empruntés aux meilleures cartes d'ensemble à grande échelle, qui sont intercalés dans le texte même; et de façon que le lecteur ait toujours sous les yeux le théâtre des événements, au moment même où ils lui sont racontés.

Qu'on me permette à ce propos d'ajouter encore un mot relatif à l'orthographe des noms propres. On sait combien est variable celle des désignations géographiques, surtout quand il s'agit de l'Orient. Non seulement elle change presque toujours suivant la langue dans laquelle sont écrits les textes, mais d'un ouvrage anglais à l'autre même, les différences sont très souvent considérables. Je me suis trouvé conduit à modifier l'orthographe que j'avais adoptée pour certains mots dans mon premier travail. Mais j'ai dû bientôt reconnaître l'impossibilité de suivre à cet égard des règles à la fois rationnelles et générales.

Paris, 13 mars 1881.

G. LE MARCHAND.


N
O
E
S
Chopan
Babr
Bulund
Ancien
Camp
Anglais
Sherbagh
Fort du
Commissariat
Fort Arquetil
C
VILLE DE
CABOUL
Chandol
A
G
E
Tombeau
de Baber

LA

DEUXIÈME CAMPAGNE

D'AFGHANISTAN

I

Caboul

La ville de Caboul, théâtre des événements qui motivèrent la campagne que nous allons essayer de raconter, est située presque tout entière sur la rive droite et méridionale de la rivière dont elle porte le nom. Son origine se perd dans la nuit des temps. et les traditions locales lui attribuent plus de 6.000 années d'existence. En tout cas, c'est une des plus anciennes cités de l'Asie. Toutefois il n'y a pas plus d'un siècle qu'elle est devenue la capitale de l'Afghanistan.

On assure que mille ans avant l'époque actuelle elle était, avec Ghazni, tributaire de Bamian, ville aujourd'hui détruite, dont les idoles gigantesques et les grottes couvertes de sculptures attestent encore l'antique magnificence. Mais quand le royaume dont

Bamian était la tête tomba plus tard sous les coups des Mongols, Caboul n'en faisait déjà plus partie. Elle était, avec la plus grande partie des pays environnants, passée sous la domination du fameux conquérant Mahmoud de Ghazni. Puis à la chute de la dynastie des Ghaznivides, elle devint une possession de la maison de Ghor.

Pendant plus de deux siècles après sa conquête par le sultan Baber, elle fit partie des domaines des souverains de Delhi, jusqu'au jour où elle fut annexée à l'empire du conquérant persan Nadir-Shah. Enfin le chef afghan Ahmed, fondateur de la dynastie des Soudozaïs, qui parvint à se tailler un royaume à l'est de la Perse et à ses dépens, s'empara de Caboul peu après avoir pris Candahar. Mais aussi sage politique que général habile, il continua de garder pour capitale cette dernière ville, la cité sainte des Douranis, qui la révéraient comme le centre de leur puissance.

Ce fut en 1776 seulement que son fils Timour-Shah, moins prudent que lui, transféra sa résidence à Caboul. Et quand la dynastie des Soudozaïs s'écroula, les Barakzaïs qui les remplacèrent, ne furent pas assez avisés pour saisir l'excellente occasion qu'ils avaient de se rallier l'opinion publique en reprenant l'ancienne capitale. Dost-Mohammed laissa donc le siège de l'empire là où l'avait transporté Timour-Shah.

Il faut bien reconnaître d'ailleurs que Caboul semblait naturellement appelée à ce rôle de capitale ; car sa situation est des plus heureuses, tant au point de vue commercial qu'au point de vue militaire ; et tou-

jours elle a passé pour l'une des plus importantes villes de l'Asie.

Dès le XVI^e^ siècle, le secrétaire d'Akbar le Grand écrivait dans les *Ayîn Akbarî* : « Caboul est la porte de l'Hindoustan sur la Tartarie, comme Candahar sur la Perse ; et si ces deux places sont bien défendues, l'immense empire de l'Inde peut défier toute invasion étrangère. Suivant les Hindous, nul ne peut se dire maître de l'Hindoustan, s'il n'est pas en possession de Caboul. »

L'empereur Baber vante l'importance commerciale de la ville, la cite comme le rendez-vous des marchands de tous les pays, assure que l'on trouve sur ses marchés les produits de tous les climats.

Bien qu'il n'en eût pas fait sa capitale, c'était sa résidence favorite. Dans ses mémoires il parle à plusieurs reprises de son « climat délicieux, » des prairies verdoyantes qui l'environnent, des fruits savoureux et variés que le sol y produit en abondance. Et il cite les vers suivants du poète Molla-Mohammed Mu'ammaï. « Buvez joyeusement le vin dans le château de Caboul et faites circuler sans cesse les coupes à la ronde ; car ici l'on trouve tout réuni : la ville et le désert, les hautes montagnes et les courants limpides. »

Pour donner une idée du climat de Caboul, disons que la neige commence à couvrir dès les premiers jours d'octobre les montagnes qui l'environnent ; mais dans les plaines il neige rarement avant décembre. Vers la deuxième moitié de février, on entre dans la saison des pluies, qui continue jusqu'en avril. Les

autres mois de l'année sont secs. L'altitude assez considérable contribue à tempérer le climat pendant l'été.

Ne devant rien qu'à la nature, Caboul n'a pu perdre aucun de ses précieux avantages, et tant que la configuration du sol environnant restera la même, elle les conservera forcément. Il y a toujours eu et il y aura toujours des relations de commerce entre l'Inde et l'Asie centrale. Caboul, heureusement placée au débouché des passes les plus courtes et les plus praticables qui font communiquer les deux pays, profitera nécessairement des rapports établis entre eux. Que le courant commercial remonte le Gange ou qu'il remonte l'Indus, sa direction n'en aboutit pas moins à Caboul, centre d'une région populeuse à qui elle distribue les produits manufacturés ou naturels des autres pays, dont elle forme en quelque sorte l'entrepôt. Par elle-même, elle n'a guère d'industrie. Pourtant la présence d'une cour souveraine et d'une garnison nombreuse y entretient beaucoup de mouvement et d'activité, en y faisant prospérer les professions et les métiers qui se rapportent à la fabrication des armes et des équipements militaires.

Élevée à près de 6.400 pieds au-dessus du niveau de la mer, la capitale afghane est située à l'extrémité occidentale d'une plaine vaste et fertile. Elle se trouve dans une gorge triangulaire formée par le croisement de deux chaînes de montagnes qui, venant du nord et de l'est, se rencontrent à l'angle sud-ouest de la ville. L'étroite vallée que laissent entre elles ces deux lignes de hauteurs livre passage au Caboul-Darya, ou rivière

de Caboul, qui se dirige d'abord au nord-est, et que longe la route venant de Ghazni et de Candahar.

La chaîne qui court au sud de la ville n'est séparée que par un étroit sentier des ruines de ses antiques remparts. Ces montagnes abruptes et nues se terminent par un mamelon qui commande le coin sud-est de la ville, et sur les pentes duquel s'élèvent les murailles du Bala-Hissar, ou château fortifié, citadelle de la ville. La rivière de Caboul est traversée par un pont établi dans la gorge étroite qui sépare les deux chaînes de montagnes ; sur la rive gauche, les hauteurs, s'écartant peu à peu vers le nord-ouest, s'en vont rejoindre les derniers contreforts de l'Hindou-Koh.

Les crêtes de ces deux chaînes de montagnes sont couronnées par deux longues murailles percées de meurtrières et flanquées de distance en distance par des tours rondes; murailles dont l'origine commune est au Bala-Hissar, qui suivent toutes les sinuosités du terrain, se continuent le long des flancs escarpés des hauteurs et, traversant l'étroite vallée qui les sépare, contournent le côté ouest de la ville.

Celle-ci n'a plus d'enceinte aujourd'hui; mais autrefois elle était entourée de remparts construits partie en brique et partie en terre, dont on peut retrouver la trace en beaucoup d'endroits. On prétend que ces remparts cessèrent d'être entretenus à dater de l'époque où Timour-Shah transporta le siège du gouvernement de Candahar à Caboul, qui commença dès lors à s'étendre rapidement. La population, qui, avant Nadir-Shah, ne dépassait pas 20.000 âmes, s'accrut par l'accession

d'une foule de tribus étrangères qui vinrent s'établir dans la ville, et dont les descendants représentent aujourd'hui plusieurs milliers d'individus. Si bien que le chiffre actuel des habitants de Caboul est évalué à 50.000 ou 60.000.

Les maisons sont des constructions légères, assez mal bâties, dont l'argile et des briques simplement séchées au soleil font généralement tous les frais. Celles, peu nombreuses, qui sont en briques cuites, remontent à une époque plus ancienne. Du reste, leur peu de solidité n'empêche pas ces demeures d'être très convenablement, et souvent même confortablement, disposées à l'intérieur. Celles du quartier connu sous le nom de Chandol, sont surtout belles; car sa population, qui est d'origine persane, a des goûts plus raffinés que le reste des habitants de Caboul.

La ville, dont nous donnons à la fin du volume un croquis publié par le *Times*, auquel nous empruntons du reste la plupart des détails qu'on vient de lire, est divisée en quartiers ou *mahallas*, qui se subdivisent à leur tour en sections : *kutchas*. Chacune de celles-ci est entourée d'un mur de clôture percé de petites portes, et entièrement habitée par des individus de la même profession. En cas de guerre ou de tumulte ces portes d'entrée sont murées, et la ville se trouve ainsi divisée en autant de petites places fortifiées qu'elle a de sections. Ce moyen de défense est ce qu'on appelle le *Kutchabandi*. La pratique d'un pareil système prouve assez combien est précaire et peu sûre l'organisation sociale qui contraint d'y avoir recours.

Les principaux bazars toutefois sont indépendants de ces sections et s'étendent généralement en ligne droite. Les deux principaux, celui de Char et celui de Lahore courent parallèlement l'un à l'autre de l'est à l'ouest. Ce dernier aboutit à ce qu'on appelle le *Tchar-tchata*, construction dont les Cabouliens sont extrêmement fiers et qu'on attribue au fameux Ali Mardan-Khan, homme dont une foule de monuments utiles ont immortalisé le souvenir dans ce pays.

Ce Tchartchata ou Tchar-Tchowk (bazar des quatre carrés), consiste en une série de quatre cours rectangulaires entourées de galeries élégamment construites et décorées de peintures, et que réunissent de courtes rues couvertes. Des fontaines publiques ornent ces squares; mais le canal qui les alimentait fut détruit en 1842, quand le général Pollock fit sauter le Tchartchata, et on ne l'a jamais réparé depuis. Il ne restait plus en 1879 que les réservoirs entièrement à sec et en partie comblés. La rue qui traverse le bazar aboutit à un pont grossier et assez vieux pour avoir été contemporain de Timour-Shah. C'est aujourd'hui le quartier général des mendiants, qui pullulent à Caboul.

Les boutiques des galeries du Tchartchata sont occupées par une foule de petits marchands, revendeurs au détail de produits manufacturés, que l'on voit assis, les jambes croisées, sur les comptoirs disposés devant les magasins où sont étalées leurs marchandises. Les industries de même nature sont toujours groupées ensemble; mais outre les boutiquiers ou vendeurs à poste fixe, les bazars sont constamment parcourus par d'in-

nombrables industriels ambulants, dont les cris et les métiers sont aussi variés que dans nos grandes villes européennes. On y retrouve même jusqu'au marchand d'habits, qui toutefois ici n'est pas un juif, à moins qu'on ne veuille attribuer une origine hébraïque à tous les Afghans, comme l'ont prétendu certains voyageurs trompés par une ressemblance incontestable.

Bien qu'on ne puisse considérer Caboul comme une ville absolument malsaine, il n'en est pas moins vrai que les terrains marécageux qui l'avoisinent au nord sont assez préjudiciables à la santé publique, et pendant l'automne les fièvres y sont très fréquentes. Mais, comme nous l'avons dit, le climat y est agréable, l'eau excellente, les environs sont fertiles et charmants.

Les jardins de Caboul sont renommés pour leur beauté, particulièrement celui connu sous le nom de jardin du roi Timour et celui qui entoure le tombeau de l'empereur Baber, au sud-ouest de la ville. Ce dernier constitue la promenade favorite des Caboulіens.

Burnes et d'autres voyageurs ont parlé avec enthousiasme du panorama splendide qu'on apperçoit du haut des tours de la ville et des collines environnantes, d'où la vue s'étend à plus de 30 kilomètres. Surtout quand on arrive à Caboul par la route qui vient de Jellalabad, on éprouve une impression qui fait un délicieux contraste avec le pays sauvage et nu que traversent les défilés de Khourd-Caboul et de Jagdalak.

Le Chandol, dont nous avons cité le nom plus haut, est à l'ouest de la vieille ville, entre elle et le fleuve; c'était jadis un village, c'est maintenant un faubourg

de la capitale, et il se trouve renfermé dans les limites du système de défense. Ses habitants, appelés Kizilbachis (1), sont les descendants d'une tribu persane établie à Caboul depuis la mort de Nadir-Shah. Ils sont, comme tous les Persans, musulmans chyites, et à ce titre ennemis mortels des souverains sunnites du pays. Malgré le mépris profond où ils sont tenus par le reste de la population, à cause de leurs croyances religieuses, et quoiqu'ils soient en quelque sorte parqués dans leur quartier du Chandol, un peu comme les juifs au moyen âge dans le Ghetto romain, ils n'en exercent pas moins une grande influence sur les Sirdars afhgans. On les trouve en majorité dans la cavalerie et l'artillerie de l'Émir, et beaucoup d'entre eux aussi servent dans les troupes natives de l'Inde. Il fut même un temps où la garde du corps des souverains afghans se recrutait parmi eux ; mais les Barakzaïs ont beaucoup restreint leurs privilèges. Ils ont pourtant encore quelque puissance politique, et comme ils possèdent toujours plus ou moins d'instruction, un grand nombre sont employés en qualité de secrétaires auprès des grands seigneurs du pays.

Pendant la guerre de 1838-42, les Kizilbachis accueillirent amicalement les Anglais en toute circonstance. Un corps de cavalerie recruté exclusivement parmi eux accompagna sir Richmond Shakespeare quand il partit pour aller délivrer les captifs d'Akbar-Khan.

(1) Les « têtes rouges » ; nom qu'on leur donna peut-être à cause du fez qui leur servait de coiffure.

On se souvient aussi que dans la dernière guerre ils furent des premiers à ébranler le trône de l'Émir, qui dut faire bombarder le Chandol.

L'élément hindou tient aussi une large place dans la population ; mais la classe la plus nombreuse et la plus turbulente est celle de nationalité afghane, qui constitue les Cabouliens proprement dits.

Du reste Caboul est peut-être, après Bokhara, celle de toutes les villes d'Asie où le fanatisme des musulmans est le plus exalté. Les mollahs y sont nombreux et tout puissants, les derviches s'y rencontrent à chaque pas. Malgré le caractère cosmopolite que présente une population formée des éléments les plus divers, où se coudoient les marchands et les voyageurs venus du nord et du sud de l'Afghanistan, de Bokhara, de Khiva, du Turkestan, du Kachmyr et de l'Inde, les habitants de Caboul sont toujours restés excitables et violents. Le commerce immense qui les enrichit n'a pas adouci leurs mœurs, et l'avenir d'une ville si favorablement située sous tous les rapports, a plus d'une fois été gravement compromis par les fureurs insensées de sa populace et les actes de barbarie sauvage auxquels elle s'est livrée en maintes circonstances.

Parmi les nombreux endroits dignes d'intérêt dans le voisinage de la capitale, il faut citer les cimetières affectés aux différentes sectes religieuses qui peuplent la ville. Chacune a le sien : sunnites et chyites, arméniens et juifs, tous ont leur champ de repos spécial, et un grand nombre de tombeaux sont curieux à visiter. Ainsi dans le cimetière du mont Assa Mahi, une pierre

assez négligée, mais reconnaissable à une mitre sculptée indique la place où repose un évêque géorgien, mort à Caboul il y a quelque trois cents ans. Au cimetière arménien, le même symbole, gravé sur l'un des tombeaux, fait connaître le rang de la personne qu'il recouvre. Mais la tombe la plus curieuse et la plus intéressante pour les Anglais, qui soit aux environs de Caboul, est celle d'un de leurs compatriotes, dont on y peut lire l'épitaphe inscrite en grosses lettres romaines. C'est un petit monument en marbre qui ne ressemble en rien aux pierres verticales plantées habituellement par les musulmans au-dessus de la tête de leurs morts; il simule au contraire une sorte de tertre élevé sur la fosse. Il se trouve dans un petit cimetière situé à deux cents mètres environ à l'est de la porte de Peshawur. L'inscription, gravée d'une façon un peu confuse autour de la pierre, est encore cependant très nettement lisible et conforme à l'orthographe anglaise du XVII[e] siècle :

« Here lyes the bodye of Joseph Hicks, the son of « Thomas Hicks and Edith, who departed this lyfe « the 11th of october 1666 (1). »

Comment cet Anglais se trouvait-il à Caboul il y a deux cents ans, c'est ce qu'on ignore; et il ne paraît pas qu'on ait jamais eu le moindre renseignement sur ce voyageur isolé, dont les ossements reposent dans une terre arrosée depuis par tant de sang britannique.

(1) Ici gît le corps de Joseph Hicks, fils de Thomas Hicks et d'Edith, qui mourut le 11 octobre 1666.

Au point de vue militaire, Caboul ressemble beaucoup à la plupart des autres forteresses afghanes, qui généralement consistent d'abord en une citadelle occupant le mamelon détaché par lequel se terminent si fréquemment les contreforts d'une chaîne de montagnes. Une série d'ouvrages entourent ensuite ce mamelon et constituent le corps de la place. Ici le terrain renfermé dans les fortifications se trouve au nord de la citadelle, et l'on peut en évaluer l'étendue en nombres ronds, à un peu plus de 800 mètres de l'est à l'ouest, sur 700 à 750 du nord au sud. Le périmètre de la place forme un hexagone irrégulier. Cinq des fronts qu'elle présente sont défendus par un mur en maçonnerie, que flanquent à intervalles inégaux des tours en pierre.

Au pied du mur, mais à hauteur du terrain naturel extérieur et couronnant l'escarpe du fossé, court une fausse braie qui se trouvait encore en cours de construction quand Dost-Mohammed dut quitter la ville lors de la guerre de 1839. Si ce travail eût été terminé conformément au projet qu'il avait conçu, la force de la place en serait notablement augmentée. Mais les remparts sont mal entretenus, les fossés en partie comblés, et la fausse-braie inachevée est depuis longtemps tombée en ruines.

Toute la puissance défensive de Caboul se résume dans celle du Bala-Hissar, laquelle est assez mince. La fondation de cette citadelle fameuse est attribuée à l'empereur Baber; mais ses successeurs ajoutèrent beaucoup à l'œuvre primitive. Sous le règne d'Aureng-

Zeïb, furent construits de vastes caveaux que l'on voit encore, et où ce monarque avait l'intention de renfermer ses trésors.

Situé à l'extrémité sud-est de la ville, et sur le sommet d'une hauteur, ce Bala-Hissar avec ses grands murs et ses bâtiments élevés, présente un aspect assez imposant et domine entièrement la capitale. Mais en dépit de son apparence formidable et de son élévation à cent cinquante pieds au-dessus de la plaine voisine, cette vieille forteresse était en trop mauvais état à l'époque dont nous parlons pour tenir un temps appréciable contre une armée anglaise.

En fait, le Bala-Hissar n'a jamais subi dans les temps modernes qu'une seule attaque sérieuse, quand Dost-Mohammed en fit le siège en règle et s'en empara en faisant sauter une de ses tours. C'était plutôt un palais qu'une forteresse proprement dite; palais suffisamment fortifié cependant pour être en état de résister aux séditions populaires. Aussi les souverains afghans l'avaient-ils choisi comme résidence, parce qu'ils s'y trouvaient à l'abri des révoltes qui venaient si souvent mettre tout d'un coup leur autorité en péril. Il leur fournissait également une prison très commode pour renfermer, à l'occasion, quelque rival dangereux ou quelque vassal récalcitrant. Mais déjà lors des guerres précédentes avec les Anglais, les Afghans avaient toujours évacué le Bala-Hissar sans résistance, à l'approche de l'armée britannique.

Cette citadelle se divisait, du reste, elle-même, en deux parties distinctes : l'une intérieure ou citadelle

proprement dite, peu étendue et qui ne pouvait contenir qu'un petit nombre de troupes. C'est là que se trouvait le palais de l'Émir. Puis venait une deuxième enceinte englobant un vaste terrain où l'on eût pu facilement loger 5.000 hommes.

Il est difficile de donner une idée exacte de Caboul à celui qui n'a jamais voyagé en Orient. Pourtant qui a vu le Caire, peut assez bien se représenter la capitale de l'Afghanistan. La ville rappellerait Bagdad, n'étaient les églises chrétiennes et les tombeaux musulmans qu'on rencontre en grand nombre dans cette dernière, où les Turcs ont aussi élevé des casernes et bâtiments publics d'une incontestable beauté.

En réalité, toutes les cités de l'Asie ont un air de famille très prononcé et ne se distinguent guère les unes des autres; à moins qu'un grand nombre d'étrangers n'y aient établi leur domicile, ou que l'adoption volontaire, par la population, des coutumes occidentales, n'ait entièrement révolutionné l'opinion des indigènes en matière de confort et de besoins matériels.

En 1879, Caboul n'avait pas encore éprouvé l'influence modificatrice de ces éléments, et restait à fort peu de chose près, ce qu'elle était quand Timour-Shah en fit sa capitale. Comme aspect général, c'était une simple agglomération de murs et maisons en torchis, dont beaucoup de la plus misérable espèce, mais construites toujours à la façon musulmane, c'est-à-dire avec cour carrée intérieure, sans ouvertures au dehors. Entre ces maisons, un labyrinthe de rues étroites et sales, où dans les temps pluvieux on a de la boue

jusqu'à la cheville et où croupissent toutes les immondices que les habitants, bien peu difficiles pourtant sur le chapitre de la propreté, ne peuvent se résigner à garder chez eux. Les maisons des petites gens n'ont qu'un étage; celles de la haute classe en ont toujours deux. Les toits sont plats, en terre damée, et entourés d'un parapet de 3 à 4 pieds de hauteur.

En dehors des bazars dont nous avons parlé plus haut, Caboul ne possède guère de bâtiments publics ou de monuments dignes d'intérêt. Le tombeau de Timour. Shah, situé au milieu d'un vaste enclos découvert, presque au centre de la ville, ne paraît pas avoir été jamais terminé. Il est en fort mauvais état et n'a jamais dû constituer une œuvre architecturale bien remarquable. Les mosquées sont très mesquines, et pas un de ces minarets que l'on s'attend à rencontrer dans une capitale musulmane ne vient rompre, pour l'œil du spectateur, la triste monotonie d'un océan de toits gris et plats.

Quand les Anglais occupèrent Caboul, en 1840, sir Henri Durand, alors capitaine aux ingénieurs du Bengale, élabora un projet complet de défense de la place. Il assurait que sans beaucoup de travail ni de dépenses, on pourrait mettre Caboul en état de résister à tous les efforts d'une armée qui n'aurait pas de parc de siège. Il insista fortement sur la nécessité de démolir toutes les maisons particulières qui se trouvaient à l'intérieur du Bala-Hissar, afin d'y avoir de la place pour la construction de casernes et autres édifices indispensables. On ne tint nul compte de ses conseils, et

les troupes britanniques, au lieu d'occuper une position dominante, de façon à commander la capitale, allèrent s'établir au nord de la ville, au point indiqué dans le croquis sous le nom d'*ancien camp anglais*. Les précautions les plus élémentaires furent négligées ; on laissa debout des villages fortifiés, à portée de canon des faibles retranchements qui protégeaient l'armée ; on n'occupa ni les hauteurs de Siah-Sang, ni des forts tels que Behmarou, Rikabachi, etc., qui restèrent aux mains d'une population dont l'hostilité n'avait jamais été dissimulée. Bref, les cantonnements britanniques étaient si bien cernés de toutes parts, qu'au moment où la rébellion devint générale, les soldats ne pouvaient faire un pas hors d'une porte quelconque sans se voir exposés au feu de quelque fort voisin, dont les remparts étaient garnis de tirailleurs qui manquaient rarement leur coup. De plus tout le pays environnant était impraticable à l'artillerie et à la cavalerie, inondé qu'il se trouvait en beaucoup d'endroits, et coupé dans tous les sens par des fossés profonds. « Il semblait vraiment, a pu dire Kaye, que l'organisation de ces travaux défensifs fût l'œuvre d'un insensé. C'était comme un monument de la folie qui pour un instant avait obscurci l'intelligence de la plus grande nation militaire du monde. »

Il n'est peut-être pas hors de propos de résumer ici en quelques lignes les événements si dramatiques qui se passèrent lors de la dernière occupation de Caboul par les Anglais, quarante ans avant ceux que nous allons raconter.

Ce fut le 27 août 1839, que Shah Soujah, le prince que les Anglais avaient entrepris de replacer sur le trône d'Afghanistan, fit son entrée solennelle dans la capitale, escorté par l'armée de lord Keane. Il fut reçu par ses sujets sans aucune manifestation extérieure d'affection; on n'en jugea pas moins convenable, pour des motifs politiques, de réduire de suite considérablement, la garnison indo-européenne de la ville. Sans plus s'émouvoir d'un soulèvement très sérieux des Ghilzaïs qui éclata au mois de septembre, lord Keane, avec la brigade du Bengale, retourna dans l'Inde en novembre de la même année, par la route de Khyber. La brigade de Bombay, partie un mois plus tôt, avait suivi la route de Ghazni et de la passe de Bolan.

L'hiver de 1839-40 se passa assez tranquillement. Au printemps l'Émir fugitif, Dost-Mohammed, commença une série d'efforts désespérés pour reconquérir son trône. Ces tentatives aboutirent finalement à la bataille décisive de Pourwandourrah, le 2 novembre 1840, qui fut une victoire pour lui. Néanmoins, comprenant que, malgré tout, la partie était perdue, il se dirigea dès le lendemain, avec un seul compagnon, vers les cantonnements anglais, et s'y rendit à l'ambassadeur britannique, sir W. Macnaghten.

Quand revint le printemps, les Anglais durent entreprendre plusieurs expéditions pour châtier les Ghilzaïs et autres tribus qui les avaient inquiétés avec persistance. Les Chinwarris, qui, dans la campagne de 1878-79, harcelèrent avec tant d'acharnement les communications de sir Samuel Browne, furent à cette

époque les premiers auxquels l'Angleterre fit sentir le poids de ses armes. Sir Robert Sale, qui, en octobre 1841 retournait dans l'Hindoustan avec une brigade, fut chargé de punir les Ghilzaïs, et il y réussit, non sans éprouver des pertes sérieuses.

On se préoccupait peu cependant de ces troubles périodiques; mais le 2 novembre suivant, la fusillade qui retentit dans la capitale même vint convaincre tout le monde qu'une crise approchait. Bientôt le bruit se répandit que des bandes d'hommes armés entouraient les maisons des officiers anglais logés dans la ville, et que leur vie courait le plus grand danger. Ces hommes énergiques ne s'en défendirent pas moins avec toute la ténacité britannique et firent éprouver des pertes cruelles à leurs agresseurs. Les autorités militaires anglaises semblent avoir été paralysées dès le début et ne surent rien faire qu'une vaine démonstration contre Caboul. L'Émir envoya bien son fils, accompagné de son vizir, pour tâcher d'apaiser l'émeute; mais cette intervention ne réussit pas à calmer les mécontents, et c'est ainsi que sir Alexander Burnes et ses camarades tombèrent victimes de la fureur des Afghans, de l'indécision et de l'ineptie de leurs compatriotes campés sous les murs de la ville.

L'insurrection, une fois commencée, se propagea rapidement. Les révoltés s'emparèrent d'un petit fort qui se trouvait entre les cantonnements anglais et les magasins de l'intendance, interdisant ainsi toute communication entre les uns et les autres. Le 5 novembre, une attaque tentée contre le fort de Mohammed Shérif

fut repoussée avec de grosses pertes. Il fut enlevé le jour suivant, mais les efforts qu'on fit pour s'emparer de celui de Sherbagh, situé immédiatement au delà, échouèrent de la façon la plus désastreuse.

Le 9, le général Shelton, qui au premier symptôme de troubles avait occupé le Bala-Hissar, abandonna cette position dominante, et dès lors toute direction fut perdue. Le lendemain l'ennemi, décidé à rendre la position des Anglais intenable, s'empara du fort Rikabachi, et malgré l'intrépidité des troupes britanniques, elles ne purent parvenir à le reprendre. Le 13, les Afghans occupèrent les monts Behmarou; il en furent chassés et y perdirent leurs canons après une lutte acharnée; mais le jour suivant ils reparurent en force sur cette position, que les Anglais avaient négligé d'occuper. Ceux-ci essayèrent en vain le 19 d'enlever le village, et le 23, une troisième tentative pour dégager le terrain dans cette direction n'aboutit qu'à une défaite sanglante.

Quatre semaines s'écoulèrent ensuite dans une série d'insignifiantes escarmouches et de négociations inutiles. Le 23 décembre, l'envoyé anglais alla s'aboucher avec Akbar-Khan pour régler définitivement les termes de l'évacuation du pays; mais il fut traîtreusement assassiné par le prince afghan, et les officiers qui l'accompagnaient furent faits prisonniers. Les pourparlers n'en continuèrent pas moins jusqu'au 6 janvier 1842, jour fatal au matin duquel la garnison, forte de 4.500 combattants, dont 690 soldats anglais, suivis de 12.000 *followers*, entreprit le lugubre voyage que,

de ces 16.000 personnes, une seule devait achever. Nous avons déjà, dans notre récit précédent, fait allusion au massacre du Khourd-Caboul, où périrent les derniers de ces infortunés. Le seul docteur Brydon parvint à s'enfuir jusqu'à Jellalabad; et environ 95 prisonniers, hommes, femmes et enfants, qui s'étaient rendus pendant la retraite, furent délivrés plus tard.

Le 15 septembre 1842, le général Pollock, chargé de venger ses camarades, fit son entrée dans Caboul et prit possession du Bala-Hissar sans rencontrer de résistance; il y resta jusqu'au 12 octobre suivant. Avant de partir, il fit sauter le Tchartchata pour punir la ville du meurtre de l'ambassadeur britannique et de l'affront fait à l'Angleterre.

Depuis ce jour, pas un Anglais ne mit le pied dans la capitale de l'Afghanistan. Le premier d'entre eux qui revit cetre ville fameuse fut le major Cavagnari, lorsque près de trente-sept ans plus tard, le 26 juillet 1879, il y fit son entrée solennelle comme représentant de l'Angleterre, ainsi que nous allons le raconter dans le chapitre suivant.

II

Le voyage et l'arrivée de l'ambassade anglaise à Caboul.

Les Anglais s'étaient hâtés de mettre à exécution le traité de Gandamak, ou tout au moins la clause de cette convention qui leur tenait le plus à cœur : l'envoi et l'installation d'un résident britannique à Caboul.

On avait désigné pour ce poste le major Cavagnari, et il eût été difficile de faire un meilleur choix. Aux cours des négociations du traité, qu'il avait lui-même conduites, le major avait fait preuve d'autant d'adresse que de fermeté et de rectitude de jugement. Il avait même su conquérir la sympathie et la confiance de Yakoub, et l'on pouvait être certain que celui-ci le recevrait à sa cour non seulement avec la déférence et les égards dus au représentant de l'Angleterre, mais avec de réels sentiments d'estime et d'amitié personnelle. Conditions excellentes pour l'accomplissement de sa difficile et délicate mission.

Aussi ne doutait-on guère du succès complet de celle-ci. On y voyait la fin des difficultés qui si longtemps avaient existé entre l'Afghanistan et l'Inde anglaise, et dont, moins d'une année auparavant, on avait pu craindre de voir surgir les plus redoutables compli-

cations. Maintenant tout semblait heureusement terminé. La suprématie de l'Angleterre, un instant contestée, était plus absolue que jamais. Son prestige, si fortement compromis lors de l'entrevue d'Ali Musjid, avait retrouvé tout son éclat, puisque celui-là même à qui l'on avait alors si brutalement interdit l'entrée du pays allait entrer maintenant en triomphateur dans la capitale, pour y être en permanence le souverain réel et comme le mentor, du prince qui s'était engagé d'avance à conformer en tout et pour tout sa conduite à ses avis. C'était le couronnement de l'édifice que la Grande-Bretagne venait d'élever sur les ruines d'une influence rivale, et quelques mois avaient suffi pour mener à bonne fin ce grand ouvrage. Il est vrai que sa chute devait suivre de plus près encore son achèvement.

Mais on était loin de prévoir alors la catastrophe du 3 septembre. « Nul symptôme disait le *Times* à la date du 7 juillet, ne permet de supposer que les relations entre les deux pays soient en danger d'être altérées, et l'on ne voit même pas d'où pourrait provenir une cause de troubles. » La situation du nouvel Émir semblait assurée, l'état de Caboul satisfaisant. Pour Hérat seulement, quelques doutes subsistaient encore ; on savait qu'une certaine mésintelligence régnait entre Yakoub et le gouverneur de cette ville, qui n'était autre que son propre frère. Mais on se flattait de dissiper ces nuages lors de la visite qu'y devait faire l'Émir en compagnie du Résident britannique. Et quant aux troubles qu'on accusait la Russie de fomenter dans

le Badakchan, quant à son attitude toujours menaçante dans la direction de Merw, on se croyait assez fort maintenant pour ne plus avoir à s'en préoccuper. L'Inde était désormais à l'abri de toute tentative hostile.

Il n'est pas sûr que le major Cavagnari, mieux en état que bien d'autres de juger du véritable état des choses, vît la situation sous d'aussi riantes couleurs. Il est même probable, comme on le sut plus tard, que le brave soldat avait parfaitement conscience du côté périlleux de sa mission. Néanmoins, tous les sentiments durent certainement faire place dans son âme à celui d'une noble fierté, quand le 6 juillet il quitta Simla, porteur de la lettre du Vice-roi qui l'accréditait comme résident et ministre plénipotentiaire à la cour de Caboul. C'était la Grande-Bretagne elle-même, qui dans sa personne allait prendre possession du nouveau royaume ajouté au *British Empire*.

Le personnel de l'ambassade dont Cavagnari était le chef se composait d'un secrétaire et premier attaché, M. Jenkyns, du lieutenant Hamilton, attaché et chargé du commandement de l'escorte, et enfin du docteur Kelly pour le service médical. L'escorte à laquelle le Résident anglais avait droit, en vertu de l'article 4 du traité de Gandamak, se composait de vingt-six cavaliers et cinquante fantassins du corps des Guides. Organisée à Peshawur avec le matériel de campement et le cortège inévitable de serviteurs qui devaient accompagner l'ambassade, elle se rendit isolément à Kohat, en traversant la bande de territoire afridi qui

fait saillie dans l'Inde anglaise, puis de là, par étapes régulières, au fort de Kouram (1), où elle attendit l'arrivée du major Cavagnari. Celui-ci arriva au fort dans la soirée du 14 juillet, et le lendemain matin se mit en route avec toute sa suite pour Shilufzan, un des villages les plus beaux et les plus pittoresques qu'on rencontre dans la partie supérieure de la vallée de Kouram. Ombragé de platanes et de châtaigniers magnifiques, entouré de jardins remplis d'arbres fruitiers de toute espèce, arrosé de ruisseaux à l'eau fraîche et limpide, c'était devenu le rendez-vous favori des officiers stationnés au fort de Kouram, qui venaient volontiers s'y distraire de la monotone existence que leur avait faite la cessation des hostilités. Il était même question d'installer pour l'hiver les troupes à Shilufzan, afin de les soustraire aux froids rigoureux du Peïwar-Kotal, et l'on se flattait déjà d'avoir trouvé là un des plus agréables cantonnements de l'ouest de l'Inde, un séjour dont les dames anglaises elles-mêmes n'eussent pas tardé à venir animer la solitude. On sait combien l'Anglais est prompt à se créer partout le *home* qu'il aime tant.

Ce fut à Shilufzan, que le général Roberts vint à la rencontre du major Cavagnari, en compagnie duquel il retourna ensuite, après déjeuner, au camp du Peïwar-Kotal, où le major resta jusqu'à ce que le reste de son personnel eût atteint Ali-Khel, position la plus avancée occupée par les troupes de la vallée de Kouram. Le

(1) Appelé aussi fort de Mohammed-Azim.

général se plut à faire admirer à son hôte, militaire comme lui, cette position formidable de Peïwar où son audacieuse énergie avait décidé du sort de la dernière campagne, et qui, fortifiée conformément aux règles de l'art militaire européen, devait constituer pour l'Inde un boulevard susceptible de défier toutes les attaques.

Cependant l'ambassade et l'escorte, continuant leur route, avaient atteint Ali-Khel, où stationnaient les 72e et 92e Highlanders, qui leur firent une cordiale réception. Bientôt le major et le général y arrivèrent également et l'on se mit en route pour Karatiga. Avant de partir, Roberts, voulant que l'ambassade se présentât aux Afghans, qu'on ne devait pas tarder à rencontrer, dans des conditions propres à leur inspirer le respect, fit former une escorte spéciale qui devait accompagner le major Cavagnari et les siens jusqu'à la frontière nouvelle. C'étaient quatre canons de la batterie de montagne n° 2, deux compagnies de chacun des trois régiments anglais d'Ali-Khel : le 67e et les 72e et 92e Highlanders, plus quatre compagnies du 5e Gourkhas et un escadron du 12e cavalerie du Bengale. Le tout était placé sous le commandement du brigadier général Massy, désigné dès lors pour prendre le commandement supérieur de toute la colonne de Kouram, après le départ de Roberts. Celui-ci, nommé membre de la commission de réorganisation de l'armée qu'on venait de constituer à Simla, devait en effet quitter sous peu son commandement actif. On comprend que les événements postérieurs forcèrent à modifier ces

dispositions ; et c'est en qualité de lieutenant du général Roberts que nous retrouverons bientôt le général Massy, dont le nom reviendra plus d'une fois dans le récit des premières opérations de la campagne.

A Karatiga, l'on était à 400 mètres seulement de la nouvelle frontière, et le lendemain, 19 juillet, à huit heures du matin, un messager se présenta au camp britannique, de la part du haut dignitaire afghan que l'Émir avait chargé de prendre toutes les mesures pour le voyage du Résident anglais jusqu'à la capitale. Shahgassi Khushdil-Khan, ancien gouverneur du Turkestan afghan, faisait dire qu'il se trouvait à quelque distance avec le 9e régiment de cavalerie afghane, envoyé par Yakoub pour constituer la garde d'honneur de l'ambassade. M. Jenkyns le secrétaire, et le capitaine Conolly, *political officer* de la colonne du général Roberts, furent envoyés à sa rencontre et l'amenèrent sous la tente où l'attendait l'ambassadeur anglais. On échangea les salutations d'usage et quelques phrases banales, puis le major, se levant, donna le signal du départ. La garde d'honneur du 67e d'infanterie présenta les armes sur son passage, et la batterie de montagne le salua de quinze coups de canon pendant qu'il montait à cheval.

Il était alors neuf heures du matin. Marchant entre le général et Khushdil-Khan, Cavagnari franchit la frontière indiquée par un petit ruisseau qui de tout temps a servi de limite entre les territoires respectifs des Jajis et des Ghilzaïs.

En face de lui, sur l'autre rive, étaient rangés en

bataille le régiment de cavalerie afghane et quelques troupes irrégulières envoyées par l'Émir pour lui rendre les honneurs. « Montés sur de petits chevaux gras et lourds, » dit un témoin oculaire, « ces cavaliers eussent été fort en peine de faire un service de guerre un peu actif. Habit rouge rappelant la tunique anglaise, baudrier blanc, large pantalon bleu clair sans sous-pieds, bottes du modèle de l'infanterie britannique : tel était le costume, plus voyant et pittoresque qu'élégant, de ces soldats. Coiffés d'un horrible casque en feutre gris sale, ils semblaient pour la plupart aussi embarassés de leur monture que de leur carabine, suspendue tout bonnement au ceinturon, et dont ils étaient obligés de maintenir le canon entre le genou et la selle, pour l'empêcher de ballotter trop à son aise. Les officiers, il est vrai, paraissaient avoir de bons chevaux et les manier avec aisance. Mais ce n'était certes pas là l'élite de l'armée afghane, où celle-ci avait été fort appauvrie par la guerre qui venait de finir. Dans un pays où les bons cavaliers abondent, il devrait pourtant être facile de recruter d'excellentes troupes à cheval ; à moins que l'uniforme à demi-européen et assez mal compris qu'on leur impose, en même temps que la discipline, pénible pour ces hommes habitués à une liberté à peu près sans limites, ne les empêchent de servir dans l'armée permanente de l'Émir. »

Tels étaient les soldats qui, après avoir rendu les honneurs militaires, prirent la place des Anglais derrière le major et ses compagnons, aussitôt qu'on eut franchi le ruisseau qui formait la ligne de démarcation

entre les deux pays. Le général Roberts pourtant, et une cinquantaine d'officiers de la colonne de Kouram, continuèrent d'accompagner l'ambassadeur, qui, toujours suivi de sa petite escorte de Guides, se dirigea vers le camp que Khushdil avait fait préparer pour lui et son état-major, à Khazim-Khel. Deux longues rangées de petites tentes formaient une rue aboutissant à la tente de cérémonie où Cavagnari, suivi d'un brillant cortège, se rendit en compagnie de Roberts et de Khushdil. Les trois hauts personnages restèrent seuls quelques instants; puis tous les officiers furent invités à entrer, et le délégué de l'Émir fit servir du thé accompagné des inévitables confitures et autres douceurs si fort prisées des Orientaux. Les officiers anglais, qui ne devaient pas accompagner plus loin l'ambassade, profitèrent de l'occasion pour faire une excursion jusqu'à la fameuse passe de Chuturgardan, dont ils n'étaient qu'à 3 kilomètres. Pendant une heure ils admirèrent à loisir, du haut du *Cou-de-Chameau* (1), la riante vallée du Logar et cette sorte de terre promise que peu de mois auparavant, Roberts avait contemplée un instant dans des circonstances bien différentes, avec le regret de n'y pouvoir pénétrer. Eux aussi devaient retourner ce jour-là sur leurs pas; mais ils savaient qu'un représentant de l'Angleterre allait le lendemain franchir en triomphateur cette barrière, escorté par ces mêmes soldats qui avaient prétendu en interdire le passage à l'armée britannique.

(1) C'est la signification du nom de Chuturgardan.

Tous les officiers anglais étaient donc dans les meilleures dispositions pour faire honneur au repas homérique que leur fit offrir l'envoyé de l'Émir. Il faut lire les lettres écrites à cette occasion par ces jeunes gens, dont plusieurs devaient périr si misérablement quelques semaines plus tard, et voir comme on y plaisante gaiement du service par trop oriental, qui contraint les convives à manger avec leurs doigts, et de la gravité digne que se croit tenu de garder constamment le brave Khushdil : « une bonne figure, très gras, comme tous les riches Asiatiques, mais avec un je ne sais quoi de cruel dans le regard. » Peut-être l'expression de cette rancune invétérée qui fait le fond du caractère afghan, et qui devait se manifester sitôt d'une manière si terrible. Ne semble-t-il pas vraiment que cette phrase écrite au courant de la plume renferme comme un sinistre présage?

Enfin l'on se sépara, Roberts et les siens reprirent le chemin du camp britannique établi dans la vallée de Hazardarakht, et le lendemain 20, l'ambassade, définitivement en route pour Caboul, franchissait la passe du Chuturgardan. La descente du côté de l'ouest fut trouvée quelque peu rude et escarpée, bien que capable d'être, sans trop de difficulté, transformée en une bonne route praticable aux voitures d'artillerie. En arrivant au pied, on se dirigea, en suivant le lit d'un petit ruisseau, sur le village d'Akhmedkhel, qui se trouve à 4 kilomètres environ de la crête. Le lit du torrent, assez mal rempli en cette saison, portait sur ses berges des traces visibles prou-

vant qu'à l'époque des hautes eaux, il doit-être fort capable de gêner la marche d'une armée. Tailler une route au-dessus, dans le flanc de la montagne, serait assez facile ; mais la nature argileuse du terrain empêcherait toujours l'œuvre d'être durable.

On comprendra l'importance de cette considération si l'on songe que cette voie devait constituer pour les Anglais la ligne la plus directe de communication avec Caboul, où ils tenaient à pouvoir se porter en forces au premier signal. Et l'on doit se rappeler que, par le traité de Gandamak, ils s'étaient surtout appliqués à délimiter leur nouvelle frontière de façon à s'assurer en tout temps cette possibilité. C'est ce qui nous engage à donner dès maintenant quelques détails sur cette route, que nous aurons bientôt l'occasion de parcourir de nouveau à la suite des troupes du général Roberts.

Quelques centaines de mètres au-dessous d'Akhmed Khel, le ruisseau traversait une gorge étroite de 17 à 18 pieds à peine de largeur en moyenne. La longueur de ce défilé n'étant que de 60 à 70 mètres, il ne pouvait être considéré comme susceptible d'arrêter la marche d'une armée qu'au cas où les eaux eussent été hautes. D'autant qu'il n'y avait dans le lit du ruisseau, aucun obstacle qu'une compagnie de sapeurs n'eût pu facilement écarter en quelques heures, pour permettre le passage des pièces d'artillerie de campagne. Mais au printemps, quand la fonte des neiges vient transformer tous ces ruisseaux des montagnes en torrents impétueux, on se heurterait en cet endroit à une barrière insurmontable.

C'est là un fait qui se reproduit fort souvent dans ces régions, où le régime des cours d'eau varie tant et si brusquement suivant les saisons; et c'est une des causes qui rendent la conduite des opérations militaires souvent difficile et toujours délicate. Nous avons insisté déjà sur ce point dans notre étude précédente, à propos des crues de l'Indus, du Helmund, etc. Nous n'avons donc plus qu'à le signaler ici en passant. Les Anglais, qui se rendaient parfaitement compte de ces phénomènes, dont ils avaient failli être les victimes en plusieurs circonstances, avaient immédiatement pris des mesures pour se préserver de ces accidents, et au moment même où le cortège du major Cavagnari traversait le défilé d'Akhmed Khel, des travaux étaient en cours d'exécution dans la passe de Khyber pour tailler une route dans le roc au-dessous du fort d'Ali Musjid. C'est un ouvrage de ce genre qu'il eût fallu exécuter ici pour garantir en tout temps la sécurité de la circulation.

Quatre ou cinq kilomètres après Akhmed Khel, on rencontre le village de Dobandi, limite occidentale du territoire ghilzaï. Cette tribu possède tout le pays montagneux qui ferme à l'est la vallée du Logar, et s'étend au nord depuis la passe de Chuturgardan jusqu'aux bords du Caboul, renfermant dans ses limites le défilé de Tezîn, et celui si dramatiquement fameux, du Khourd-Caboul.

Dans ce village, l'ambassade trouva un déjeuner préparé par les soins de Khushdil-Khan, qui pendant tout le voyage pourvut aux besoins de ses hôtes et de

leur suite nombreuse, avec une largesse et u
ficence vraiment orientales. Puis, après un
halte, la marche fut reprise. A quelques cent
mètres au-dessous du village, le ruisseau, qu
vait toujours, traverse encore une gorge étroi
l'é ıter, la route quitte le lit du cours d'eau et
le col Shînki, ou Col-Vert, qui sans doute t
nom de la couleur verdâtre des rochers voisi
on ne trouve aucune trace de végétation. Quo
monıée ne fût que de 500 pieds, elle n'en fut pas
très ¡ enible pour les bêtes de somme, et la pente
avoir besoin d'être adoucie beaucoup pour perm
le passage de l'artillerie de montagne.

La caravane parcourut ensuite une douzaine d
lomètres sur un plateau rocailleux et monotone
parvint à Kushi, village situé sur la rive même
cours d'eau qu'on venait de quitter à Dobandi.
village, dont le nom, en persan, signifie plaisir, sem
avoir été ainsi nommé en raison du bonheur qu
prouve le voyageur, fatigué d'une longue route sur
terrain nu et caillouteux, lorsqu'il aperçoit subi
ment cette fraîche et fertile oasis, vrai nid de verdu
comme il s'en rencontre un assez grand nombre
Afghanistan : car, chose assez remarquable, les valle
plantureuses et bien cultivées ne sont pas rares da
ce pays. Mais malheureusement on n'y peut parven
qu'après de longues traites à travers des terrai
arides et sans eau; de sorte que leur aspect cha
mant ne suffit pas à faire oublier la peine qu'on a e
à les atteindre.

ir de Kushi, la route parcourt un terrain peu é, parfaitement praticable aux voitures. On successivement à Kushi, Zarghun-Shahr, ad et Charasiab, d'où l'ambassade atteignit boul dans la matinée du 24 juillet.

y fut reçue avec une grande solennité. A plus lomètres de la ville, le sirdar Abdoullah-Khan, fameux sultan Djan de Hérat, accompagné du re des affaires étrangères et d'une esco de rie, vint au-devant de l'ambassadeur. Il amenait ui deux éléphants aux howdahs d'argent et d'or, les principaux personnages de l'ambassade. Sir Cavagnari — le major venait d'être fait baron- par la reine, en récompense de ses services — ta sur l'un ; son secrétaire, M. Jenkyns, monta sur tre, tandis que le docteur Kelly et le lieutenant milton suivaient à cheval à la tête de l'escorte. Der- re venait le régiment de cavalerie afghane qui les compagnait depuis la frontière.

Aux portes de Caboul le cortège se grossit encore de te la garnison de la capitale, qui en attendait l'ar- vée. Neuf régiments d'infanterie, deux de cavalerie, ne batterie à cheval et une de montagne, rangés en taille, présentèrent les armes. Les musiques enton- nèrent même le *God save the Queen*, avec plus de bonne volonté, paraît-il, que de succès. Les Anglais n'en furent pas moins sensibles à la délicatesse du procédé.

Quand l'éléphant de l'ambassadeur pénétra dans le Bala-Hissar un salut de quinze coups fut tiré par les

gros canons de la citadelle, pièces de siège anglaises de dix-huit livres dont le gouvernement britannique avait jadis fait présent à l'Émir Shere-Ali. Les toits des maisons étaient garnis de curieux, et la foule se pressait sur le passage de l'ambassadeur ; mais en conservant une attitude très calme et très respectueuse. Une garde d'honneur attendait, rangée devant la porte du bâtiment désigné pour servir de résidence à l'ambassade. Le commandant en chef et le ministre des finances reçurent sir Louis Cavagnari à sa descente d'éléphant, le conduisirent dans ses appartements, où l'attendait une riche collation et lui présentèrent les souhaits de bienvenue de l'Émir. Dans la soirée, l'ambassadeur, accompagné de tout son personnel, fit sa visite officielle à Yakoub-Khan, qui le reçut avec la plus grande affabilité, s'informant de la santé de l'impératrice des Indes et des membres de la famille royale.

Nous croyons devoir insister sur tous ces détails, qu'il est, à plus d'un titre, intéressant de rapprocher des événements terribles qui suivirent de si près, et que personne ne prévoyait alors. Au contraire, ce voyage si heureusement accompli, cette réception si honorable et si solennelle de l'ambassadeur, avaient calmé les craintes des plus pessimistes et de ceux qui ne croyaient guère à la réalité du pouvoir exercé par l'Émir sur ses sujets.

Quelques-uns étaient allés jusqu'à douter que Yakoub consentît réellement à recevoir l'ambassade anglaise à sa cour. Toutes ces défiances ne devaient-

elles pas tomber devant l'évidence des faits? C'est ce qui arriva probablement, et les plus soupçonneux se rassurèrent. Le brave major seul peut-être, quoiqu'il se gardât d'en rien laisser voir, appréciait à leur juste valeur ces démonstrations, trop éclatantes pour être sincères, d'un peuple dont le caractère a la perfidie pour trait dominant.

Le bâtiment où l'ambassade fut logée, ne devait lui servir que de résidence provisoire, en attendant qu'on eût choisi l'emplacement et achevé l'érection d'un palais convenable. Il se composait de deux maisons, l'une à quatre et l'autre à deux étages, réunies par des murs latéraux et laissant entre elles une vaste cour quadrangulaire. Constructions en bois formant charpente, avec remplissage de briques cuites au four : c'est le mode de bâtir qui convient le mieux pour résister aux secousses des tremblements de terre, assez fréquents à Caboul.

Ce logement semblait un des meilleurs de la ville et ne déplut pas aux membres de l'ambassade, quoiqu'à part une ou deux bonnes pièces, les appartements fussent en général petits et bas. C'était du reste la même résidence qu'avait occupée la mission russe une année auparavant. Les murs avaient été blanchis à la chaux et tout l'ensemble nettoyé de fond en comble; chose indispensable dans cette ville de Caboul, qu'un correspondant anglais déclarait la plus sale de l'Asie et comparait aux écuries d'Augias. Somme toute, on accepta cette demeure telle quelle pour le moment, et le docteur Kelly, tout en en

souhaitant une plus confortable, écrivait à sa mère qu'il espérait bien « l'occuper plus longtemps que la mission moscovite. »

Quarante jours après que restait-il de ces espérances?

III

La catastrophe du 3 septembre.

Une fois installée à Caboul, tout alla bien d'abord, ou du moins tout parut d'abord bien aller, pour la mission anglaise. Les lettres du docteur Kelly à sa famille, par exemple, dont plusieurs ont été publiées par la presse anglaise, ne témoignent pas de la plus légère appréhension. « Nous sommes bien gardés par les *Highlanders* de l'Émir, » écrit-il en plaisantant le costume des soldats afghans, qui lui rappelle le *kilt* écossais. « On a pour nous tous les soins et toutes les politesses imaginables. » Et le jeune homme décrit complaisamment à sa mère la façon dont il charme ses loisirs, forts longs, car il avoue lui-même n'avoir rien à faire : ce qui se comprend du reste. Ce ne sont que promenades à cheval aux environs de Caboul, exécutées avec une escorte de Guides ou même de cavaliers de l'Émir : visite au tombeau du sultan Baber, aux anciens cantonnements anglais de 1839, etc. Les souvenirs néfastes que ceux-ci rappelaient n'impressionnaient guère sans doute l'esprit des visiteurs d'alors, si ce n'est en leur faisant mieux apprécier le contraste entre les jours passés, de si lugubre mémoire, et le temps présent, où tout semblait heureusement terminé à la gloire et au profit de la vieille Angleterre.

La seule chose qui préoccupe le docteur Kelly, outre la chasse et la pêche, c'est de savoir si la mission anglaise fera en compagnie de l'Émir le voyage projeté à Hérat et dans le Turkestan, voyage qu'il craint de voir ajourner à cause des nombreuses affaires qui absorbent Yakoub. Au moins compte-il toujours que celui-ci se rendra au grand durbar qui devait se tenir en hiver à Delhi ou Agra. Il n'était question de rien moins que de partir avec l'Émir un mois à l'avance, pour le conduire à Bombay, lui faire exécuter par mer le tour de la péninsule en visitant Madras et Calcutta, et l'amener enfin au durbar d'Agra par la voie ferrée, ébloui de l'immensité de l'empire indien et des merveilles de la civilisation européenne. Ce voyage, qui sourit beaucoup au jeune docteur lorsque Cavagnari lui en communiqua le plan, était admirablement bien calculé, il faut en convenir, pour donner à Yakoub une haute idée de la puissance anglaise, lui ôter à tout jamais l'idée d'entrer en rébellion contre elle, et le détacher définitivement des Russes.

Tout portait à Caboul les traces récentes du passage de ces derniers ; le docteur Kelly retrouve encore leurs noms écrits sur les murs de son cabinet de toilette. Cependant il semblait que l'Émir eût renoncé sans arrière-pensée à l'alliance moscovite, car il avait lui-même communiqué à sir Louis Cavagnari des lettres reçues du général Kaufmann. Il traitait les habitants de la résidence comme ses hôtes, les nourrissait et les défrayait magnifiquement, eux et leur suite. Pourtant

le docteur Kelly avoue que la population lui paraît tant soit peu fanatique (*rather fanatical*). « Les Afghans n'étant pas accoutumés à notre présence, » écrit-il le 16 août, « nous nous faisons toujours accompagner dans nos courses par une escorte de cavalerie. Ce n'est pas qu'ils nous aient jamais montré hostilité ou manque de respect; mais encore pourrait-il se rencontrer parmi eux quelque exalté capable d'un mauvais coup. » Cependant le docteur avait organisé un dispensaire; il donnait ses soins et des médicaments aux Cabouliens, parmi lesquels on espérait ainsi populariser la mission.

D'ailleurs, si l'opinion particulière des membres de l'ambassade était fort optimiste, il est à croire que les rapports officiels transmis par eux à Simla ne l'étaient pas moins, comme le prouve la série des télégrammes adressés au Vice-roi du 26 juillet au 3 septembre; télégrammes que celui-ci s'empressa de publier plus tard, pour prouver qu'il avait eu d'excellentes raisons d'être tranquille et de ne pas se préoccuper d'envoyer des secours au major, qui n'en avait pas besoin. Voici quelques-unes de ces dépêches, qui semblent en effet de nature à endormir la vigilance la plus active.

Le 26 juillet arrive de Caboul une première dépêche de l'ambassadeur datée du 24 : « L'ambassade est entrée ce matin dans la ville. Très brillante réception. Conduite de l'Émir très amicale.

Le 30, un télégramme de Cavagnari du 27 porte : « Tout va bien. J'ai eu une entrevue avec l'émir et lui ai remis les présents. »

Le 6 août : « Tout continue d'aller bien à Caboul. L'ambassadeur et son état-major ont parcouru à cheval le bazar de la ville. Population calme. Les officiers de la mission se promènent librement aux environs. L'Émir est très bienveillant et se montre tout disposé à se conformer au traité. Il a envoyé à l'ambassade des chevaux et des spécimens des produits du pays. »

Le 13 août : « Des nouvelles de Caboul annoncent que la turbulence de plusieurs régiments, arrivés récemment de Hérat, a causé quelque émotion, aujourd'hui calmée. »

Le 21 août : « Très bonnes nouvelles de Caboul. »

Le 28 août : « Tout va bien à l'ambassade de Caboul. »

Et enfin le 3 septembre, — le jour même de la catastrophe : — « Tout va bien à l'ambassade de Caboul. De nouveaux cas de choléra sont annoncés. »

On avait eu le tort, en attendant l'établissement d'un télégraphe, dont il fallait d'ailleurs prévoir l'interruption éventuelle, de ne pas organiser entre Caboul et Ali-Khel une communication héliographique sur le modèle de celle qui, dans l'Afrique australe, avait rendu de si précieux services à la garnison d'Ekowe. On eût pu être alors renseigné d'une manière continue sur ce qui se passait dans la capitale afghane, et il eût été possible de prendre des mesures immédiates en cas d'accident. D'Ali-Khel à Caboul on ne compte, à vol d'oiseau, que 85 kilomètres ; et comme l'héliographe anglais porte assez facilement à 30, il eût suffi de deux stations intermédiaires, dont l'une au col de Chuturgardan. Malheureusement, nous avons vu qu'il

avait fallu cinq ou six jours de marche à l'ambassade pour se rendre de la frontière anglaise à Caboul; et même en se hâtant, l'on ne pouvait espérer parcourir en moins de trois ou quatre, les 150 kilomètres environ que mesure la route venant d'Ali-Khel. Une demande de secours, même instantanément transmise, n'eût donc pu être efficace qu'à la condition d'être faite assez tôt. Il eût fallu, ou que l'ambassadeur prévît le danger quelques jours à l'avance, ou que, ce danger éclatant à l'improviste, le personnel de l'ambassade fût en mesure d'y faire face pendant un certain temps.

Cette deuxième condition était loin d'être remplie, comme nous le verrons tout à l'heure; et quant à la première, il semble que jusqu'au dernier moment l'infortuné major n'ait pas soupçonné l'orage qui se formait autour de lui. Il est assez difficile de l'admettre cependant, car les avertissements ne lui manquèrent pas; et il est plus probable qu'il y eut de sa part plutôt une sorte de dédain, calculé peut-être, dans l'obstination qu'il mit à n'en pas tenir compte. La dernière lettre du si confiant docteur Kelly, datée du 25 août, se termine en disant que « Caboul pour le moment n'est pas fort tranquille. » L'arrivée des régiments de Hérat avait, comme le dit la dépêche du 13 août, citée plus haut, causé quelque émotion dans la capitale, et il y avait même eu des rixes entre eux et les soldats de l'escorte anglaise. On était en plein Ramadan; la fête du Baïram approchait, et une explosion de fanatisme musulman n'était que chose trop probable en pareille circonstance.

Puis, sans qu'on sache trop pourquoi, une sorte de refroidissement paraît être survenu à dater du 7 août, entre l'Émir et le major. Les audiences de celui-ci devinrent plus rares et plus courtes. Quelquefois même Yakoub refusait de le recevoir en prétextant une indisposition, et les audiences accordées se réduisaient à de simples entrevues de quelques minutes. Il est remarquable, du reste, qu'à partir de cette date, les dépêches officielles ne font plus mention, comme auparavant, des sentiments amicaux ou bienveillants de l'Émir.

Pourtant celui-ci 'en continua pas moins de conseiller la prudence aux Anglais, en recommandant à Cavagnari de cesser ses promenades habituelles aux environs de la ville, et lui manifestant la crainte que sa vie ne fût en danger. A quoi le major aurait simplement répondu que si on le tuait, il ne manquait pas dans l'Inde d'officiers prêts à venir prendre sa place. On assure même que Yakoub serait allé jusqu'à le prévenir très directement des périls qui le menaçaient, et à lui conseiller de se transporter avec les membres de la mission dans une résidence plus sûre.

Sir Louis Cavagnari n'en fit rien, comme on sait; et peut-être sa conduite en cette affaire n'est-elle pas aussi étonnante qu'elle le paraît au premier abord. Il nous semble surtout, qu'il ne fut pas nécessairement coupable d'orgueil mal placé et de présomption, comme se hâte un peu trop de l'en accuser le colonel russe Soboleff. Il faudrait savoir en effet sur quel ton lui furent faites ces recommandations de Yakoub, et

comment lui furent donnés ces conseils qu'il refusa d'écouter. N'est-il pas possible en effet que l'Émir, dont on ne connut les véritables sentiments que beaucoup plus tard, ne jouât dès lors un double jeu? N'est-il pas possible qu'avec cet infernal machiavélisme, si fréquent chez les Orientaux en général et chez les Afghans en particulier, il ne conseillât à Cavagnari la prudence et les précautions que pour l'empêcher plus sûrement d'en prendre?

Le Résident anglais, qui n'avait presque pas quitté l'Inde depuis vingt années, et en avait passé la plus grande partie dans le Panjab, connaissait à fond le pays et les habitants. Il savait qu'avec eux le plus grand de tous les dangers c'est de paraître en redouter. Il savait que toute précaution ostensiblement prise ne servirait qu'à enhardir les fanatiques qu'il avait à craindre, sans augmenter beaucoup ses chances de repousser leurs attaques. Dans sa position isolée, trop loin de la frontière pour en pouvoir espérer secours en temps opportun, l'audace était le seul auxiliaire sur lequel il pût compter. Montrer de l'appréhension, chercher une autre installation pour l'ambassade, c'eût été seulement précipiter la catastrophe. Essayer même de quitter Caboul, comme le colonel Soboleff lui reproche de ne l'avoir pas fait « par orgueil, » ce n'eût pas été, quoi qu'en dise l'écrivain russe, « rendre un grand service à son pays. » Outre que cette sorte de retraite, fort semblable à une fuite, eût été d'un effet désastreux pour le prestige et, par suite la puissance, britanniques, il est très probable qu'elle n'eût pas réussi.

Les souvenirs de 1842 étaient encore trop présents à tous les esprits pour que Cavagnari, jeune, énergique et instruit par l'exemple du passé, se laissât aller à renouveler la faute du vieux et faible Elphinstone. Les membres de l'ambassade, fuyant Caboul, n'en eussent pas moins péri tous sans nul doute, plus misérablement encore; et leur mort dans ces conditions n'aurait pas mieux servi la cause anglaise.

Or Yakoub-Khan savait à merveille tout cela. Il connaissait assez Cavagnari pour être certain que, quoi qu'il arrivât, le major n'abandonnerait pas son poste. Il pouvait donc, sans rien compromettre, prodiguer à l'ambassade les conseils et les avertissements dont il comptait bien sans doute se faire plus tard un titre aux yeux de l'Angleterre pour nier sa complicité.

Mais que celle-ci puisse être ou non juridiquement établie, elle ressort évidemment du soin même qu'il a pris pour la dissimuler. Les avis par lui donnés au major, peut-être aussi, après tout, en considération de l'amitié personnelle qu'il lui avait toujours témoignée, sont la preuve indubitable qu'il connaissait le péril dont l'ambassade était menacée. En même temps sa conduite prouve aussi que, le connaissant, il n'a rien fait pour le détourner; tout en recommandant la prudence et les précautions au major, qu'il savait ne pouvoir en prendre, il n'en a pris aucune de son côté.

Par contre, la conduite et l'apparente insouciance de Cavagnari lui furent dictées bien moins par le dédain ou l'ignorance du péril, que par la conviction même où il

était de l'inutilité, sinon du danger, de toutes précautions. Tout prouve au contraire, et nous l'avons dit plus haut, que dès le début il ne s'était fait aucune illusion sur le sort probable qui l'attendait à Caboul. Nous allons du reste exposer les faits le plus complètement possible, d'après les divers récits publiés sur la catastrophe du 3 septembre.

La première occasion de troubles à Caboul fut l'arrivée dans cette ville de six régiments de cavalerie venant de Hérat, qui, paraît-il, firent leur entrée dans la capitale deux ou trois jours seulement après l'installation de la mission britannique. Quel fut le motif de ce déplacement de troupes? c'est ce qu'on ne saurait trop dire. Ces régiments furent-ils envoyés de Hérat par Ayoub-Khan frère de Yakoub qui gouvernait cette province? La chose n'est nullement impossible, et tout porte à croire que l'envoi de ces troupes avait été conçu dans une pensée hostile aux Anglais. Il semble en effet que la nouvelle du traité de Gandamak fut mal accueillie dans l'Afghanistan, surtout lorsque les conditions, assez humiliantes, en furent connues. Dans les provinces de l'ouest principalement, et en particulier à Hérat, le mécontentement fut général contre le nouvel Émir, qui venaient de traiter si facilement avec les ennemis de son père, et d'accepter la présence permanente à Caboul d'officiers anglais, c'est-à-dire une chose que de tout temps Shere-Ali comme Dost-Mohammed, avaient obstinément repoussée. Ayoub-Khan s'était fait l'interprète des sentiments nationaux. Il avait écrit à son frère une lettre très

vive, pour lui reprocher de s'être soumis à toutes les exigences britanniques au lieu de continuer la guerre.

On ignore la réponse de Yakoub; mais l'envoi des régiments de Hérat, survenu sur ces entrefaites, tendrait à faire supposer qu'il était entré plus ou moins ouvertement dans les vues d'Ayoub, auquel il s'était borné sans doute à présenter comme excuse l'impossibilité de résister. Ces régiments eussent été alors chargés de lui fournir tout à la fois les moyens et l'occasion de secouer le joug étranger, et il est assez intéressant de remarquer que pour venir d'Hérat à Caboul, ils ne passèrent pas par Candahar, que les Anglais occupaient encore. Ce fait prouve au moins que la route de Hérat à Caboul par Candahar n'était pas la seule voie praticable pour une armée qu'il y eût entre ces deux villes, et que la ligne la plus directe de l'ouest à l'est n'offrait sans doute pas d'obstacles aussi insurmontables qu'on l'avait toujours dit.

Quoi qu'il en soit, ces régiments, campés d'abord à Deh-Buri, à quelque distance de Caboul, firent ensuite dans la ville une entrée qui fut une véritable démonstration. Commandés par leurs officiers et musique en tête, ils parcoururent les rues de la capitale, poussant des clameurs insultantes contre l'ambassadeur anglais, qu'ils désignaient par son nom, et demandant pourquoi il était venu à Caboul. Ils insultèrent également les Kizilbachis, disant qu'il n'étaient pas des hommes; qu'eux, les soldats de Hérat, leur montreraient comment il fallait agir, et mettraient bientôt fin aux jours de Cavagnari.

Ces soldats furent ensuite conduits hors de la ville et installés au camp de Sherpour. Les habitants ne leur adressaient pas la parole et semblaient rester assez indifférents à tout ce qui se passait, n'en manifestant ni joie ni mécontentement.

Un Sirdar afghan, Bahadour Nakhband Khan, ancien Resildar retraité de l'armée native des Indes et qui était entièrement dévoué aux Anglais, alla raconter ces événements à Cavagnari, qui lui répondit : « Tout ceci n'est pas dangereux, les chiens qui aboient ne mordent pas. » Sur quoi l'autre ayant répliqué : « Ces chiens là mordent et le danger n'est que trop réel, » l'ambassadeur ajouta : « Ils ne peuvent jamais tuer que nous, qui ne sommes que trois ou quatre, et notre mort sera vengée. »

Un peu étonné sans doute de cette réponse, l'ancien Resildar, qui plus tard a raconté tous ces détails dans un récit fort circonstancié de la catastrophe, alla trouver M. Jenkyns, le premier attaché, et lui raconta également les faits dont-il avait été témoin. M. Jenkyns lui demanda simplement s'il avait fait part de ses impressions à l'ambassadeur, et quand il apprit comment celui-ci avait reçu ses avis : « C'est très vrai, » dit-il, « l'Angleterre ne souffrira pas notre perte. »

Ainsi le major ne manifestait aucune surprise à l'annonce des périls qui le menaçaient; dès le premier jour il en avait eu pleinement conscience; mais il ne semblait pas s'en préoccuper autrement, comme si la conviction que sa mort serait vengée et que l'Angle-

terre lui trouverait aisément un successeur, eût suff pour le tranquilliser.

Un fait digne de remarque aussi, c'est que pendan la promenade militaire dont nous avons parlé plu haut, les régiments de Hérat avaient également lanc des insultes à l'adresse du *sipah salar* ou général en chef, Daoud-Shah, qui s'était trouvé sur leur passage et n'avait rien répondu. Daoud-Shah était un de ceux qui avaient accompagné l'Émir lors des négociations de Gandamak, et le lecteur peut se souvenir de ce que nous en avons dit alors dans notre récit précédent. Ce malheureux général, qui faillit lui-même être victime de l'émeute du 3 septembre, paraît avoir été partisan de l'observation loyale du traité. Et dans une circonstance que nous rapporterons plus loin, il aurait même fait à l'Émir cette réponse : « Je suis un soldat; je ne comprends rien à ces choses. Je pense que les promesses faites aux Anglais à Gandamak doivent être exécutées. » A quoi Yakoub répliqua : « Ce pays est l'Afghanistan; nous ne pouvons rien faire de bon ici sans pratiquer la tromperie. » Réplique qui provoqua de la part d'un des assistants, le naïb Lali-Mohamed, cette observation : « Si ce que vous dites est vrai, que l'Afghanistan ne peut pas être gouverné sans pratiquer la tromperie, ence cas l'Afghanistan est sur le chemin de la ruine, il sortira de nos mains. » Réflexion à laquelle l'Émir ne répondit rien.

Cette conversation, dont l'authenticité semble assez bien établie, nous paraît de nature à jeter un certain jour sur le rôle joué par Yakoub ne toute cette affaire.

En la rapprochant surtout de ce fait que l'infortuné Daoud-Shah faillit être l'une des victimes des insurgés, il semble difficile de ne pas considérer l'Émir comme un complice plus ou moins volontaire de ces derniers.

D'autres symptômes encore conduisent à conclure dans le même sens. Ainsi la prétendue garde d'honneur que Yakoub avait donnée à la résidence, cette garde dont l'uniforme rappelait au docteur Kelly celui des Highlanders, semblait avoir reçu pour consigne bien moins de protéger l'ambassadeur anglais que de le surveiller. Le vigilant et dévoué Bahadour, voyant un jour que ses avis ne produisaient pas d'effet sur l'esprit du major, s'était rendu chez un riche Hindou de sa connaissance, dont le fils était au service du Sirdar Ibrahim Khan, frère aîné de Yakoub, et qu'il savait parfaitement au courant de tout ce qui se passait dans les maisons des hauts personnages. Il avait prié cet ami de voir lui-même sir Louis Cavagnari et de lui raconter tout ce qu'il savait, afin de le mettre sur ses gardes. L'autre s'empressa d'aller trouver le major, mais revint bientôt en disant que la sentinelle de la résidence l'avait empêché d'entrer et lui avait même jeté des pierres. L'ambassadeur, informé de cette circonstance, n'y voulut tout d'abord pas croire. « Ce n'est pas vrai, cet homme ment, » dit-il. Cependant, le lendemain un autre individu ayant aussi voulu pénétrer à l'ambassade, et le passage lui ayant été également refusé, Cavagnari ne put s'empêcher de reconnaître qu'il était

gardé comme un prisonnier. Il n'hésita pas alors à faire supprimer la sentinelle. Le lieutenant Hamilton fut chargé d'aller porter la demande, ou plutôt donner l'ordre, que désormais on cessât de garder ainsi l'ambassade britannique. La sentinelle disparut en effet; mais l'Émir se montra, paraît-il, très irrité de sa suppression.

Le fait suivant prouve aussi que, même dans les premiers jours, alors qu'il témoignait tant d'amitié à l'ambassadeur, alors qu'il l'accablait, lui et les autres Anglais, de prévenances et de présents de toute sorte, l'Émir n'en nourrissait pas moins déjà contre lui une certaine défiance. Cavagnari avait manifesté l'intention de rendre une visite de condoléance à Wali-Mohamed-Khan, à l'occasion de la mort de sa mère. Il avait cru devoir en demander d'abord la permission à Yakoub, sans doute à cause de la situation politique de Wali-Mohamed, demi-frère de Shere-Ali et qu'il avait été un moment question, avant la paix de Gandamak, de lui donner pour successeur. Yakoub ne fit aucune objection et le major envoya prévenir de sa visite pour le lendemain Wali-Mohamed, qui fit tous ses préparatifs pour le recevoir. Mais dans l'intervalle, sir L. Cavagnari eut l'occasion de parler au Mehmandar Ghyas de la visite projetée, et lui demanda s'il croyait que réellement Yakoub approuvât sa démarche. Ce fonctionnaire lui répondit : « Non, l'Émir ne l'approuve pas. » Sur quoi Cavagnari poussa la condescendance jusqu'à y renoncer, ce qui lui attira de son ami l'ancien Resildar de véri-

tables reproches : « Comment, lui dit-il, j'avais averti le Sirdar Wali que vous iriez chez lui ; tout le monde s'attendait à vous voir rendre cette visite ; et tous les Sirdars, en apprenant que vous y avez renoncé, ont commencé à trembler au fond de leur cœur, en disant : « Quel sera donc notre sort si le Sahib craint d'aller, ou ne peut pas aller, rendre une visite à notre premier Sirdar? »

Yakoub avait donc, dès le début, cherché par tous les moyens possibles à isoler le résident britannique; et cet ensemble de circonstances ne parait que trop suffisant pour établir une véritable préméditation de sa part; surtout si l'on y ajoute le témoignage de plusieurs soldats des régiments de Hérat, déclarant à leur compatriote Bahadour-Nakhband, que la démonstration par eux faite dans les rues de Caboul était chose arrangée d'avance. « Vous imaginez-vous, » lui dirent-ils, « que nous aurions agi de la sorte sans ordres? Nous n'avons fait qu'exécuter ceux de nos officiers, qui nous avaient prescrit de pousser des clameurs en marchant. »

Nous avons parlé plus haut d'un voyage que l'Émir devait exécuter dans ses États et jusque dans l'Inde anglaise, en compagnie de sir Louis Cavagnari. Ce dernier, voulant sonder les intentions de Yakoub, avait interrogé à ce sujet l'Afghan qui lui était si dévoué : « Croyez-vous qu'il vienne? » lui demanda-t-il. « Il n'ira pas, répondit Bahadour; il n'a fait aucun préparatif pour cela; du reste, si vous voulez en savoir davantage sur ce point, faites venir le mustaufi Habiboul-

lah-Khan. » Ce personnage était un des plus hauts fonctionnaires afghans, et comme un confident de Yakoub, qu'il avait, on se le rappelle, accompagné à Gandamak. Le major lui fit demander de venir et n'en reçut d'abord qu'une réponse évasive : « Je ne suis pas bien aujourd'hui; j'irai demain. Présentez mon *selam* au Sahib. »

Le lendemain à dix heures du matin, il n'avait pas encore paru à la résidence, bien qu'il eût fait annoncer sa visite pour huit heures. Cavagnari lui fit rappeler sa promesse. Le mustaufi se rendit alors auprès de l'Émir et lui dit que l'envoyé britannique l'avait fait appeler. Yakoub lui permit de se rendre à cette invitation, mais en lui recommandant de ne pas aller seul : « Prenez avec vous Shah Mohammed, le vizir, » dit-il.

Ces deux hauts dignitaires se rendirent donc ensemble auprès du major; son ami Bahadour-Nakhband les accompagnait et fut présent à l'entrevue, dont il a relaté les détails. Cavagnari, après avoir fait asseoir ses trois visiteurs, commença par se plaindre de ce que l'Émir ne traitait pas bien les Sirdars qui avaient suivi l'ambassade britannique. Il demanda pourquoi Yakoub avait arrêté le payement du revenu auquel ils avaient droit, et que Shere-Ali avait toujours régulièrement payé. Il ajouta que ces sirdars n'avaient pas de quoi vivre et se trouvaient dans la gêne; que le gouvernement britannique ne leur laisserait pas subir cette perte et payerait leurs subsides si l'Émir refusait de le faire.

Ces questions s'adressaient directement au mustaufi,

qui avait dans ses fonctions celles de ministre des finances. Mais ce fonctionnaire se contenta de répondre qu'il ignorait tout cela, qu'il en parlerait à l'Émir et lui dirait que s'il en était ainsi, cela n'était pas juste.

Cavagnari, abordant alors le point qui l'intéressait véritablement, demanda au mustaufi si l'Émir avait l'intention de voyager avec lui, comme il l'avait promis. Ce voyage, en fournissant à la mission anglaise un prétexte excellent de quitter Caboul, l'eût peut-être sauvée; il eût tout au moins ajourné la catastrophe, qui ne se fût probablement pas produite si l'excitation des Caboulіens avait eu le temps de se calmer. En admettant donc que Yakoub ne jouât qu'un rôle passif, et ne fût coupable que d'impuissance à réprimer les agitateurs qui le dominaient, il aurait dû saisir avec empressement cette occasion toute naturelle d'échapper à leur domination. Une fois hors de sa capitale, il n'était plus aussi complètement responsable de la personne du Résident anglais et de ses compagnons.

Cependant, à la demande de Cavagnari, le mustaufi et le vizir répondirent tous deux que l'Émir ne pouvait pas voyager cette année, à cause de l'effervescence du pays, mais qu'il tiendrait sa promesse l'année suivante. Le major demanda alors si Yakoub se rendrait au moins dans l'Inde pour avoir une entrevue avec le Vice-roi. Le mustaufi répondit que ce voyage aurait lieu vers le mois de décembre. Mais sans doute le ton de cette réponse ne parut pas fort affirmatif à sir Louis, qui le pria d'interroger encore l'Émir à ce sujet.

« Nous le ferons, » répondirent les deux hauts dignitaires afghans, qui se retirèrent ensuite.

Resté seul avec son confident, Cavagnari voulut avoir son opinion sur les véritables intentions de l'Émir relativement à ce voyage; cet homme n'hésita pas à lui affirmer que Yakoub avait certainement renoncé à l'idée de faire cette tournée, et n'irait pas avec lui dans l'Inde pour assister au grand Durbar que le Vice roi voulait tenir à cette occasion.

Du reste, le vizir et le mustaufi s'étaient, en sortant de la résidence, rendus auprès de l'Émir, auquel ils avaient raconté leur entrevue. Yakoub avait paru fort irrité des réclamations du major en faveur des Sirdars qui l'avaient accompagné. Le mustaufi s'était permis de plaider leur cause, et le vieux Daoud-Shah, qui passait cependant pour l'ennemi des Anglais, l'avait imité. C'est même alors qu'il avait fait à l'Émir la réponse que nous avons rapportée plus haut.

Cavagnari était parfaitement au courant de tout ce qui se passait à la cour et dans les conseils de Yakoub-Khan. Il ne se dissimulait certainement pas ce que la conduite de ce dernier avait d'inquiétant, mais il n'en laissait rien paraître au dehors et se contentait de répondre aux confidences de son ami Bahadour : « L'Émir peut faire ce qu'il lui plaît. » Huit ou dix jours avant le 3 septembre, il lui fit encore cette réponse indifférente.

Néanmoins quelques jours plus tard le major se décida à se rendre lui-même auprès de Yakoub : « J'irai

voir l'Émir demain, » dit-il à son ami. En effet le lendemain, celui-ci, se rendant au Durbar, y trouva l'ambassadeur anglais assis seul avec Yakoub-Khan. Plus tard Cavagnari lui apprit que l'entrevue avait duré deux heures et avait été des plus amicales. « Le visage du prince, dit-il, exprimait la satisfaction; j'ai retrouvé sur ses traits la même expression que j'y avais vue à Gandamak. »

Pourtant la catastrophe approchait, et il semble que dans les derniers jours la confiance du major s'était dissipée, car il essaya de prendre plus ou moins directement quelques précautions. Ainsi le 2 septembre, la veille même du jour fatal, nous le voyons se plaindre au sirdar Bahadour-Nakhband du refus, à lui fait par le vizir Shah-Mohamed, de préparer une maison pour le nawab Gholam-Husseïn-Khan, cet autre indigène tout dévoué à l'Angleterre, qui était en ce moment en route pour Caboul, et qui, fort heureusement pour lui, fut arrêté en chemin par la nouvelle du massacre de l'ambassade. Sir Louis Cavagnari avait demandé pour le nawab un logement situé dans le Bala-Hissar, et éloigné de la résidence. C'était très probablement un abri éventuel qu'il avait ainsi en vue de ménager pour lui et ses compagnons, en cas d'attaque imprévue. Le refus qu'il avait essuyé n'avait fait sans doute que redoubler ses inquiétudes, car ce même jour du 2 septembre, il pria son ami de lui chercher une maison dans le quartier du Chandol, habité par les Kizilbachis, dont nous avons signalé la population comme plus tranquille et sympathique aux Anglais.

On voit donc que le brave major se décidait enfin à écouter la voix de la prudence, en cherchant une résidence moins exposée aux insultes de la population fanatique qu'il avait à redouter. Malheureusement il était déjà trop tard, puisque le lendemain même éclatait définitivement l'incendie qui couvait depuis si longtemps ; comme si l'on eût eu vent des mesures de précaution du Résident britannique ; comme si ceux qui méditaient sa perte eussent alors hâté la catastrophe ; soit qu'ils craignissent de voir leur victime leur échapper, soit que l'attitude même de celle-ci les eût enhardis tout à coup dans leurs projets.

Encore quelques jours et peut-être les événements eussent pris une tout autre tournure. Bahadour, chargé par Cavagnari de lui trouver une maison, en avait choisi une le jour même, et le matin du 3 septembre il se rendait à la résidence pour en informer le major. Mais il n'était plus temps.

« En arrivant à la porte du Bala-Hissar, nous dit-il dans son récit, » j'entendis dire que Daoud-Shah avait été tué par les soldats. Il était alors entre sept et huit heures du matin. Poursuivant mon chemin, je vis trois régiments et quelques habitants du bazar qui se dirigeaient vers la résidence ; je les suivis avec deux de mes domestiques. Quelques soldats me reconnurent et crièrent : « Tuez-le, c'est le père de Cavagnari ! » Heureusement ils étaient presque tous sans armes, ou du moins sans fusils ; quelques-uns seulement avaient des sabres ou épées. Deux hommes se jetèrent sur moi avec des bâtons. L'un me frappa

sur l'épaule; l'autre n'atteignit que mon cheval, qui rua et se retourna.

« Je vis alors qu'il me serait impossible d'arriver jusqu'à la résidence britannique, et je me décidai à me rendre, par une rue écartée, chez le Sirdar Wali-Mohamed-Khan. Je mis mon cheval à l'écurie, j'entrai dans la maison et j'y trouvai le Wali prenant un bain. Je lui criai d'en sortir, ce qu'il fit aussitôt; et il vint me rejoindre en demandant : « Qu'y a-il? » Je répondis : « Des hommes sont arrivés pour tuer Cavagnari. » Il me dit : « Ne restez pas en bas, montez à l'étage. « J'y montai et en regardant par la fenêtre, à 200 mètres environ de distance, j'aperçus une foule de gens qui se dirigeaient vers les écuries de la résidence, commençaient à jeter des pierres aux palefreniers, puis détachaient les chevaux et pillaient les bâtiments.

« Quelques-uns même allèrent à l'écurie où se trouvaient les chevaux des sowars (cavaliers) de l'escorte, se mirent également à leur jeter des pierres et à vouloir s'emparer de leurs montures.

« Les sowars s'armèrent promptement; puis j'entendis deux ou trois coups de feu évidemment tirés par eux. Je ne sais si ces coups de feu atteignirent quelqu'un, mais tous les assaillants se retirèrent immédiatement, et deux cents d'entre eux environ s'en furent au bas du Bala-Hissar chercher leurs camarades; les autres soldats sortant de la citadelle par la porte Shah Shahir, pour chercher leurs armes à leur camp. »

« J'ai appris depuis que, profitant de ce moment de

répit, Cavagnari avait écrit une lettre à l'Émir et la lui avait envoyée par un *chuprassy* (1). J'ai su que cette lettre était parvenue à Yakoub, mais j'ignore s'il y fit une réponse.

« Vers huit heures du matin, les soldats revinrent avec leurs armes et un combat régulier commença. Le feu s'engagea et continua sans interruption des deux côtés. Les soldats afghans avaient d'excellents abris et cernaient la résidence de toutes parts. Ils combattaient non pas en révoltés, mais régulièrement, sous les ordres de leurs officiers. Ils avaient des munitions en abondance, munitions qu'ils avaient prises dans l'arsenal même du Bala-Hissar. »

L'auteur du récit que nous résumons ici, assure qu'ils avaient « dévalisé » cet arsenal; ce qui tendrait à faire croire que tout ne se passait pas d'une façon absolument normale. Il ajoute même que les dépôts de vêtements et autres magasins, tous voisins de la résidence, furent pillés par les assaillants. Le Trésor, voisin aussi, fut également attaqué par eux; mais un régiment de 500 hommes environ, qui en avait la garde, parvint à repousser toutes les attaques.

L'Émir lui-même avait fait garder sa demeure, qui se trouvait à 250 mètres seulement de la maison de l'ambassade, par 2.000 hommes, soigneusement choisis sans doute, qui de très bonne heure étaient venus bien armés au Bala-Hissar et avaient été disposés tout autour du palais. Aucun de ces gardes ne prit part à l'at-

(1) Agent de police anglo-indien.

taque de la résidence britannique, sauf quelques-uns qui s'y joignirent vers deux heures de l'après-midi.

Ces détails sont intéressants à noter au point de vue du véritable rôle joué par Yakoub dans toute cette affaire. En voyant cette sorte de division des soldats afghans en deux camps ou partis, dont l'un semble protéger le souverain contre les attaques de l'autre, on serait assez porté à considérer ces derniers comme de véritables rebelles et à dégager l'Émir de toute complicité. Même d'après un autre récit, que nous rapporterons plus loin, les assaillants auraient commencé l'attaque aux cris de : « Tuons l'envoyé anglais et ensuite l'Émir. »

Pourtant si l'on réfléchit un peu à l'ensemble des circonstances, on arrive à au contraire conclure que tout ceci n'était qu'une comédie assez grossière, destinée à donner le change aux Anglais. Yakoub, en effet, qui se posera plus tard comme n'ayant rien su de ce qui se tramait contre l'ambassade britannique, ou du moins comme n'ayant pas eu les moyens de l'empêcher, Yakoub songe de très bonne heure, avant le commencement de l'attaque, à protéger son palais, et il trouve pour cela 2.000 hommes parfaitement sûrs, puisque tous restent à leur poste jusqu'à la fin. Ces 2.000 soldats « armés » assistent impassibles aux premières démonstrations hostiles faites sous leurs yeux — à 250 mètres — contre l'ambassade, par des rebelles sans armes et qui probablement n'étaient pas plus nombreux qu'eux. Ces rebelles poussent ouvertement des cris de mort contre l'ambassadeur anglais

et le souverain, et les prétendus défenseurs de celui-ci ne semblent pas s'en émouvoir. Pas un chef de ces 2.000 hommes ne songe à en détacher quelques-uns pour protéger la résidence britannique, qui n'est qu'à 250 mètres du palais d'Yakoub. Celui-ci non plus n'a pas l'idée de faire passer dans ce palais si bien défendu le petit personnel de l'ambassade. Et quand plus tard celui-ci, tout en vendant chèrement sa vie, lui fera parvenir une demande de secours, il répondra, avec un calme plus qu'oriental : « La volonté de Dieu soit faite; je prends justement mes dispositions. »

A plusieurs reprises il dit à ceux qui l'entourent : « Que quelques-uns d'entre vous aillent à l'assistance de l'envoyé; » mais chaque fois qu'ils y vont, ils s'empressent de faire cause comme avec les rebelles, en criant : « Tue ! tue ! »

Ici comme ailleurs la complicité de Yakoub ressort évidente et manifeste, des précautions mêmes qu'il prend assez maladroitement pour la dissimuler. Tout ce qu'on peut accorder, c'est qu'il ne fut pas l'instigateur du massacre. Poussé par son entourage, probablement aussi par son frère Ayoub, sur le rôle duquel nous aurons à revenir, il laissa faire, à regret, sans nul doute, car il semblait avoir une réelle sympathie pour l'une au moins des victimes, et il n'ignorait pas quelles conséquences devait avoir pour lui l'acte odieux qui allait se commettre. Homme faible et irrésolu, il n'avait certainement nulle envie pour son compte, de se lancer dans une pareille aventure, et ne demandait qu'à jouir en paix de la souveraineté

nominale que le traité de Gandamak lui avait laissée. Mais il n'était pas moins incapable de résister aux sollicitations des fanatiques qui l'obsédaient. Et c'est pour cela que nous le voyons ballotté sans cesse entre deux courants contraires, tantôt donnant au major des conseils de prudence, sincères peut-être après tout; tantôt s'irritant contre lui sans motif sérieux, et cherchant à lui interdire toute communication avec le dehors, comme s'il craignait de lui voir apprendre la vérité; tantôt enfin accumulant les précautions les plus maladroites pour déguiser sa complicité et tâcher d'échapper aux graves conséquences qu'il redoute.

Nous relèverons plus tard encore d'autres faits qui nous paraissent confirmer pleinement ce que nous venons de dire; il nous faut maintenant terminer le récit de la journée du 3 septembre, et nous allons rendre la parole au témoin oculaire que nous avons déjà cité plus haut et qui, de la fenêtre de Wali-Mohamed, observait la scène à peu de distance.

« Vers neuf heures du matin, nous dit-il, alors que le combat était engagé, je vis les quatre officiers composant l'ambassade faire une sortie à la tête d'environ vingt-cinq hommes de la garnison de la Résidence. Ils mirent en fuite un parti d'Afghans postés sur une élévation du terrain. Lorsqu'ils furent chargés, les soldats s'enfuirent comme les moutons devant le loup.

« Un quart d'heure plus tard environ, une deuxième sortie fut faite par un détachement à la tête duquel se trouvaient trois officiers européens (Cavagnari, cette

fois, n'était pas du nombre), avec le même résultat. Une troisième sortie, commandée par deux Anglais seulement : Jenkyns et Hamilton, fut encore exécutée. La quatrième sortie n'avait plus pour chef qu'un *djemadar* (lieutenant) sikh des Guides. Ce fut la dernière ; tous les défenseurs paraissent être ensuite montés dans la partie supérieure de la maison, d'où ils commencèrent à diriger un feu plongeant sur les assaillants.

« Vers onze heures et demie je vis qu'une partie du bâtiment servant de résidence à l'ambassade était en feu. Je ne sais par qui l'incendie a été allumé, et je suppose que les défenseurs, se voyant en si petit nombre, mirent le feu à une partie du bâtiment afin d'avoir moins d'espace à défendre.

« Les décharges de mousqueterie continuèrent sans interruption toute la journée. La fusillade atteignit son maximum d'intensité vers dix heures du matin et ne se ralentit guère avant trois heures de l'après-midi. Les derniers coups de fusil furent tirés vers huit heures et demie ou neuf heures du soir ; après quoi il se fit un silence complet et tout le monde se dispersa.

« Le lendemain matin, entendant de nouveau des coups de feu, je demandai ce qui se passait à la femme chez qui le sirdar Wali-Mohamed m'avait envoyé pour me mettre à l'abri du danger. Elle me répondit : « Ils tuent les hommes trouvés encore vivants dans la « résidence. »

« Pendant toute la journée, les cadavres, dépouillés, restèrent dans la maison de l'ambassade. J'ai appris

depuis que le lendemain, les corps de tous les mahométans et Hindous, ainsi que ceux du lieutenant Hamilton et du docteur Kelly, furent jetés dans une fosse creusée à cette fin.

« J'ai entendu dire que le corps de M. Jenkyns fut porté à l'Émir. Je n'en sais pas davantage. Le corps de Cavagnari ne fut pas retrouvé. Je pense qu'il doit avoir été brûlé dans la maison.

« J'ai été informé que le 4 des soldats trouvèrent de l'argent dans la résidence. En apprenant cela, l'Émir fit placer des sentinelles tout autour; le 5 il fit enterrer les cadavres, et sur l'argent qu'il avait trouvé il préleva une gratification de sept roupies pour chaque cipaye du régiment qui avait gardé le Trésor.

« Je demandai à Wali-Mohamed-Khan de m'envoyer en lieu de sûreté. Il me donna trois chevaux. Je me joignis à deux faucheurs d'herbe de l'escorte anglaise, que je fis monter sur deux de mes chevaux. Je m'habillai comme eux et j'enfourchai le troisième. Grâce à ces précautions, je pus arriver sain et sauf à Aoshahs, où je restai caché pendant huit à dix jours. Ayant appris alors qu'il y avait des troupes anglaises au Chuturgardan, je me mis en route, voyageant de nuit, et j'arrivai sans encombre à ce poste, où je me présentai au général-major qui le commandait.

« Je dois ajouter encore qu'un peu avant mon départ d'Aoshahs, vers le 13 ou 14 septembre, l'homme dans la maison duquel j'étais caché, rentrant après quelques jours d'absence, me raconta ce qui suit :

L'Émir avait convoqué les Sirdars de tous les clans, Ghilzaïs, Kohistanis, Caboulis, Kizilbachis, Tadjis, etc., et leur avait demandé s'ils étaient disposés à se joindre à une *Jehad* (guerre sainte) contre les Anglais. Il leur dit que s'ils avaient cette intention, il les invitait à envoyer leurs familles dans le Kohistan et dans le pays des Ghilzaïs, ou dans quelques autres districts où elles seraient à l'abri du danger. Ils répondirent: « Nous ne voulons pas nous séparer de nos « familles; que les Ghilzaïs amènent leurs familles à « Caboul, et alors nous combattrons. »

« L'Émir fut très irrité de cette réponse et se mit à adresser des injures à Taïboulla-Baoudin, l'homme qui avait réuni tous les Sirdars et avait dit qu'ils combattraient. Abdul-Kérim-Saffi-Khan, le chef le plus puissant du Kohistan et ami personnel de Cavagnari, fut coupé en petits morceaux par ordre de l'Émir quelques jours après, parce que ce dernier craignait qu'il ne s'emparât de lui et ne le livrât aux Anglais. »

Tel est ce récit, auquel nous n'ajouterons pour le moment aucun commentaire, tout en faisant observer que la crainte attribuée à Yakoub dans le dernier paragraphe, paraît difficile à concilier avec la façon dont il se livra lui-même aux Anglais un peu plus tard. Le rapprochement de ces deux actes contradictoires est la meilleure preuve des influences contraires auxquelles obéissait alternativement le pauvre Émir.

Nous allons maintenant compléter la narration ci-dessus, qui provient d'un témoin oculaire, mais d'un témoin n'ayant vu qu'un côté de la lutte, puisqu'il se

trouvait en dehors et à une certaine distance du lieu de combat. Pour cela nous ferons appel aux détails fournis par un autre témoin, qui fut même acteur dans l'affaire, le *sowar* des Guides, Taïmour, dont nous avons parlé plus haut.

Voici comment nous pouvons résumer le récit de ce dernier, d'après une dépêche du Vice-roi reproduisant le télégramme que lui avait envoyé, à la date du 15 septembre, le général Doran, alors à Lundi-Kotal.

Taïmour, *sowar* du 6e *troop* des Guides, arriva de Caboul dans la nuit du 14. Il raconta qu'il se trouvait dans le Bala-Hissar avec Cavagnari et d'autres officiers, lorsque le 3, vers huit heures du matin, les régiments turkestanis casernés à la citadelle se formèrent en parade pour la distribution de la solde. Daoud-Shah leur paya un mois ; ils en réclamèrent deux et se mutinèrent. Ils étaient tout près de la résidence, et un autre régiment était avec eux. Un soldat se mit à crier : « Tuons l'Envoyé et ensuite l'Émir. » Ils s'élancèrent dans la cour de la résidence et jetèrent des pierres aux domestiques. Les Guides ouvrirent le feu sans l'ordre des officiers anglais qui se trouvaient dans la maison. Les révoltés s'en furent alors chercher leurs armes, et retournèrent au bout d'un quart d'heure, pendant lequel les officiers anglais auraient pu s'échapper.

Aussitôt revenus, les révoltés commencèrent le siège en règle de la résidence et occupèrent une position d'où ils rendirent le toit de la maison intenable pour les défenseurs. Ceux-ci creusèrent une sorte de tranchée-abri sur ce toit, qui formait terrasse et que recouvrait

une épaisse couche de terre. Ils tirèrent en outre par les fenêtres. Vers dix heures la population se joignit aux assaillants.

Vers une heure de l'après-midi, Cavagnari, qui se tenait dans la tranchée-abri, fut atteint, par ricochet, d'une balle au front qui le blessa seulement. Jenkyns monta alors en haut et envoya chercher le *mounchi* (secrétaire) pour écrire à l'Émir. Mais ce *mounchi* tremblait tellement de peur, qu'il ne put faire son office, et Taïmour dut écrire à sa place. La lettre annonçait à Yakoub l'attaque de la résidence et lui demandait du secours. Elle fut portée par un vieux sowar des Guides, Gholam-Nubbi-Kabouli. On ne reçut pas de réponse. Mais plus tard Gholam-Nubbi raconta à Taïmour que l'Émir s'était contenté d'écrire sur la lettre la phrase que nous avons rapportée plus haut : « La volonté de Dieu soit faite; je prends justement mes dispositions. »

Cependant Cavagnari, blessé, fut porté à l'intérieur de la maison, et le docteur Kelly lui donna ses soins. Jenkyns écrivit encore une autre lettre à l'Émir pour lui apprendre que Cavagnari était blessé et lui demander prompte assistance. Un Hindou se chargea du message, mais il fut massacré dès qu'il sortit de la maison.

Vers trois heures Hamilton envoya Taïmour avec une lettre promettant aux révoltés six mois de solde. A ce moment les assaillants avaient atteint le toit de la résidence. Taïmour s'avança au milieu de la foule, qui se précipita sur lui et lui enleva ses armes. Fort heureusement l'intervention d'un officier lui sauva la

vie. Il voulut dire aux soldats qu'il leur apportait la promesse de six mois de solde. Pour toute réponse, ceux-ci le jetèrent du haut de la résidence; il tomba sur le toit d'une maison plus basse, où il resta étendu sans connaissance. Il fut dépouillé de tout ce qu'il avait sur lui, et quand il reprit ses sens, on l'amena devant le général Karim-Khan, qui commandait la brigade révoltée.

Karim-Khan était assis sur un divan et entouré de 50 à 60 hommes; quand Taïmour lui promit les six mois de solde, il répondit qu'il ne pouvait rien et ordonna de le faire arrêter. Taïmour ne put ainsi rien savoir personnellement de ce qui s'était passé après son départ de la résidence, à laquelle on était précisément en train de mettre le feu à ce moment-là. Mais plus tard un *havildar* (garde?) de l'Émir, qui avait été blessé, fut apporté dans la maison où Taïmour était enfermé. Celui-ci parvint à extraire la balle de sa blessure, et le havildar, reconnaissant, le laissa s'enfuir le lendemain au point du jour.

Taïmour se rendit de suite à la résidence et aperçut d'abord le cadavre de Hamilton couché sur un canon de montagne qui avait été mis en batterie. Les soldats qui se trouvaient là lui dirent que le brave lieutenant avait tué trois hommes avec son revolver et deux à coups de sabre, avant de tomber lui-même, atteint d'une balle.

Le corps était dépouillé et couvert de blessures, quoique non déshonoré; non loin de là gisait le corps de Jenkyns, dans le même état. Taïmour ne pénétra

pas dans la résidence; mais on lui dit que le corps du docteur Kelly se trouvait à l'intérieur et que Cavagnari était dans une chambre avec les blessés quand la maison prit feu et s'écroula sur lui. Son corps n'avait pas été découvert quand Taïmour quitta Caboul; ceux des trois autres officiers avaient été brûlés dans un jardin situé à une centaine de mètres de la maison de l'ambassade.

Taïmour ne croyait pas qu'aucun autre défenseur de la résidence eût pu s'échapper. Gholam Nubbi, à qui Cavagnari avait confié sa lettre, était pourtant toujours en vie et n'avait pas quitté Caboul. Il avait encore entre les mains la lettre qu'il avait présentée à l'Émir, avec la réponse que celui-ci avait écrite dessus.

Les sowars des Guides qui se trouvaient au fourrage au moment de l'attaque et avaient ainsi échappé au massacre étaient encore à Caboul, dans le Mean Khana Mahalla, où ils étaient gardés prisonniers. Les faucheurs d'herbe étaient en sûreté chez le Sirdar Yahya-Khan.

Daoud-Shah, le général en chef, envoyé par l'Émir, fit de son mieux pour apaiser la révolte; mais il fut jeté à bas de son cheval, assailli à coups de pierres et blessé d'un coup de baïonnette. Il n'était pas encore mort quand Taïmour quitta Caboul, mais son état était des plus graves.

Dans l'après-midi du jour de l'attaque, le Sirdar Yahya et le Mustaufi Habiboullah vinrent aussi pour essayer d'arrêter le combat; mais ils furent reçus à coups de fusil et obligés de se retirer.

L'auteur de ce récit nous est dépeint par la dépêche du Vice-roi comme un homme très intelligent et racontant clairement ce qui c'était passé. Il est vrai qu'il se trouvait alors en route pour Peshawur et que, pour ne pas le retarder, on avait résumé sa relation fort à la hâte. Mais la dépêche assure que le fond en est exact. Certains points toutefois en sont obscurs ou incomplets, ou difficiles à concilier avec d'autres récits.

Ainsi d'abord il en ressort nettement que la résidence de l'ambassade anglaise se trouvait dans le Bala-Hissar, tandis que dans les premiers moments, au contraire, on a beaucoup insisté sur ce qu'elle avait été fort imprudemment choisie dans la ville, en disant que sir Louis Cavagnari eût fort sagement fait de la refuser et d'exiger que ses compagnons et lui fussent logés dans la citadelle.

Le premier récit que nous avons rapporté semble indiquer aussi, quoique moins clairement, que la résidence se trouvait dans le Bala-Hissar; et c'est sans doute pour cela qu'un correspondant du *Times* lui écrivait de Calcutta, quelques jours après l'insurrection, que, « loin d'être isolé, comme on l'avait dit tout d'abord, l'hôtel de l'ambassade se trouvait adossé au palais de l'Émir, dans une citadelle située à 150 pieds de hauteur, et entourée d'un mur d'enceinte flanqué de tourelles et de fortifications. Par quel aveuglement, demande ce correspondant, l'Émir a-t-il pu livrer l'accès de la citadelle aux troupes insurgées? et comment se fait-il surtout que, si voisin de l'ambassade, il n'ait pu lui porter secours ou n'ait pas partagé le sort des Anglais? »

Nous avons fait plus haut, à cette question du correspondant du *Times*, une réponse qui ne nous semble que trop satisfaisante. Quant à la diversité des indications relatives à la situation réelle de la résidence, elle pourrait peut-être assez bien s'expliquer par ce fait que le Bala-Hissar se divisait, comme nous l'avons dit au premier chapitre, en deux portions : une citadelle intérieure et une enceinte fortifiée. La citadelle, assez petite, ne pouvait abriter qu'un nombre d'hommes très limité, et renfermait le palais de Yakoub-Khan. L'enceinte fortifiée, au contraire, vaste et commode, pouvait contenir 5.000 hommes. La résidence de l'ambassade était probablement à l'intérieur de cette deuxième enceinte, et ceci expliquerait pourquoi elle est présentée tantôt comme située au dedans et tantôt comme située au dehors du Bala-Hissar. L'indication même qui se trouve sur le plan de Caboul que nous avons donné au commencement du volume, de l'endroit où fut tué l'ambassadeur anglais, nous semble concorder assez bien avec cette explication.

Quoi qu'il en soit, d'après le récit de Taïmour, les Guides commencèrent le feu sur les assaillants sans attendre l'ordre des officiers anglais; ceux-ci auraient pu s'échapper pendant que les révoltés étaient allés chercher leurs armes, et enfin sir Louis Cavagnari adressa lettres sur lettres à l'Émir pour l'appeler à son aide. Ainsi donc tout d'abord le personnel de l'ambassade ne doutait pas que Yakoub n'eût la volonté et les moyens de lui porter secours.

Il est vrai que sur quelques-uns de ces derniers

détails, le récit du sowar des Guides ne concorde pas absolument avec un autre, émanant d'un témoin non moins bien informé, puisque c'était l'un des serviteurs mêmes de Cavagnari, auprès duquel il avait combattu jusqu'à la fin et qu'il avait vu tomber ainsi que les trois autres membres de la mission. Pour donner au lecteur une idée aussi complète que possible du drame du 3 septembre, nous allons reproduire encore ce troisième récit qui, d'ailleurs, ne fait que confirmer la conclusion essentielle que nous avons tirée des précédents, à savoir : que toute cette affaire avait été machinée par Yakoub, et que la prétendue révolte des troupes n'était qu'une simple comédie arrangée pour masquer l'acte criminel qu'il méditait. Échappé par une chance heureuse aux coups des Afghans, le narrateur raconta ses aventures à l'un des correspondants du *Standard*, et c'est à ce journal que nous en empruntons le résumé qui va suivre.

« Vers 7 h. 1/2 du matin on aperçut une foule de soldats afghans en armes qui se dirigeaient sur la résidence. Sir Louis Cavagnari s'attendait sans doute à quelque chose, car il fit rentrer tous les sowars et fermer les portes. Bientôt une masse d'environ 4.000 individus se trouva rassemblée devant la porte extérieure, qui fut enfoncée et, en quelques instants, malgré leur courageuse résistance, les sowars succombèrent sous le nombre et périrent tous jusqu'au dernier.

« Ivre alors d'un fanatisme sauvage, exaltée par la pensée de sentir qu'enfin elle tenait sa proie, la farouche multitude se précipita sur la maison où se trou-

vaient les quatre Européens, entourés de quelques soldats. Cette poignée d'hommes reçut sans fléchir le premier assaut de ces furieux, qu'elle fit reculer tout d'abord par un feu calme et bien ajusté. C'est en vain qu'à plusieurs reprises, les Afghans, poussés par ceux qui se pressaient derrière eux, vinrent, comme une houle humaine, battre les murailles et l'entrée de la maison. Chaque effort ne faisait qu'ajouter de nouveaux cadavres à ceux qui s'amoncelaient rapidement autour de la résidence.

« Intimidés par cette vigoureuse réception, les assaillants se retirèrent pour s'abriter derrière les murs et les maisons voisines, et ainsi embusqués, firent pleuvoir une grêle de plomb sur toutes les ouvertures du bâtiment. Le brave Hamilton se montra digne de la croix Victoria qu'il venait de recevoir peu auparavant. Il s'exposait avec une audace indomptable au feu le plus violent; et pour un moment il sembla qu'un charme protégeât sa vie, mais il finit enfin par tomber frappé d'une balle au cœur. Le docteur Kelly courut à son aide, et bientôt une nouvelle balle le coucha sans vie à côté de son ami. Ensuite tomba Jenkyns.

« Cavagnari, sans blessure encore, dirigeait seul la petite troupe, dont les rangs s'éclaircissaient toujours; sa présence exaltait tous les courages. Continuant à combattre avec la plus brillante valeur et une inflexible énergie, les défenseurs abattirent à leurs pieds un grand nombre de leurs adversaires. Le major épuisa tous ses moyens de défense. Il s'avisa

de faire vider dans la cour, par une fenêtre, la caisse du trésor, en cessant le feu pour un instant. Les Afghans, emportés par leur avidité naturelle et croyant la résistance des Anglais à son terme, se précipitèrent sur les roupies luisantes. Les défenseurs concentrant un feu terrible sur cette cohue y firent d'épouvantables ravages.

« Alors le feu des assaillants ne tarda pas à reprendre plus infernal qu'auparavant, et bientôt, pour comble de malheur, le magasin de munitions de la résidence fit explosion et en un instant le toit fut en feu. Pris entre l'incendie du dedans et les balles du dehors, les défenseurs, réduits de moitié, mais toujours indomptables, n'en demeurèrent pas moins à leurs postes. Seulement leur feu s'affaiblissait avec leur nombre. L'ennemi encouragé se lança brusquement sur la porte, qui céda devant lui. Une foule hurlante envahit la chambre où Cavagnari était encore debout, avec un djemadar et trois soldats indigènes.

« Aucun d'eux ne broncha. Le revolver du major parla trois fois, et trois Afghans mordirent la poussière, jusqu'à ce qu'enfin le couteau d'un quatrième, lui trouant la poitrine, le fit tomber à son tour. Mort immédiatement vengée par le djemadar, dont le sabre fit voler d'un coup la tête de son meurtrier. Mais après quelques autres coups vigoureux, le brave officier s'affaissa près du corps de son chef. »

L'auteur de ce récit survécut seul à cette affreuse tuerie. Caché dans une baignoire, il échappa heureu-

sement aux coups des Afghans. D'ailleurs le toit brûlait toujours et une partie s'écroula sur le cadavre même de Cavagnari. Aussi les assaillants ne s'attardèrent-ils pas à faire des recherches. Traînant après eux les corps de ceux qui étaient tombés, ils se hâtèrent de quitter la résidence, que le feu avait entièrement envahie, sans plus songer à ceux qui pouvaient s'y trouver encore.

Ainsi put s'esquiver le narrateur quand la foule se fut retirée. Musulman et possédant parfaitement la langue afghane, il réussit à se faire passer pour un Caboulien et put être encore témoin des outrages abominables qu'eurent à subir les cadavres des défenseurs de la résidence.

D'après lui, la lutte avait duré sans interruption depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi. Il ajoute que Yakoub avait encore beaucoup d'autres troupes en dehors de celles qui prirent part à l'attaque, et que pourtant, il n'essaya même pas de les envoyer au secours de l'ambassade; et il blâme vivement le commandant en chef Daoud-Shah pour s'être abstenu d'intervenir, simplement parce qu'on lui avait jeté quelques pierres.

Enfin il nous apprend que le fils de l'Émir, presque un enfant encore, vint aussi voir le lieu du combat. Mais on le pria poliment de ne pas s'en mêler, et le jeune garçon ne put réprimer les sentiments de sympathie qu'il éprouvait sans doute lui-même pour ceux qui massacraient les Kaffirs. Il ne fit pas plus que les autres.

Un seul homme montra de nobles sentiments. C'était un Mollah (prêtre musulman) qui vint trouver Yakoub pendant l'attaque et le supplia d'intervenir, lui reprochant la honte dont il se couvrait en laissant massacrer un homme qui était à la fois son ami et l'ambassadeur d'une puissance étrangère. Mais Yakoub répondit simplement : « Je ne puis rien faire. »

Cette insouciance presque cynique fait un étrange contraste avec l'extrême énergie déployée par cette poignée d'hommes dans une situation aussi désespérée. Il est vrai que ceux-ci n'avaient pas de quartier à attendre et ne pouvaient que vendre chèrement leur vie. En tous cas, il la donnèrent sans marchander. Combattant sans espoir, ils tombèrent sans regrets, luttant jusqu'à la fin pour l'honneur du drapeau britannique, sans même se demander si quelqu'un des leurs échapperait au massacre, pour aller dire à la vieille Angleterre que là aussi « chacun avait fait son devoir. »

Et par une étrange fortune, des quatre officiers qui ce jour-là moururent pour l'Angleterre, pas un n'était Anglais. Jenkyns était Écossais; le docteur Kelly et le lieutenant Hamilton étaient Irlandais; Irlandais aussi et même à demi Français le brave major Cavagnari, dont le père était Corse et avait été officier sous le premier Empire. Il accompagna même, dit-on, l'Empereur à l'île d'Elbe et combattit à Waterloo contre ces mêmes Anglais pour lesquels son fils devait mourir. Retiré ensuite en Irlande, il s'y maria, et le futur major, né Français, reçut au baptême les noms de Pierre-Louis-Napoléon. Elevé à l'anglaise, il fut naturalisé

plus tard Anglais, et entra au service dans l'armée indigène des Indes. Venu dans ce pays à l'âge de seize ans, il ne l'avait presque point quitté depuis vingt années, quand il y mourut à trente-six ans, dans les circonstances dramatiques que nous venons de rapporter.

IV

Coup d'œil général sur la situation.

Quand on apprit à Londres la catastrophe du 3 septembre, l'émotion fut immense et comparable seulement à celle qu'avait produite, quelques mois auparavant, la nouvelle du massacre d'Isandlana. Deux fois dans la même année la grande capitale tressaillit sous ces coups frappés aux extrémités du monde et qui résonnaient jusqu'au cœur de l'empire britannique. Ce nom de Caboul, auquel se rattachaient pour l'Angleterre tant de funèbres souvenirs, venait de recevoir encore une sinistre consécration.

Pourtant on ne sut pas d'abord toute la vérité. Les premières dépêches annonçant l'attaque de la résidence n'en faisaient pas connaître l'issue, et l'on pouvait à la rigueur conserver un faible espoir qu'elle ne serait pas aussi tragique qu'à la fatale journée du 2 novembre 1841, où sir Alexander Burnes n'avait avec lui que son frère le lieutenant William Broadfoot et quelques cipayes, tandis que Cavagnari et ses trois compagnons disposaient de soixante-seize soldats éprouvés. Malgré cela, on ne se faisait pas d'illusions, et dès le début la presse anglaise envisagea la situation avec toute la virilité anglo-saxonne. « Il serait puéril, » disait le *Times* en publiant les

premières dépêches, « de vouloir atténuer la gravité des nouvelles qui nous arrivent de Caboul. Notre devoir est d'agir avec courage, avec fermeté et surtout avec promptitude, tout en conservant notre sang-froid et jugeant la situation avec calme. La révolte de Caboul, ce n'est que trop probable, nous a coûté la vie de sir Louis Cavagnari, de ses compagnons et de son escorte; elle a dû être le signal d'une insurrection qui, si les Afghans ont retrouvé leur audace et leur turbulence d'autrefois, peut mettre tout le pays en feu. Cette catastrophe nous rappelle involontairement celle du sinistre hiver de 1841. Cependant notre situation actuelle est bien différente de ce qu'elle était à cette époque, et nous avons pour nous des avantages sérieux qui doivent nous inspirer confiance et résolution. »

Ces avantages provenaient surtout de ce que, par suite même de la précédente guerre et des circonstances qui l'avaient suivie, les troupes anglaises se trouvaient, en septembre 1879, occuper des positions plus avancées vers Caboul qu'en 1842. Elles avaient en leur possession plusieurs des passes et défilés formidables que, trente-huit ans auparavant, il leur fallait franchir pour atteindre la capitale afghane.

C'est que non seulement la frontière de l'Inde avait été reportée plus en avant par le traité de Gandamak, mais l'évacuation des districts rétrocédés à l'Émir en vertu de ce traité n'était pas encore complète. Bien que le choléra, qui s'était déclaré sur divers points au moment même de la signature de la paix, eût fait

hâter la marche des troupes vers l'Inde, de nombreux points étaient restés occupés. L'ancienne colonne de la route de Khyber avait encore ses avant-postes à Lundi-Kotal; celle de la vallée de Kouram occupait Ali-Khel, et la division Stewart n'avait pas évacué Candahar. Le mouvement de retraite fut naturellement contremandé de suite, et toutes les mesures prises pour se reporter en avant le plus promptement possible.

C'étaient les trois mêmes colonnes qu'il s'agissait de reconstituer et de faire converger sur Caboul. Le plan de campagne allait donc être très sensiblement le même que la première fois; seulement les rôles se trouvaient complètement intervertis. L'expérience de la guerre précédente avait prouvé que la route la plus directe et même la plus facile pour atteindre la capitale afghane, était celle de la vallée de Kouram. De plus on était sur cette route plus avancé que sur celle de Khyber, la seule qui pût lui être comparée. Enfin le général qui l'année précédente opérait dans cette direction avait donné des preuves de capacité, de vigueur et d'énergie qui le désignaient au commandement supérieur de l'expédition nouvelle. La colonne de Kouram devait donc constituer cette fois le corps principal.

L'importance du rôle de celle de Khyber n'en était pourtant pas amoindrie. Car son concours était indispensable à la première, sinon pour lui ouvrir l'accès de Caboul, au moins pour assurer ses communications avec l'Inde pendant l'hiver. Si facile rela-

tivement que fût, en effet, le franchissement du col de Chuturgardan pendant la belle saison, on savait qu'en hiver les neiges devaient le bloquer d'une manière absolue, et par conséquent on ne pouvait songer à maintenir par cette voie, les communications avec l'Inde de la colonne qui aurait occupé Caboul. Il fallait donc que le corps expéditionnaire dirigé par la route de Khyber, et qui n'avait pas besoin d'atteindre Caboul aussi vite que le précédent, y arrivât néanmoins assez tôt pour empêcher ce dernier de se trouver coupé de sa base d'opérations et bloqué dans sa conquête même.

Les deux colonnes du nord devaient être plus étroitement solidaires encore que dans la dernière campagne; et de fait nous verrons que plus tard elles furent réunies sous un même commandement supérieur et reliées nominalement entre elles. Il eût donc été avantageux de pouvoir faire marcher leur organisation de pair. Malheureusement beaucoup d'obstacles s'opposaient à ce que celle-ci fût rapide. Or on était surtout pressé de venger le massacre de Cavagnari, et l'on croyait, non sans raison, qu'une impunité trop longue des meurtriers ne pouvait qu'encourager le mouvement insurrectionnel, qu'il était à craindre de voir se propager partout. On se décida donc à lancer de suite à tout prix sur Caboul la colonne de Kouram, quitte à la faire soutenir plus tard par celle de Khyber.

Quant à la colonne du sud, l'éloignement où elle était de Caboul ne lui permettait pas de jouer dès le

début un rôle très actif. Puis, outre la distance, elle était séparée de la capitale par l'importante place de Ghazni, et enfin il était important qu'elle restât en mesure de garder Candahar contre toute attaque venant de Hérat : attaque qui pouvait sembler plus à craindre que jamais, puisque le mouvement insurrectionnel paraissait avoir son origine de ce côté.

Voyons maintenant de quelles forces on disposait sur chacune des trois routes, et principalement sur les deux premières.

1° D'après les renseignements les plus dignes de foi, il devait y avoir à la date du 5 septembre, dans la passe de Khyber :

2 régiments d'infanterie anglaise et 4 d'infanterie native;

1 régiment de cavalerie native ;

2 batteries d'artillerie et 1 compagnie de sapeurs.

Sur la même route, plus en arrière, à Peshawur et Nowshera il y avait encore :

3 régiments d'infanterie anglaise et 5 d'infanterie native;

3 régiments de cavalerie indigène;

4 batteries d'artillerie.

Une brigade d'avant-garde était à Lundi-Kotal, avec le général Doran. L'ensemble des forces échelonsur cette route était sous le commandement du général Bright.

2° Dans la vallée de la Kouram, sous les ordres du général Roberts se trouvaient :

4 régiments anglais et 6 régiments indigènes d'infanterie ;

3 régiments de cavalerie native et un escadron du 9e lanciers anglais ;

4 batteries d'artillerie.

A Kohat, quelque 130 kilomètres en arrière du fort de Kouram, il y avait encore :

3 régiments d'infanterie native ;

1 régiment de cavalerie native.

Tandis qu'à Rawul Pindee, de l'autre côté de l'Indus, à une centaine de kilomètres de Kohat, étaient stationnés :

2 bataillons anglais et 2 natifs ;

1 régiment de hussards anglais et 1 de cavalerie native ;

2 batteries d'artillerie.

Au sud la division Stewart se trouvait encore à peu près entière à Candahar ou aux environs.

Il semble à première vue que toutes ces troupes, qui venaient de faire campagne, dussent être sur le pied de guerre et entièrement outillées pour en entreprendre une nouvelle. Malheureusement il était loin d'en être ainsi. D'abord on sait combien avait été défectueuse à divers points de vue l'organisation des forces britanniques pendant la campagne précédente. Le service des transports, pour ne citer que celui-là, n'y avait jamais fonctionné que d'une façon très médiocre. L'état des choses n'avait fait qu'empirer par suite même des pertes éprouvées au cours de la campagne ; et celle-ci avait mis d'ailleurs tellement

en relief les défauts de toute nature que présentait la constitution de l'armée anglo-indienne, qu'à ce moment même une commission siégeait à Simla pour élaborer une refonte complète des institutions militaires de l'Inde anglaise. Sir Frédérick Roberts avait naturellement été appelé à en faire partie; si bien qu'il dut quitter en toute hâte la table du conseil pour reprendre sa place à la tête de ses soldats. On comprend de reste qu'à la suite de la paix et en l'absence de ce chef énergique, on avait dû plutôt se relâcher qu'autrement, des efforts inouïs tentés pour améliorer l'organisation des colonnes expéditionnaires.

Puis les troupes avaient cruellement souffert du choléra : pendant le voyage de retour dans l'Inde, pour celles qui l'avaient accompli, et dans les stations telles qu'Ali-Musjid et Jellalabad, pour les garnisons qu'on y avait maintenues. L'épidémie qui dès le mois de mai s'était déclarée sur ces deux points ainsi qu'à Peshawar, avait promptement gagné tous ceux occupés par les divisions Browne et Maude, sauf Gandamak. Comme il y avait tout lieu de croire que le mal augmenterait au lieu de décroître, et ne tarderait pas à visiter les localités non encore infectées, on avait, après mûre réflexion, jugé moins dangereux de renvoyer les troupes au commencement de juin, avant que les chaleurs de juillet et d'août ne fussent venues rendre le voyage impossible.

Des précautions de tout genre avaient été prises pour que la route fût parcourue rapidement : camps

soigneusement choisis sur des terrains tout neufs, à des distances convenables pour rendre les étapes aussi courtes que le permettait l'éloignement des points où l'on pourrait trouver de l'eau ; ambulances et moyens de transport de toute sorte à la disposition des malades ; médicaments, tentes, personnel médical renforcé, tout fut mis en œuvre, sous la direction du médecin-major Porter, pour assurer le succès de cette importante opération. Des hôpitaux pour les cholériques furent établis à Jamroud, Ali-Musjid, Lundi-Kotal et Dhaka. Entre ce point et Jellalabad, il ne fut pas jugé prudent de laisser de malades en arrière.

Les troupes parties de Sefid-Sang, village à 3 kilomètres à l'est de Gandamak, avaient 188 kilomètres à faire pour atteindre Peshawur. Le départ eut lieu le 1er juin et la distance fut parcourue en douze jours. Les étapes, variant de 10 à 22 kilomètres, se faisaient dans les premières heures de la journée, pour ne pas exposer les colonnes, pendant la nuit, aux attaques des tribus des montagnes ; les hommes prenaient le thé avec du pain avant de partir, et leurs bidons étaient remplis de thé froid ; on leur donna aussi du bouillon de conserves, et on s'arrangea pour qu'une abondante provision d'eau fût tenue prête à la disposition de chaque corps de troupes. En un mot on prit toutes les mesures que la science et la prévoyance pouvaient suggérer ; et le seul contretemps à déplorer fut l'impossibilité où l'on se trouva d'empêcher toujours les soldats, que dévorait une soif ardente, de boire de l'eau non filtrée ou même impure.

Mais on ne peut faire une route à cette époque de l'année, dans l'Afghanistan, sans avoir à subir des températures de 40° à 45° à l'ombre; et malgré toutes les précautions, les troupes souffrirent horriblement. La santé des hommes, exposés depuis si longtemps à toutes les intempéries dans un climat pernicieux, était déjà fort ébranlée. Aussi, quoiqu'ils fussent enchantés de retourner dans l'Inde, qu'ils se fussent mis en route joyeux et pleins d'entrain, les privations et les souffrances qu'ils eurent à endurer les éprouvèrent rudement. La chaleur excessive, les tempêtes de sable, l'impossibilité de trouver de l'ombre nulle part, la rareté et la mauvaise qualité de l'eau, exercèrent sur eux la plus perfide influence, étant donnée surtout l'épidémie cholérique régnante.

En atteignant Jamroud et pendant leurs dernières étapes, ils faisaient mal à voir. Les habits recouverts d'une couche épaisse de poussière et de sueur, l'air morne et comme égaré, les yeux caves et injectés de sang, la peau brûlante et noircie par le soleil, la langue sèche, le gosier aphone, une soif que rien ne semblait pouvoir apaiser, c'était à grand'peine que leurs jambes vacillantes les portaient jusqu'à leurs tentes, où ils se laissaient choir, entièrement incapables d'aucun effort avant que le sommeil et la nourriture les eussent réconfortés.

Les officiers n'avaient pas l'air beaucoup mieux que leurs soldats. Mais les plus abattus étaient les médecins militaires et leurs aides. La plupart, en arrivant à destination, se trouvaient dans un état d'épui-

sement et de prostration physique et morale complète. Un travail incessant de nuit et de jour, l'émotion profonde que causait aux plus endurcis l'aspect de ces misères, le sentiment de leur impuissance et de la responsabilité qui pesait sur eux, tout se réunissait pour les accabler. Abandonnés à leurs propres ressources, sans l'aide d'aucun Européen pour dresser ou abattre les tentes, obligés de surveiller et de faire marcher eux-mêmes les porteurs de *dhoolies* (litières), beaucoup d'entre eux, qui n'étaient pas montés, se virent forcés de faire la route à pied et de donner leurs soins aux malades quand ils arrivaient, épuisés pour leur propre compte par la chaleur et la fatigue.

Aussi beaucoup tombèrent malades eux-mêmes; la besogne des autres s'en augmenta d'autant, au point que les médecins militaires représentèrent plus de 38 p. 100 du total des officiers admis dans les hôpitaux,

A elles seules, les troupes européennes d'infanterie et cavalerie de la première division perdirent 6 officiers et 121 hommes, dont 105 du choléra, pendant les 12 journées que dura cette marche, sur laquelle nous avons cru devoir insister avec quelque détail, pour donner une idée des épreuves que comporte une campagne de cette nature.

Dans notre récit précédent nous avons eu plus d'une fois à dépeindre les souffrances occasionnées aux troupes par leur campagne d'hiver, les marches dans le lit des torrents glacés, les froids terribles de Quetta, du plateau d'Ali-Khel ou de la passe de Bolan. Mais les Européens, mieux vêtus d'ail-

leurs, résistaient plus facilement que les natifs à ce genre d'intempéries; tandis que nous voyons ici les effets des chaleurs excessives de juillet, plus réellement désastreux pour l'armée et surtout pour les troupes européennes, c'est-à-dire pour la partie la plus précieuse des forces britanniques. N'en faudrait-il pas conclure, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, qu'une campagne d'été en Afghanistan serait plus dangereuse encore pour les Anglais qu'une campagne d'hiver, et qu'attendre le retour du printemps pour commencer les opérations, comme quelques-uns l'avaient conseillé, surtout l'année précédente, eût été peut-être une faute grave. Par cette simple route exécutée en temps de paix, au commencement de juin, on peut juger de ce que serait une marche aux mois d'août et de juillet, avec l'ennemi à surveiller ou à combattre.

Quoi qu'il en soit, on comprend qu'aux premiers jours de septembre, les troupes qui avaient supporté si récemment de telles fatigues, perdu tant d'officiers et de soldats, s'en ressentissent encore quelque peu, et que leurs effectifs surtout fussent notablement affaiblis. Il est vrai qu'après avoir subi victorieusement de pareilles épreuves, les hommes demeurés valides pouvaient être considérés comme capables de tout affronter.

Mais les souffrances physiques et les privations n'avaient pas seulement exercé leurs ravages sur les hommes; les animaux si indispensables que les colonnes traînaient après elles avaient également

succombé en grand nombre. Les chameaux surtout, morts par milliers pendant l'hiver, n'avaient pas été remplacés. C'eût été d'ailleurs difficile, si l'on songe que la dernière guerre avait coûté 60.000 chameaux au Punjab, sur les 180.000 que renfermait ce pays. Puis, la paix de Gandamak signée, on s'était trop hâté de cesser les efforts qu'on avait faits pendant la guerre pour doter enfin l'armée d'un service des transports sérieusement organisé. On avait compté sans doute sur la réorganisation générale de l'armée des Indes, mise à l'étude, pour constituer ce service de toutes pièces en même temps que les autres; et, pressé par le besoin de plus en plus impérieux de soulager les finances indiennes si fort obérées, on s'était hâté de saisir ce prétexte pour défaire le peu qu'on avait fait.

Aussi la catastrophe du 3 septembre survenant, et la nécessité d'une nouvelle campagne s'imposant à l'improviste, on se trouva tout aussi embarrassé, sinon plus, que l'année précédente. Il y avait presque autant à faire, avec les ressources devenues beaucoup moindres, diminuées qu'elles étaient de tout ce que la dernière guerre avait coûté. Puis on n'avait plus, comme la première fois, le moyen de gagner du temps en se couvrant d'un *ultimatum* ou mettant en œuvre tel autre subterfuge diplomatique. Il fallait agir sans délai.

D'autre part, on avait l'expérience de la dernière campagne; expérience payée assez cher pour qu'on la mît à profit. Le personnel du train, qui n'existait que peu ou point en temps de paix, avait été formé à la

hâte au fur et à mesure des besoins, en prenant çà et là dans les diverses armes des officiers souvent peu aptes à ce genre de service. Ce qui lui avait fait le plus gravement défaut, c'était l'unité de direction. On s'empressa cette fois de la lui donner. Le général sir M. Kennedy fut nommé surintendant des transports et mis à la tête de tout ce qui concernait la direction des communications. Il était parfaitement préparé à ce rôle par les fonctions mêmes, plus civiles que militaires, qu'il exerçait depuis longtemps déjà. A chaque colonne fut en outre attaché un inspecteur des étapes, et en général on s'efforça d'appliquer le plus exactement possible le règlement sur le service d'étapes, nouvellement édicté en Angleterre et calqué en grande partie sur le règlement allemand. Nous reviendrons plus loin sur la manière dont il fonctionna.

On se rappelle aussi que, dans la guerre précédente, un des plus grands obstacles à l'établissement et à l'entretien de communications régulières, avait été le défaut de routes et le mauvais état de celles qui existaient, ainsi que les lacunes que présentait toujours le réseau des voies ferrées. Nous avons traité longuement cette question dans notre premier récit et nous n'y reviendrons pas. Les choses étaient à fort peu près en 1879, dans le même état qu'en 1878. Le chemin de fer de Lahore à Jhelum avait cependant progressé quelque peu et devait atteindre Rawul Pindee; c'était un allongement d'environ 100 kilomètres, mais il restait encore une lacune de 175 entre

Rawul Pindee et Peshawur. L'Indus n'avait toujours pas de pont permanent, et sa traversée constituait encore un grave obstacle comme nous l'avons expliqué ailleurs.

La ligne ferrée de Sukkur à Dadur, dont on avait tant senti le besoin l'année précédente, n'existait pas non plus. On n'avait pas voulu se mettre sur les bras une aussi lourde besogne au cours de la dernière guerre, parce qu'on n'espérait pas pouvoir l'achever en temps utile pour qu'elle pût rendre de réels services pendant celle-ci. Certes si l'on avait pu penser alors que, cette guerre à peine terminée, une autre plus sérieuse encore éclaterait, on eût sans nul doute raisonné d'autre sorte. Aussi l'une des premières mesures prises à la nouvelle du massacre de Caboul, fut-elle l'ordre d'entreprendre immédiatement les travaux et de les pousser à tout prix, à raison d'un mille anglais, soit 1609 mètres, par jour. Comme tous les plans étaient prêts, on pouvait atteindre cette vitesse que les Américains ont déjà réalisée dans la construction du Transcontinental ; d'autant que le terrain, généralement de niveau, du désert de Cutch-Gundawa n'offrait pas de grands obstacles à la pose des rails. Il fallait cependant compter avec des difficultés d'un autre ordre, comme la nécessité d'apporter tout avec soi et surtout l'eau nécessaire aux travailleurs, dans cette plaine de sable salé où tout manque. C'était une entreprise quelque peu analogue à celle de notre futur chemin de fer transsaharien, quoique sur une échelle beaucoup moindre.

Et puis il y a bien 150 milles à vol d'oiseau entre Sukkur et Dadur. Si peu qu'on fût obligé de s'écarter de la ligne droite, pour suivre celle des rares sources ou puits que l'on rencontre, c'est bien près de 200 milles de voie qu'il fallait compter, soit largement six mois de travail. Et tant que le chemin de fer n'était pas terminé, les difficultés de la route n'étaient pas sensiblement diminuées. Car pour peu qu'il y eût encore quelques dizaines de milles à parcourir par voie de terre, il fallait à fort peu près autant d'animaux de transport que pour la distance entière.

Enfin de Dadur à Quetta devait rester toujours la passe de Bolan, dont le parcours ne s'était guère amélioré. La meilleure communication qu'on pût espérer d'établir avec Quetta, était peut-être encore la route partant de la mer à Sonmiani, et qui permettait d'éviter le passage du terrible défilé. Les travaux en avaient été commencés dès le mois de février 1879. Mais outre l'inconvénient qui, le cas échéant, pouvait devenir sérieux, de se trouver tout entière sur le territoire béloutche, cette route avait celui beaucoup plus grave de représenter un parcours d'environ 550 kilomètres à vol d'oiseau, et probablement 8 à 900 en réalité.

En somme il fallait encore se résigner à n'être pendant longtemps qu'en très imparfaite communication avec Quetta et la colonne de Candahar. Il est vrai qu'on ne s'en préoccupait pas trop, parce que le rôle de cette colonne semblait secondaire, surtout au début; en ce sens qu'il n'y avait pas urgence à ce qu'elle pût

se porter en avant aussi rapidement que les deux autres. Nous verrons toutefois plus tard quels services elle eût pu rendre si elle avait été plus puissante et plus mobile.

Quant aux routes que devaient suivre les colonnes du Nord, et surtout les convois et renforts à elles destinés, on avait déjà travaillé à les rendre plus praticables et on redoubla d'activité dans l'exécution de ces travaux. Des communications par héliographe avaient déjà été organisées tout le long de ces lignes entre les troupes qui en occupaient les divers points, et l'on s'empressa de les compléter par l'installation de fils télégraphiques. Malheureusement il y avait de ce côté d'autres obstacles à craindre que ceux offerts par la nature du terrain lui-même.

L'hostilité des populations, facteur si considérable dans l'expédition qu'on allait entreprendre, était bien plus à redouter dans le nord que dans le sud, comme la précédente campagne ne l'avait que trop prouvé Aussi importait-il beaucoup aux Anglais d'être renseignés sur la nature des sentiments qui animaient les tribus du pays. On savait bien qu'il faudrait toujours se tenir en garde contre les clans afridis des montagnes de l'ancienne frontière. Ces pillards incorrigibles ne manqueraient pas de profiter de toutes les occasions pour dévaliser les convois et harceler les colonnes. Heureusement ils étaient moins à redouter que la première fois, puisqu'on était à l'avance établi sur leur territoire et, par suite, mieux en mesure de se protéger contre leurs attaques.

Mais on était moins bien fixé sur les sentiments des grandes tribus comme celles des Mohmunds et des Ghilzaïs, qui tenaient tout le pays entre la frontière et Caboul. Leur organisation semi-régulière en faisait comme autant de petites nations dont l'alliance ou l'inimitié pouvaient avoir une valeur réelle. Les Anglais ne leur eussent même demandé que de rester neutres comme l'avaient fait quelques-unes d'entre elles pendant une grande partie du premier conflit. Or leur attitude devait dépendre entièrement de la façon dont elles envisageraient la lutte nouvelle qui venait d'éclater; et cette lutte se présentait dans des conditions telles qu'il était assez difficile de la définir exactement.

En se préparant à marcher sur Caboul, les troupes britanniques ne savaient guère qu'une chose, c'est qu'elles allaient y venger la mort du représentant de l'Angleterre et de ses compagnons indignement massacrés. Elles ignoraient presque absolument contre qui elles auraient à combattre. S'agirait-il pour elles de mettre simplement à la raison quelques rebelles insurgés contre le gouvernement régulier du pays? Aurait-on pour ennemi au contraire le chef de ce gouvernement lui-même? Ce dernier était-il prisonnier de ses sujets, comme il l'avait prétendu, ou marchait-il à leur tête? En un mot Yakoub était-il la victime ou l'âme de l'insurrection?

Tout portait à croire qu'il n'avait pas été directement l'instigateur de la catastrophe du 3 septembre. Il n'en était pas moins possible qu'il se fût laissé,

volontairement ou non, mettre à la tête du mouvement. Suivant le cas, les Anglais allaient combattre pour ou contre l'Émir et, par conséquent, avoir pour adversaires ses ennemis ou ses amis. Il leur importait donc de connaître exactement, sinon le rôle joué par Yakoub dans la journée du 3 septembre, rôle qui paraissait de plus en plus équivoque à mesure que la lumière se faisait sur ce sinistre événement, au moins la ligne de conduite qu'il avait suivie et le parti qu'il avait pris depuis la catastrophe. C'est ce qu'il n'était malheureusement pas facile de démêler.

Fidèle au système qu'il avait adopté dès le début, Yakoub n'avait cessé de se poser en victime pour ainsi dire, aux yeux du gouvernement anglais. Il s'était hâté de protester de son dévouement à la cause britannique, et dans son empressement, maladroit comme les autres actes derrière lesquels il cherchait à dissimuler sa complicité, il avait écrit coup sur coup au Vice-roi une série de lettres racontant à sa manière les événements de Caboul. C'est même tout au plus si sa narration n'avait pas anticipé sur les faits.

Ainsi dès le 6 septembre, lord Lytton recevait de l'Emir, une lettre, datée du 3, 8 heures du matin, et qui racontait tout au long l'insurrection, à peine commencée pourtant à ce moment.

« Les troupes assemblées au Bala-Hissar pour toucher leur solde, s'étaient, « disait Yakoub, » subitement révoltées ; les soldats avaient jeté des pierres à leurs officiers, puis s'étaient élancés sur la résidence, qu'ils avaient également assaillie à coups de pierres, en re-

tour desquelles ils avaient reçu des coups de fusil. Il s'en était suivi un tumulte dont on n'avait pu se rendre maître; toute la population de la ville et de la campagne environnante, s'étant précipitée dans le Bala-Hissar, avait commencé à détruire le parc d'artillerie et les magasins; tous, civils et militaires, avaient attaqué la résidence. Moi, l'Emir, j'envoyai Daoud-Shah au secours de l'ambassadeur. Il fut jeté à bas de son cheval, à coups de pierres et de lance; il est mourant. J'envoyai aussi vers les troupes Yahya-Khan et mon propre fils, ainsi que des Mollahs, le Koran ouvert à la main : tout fut inutile. Ce soir les troubles continuent encore ; la confusion est indescriptible. »

Sans discuter la véracité de cette lettre, dont plusieurs points sont en contradiction avec les récits rapportés plus haut, nous ferons au moins remarquer combien est étrange cette façon de dater de huit heures du matin, une lettre qui raconte les événements de toute la journée. Ou bien cette lettre a été datée ainsi après coup, chose assez suspecte; ou bien l'Émir a commencé réellement à écrire au Vice-roi dès huit heures du matin ; c'est-à-dire au moment même où les troubles commençaient et où, s'il n'était pas lui-même dans le complot, il ne pouvait guère en mesurer d'avance toute la gravité. Il semble qu'alors il eût dû bien plutôt songer aux moyens de sauver ses hôtes, que les lois de l'hospitalité orientale l'obligeaient à protéger même au péril de sa vie, au lieu de se mettre à écrire un récit des faits, comme un spectateur impassible et indifférent.

Mais Yakoub paraît avoir été possédé ce jour-là les suivants d'une véritable manie épistolaire. Lui qu ne trouvait pas un mot à répondre aux appels pres sants du brave major Cavagnari, accumulait lettr sur lettre à l'adresse du Vice-roi des Indes. Dès le len demain 4, il reprenait la plume pour écrire à lor Lytton, avec le calme d'un reporter : « Hier, du matii au soir, des milliers d'hommes se sont assemblés pou détruire l'ambassade ; il y a eu beaucoup de morts de deux côtés. Dans la soirée, on a mis le feu à la résidence. Pendant toute la journée d'hier et jusqu'à ce moment, je suis resté moi-même assiégé avec cinq de mes serviteurs. Je n'ai pas de nouvelles certaines de l'envoyé ; je ne sais si lui et ses gens ont été tués dans leur maison, ou pris et emmenés. »

Ainsi Yakoub se prétendait en quelque sorte prisonnier dans son palais. Affirmation contredite d'abord par les récits des témoins oculaires, qui le représentent comme gardé pendant toute la journée par 2.000 hommes sûrs, dont il avait même envoyé quelques-uns soidisant pour faire cesser la lutte ; affirmation contredite aussi par le fait qu'il avait pu recevoir pendant cette lutte même, une lettre du major, au dos de laquelle il avait écrit les paroles de consolation banale dont nous avons parlé au précédent chapitre ; affirmation contredite enfin par cet autre fait qu'il pouvait librement envoyer des lettres de cette nature au Vice-roi de l'Inde. Il fallait évidemment pour cela que le blocus de son palais ne fût pas bien rigoureux. Et alors comment admettre qu'ayant la faculté de com-

uniquer ainsi avec les autorités anglaises, il n'eût s celle de se renseigner exactement sur des faits i s'étaient passés à quelques centaines de mètres de i, et pour ainsi dire sous ses yeux ? que le lendemain la catastrophe il ne sût pas encore si le personnel l'ambassade anglaise était mort ou vivant ?

Mais au premier moment on ne pouvait naturellement pas se rendre compte à Simla de toutes ces circonstances ; et l'Émir passa tout d'abord aux yeux du ice-roi pour une victime de ses sujets révoltés. Lord ytton télégraphiait le 7 à l'*India Office* : « J'ai ordonné d'écrire à l'Émir pour lui annoncer qu'une forte olonne anglaise allait marcher de suite sur Caboul, à on secours, et lui demander de faire tous ses efforts our appuyer et faciliter la marche de nos troupes. »

A quoi Yakoub s'empressa de répondre, non par des actes, mais par la lettre suivante, datée du 11 : « J'ai reçu votre lettre du 7, qui m'a fait bien plaisir. J'ai parfaitement compris ce qui était écrit ; une complète confiance m'est revenue et je me suis senti bien soulagé par l'amitié que me témoigne le Vice-roi, puisque ma prospérité a trouvé faveur à ses yeux. Je suis mortellement malheureux et affligé des derniers événements, mais on ne peut lutter contre la volonté de Dieu. J'espère infliger aux auteurs du mal une punition telle que le monde entier la connaisse et qu'elle prouve ma sincérité. J'ai écrit deux fois sur ce sujet, et une troisième fois par mon serviteur de confiance, Shere-Mohamed-Khan. J'avais écrit pour dire que pendant ces huit jours je me suis protégé moi et ma fa-

mille par les bons offices de ceux qui m'étaient dévoués, tantôt trompant les rebelles, tantôt m'en débarrassant à prix d'argent. J'ai congédié une partie de la cavalerie, et je réfléchis nuit et jour au moyen de rétablir l'ordre. Plaise à Dieu que les révoltés reçoivent bientôt le châtiment qu'ils méritent, et que mes affaires soient arrangées à la satisfaction du gouvernement britannique. Certaines personnes de haut rang dans ces provinces se sont mises en rébellion, mais je surveille soigneusement et de près tout le monde. J'ai fait tout mon possible pour assurer la sécurité du Nawab Gholam Husseïn. J'attends de Dieu l'occasion de prouver ma sincère amitié au gouvernement anglais et de sauvegarder l'honneur de mon nom devant l'univers. »

Le galimatias oriental, dont ceci n'est qu'un résumé télégraphique, était trop vague pour permettre aux Anglais de se faire une idée bien nette de la situation. Il ne leur apprenait pas si Yakoub serait pour eux un allié ou un adversaire, s'ils auraient pour ou contre eux les forces régulières de l'Afghanistan. La seule chose qu'ils devaient en conclure, c'est qu'il n'y avait nul fond à faire sur l'Émir dans un sens ou dans l'autre.

Ils auraient pu même en concevoir, à l'endroit de celui-ci, de fort légitimes soupçons, que vint faire naître quelques jours après une circonstance particulière. Comme tous les caractères faibles, Yakoub écrivait d'autant plus qu'il agissait moins. Non seulement il avait écrit nombre de lettres au Vice-roi de l'Inde, mais il en avait encore adressé à plusieurs des

fonctionnaires nominalement sous ses ordres, et entre autres au gouverneur afghan de Candahar. Il exposait à celui-ci tous les efforts qu'il faisait pour obtenir des secours contre ses sujets rebelles, etc. Malheureusement, en même temps que cette lettre, en parvint au même gouverneur une autre qui passa naturellement comme la première sous les yeux des Anglais. Elle émanait du premier *mounshî* (secrétaire) de Yakoub et contenait cette phrase plus que suspecte : « Afin de vous permettre de montrer la lettre de l'Émir, dans le cas où vous jugeriez convenable de le faire, j'y ai intercalé quelques mots et phrases rédigées en conséquence. » C'était assez clairement dire au gouverneur ce qu'il fallait penser de la sympathie témoignée aux Anglais dans la lettre officielle, et des protestations de dévouement qu'on leur faisait.

Ainsi l'Émir, qui se disait assiégé dans son palais, continuait à entretenir avec ses agents une correspondance des plus actives. Si ce n'était pas une preuve évidente de trahison de sa part, on pouvait au moins en conclure qu'il n'avait aucune volonté par lui-même et se laissait entièrement dominer par son entourage.

En attendant, ses lettres ne cessaient pas d'arriver au Vice-roi, et une notamment, datée du 16 septembre, signalait de nouvelles et très sérieuses complications, que confirmait un télégramme reçu le même jour par le major Saint-John, *political officer* à Candahar. Une révolte avait éclaté à Hérat le 5 septembre, c'est-à-dire le surlendemain de celle de Caboul. Dans la capitale c'étaient des régiments de Hérat qui s'étaient mu-

tinés; à Hérat, comme par réciproque, des régiments Cabouliens avaient fait de même. Ils s'étaient attaqués au général Fakir-Ahmed-Khan, gouverneur civil et commandant militaire de la place, sous l'autorité supérieure d'Ayoub-Khan, frère de Yakoub. Le général avait été assassiné dans sa maison, que les révoltés avaient saccagée et brûlée.

Les mòtifs et les instigateurs de cette nouvelle insurrection n'apparaissaient pas très clairement. Ce Fakir-Ahmed passait pour un ancien et fidèle partisan d'Ayoub-Khan et aussi de Yakoub; car les deux frères avaient été fort unis jadis, quand l'un et l'autre étaient en lutte avec leur père, Shere-Ali. Ahmed avait accompagné Ayoub dans sa fuite en Perse en 1875, et depuis lors il s'était tout particulièrement attaché à sa fortune. Cependant on crut voir la main de celui-ci dans cette affaire; on supposa que le malheureux général avait sans doute eu le tort irrémissible de prendre la défense de Yakoub et du traité de Gandamak devant Ayoub, qui n'avait jamais caché son aversion pour les Anglais et sa colère de ce qu'on avait signé la paix avec eux.

Quoi qu'il en soit, Ayoub, dans la lettre où il signalait ce fait à l'Émir, annonçait que les régiments s'étaient révoltés au moment où ils avaient reçu l'ordre de marcher sur le Turkestan afghan, province dans laquelle des troubles avaient aussi récemment éclaté. Le frère de Yakoub terminait même sa lettre en offrant sa démission. En même temps on apprenait que Mohamed-Yusuf-Khan, oncle de l'Émir et gou-

verneur des districts à l'ouest du Helmund, était incapable d'y maintenir son autorité et avait pris le parti de revenir à Candahar.

C'était donc un écroulement général de la dynastie des Douranis, qui décidément était partout impopulaire. On ne pouvait plus prendre au sérieux Yakoub et ses assurances : qu'il espérait bientôt ressaisir son pouvoir et employer toutes ses ressources et toute son énergie à maintenir son amitié avec le gouvernement britannique. La situation se compliquait de plus en plus, et la tâche de l'armée anglaise, qu'on avait si grand'peine à constituer, allait grossissant tous les jours. On ne pouvait plus songer à replacer Yakoub sur son semblant de trône; mais il n'en fallait pas moins rétablir l'ordre dans le pays, qu'on se voyait menacé d'avoir à pacifier d'un bout à l'autre. Déjà l'on se demandait s'il ne faudrait pas détacher sur Hérat la division Stewart, qu'on eût voulu diriger sur Caboul et qui, reformée en toute hâte à Candahar, venait de recevoir l'ordre de porter au plus vite la brigade Hughes sur Khelat-i-Ghilzaï.

Les Anglais pouvaient craindre de se trouver au milieu d'une véritable guerre civile, éclatant entre les Afghans Chyites de Hérat et les Afghans Sunnites de Caboul, populations qui, malgré la communauté du langage, n'ont l'une pour l'autre aucune sympathie et se dénient réciproquement le titre d'Afghans. Ceux de Caboul se donnent, d'après Ferrier, le nom d'Afghans Hindous, tandis que ceux de Hérat se disent Afghans Khorassanis. Les différences physiques et morales

très tranchées qui les séparent, prouvent du reste qu'ils n'ont pas la même origine.

Cette guerre, si elle eût réellement éclaté, n'eût été qu'une difficulté de plus pour les Anglais. Car, tout en luttant l'un contre l'autre, les deux partis n'auraient pas manqué de tomber chacun de leur côté sur l'ennemi commun, dont la tâche n'en eût été que plus ardue, puisque c'était avant tout l'ordre et la paix qu'il s'agissait de rétablir en Afghanistan.

V

Formation des colonnes et premières opérations.

Nous avons déjà, dans le précédent chapitre, indiqué sommairement le plan de campagne qu'on se proposait de suivre, et les éléments dont on disposait pour le mettre à exécution. Bien qu'ils fussent fort défectueux, comme nous l'avons dit, et qu'une foule de choses indispensables à l'organisation du corps expéditionnaire fissent malheureusement défaut, on entreprit immédiatement la formation des différentes colonnes, et surtout de celles du nord, qui semblaient devoir jouer le rôle principal, au moins au début.

On avait songé tout d'abord à les constituer simultanément, mais on dut bientôt y renoncer. La réorganisation du service des transports était à refaire d'un bout à l'autre, car les autorités indiennes s'étaient hâtées, aussitôt la guerre précédente terminée, de licencier presque entièrement ce qui restait encore des équipages si péniblement réunis pour la soutenir; on n'avait conservé que le nombre de bêtes de somme strictement nécessaire pour assurer l'approvisionnement des postes avancés par les troupes en arrière. Du reste une telle quantité de ces animaux avaient péri, que les grandes tribus commerçantes du Khorassan avaient elles-mêmes dû suspendre en

partie la marche de leurs caravanes, par suite des pertes éprouvées par elles sur les chameaux qu'elles avaient loués au gouvernement anglais.

La saison aussi était, à ce point de vue, très défavorable. En temps normal la population est clairsemée dans les provinces du Trans-Indus. C'est seulement pendant les mois d'hiver qu'on a la chance d'y trouver des bêtes de somme en quantité notable, lorsque les caravanes de l'Asie centrale viennent établir leurs campements dans le Derajat et que, laissant leurs chameaux à la garde des femmes et des vieillards, elles se dirigent avec leurs marchandises vers l'Inde méridionale. Ces caravanes ne franchissent d'habitude les monts Suleïman que vers la fin d'octobre. Il était donc impossible cette fois de compter sur leur concours, qu'on avait au contraire utilisé, trop largement peut-être, l'année précédente, où l'armée avait été organisée beaucoup plus tard.

De même les chameaux, que l'on avait pu trouver alors en assez grand nombre dans les districts de la rive gauche de l'Indus, à hauteur de Dera-Ghazi et Dera-Ismaïl-Khan, avaient presque entièrement disparu pendant la dernière campagne. Les mulets mêmes de Jhelum étaient devenus plus introuvables que jamais. Tout ce qu'on pouvait espérer, c'était de recueillir quelques centaines d'ânes ou de bœufs dans les montagnes du pays des Afridis, ou chez les Khuttuks et les Marwattis du district de Bannou.

Le vice-roi avait au moins essayé d'atténuer ces inconvénients dans la mesure du possible, en organi-

sant d'une façon plus énergique le service de réquisition des animaux nécessaires à l'armée, service confié jusqu'alors aux officiers civils des districts, qui s'en acquittaient souvent fort mal. Professant un respect exagéré pour les principes de la liberté du commerce, ils ne se conformaient qu'en hésitant, quand ils ne refusaient pas entièrement de se conformer aux instructions de l'autorité militaire. En plaçant le lieutenant général sir Michaël Kennedy à la tête du service des transports, on avait eu surtout en vue de mieux assurer l'exécution de ces réquisitions.

Malgré tous les efforts, on ne pouvait espérer donner aux troupes qui allaient se lancer dans cette aventureuse expédition, le confort tant soit peu exagéré auquel sont malheureusement habitués les officiers et même les sous-officiers et soldats des armées anglo-indiennes. Nous en avons dit assez là-dessus dans notre précédent récit pour n'avoir pas à y revenir. Mais il est bon de constater que dans la presse anglaise, on ne craignait pas de déclarer très nettement que des réformes radicales sur ce chapitre étaient indispensables. « Pour ceux qui ont suivi les armées allemandes, russes ou mêmes turques en campagne, lit-on dans le *Times*, l'attirail que traîne avec lui à la guerre un officier de l'Inde semble un luxe véritable. Le nombre d'effets de rechange, de brosses et bibelots de toute espèce, sans lesquels le soldat britannique ne peut se mettre en marche, est de nature à causer une véritable stupéfaction. »

L'intendance aussi, qui ne disposait pour ses trans-

ports que de ressources si restreintes, semblait ne rien faire pour diminuer au moins le poids des objets à transporter.

Tout s'y faisait encore comme au bon vieux temps, d'une façon aussi princière que primitive. Les nombreuses inventions de l'industrie moderne, soupes et viandes de conserve, sucre, thé ou légumes comprimés, biscuit-fourrage pour les chevaux, etc., n'avaient pas encore été, paraît-il, appréciées par les autorités du *War-Office*.

On comprend quels précieux services une utilisation intelligente de ces produits aurait pu rendre dans les circonstances où l'on se trouvait. Quelques centaines de mulets auraient suffi à la brigade de Roberts pour porter les vivres nécessaires jusqu'à l'entrée à Caboul, ou du moins jusqu'à l'arrivée dans la riche vallée du Logar, où l'on devait trouver de tout en abondance.

Il semble donc très étonnant de voir l'armée anglaise aussi arriérée sous ce rapport. Il n'est pas impossible toutefois que de très graves raisons ne s'opposent à l'introduction des produits énumérés plus haut dans l'alimentation des troupes anglo-indiennes. Il faut tenir compte d'abord, en ce qui concerne les natifs, de l'importance extrême qu'ont les questions de nourriture aux yeux des Hindous. C'est pour eux très souvent une affaire de caste et de religion. Les préjugés qui règnent à cet endroit sont aussi inflexibles que bizarres et nombreux. Il est douteux qu'on réussisse, de fort longtemps encore, à les détruire, si jamais on y parvient. Et en attendant on doit prendre

soigneusement garde de les blesser, sous peine des plus terribles conséquences. La grande insurrection de 1857 n'eut pas besoin d'autre prétexte.

D'autre part, il ne faut pas perdre de vue que le gouvernement anglais est obligé de compter, dans une certaine mesure, même avec ses soldats européens. Ceux-ci en effet ne sont, après tout, que des volontaires. Ce n'est pas uniquement l'amour de la gloire qui les attire sous les drapeaux; les avantages matériels, et en particulier la nourriture plantureuse et relativement délicate qu'ils trouvent au régiment, y sont bien pour quelque chose. Il faut donc, dans l'armée anglaise, consulter un peu plus le goût du soldat que dans celles où le service est obligatoire. Et de plus, aux Indes, le soldat anglais est quelque chose de trop précieux pour qu'on ne le traite pas avec tous les égards possibles.

C'est peut-être pour ces motifs, ou d'autres analogues, que les armées anglo-indiennes ont conservé jusque aujourd'hui l'étrange organisation qui rend leur formation si lente et si difficile, et souvent leurs mouvements si embarrassés.

Heureusement elles savent y renoncer quand il le faut et qu'il s'agit d'exécuter rapidement une marche de quelques jours. Alors la sobriété proverbiable du soldat natif est d'un grand secours, et l'Anglo-Saxon lui-même montre une facilité merveilleuse à se plier aux circonstances. C'était, semble-t-il, le cas où jamais de mettre à profit ces précieuses qualités des troupes anglo-indiennes, en lançant brusquement une colonne légère sur Caboul, où l'on brûlait d'ar-

river. C'était sans doute ainsi que le comprenait le public en Angleterre, puisque le chancelier de l'échiquier, sir Stafford Northcote, disait à Exeter, au lendemain même du jour où l'on avait appris la catastrophe, qu'au moment où il parlait, les Anglais étaient peut-être loin déjà sur la route de Caboul.

De fait, ils n'étaient encore qu'à Chuturgardan, que les forces de la vallée de Kouram s'étaient empressées d'occuper à la première nouvelle des événements. Le général Massy, qui commandait en l'absence de Roberts, s'y était porté d'Ali-Khel dès le 11 septembre; il avait pu s'y établir sans opposition avec une brigade d'infanterie et une batterie de montagne, et ces troupes avaient immédiatement commencé à s'y fortifier.

Le lendemain une communication héliographique reliait ce nouveau poste avancé avec Ali-Khel; Roberts arrivait, prenait le commandement et s'occupait avec son activité ordinaire de la formation de sa colonne. Cependant il ne fallait pas se faire d'illusions, et l'on comprit bientôt qu'on ne pouvait espérer d'être à Caboul avant le commencement d'octobre. D'abord il eût été fort imprudent de s'y porter de suite avec les troupes qu'on avait sous la main, sans attendre que d'autres fussent venues les remplacer pour assurer les communications en arrière. Les nouvelles de l'insurrection avaient produit une vive excitation parmi les tribus voisines, auxquelles des émissaires venus de la capitale prêchaient ouvertement la révolte. On dut donc expédier en toute hâte des renforts de l'Inde. Le

5e cavalerie du Punjab partit de Kohat le 12 septembre; le 13e cavalerie du Bengale et le 20e d'infanterie native furent dirigés de Rawul-Pindee sur Kohat.

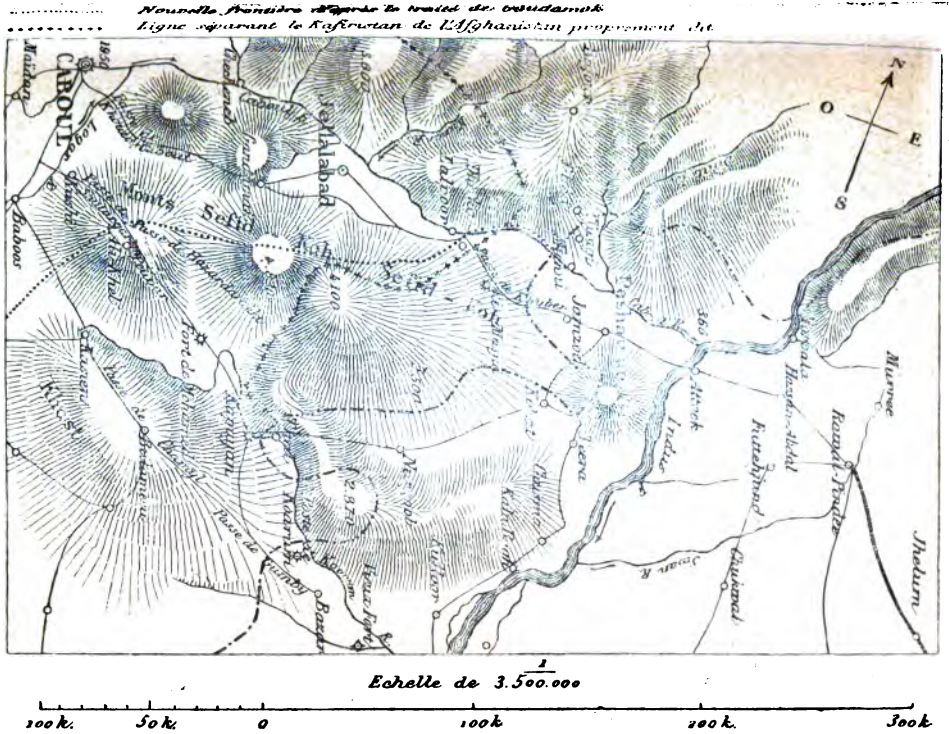
En outre on reconnut bien vite qu'il n'eût pas été sage non plus de lancer sur Caboul des troupes équipées à la légère et insuffisamment pourvues des moyens de transport et autres ressources nécessaires pour tenir longtemps la campagne. Débarassées de ces *impedimenta*, elles fussent certainement arrivées et même arrivées plus tôt dans la capitale; mais qu'y eussent-elles fait? Il ne s'agissait pas d'exécuter une simple promenade militaire et de revenir ensuite, plus vite peut-être qu'on n'aurait voulu, après avoir terrorisé la ville par quelques exécutions sommaires. Outre qu'une pareille expédition eût fort bien pu se terminer par un désastre, elle n'eût en somme abouti à aucun résultat sérieux. Car en 1879 les Anglais ne pouvaient plus se contenter, comme en 1842, de châtier tant bien que mal les Afghans et de s'en retourner dans l'Inde. La question afghane avait maintenant une importance capitale, et il fallait à tout prix lui trouver une solution définitive.

On se décida donc à patienter quelque temps, comme on l'avait fait en 1878, et à n'envoyer à Caboul que des troupes aussi complètement outillées que possible. Pour réduire au minimum le retard auquel on s'exposait ainsi, on résolut de concentrer d'abord sur une seule colonne tous les moyens disponibles. On choisit naturellement celle de la vallée de Kouram,

qui se trouvait, par sa position même, la plus voisine de Caboul, surtout depuis qu'elle avait occupé Chuturgardan, le seul obstacle matériel sérieux qu'elle eût à franchir pour y arriver.

Nous avons déjà dit plus haut les raisons diverses qui devaient donner à cette colonne, secondaire dans la première campagne, le rôle principal dans la guerre nouvelle. Ces raisons n'étaient contestées par personne; cependant les critiques adressées l'année précédente à la ligne d'invasion de la vallée de Kouram, reprirent avec une vivacité singulière. Le tracé de la frontière fixée par le traité de Gandamak, et que nous avons approximativement indiqué sur le croquis ci-joint, indiquait bien l'intention de faire de la vallée de la Kouram la principale route militaire entre l'Inde et Caboul. Par cette voie l'on était à moins d'une semaine de marche de cette ville, et sauf la passe de Chuturgardan, elle ne présentait pas de difficultés bien considérables. Or cette passe pouvait être presque instantanément occupée au premier signal; on venait d'en avoir la preuve.

Restait pourtant une grave objection. Le défilé de Chuturgardan était, vu sa hauteur, entièrement bloqué par les neiges pendant les mois d'hiver; il constituait alors une barrière infranchissable. Si donc, disait-on, la catastrophe de Caboul se fût produite quelques mois plus tard, on n'eût pu tirer aucun parti de cette route ni des prétendus avantages de la nouvelle frontière; et l'on eût amèrement regretté de ne s'être pas plutôt assuré une bonne


Nouvelle frontière d'après le traité de Gandamak
Ligne séparant le Kafirestan de l'Afghanistan proprement dit
CABOUL
Maidan
Babour
Sefid Kuh
Sefid Alabad
Monts Sefid
Khurd Kabul
Tezin
Jagdalak
Gandamak
Futtehabad
Jellalabad
Kunar R.
Kabul R.
Surkhab
Murree
Rawal Pindee
Jhelum
N
O
E
S
Echelle de 1/3.500.000
100 k.
50 k.
0
100 k
200 k.
300 k

communication, utilisable en tout temps, par la route de Khyber. Et même dans le cas relativement favorable où l'on se trouvait, il fallait s'attendre à voir la colonne principale, une fois entrée à Caboul, y rester coupée de ses communications pendant tout l'hiver, et obligée de recourir à celles de la colonne de Khyber, si même celle-ci parvenait à atteindre l'objectif commun assez à temps pour cela. Nous verrons en effet plus tard que la colonne de Roberts, isolée à Caboul, s'y trouva pendant quelques jours dans une situation des plus délicates.

Quelle que pût être pourtant la valeur des critiques ainsi adressées à la route de Kouram, il n'en fallait pas moins s'en servir sans hésiter, quitte à prendre ultérieurement les mesures de précaution nécessaires. Sans entrer ici dans la discussion de cette question des communications, sur laquelle nous aurons occasion de revenir, contentons-nous de faire observer que le traité de Gandamak spécifiait la construction de routes militaires destinées à garantir la facilité des relations entre les deux pays, devenus amis, de l'Afghanistan et de l'Inde anglaise. Il est clair que les premiers efforts faits dans ce sens se fussent tournés vers la passe de Chuturgardan; que l'on eût cherché et probablement trouvé, le moyen soit de la tourner, soit de la rendre praticable en toute saison. Pour le moment elle se trouvait l'être et il était tout naturel de l'utiliser.

Il ne l'était pas moins de donner le commandement

de la colonne qui devait entrer la première à Caboul au jeune général qui l'avait si hardiment et si heureusement conduite l'année précédente, mais à qui sa jeunesse même et ses succès faisaient bien des envieux, en même temps que ses façons autoritaires lui avaient valu bien des ennemis. Nous allons le retrouver encore énergique, téméraire et souvent heureux, dans la campagne qu'il va entreprendre et où bientôt il réunira dans ses mains le commandement de toutes les troupes entre Peshawur et Caboul.

Les forces dont il allait disposer tout d'abord se trouvaient, au moment où parvinrent à Simla les premières nouvelles du massacre de Caboul, échelonnées entre Ali-Khel et le fort de Kouram (ou de Mohamed Azim), occupant ainsi une étendue de terrain de plus de 50 kilomètres de longueur à vol d'oiseau. Sur cet espace considérable il y avait la batterie à cheval F-A de l'artillerie royale et un escadron du 9e lanciers anglais; la batterie montée G-3e, le 2e bataillon du 8e, le 67e, le 72e et le 92e Highlanders, soit quatre bataillons anglais. Les troupes natives étaient représentées par les batteries de montagne ne 1 et ne 2 du Punjab, le 5e cavalerie du Punjab, les 12e, 13e, et 14e cavalerie du Bengale, le 5e infanterie du Punjab, les 11e, 23e 28e, et 29e d'infanterie du Bengale, avec l'excellent 5e Gourkhas, qui avait si bien fait ses preuves dans la guerre précédente.

Malheureusement les effectifs étaient bien faibles. On avait cru si complètement dans l'Inde à la durée de la paix signée à Gandamak et au succès de la mis-

sion Cavagnari, que dès le mois de juillet, pressé sans doute par le besoin de faire des économies, le gouvernement avait rendu l'autorisation, révoquée depuis deux ans, d'accorder des congés aux soldats indigènes. De sorte que les régiments natifs se trouvaient largement à 25 p. 100 au-dessous du complet.

Les maladies aussi, dont nous avons parlé, avaient fait de cruels ravages. Non seulement le choléra avait moissonné des centaines de victimes, mais les hôpitaux étaient pleins d'hommes rendus impropres à tout service actif, par la fièvre et les misères endurées dans la précédente campagne. La cavalerie et l'artillerie avaient particulièrement souffert. Trois cents sabres par régiment et cinq cents baïonnettes par bataillon, c'était le maximun de ce qu'on pouvait espérer mettre en ligne. Encore les bataillons natifs n'atteignaient-ils pas cet effectif, par suite des congés accordés à leurs soldats. C'est du moins ce qui ressort des chiffres donnés par le *Times*, lorsqu'il estime le total des forces ci-dessus à 2.000 hommes d'infanterie et 100 de cavalerie pour les troupes anglaises, 2.000 fantassins aussi et 1.000 cavaliers pour les troupes indigènes, plus 12 canons de campagne et 8 de montagne.

Même avec le tempérament audacieux du général Roberts, c'était trop peu évidemment pour permettre de pousser une pointe sur Caboul, surtout en laissant derrière soi les troupes indispensables à la garde des communications. On ne pouvait se flatter, nous l'avons déjà fait comprendre, d'exécuter sur la capitale

une sorte de coup de main. Et même il ne fallait pas compter sur une marche bien rapide, eût-on pu se la permettre. Une faible brigade n'avait-elle pas mis près d'une semaine, du 5 au 11 septembre, à parcourir les 40 kilomètres qui séparent Ali-Khel de Chuturgardan ? encore l'un de ses deux régiments était-il le 5e Gourkhas, c'est-à-dire un des corps de l'armée spéciale du Punjab, qui sont toujours munis en permanence de moyens de transport beaucoup plus complets que les autres.

Mais on se hâtait, de faire affluer des régiments nouveaux vers la vallée de la Kouram, et Roberts concentrait peu à peu les troupes qu'il destinait à former sa colonne mobile. C'était déjà sur sa demande qu'on avait transmis de Simla l'ordre d'occuper de suite la passe de Chuturgardan. Et le 9 il télégraphiait encore de diriger à marche forcée sur le même point la 7e compagnie de sapeurs-mineurs, qui se trouvait à Shalozan, pour exécuter les travaux nécessaires au libre passage de l'artillerie. L'ordre fut immédiatement exécuté, et dès le 13 la compagnie était à l'ouvrage sur le Sirkhaï-Kotal, montée raide et difficile située à 5 kilomètres environ en deçà du sommet de la passe.

Une fois sur place et certain de n'être pas arrêté au passage du seul obstacle sérieux qui le séparât de Caboul, Roberts s'empressa de faire avancer tout son monde autant que la sûreté de ses communications et ses moyens de transport le lui permettaient. Au commencement de septembre, nous dit-il dans son rapport

officiel, il ne restait à la colonne de Kouram que 1.500 mulets, 500 chameaux malades, et 800 bœufs, c'est-à-dire juste assez seulement pour permettre à l'intendance de nourrir le personnel qu'on s'attendait à conserver dans la vallée de Kouram pendant l'hiver. Un grand nombre de bœufs destinés aux transports et envoyés dans la vallée pour le service du commissariat, avant les événements de Caboul, ou bien avaient succombé aux fatigues du voyage ou bien, à demi morts de faim, étaient incapables de rendre aucun service.

Cependant en utilisant les voitures du pays qu'il avait su se faire fournir par les Turis et les Jajis, le général avait jusqu'à un certain point pu parer aux difficultés qu'il rencontrait sous ce rapport. Les Ghilzaïs mêmes avaient cédé quelques véhicules, et le commissariat put ainsi réunir au Chuturgardan des approvisionnements assez considérables pour suffire aux besoins immédiats de la garnison qu'on devait y laisser. Même on y put organiser encore d'autres dépôts à destination des colonnes qui devaient marcher sur Caboul.

A la date du 18 septembre, les travaux de défense du Chuturgardan étaient terminés, et le brigadier général Baker était solidement établi sur la crête avec la batterie de montagne n° 2, la 7e compagnie de sapeurs mineurs, le 23e *pionniers* le 5e Gourkhas et le 72e Highlanders. L'une des brigades de Roberts se trouvait ainsi définitivement constituée. En outre 200 hommes du 5e d'infanterie du Punjab occupaient

la position presque entièrement retranchée de Karatiga, à 2.500 mètres de la crête du Sirkhaï-Kotal, du côté de Hazar-Darakht.

Dans les vallées de la Kouram et du Hariab, les mouvements de troupe suivants avaient été opérés. La demi-batterie C-4e de l'artillerie royale et deux compagnies du 2e bataillon du 8e anglais s'étaient rendues de Kohat au fort de Kouram ; le 11e d'infanterie native y était également venu de Badesh-Khel, et enfin le 9e lanciers anglais (un escadron), le 14e lanciers du Bengale et la batterie G-3e de l'artillerie royale s'étaient concentrés sur le même point. La batterie à cheval F-A, au contraire, et le 28e d'infanterie native s'étaient avancés de Kouram à Chuturgardan, où le 3e Sikhs s'était porté de Thull, pendant que se réunissaient à Ali-Khel : le 92e Highlanders, le 5e infanterie du Punjab, venant de Shalozan, et deux mitrailleuses Gatling venant de Kouram.

Quelques jours furent ensuite consacrés à rendre plus forte encore la position du Chuturgardan, à réunir des moyens de transport pour la marche en avant et des provisions tant à Chuturgardan qu'à Ali-Khel.

Malgré une étude attentive des documents dont nous avons pu disposer, il nous a été à peu près impossible d'établir exactement la décomposition par brigades constituées des forces du général Roberts. Lui-même ne la donne pas expressément dans ses rapports officiels, au moins dans ceux que nous avons eus sous les yeux. Et pourtant on y trouve l'indication assez complète des emplacements occupés par les

différentes unités à des dates très rapprochées. Tout ce que nous pouvons dire de plus précis à ce sujet, c'est que les forces avec lesquelles Roberts marcha directement sur Caboul se composaient d'une brigade de cavalerie (général Massy) et de deux brigades d'infanterie, commandées par les brigadiers généraux Macpherson et Baker.

Cette dernière, qui portait officiellement le n° 2, bien qu'elle paraisse avoir été la première constituée, comprenait comme nous l'avons dit : le 72e Highlanders, le 23e natif du Bengale (*pionniers*) et le 5e Gourkhas. La brigade Macpherson, ou 1re brigade, semble au contraire avoir été formée de 4 régiments : le 67e anglais et le 92e Highlanders, avec le 5e du Punjab et le 2e du Bengale.

L'artillerie de la colonne était sous les ordres du lieutenant-colonel B. L. Gordon et comprenait : la batterie à cheval F-A. et les batteries montées G-3e et C-4e de l'artillerie royale, avec les batteries de montagne indigènes n° 1 et n° 2. Celles-ci étant à 4 pièces, c'était un total de 26 bouches à feu.

Le génie, représenté par la 7e compagnie de sapeurs-mineurs, était sous les ordres du lieutenant-colonel Perkins.

Deux autres brigades d'infanterie furent encore formées, sans doute un peu plus tard, et destinées surtout à occuper les communications en arrière. Elles eurent pour chefs respectifs : la 3e le brigadier général Tytler, désigné d'abord pour commander une des brigades de la division de Khyber ; la 4e le colonel

T. E. Gordon, qu'il ne faut pas confondre avec l'officier d'artillerie du même nom, cité plus haut.

Nous n'essayerons pas de spécifier pour le moment la répartition, entre ces deux brigades, des autres régiments d'infanterie placés sous les ordres du général sir F. Roberts : 3e Sikhs, 2e bataillon du 8e anglais, 11e, 20e et 29e natifs du Bengale.

La cavalerie formée des 1er, 12e, 13e et 14e lanciers du Bengale, du 5e du Punjab et d'un escadron du 9e lanciers anglais, ne paraît pas non plus avoir toujours été réunie sous les ordres du général Massy, son chef. Il semble au contraire, comme on le verra plus loin, que ses régiments aient été le plus souvent disséminés isolément sur différents points.

Les commandants de brigade dont nous venons de citer les noms sont, pour la plupart, déjà connus des lecteurs qui ont suivi les opérations de la précédente campagne. Tytler et Macpherson étaient alors deux des brigadiers du lieutenant général sir Samuel Browne, qui commandait la colonne de Khyber; l'un et l'autre s'étaient particulièrement distingués dans la conduite du mouvement tournant qui décida de la prise d'Ali-Musjid. L'un et l'autre aussi, de même que le colonel T. E. Gordon, chef de la 4e brigade, appartenaient à l'état-major du Bengale (*Bengal Staff-Corps*). Baker et Massy, au contraire, provenaient de l'armée d'Europe. Le premier était colonel du 18e anglais et aide de camp de la reine; le second, que l'on appelait familièrement dans l'armée britannique Massy du Redan (*Redan-Massy*), à cause

de sa conduite à l'attaque de l'ouvrage de ce nom, venait du 5e lanciers ; il était renommé pour son ardeur et sa bravoure impétueuse. Sous ses ordres on était en droit d'attendre de la cavalerie du général Roberts, une audace en harmonie avec celle du chef de la colonne.

Il est bon d'observer ici que plusieurs des personnages mentionnés ci-dessus sont désignés, dans les dépêches et les diverses relations, tantôt par le titre de colonel, tantôt par celui de brigadier général. Il faut savoir, pour s'expliquer ces anomalies, qu'un certain nombre d'officiers employés en Afghanistan, et colonels seulement de fait, avaient, conformément aux usages militaires anglais, reçu pour la durée de la campagne le rang provisoire (*temporary rank*) de brigadier général. Tels étaient les colonels C. Gough, Tytler, T. E. Gordon, Baker et H. Gough. Le lecteur ne devra donc pas s'étonner si dans le cours de ce récit la même dénomination ne leur est pas toujours appliquée.

Enfin, pour compléter les renseignements relatifs à l'organisation de la colonne ou division de Kouram, nous ajouterons ici, d'après la gazette officielle de l'Inde (*Gazette of India*), l'indication des chefs supérieurs des différents services auxiliaires.

Le service de santé avait à sa tête le *deputy surgeon-general* Townsend, qui, blessé d'une balle à la joue le 27 septembre, dans une affaire dont nous parlerons plus loin, fut remplacé par le *surgeon-major* Dale.

Le département de l'intendance avait pour chef le

lieutenant-colonel Hunt, et celui de l'*ordnance* (matériel d'artillerie), le capitaine Duncombe Shafts, qui mourut et eut pour successeur le capitaine Pemberton. Ces officiers étaient à peu près ce que nous appellerions dans l'armée française : directeurs du parc.

Le service des communications et transports, placé sous la direction supérieure du colonel H. Gough, commandant d'étapes (*road-commandant*), avait pour chefs immédiats deux lieutenants-colonels *directors of transport*, ayant sous leurs ordres, avec le titre de *transport-officers*, deux majors, sans compter celui adjoint au *road-commandant*, sept capitaines et onze lieutenants fournis soit par le *Bengal Staff-Corps*, soit par différents régiments d'infanterie ou de cavalerie. Un vétérinaire était adjoint à ce personnel, qui devait avoir en effet la charge d'un très grand nombre d'animaux.

On voit par cette énumération qu'on avait pris à tâche d'organiser aussi complètement que possible, dans la colonne de la vallée de Kouram, tous les services, et surtout celui des communications, si important et d'une exécution si difficile. On l'avait doté d'un personnel dirigeant assez nombreux, mais dont les membres n'étaient peut-être pas tous parfaitement préparés aux fonctions spéciales qu'ils allaient avoir à remplir.

Ajoutons enfin, pour ne rien omettre, qu'à l'état-major de Roberts, dont le colonel Mac-Gregor était le chef, on avait ajouté comme d'habitude un *political officer*, le docteur Bellew. C'était, à bien des égards, un homme des plus remarquables. Nul peut-être ne

connaissait l'Afghanistan mieux que lui; la population et son langage lui étaient aussi familiers que le pays lui-même. Dès 1857, grâce à sa connaissance de la langue pouchtou, il avait été choisi pour accompagner la mission de sir Harry Lumsden en Afghanistan, mission dont il publia une histoire fort intéressante. A son retour, il servit pendant quelques années comme médecin au corps des Guides, puis fit partie, en la même qualité, de la mission de Goldsmid-Pollock au Séistan en 1871, et suivit également, quelque temps après, celle de sir Douglas Forsyth en Kachgarie.

Sir F. Roberts devait donc trouver dans le docteur Bellew un auxiliaire précieux, capable de conduire personnellement toutes les négociations, et qui le dispenserait d'avoir recours à l'intermédiaire toujours gênant des interprètes et *mounshîs* natifs. De plus, le docteur n'ayant jamais exercé les fonctions d'agent politique sur la frontière, il y avait lieu d'attendre de sa part l'exécution pure et simple des instructions de son général, sans qu'il s'occupât de faire prévaloir ses idées politiques personnelles. Celles-ci eussent été probablement pour l'annexion à outrance, si l'on en juge par les écrits antérieurs, où Bellew présentait en quelque sorte l'Oxus comme la frontière naturelle de l'Inde britannique, lorsqu'il disait : « Avec des garnisons anglaises à Caboul, Candahar, Hérat et Balkh, — que l'armée actuelle de l'Inde, légèrement augmentée, fournirait facilement en temps ordinaire, — l'Afghanistan sera pacifié, et la Russie n'aura plus, dans la direction

de la Perse et de Bokhara, d'objectif pour son ambition, ni de théâtre pour ses intrigues. »

De pareilles idées eussent pu facilement entraîner trop loin peut-être l'homme qui les avait émises; et il valait certainement mieux à tous égards que la direction politique et militaire fût confiée au seul général Roberts, parfaitement capable, il l'avait prouvé, de mener de front le commandement et la diplomatie.

Dans la campagne précédente on s'était plaint souvent de l'antagonisme plus ou moins direct qui se manifestait parfois entre les commandants des diverses colonnes et leurs *political officers*. Roberts surtout n'avait pas toujours eu lieu d'être satisfait du sien, le colonel Waterfield, qui l'avait contraint à ménager plus que de raison certaines tribus, et avait même été cause en grande partie, par son excès de confiance, du demi-échec éprouvé lors de l'attaque des Mangals

C'est sans doute pour cela qu'on avait choisi également pour *political-officer* de la colonne de Khyber le colonel Tweedie, qui, non plus que le docteur Bellew, n'avait jamais exercé de fonctions politiques sur la frontière de l'Inde. Il avait simplement été secrétaire politique de lord Napier de Magdala, dans la campagne d'Abyssinie.

Du reste les *political officers* ne jouèrent pas un rôle aussi considérable dans cette campagne que dans la précédente. On n'institua pas de *political officer* en chef comme l'avait été le major Cavagnari. Les commandants des colonnes, et surtout Roberts, réunirent entre leurs mains les pouvoirs politiques et

militaires. On revint ainsi à peu près au système pratiqué dans les guerres d'Abyssinie, des Achantis, du Zululand; système auquel on avait au contraire toujours dérogé dans l'Inde où, pour la moindre petite guerre, les généraux étaient constamment flanqués d'un agent diplomatique qui trop souvent contrariait leurs opérations ou même les arrêtait à contretemps.

Quant à la composition exacte de la colonne de Khyber, il nous serait aussi difficile de la faire connaître ici que celle de la précédente ; au moins en ce qui concerne la répartition des troupes entre ses différentes subdivisions. Nous nous bornerons donc pour le moment aux indications suivantes, empruntées à la *Gazette officielle de l'Inde*.

La colonne ou division placée sous les ordres du général-major Bright, dont le chef d'état-major était le colonel Wemyss, fut composée de trois brigades, commandées, la première par le colonel C. Gough, et les deux suivantes par les brigadiers généraux Arbuthnot et Doran. Le colonel Evans eut le commandement de l'artillerie, le lieutenant-colonel Limond, celui du génie, le major Cargill étant chargé du département de l'*ordnance* (direction du parc).

Le *deputy surgeon-general* Hassard était chef du service de santé, et le major Bulton, du commissariat ou intendance.

Quant au service des communications et transports, il avait à sa tête, comme dans l'autre colonne, un commandant d'étapes (*road-commandant*), le lieute-

nant-colonel Lockhart, avec un capitaine et un lieutenant pour adjoints. Puis venait le lieutenant colonel Tucker, *director of transports*, avec trois majors, quatre capitaines et six lieutenants comme *transport-officers;* à quoi il faut ajouter encore trois majors et un capitaine ayant le titre de *brigade-superintendents* et attachés au commandement de points importants tels que Peshawur et Lundi-Kotal, ou aux dépôts formés plus loin au fur et à mesure de la marche en avant.

Les troupes de cette colonne furent naturellement prises d'abord parmi celles qui occupaient, au moment de la catastrophe, les postes avancés de Lundi-Kotal et Ali-Musjid : 1er bataillon du 12e et 1er bataillon du 17e, anglais; 6e, 24e et 45e régiments natifs; batterie 11e-9e de l'artillerie royale et batterie de montagne indigène n° 4. Plus tard vinrent s'y ajouter le 13e hussards et deux escadrons du 9e lanciers anglais; les 81e et 85e d'infanterie britannique, avec cinq autres batteries d'artillerie, dont une à cheval, deux montées et deux de montagne; quatre régiments de cavalerie et cinq d'infanterie native, plus deux compagnies de sapeurs. Plus tard encore, une division de réserve fut formée à Peshawur.

Des trois brigades indiquées ci-dessus, les 2e et 3e furent concentrées respectivement à Jellalabad et Basawal, tandis que la première, celle du brigadier général C. Gough, forte surtout en cavalerie, devait partir de Gandamak et pousser en avant le plus promptement possible, pour tâcher de se mettre en

communication avec sir F. Roberts, dès qu'il aurait atteint Caboul.

Jusque-là les deux colonnes, malgré la communauté de leurs objectifs, devaient opérer isolément et chacune pour son compte. C'était à celle de Roberts de se porter la première en avant, et c'est sur elle aussi que se concentra au début tout l'intérêt de la campagne. C'est d'elle par conséquent que nous allons parler tout d'abord.

De la division de Candahar nous ne dirons rien pour le moment. Elle avait bien toujours nominalement la même organisation et les mêmes chefs : le lieutenant général Stewart et ses deux brigadiers Hughes et Palliser. Mais son personnel avait été fortement diminué par le mouvement de retraite commencé sur l'Inde après la paix de Gandamak. On se souvient même qu'assez longtemps avant la signature du traité il avait subi une forte réduction. La colonne entière avait donc besoin d'une réorganisation complète; mais comme, vu sa position éloignée de Caboul, on ne pouvait compter sur elle pour une action immédiate, on ne s'en occupa qu'en dernier lieu. C'est aussi ce que nous ferons dans ce récit.

VI

Marche de Roberts sur Caboul

Nous avons laissé Roberts concentrant autour d'Ali Khel les forces dont il disposait pour son mouvement offensif sur Caboul. Nous avons fait connaître les difficultés qu'il avait rencontrées dans l'organisation de sa colonne, et les obstacles matériels qui s'opposaient à sa marche en avant.

Ces obstacles ne paraissaient pas devoir être les seuls. Des nouvelles inquiétantes parvenaient au jeune général, comme pour accroître encore ses embarras. Il apprenait que plusieurs des régiments qui avaient pris part à l'attaque de l'ambassade anglaise à Caboul venaient de quitter la capitale et, traînant avec eux quelques pièces de canon, se dirigeaient au sud, vers le district de Zourmutt, dans l'intention de harceler ensuite le flanc gauche des Anglais quand ils traverseraient le défilé de Hazar-Darakht dans leur marche sur celui de Chuturgardan.

Cette manœuvre obligeait Roberts à redoubler de vigilance. La ville de Gardez paraissait être le point de concentration choisi par les troupes afghanes, et de là elles pouvaient descendre par plusieurs directions sur la ligne des communications britanniques. Il leur était en effet possible d'atteindre la vallée de la Kouram

elle-même, en arrivant sur les bords de la rivière par Chumkunni et Kariab; d'atteindre le Peïwar-Kotal par la crête des hauteurs, qui, courant d'abord de l'ouest à l'est, puis du sud-sud-ouest au nord-nord-est, se dirigent de ce col vers la Kouram; et enfin de pénétrer entre Dreikullah et le Chuturgardan, surtout dans les étroits défilés de Hazar-Darakht.

On était fort excité contre les Anglais dans cette région de Gardez. Les régiments révoltés y avaient apporté avec eux les cadavres des deux fils d'Allyar-Khan, l'un des principaux chefs zourmittes, tués pendant l'attaque de l'ambassade britannique. L'enterrement de ces deux jeunes gens avait été l'occasion d'une démonstratration populaire, où les indigènes, réunis en grand nombre, avaient juré de venger leur mort.

Pourtant, détail singulier et qui peut donner une idée de la puissance exercée par les sentiments religieux sur ces tribus, le général Roberts, qui se tenait au courant de toutes leurs menées, fut informé qu'il n'avait à redouter de leur part aucune attaque avant la fin du Ramazan, c'est-à-dire avant le 20 ou 21 septembre. Et les événements prouvèrent l'exactitude de cette information.

Le 14 de ce mois, alors que le mouvement offensif allait commencer, on fut agréablement surpris au camp d'Ali-Khel, en voyant arriver le nawab sir Gholam-Husseïn-Khan-Bahadour, dont nous avons cité plus d'une fois le nom dans le récit de la précédente campagne. Comme un an auparavant, alors qu'il était au pouvoir de Shere-Ali, pendant qu'on se

préparait à la guerre, cette fois-ci encore on avait tremblé pour sa vie : car on savait qu'il se dirigeait sur Caboul dans les derniers jours du mois d'août, et l'on craignait qu'arrivé dans la capitale avant le massacre, il n'en eût été l'une des victimes. Heureusement qu'étant encore en route au moment où survint la catastrophe, il en fut informé à temps, et que rebroussant chemin de suite, il se dirigea sur le quartier général anglais.

Cet homme, Pathan de naissance, du clan des Alizaïs, dont son père était un des principaux chefs, pouvait être pour Roberts un auxiliaire précieux. Il avait joué déjà un rôle important dans les négociations qui précédèrent et suivirent la première campagne. Il y avait fait preuve, comme en beaucoup d'autres circonstances, d'autant de tact que de loyauté envers le gouvernement britannique, qu'il servait depuis plus de trente ans, aussi bien comme soldat que comme diplomate, et pour lequel son dévouement ne s'était jamais démenti.

C'était peut-être l'une des plus curieuses figures de l'Inde anglaise, le type le plus complet de ces natures d'élite égarées pour ainsi dire au milieu d'une race barbare, et qui se laissent gagner à la cause des oppresseurs de leur pays, tout simplement parce que ceux-ci représentent une civilisation supérieure, vers laquelle, sans peut-être s'en rendre compte eux-mêmes, ces fils de la barbarie se sentent invinciblement attirés. De tels serviteurs, qu'elle sait admirablement utiliser, ont peut-être plus fait pour l'Angleterre aux

Indes, que l'énergie de ses soldats ou l'habileté de ses hommes d'État. Ainsi Gholam-Husseïn avait su se maintenir cinq ans à Caboul comme résident anglais, de 1863 à 1868. Et quand il partit, Shere-Ali lui-même manifesta officiellement son entière satisfaction de l'ambassadeur ainsi accrédité auprès de lui par le gouvernement britannique. « Dieu m'est témoin, » dit-il naïvement, « que l'Angleterre m'en a rarement envoyé d'aussi capables. » Peut-être si le Nawab eût été maintenu à son poste, les événements des dix dernières années eussent-ils pris une autre tournure.

Quoi qu'il en soit, et comme s'il n'eût attendu que l'arrivée de ce fidèle conseiller, sir Frederick Roberts fit dès le lendemain préparer le mouvement offensif. Le 16 septembre, le brigadier général Baker envoya reconnaître le pays dans la direction de Kushi jusqu'au Shinkaï-Kotal, un peu au delà du village et fort de Dobandi. On ne rencontra aucune résistance, et l'examen du terrain prouva que les difficultés, tant de ce col que de la fameuse gorge d'Akhound-Khel, avaient été tant soit peu exagérées; quoique, sans nul doute, défendu par un adversaire habile et résolu, le passage de ces points eût pu offrir des difficultés sérieuses.

Mais les tribus du pays ne tardèrent pas à faire parler d'elles. Le 22 septembre, une bande de 200 à 300 Mangals et Ghilzaïs, tomba sur un convoi qui se trouvait en marche entre le Sirkhaï-Kotal et Karatiga. Un employé des lignes télégraphiques, avec 22 ouvriers, 40 muletiers et 84 mulets, avait quitté Chuturgadan à six heures du matin, pour aller cher-

cher des poteaux de télégraphe à Karatiga. Cette petite troupe n'avait d'autre escorte qu'un naïk (caporal) et 10 cipayes du 5e d'infanterie du Punjab. Elle s'était mise en route sans que le brigadier général commandant à Chuturgardan eût connaissance de son départ. Vers neuf heures on apprit tout à coup que non seulement elle avait été attaquée, mais qu'une vive fusillade était dirigée contre un détachement de 50 hommes qui, sous le commandement d'un officier anglais, occupait le blockhaus établi sur le Sirkhaï-Kotal.

Tous les hommes du 72e Highlanders disponibles à Khazim-Khel se dirigèrent aussitôt sur le lieu ducombat. Mais quand ils l'atteignirent, l'ennemi avait disparu, et malgré toute la diligence possible, on ne parvint pas à le rejoindre. Un homme du détachement de Sirkhaï-Kotal avait été surpris et enlevé. Le convoi télégraphique avait perdu plus de la moitié de son escorte, une bonne partie de son personnel et tous ses mulets. Cette dernière perte n'était peut-être pas la moins fâcheuse, eu égard à la situation précaire où l'on se trouvait au point de vue des moyens de transport.

Aussi, malgré son peu d'importance en elle même, l'affaire fit assez de bruit en Angleterre, et la presse s'en occupa beaucoup pendant quelques jours. On y voyait la preuve des sentiments hostiles que les populations du pays nourrissaient à l'endroit de l'armée britannique, le prélude des attaques sans nombre auxquelles on devait s'attendre, et qu'avec raison, l'on redoutait bien plus que la résistance en bataille rangée

des forces dites régulières de l'Afghanistan. On n'était pas bien fixé sur la manière dont l'affaire s'était engagée; mais il était à peu près certain qu'elle avait commencé par une trahison. Les Mangals et les Ghilzaïs s'étaient approchés avec des démonstrations amicales, et après avoir endormi la surveillance de l'escorte, ils avaient profité de la première occasion pour tomber sur le butin qui leur faisait envie.

On critiquait vivement le général Baker pour s'être laissé prendre aux protestations d'amitié des tribus sur le territoire desquelles on allait entrer. Sans cela, disait-on, jamais il n'eût laissé partir un convoi si faiblement escorté. Nous venons de dire, d'après le rapport officiel de sir F. Roberts, que ce convoi s'était mis en route à son insu ; chose au moins singulière, il faut le reconnaître. Le télégraphiste qui le dirigeait ayant payé de sa vie son imprudence, on ne chercha sans doute pas à qui remontait la responsabilité de la chose. Le général Baker assura son chef que, d'après ses ordres, l'escorte d'un convoi devait toujours comprendre au moins 25 hommes pour 100 animaux; mais il paraît que ses instructions n'avaient pas été comprises par la direction du service télégraphique.

Le lendemain de cet accident arrivèrent au camp d'Ali-Khel, venant de Caboul, le Wazir Shah-Mohamed, ministre des affaires étrangères de l'Émir, et le Mustaufi Habiboullah, son ministre des finances. Ces deux fonctionnaires, dont le dernier avait déjà joué un certain rôle lors des négociations de Gandamak, apportaient à Roberts les protestations d'amitié de Yakoub;

assurant de sa part qu'il ne demandait qu'à se laisser guider par les conseils des autorités anglaises. Le tout était couché sur deux lettres comme le pauvre Émir en écrivait tant, où il exprimait, en termes aussi vagues que pompeux, sa fidélité à l'Angleterre et sa joie d'être l'allié de cette grande puissance.

Roberts reçut les deux envoyés avec tous les honneurs dus à leur rang; mais il savait sans doute parfaitement à quoi s'en tenir sur la valeur de leurs déclarations, qui n'amenèrent dans ses dispositions aucun changement; et le 24 commença le mouvement définitif. Le général Roberts descendit du Chuturgardan avec une brigade ainsi composée : batterie à cheval F-A, 12e de cavalerie du Bengale, 2 pièces de la batterie de montagne n° 2, une compagnie du 72e Highlanders, la 7e compagnie de sapeurs-mineurs, le 5e Gourkhas et le 23e *pionniers*.

La colonne, partie de bon matin, traversa Dobandi, petit village situé à mi-distance entre Kushi et la crête du Chuturgardan. Toutes les maisons étaient désertes. Les habitants, compromis probablement dans l'attaque de l'avant-veille, avaient pris la fuite à l'approche des troupes anglaises. On franchit ensuite le Shinkhaï-Kotal, et le soir même on atteignit Kushi.

Baker s'attendait bien à ne pas pouvoir occuper sans résistance ce point important, qui lui assurait l'entrée de la fertile vallée du Logar. Pourtant il n'en fut rien et l'on trouva, au contraire, des provisions en abondance dans cette petite ville, dont le nom de Kushi (en persan : *plaisir*) indique assez la situation délicieuse.

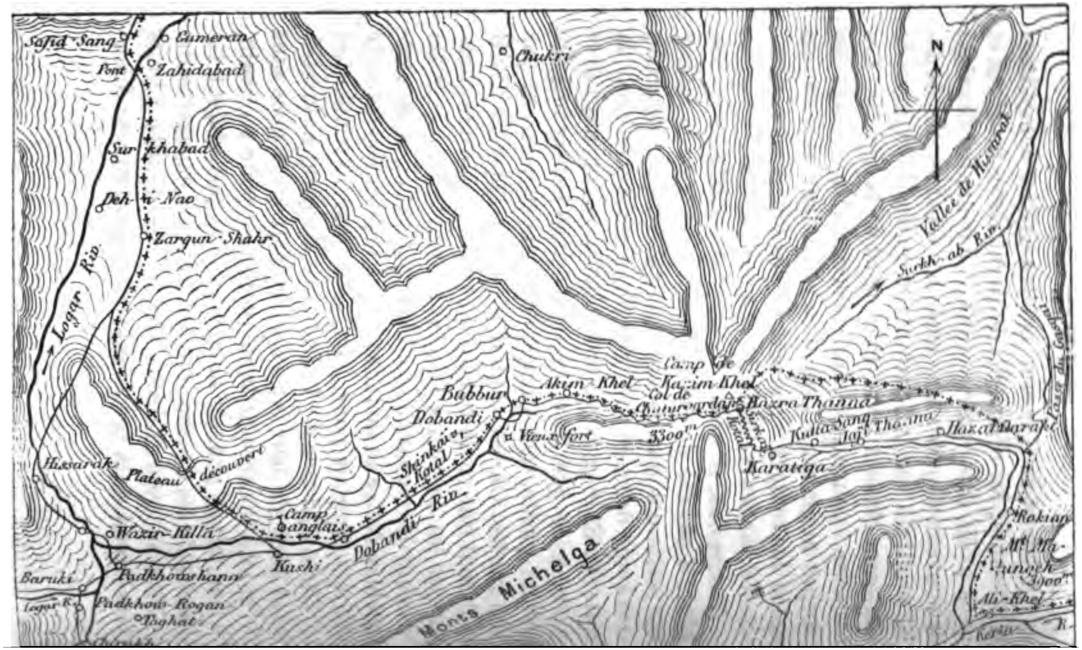
C'était, semblait-il, une preuve que, malgré leur participation à l'affaire de Karatiga, les Ghilzaïs n'étaient pas tous hostiles à l'Angleterre. On pouvait tout au moins compter sur l'alliance de quelques clans de cette puissante tribu, dont le territoire commençait à la sortie du Chuturgardan. Padshah-Khan, un de leurs principaux chefs, était venu dans le camp britannique, assurer Roberts de son amitié. L'événement semblait prouver qu'il était sincère et possédait une réelle influence sur les clans voisins. C'était un allié précieux s'il se montrait fidèle, car avec son concours on devait facilement se procurer dans la vallée du Logar tous les vivres dont aurait besoin le corps expéditionnaire jusqu'à son entrée à Caboul.

Aussi la nouvelle de l'occupation de Kushi vint-elle fort à propos calmer les inquiétudes qu'avait fait naître la malheureuse affaire de Karatiga. La brigade Baker n'était guère qu'à 70 kilomètres de la capitale, dont aucun obstacle ne la séparait plus, puisqu'elle n'avait qu'à suivre pour y arriver la large et plantureuse vallée du Logar. Et comme en même temps, pour appuyer son mouvement, une seconde brigade avait occupé les positions du Chuturgardan, quittées par la première, c'était près de 5.000 hommes concentrés à moins d'une semaine de marche du Bala-Hissar. Pour peu que l'on disposât de moyens de transports suffisants, rien ne s'opposait à ce qu'on marchât de l'avant sans hésiter. Et la presse recommençait à faire valoir les avantages de frapper un grand coup le plus vite possible. Les tribus des montagnes voisines des routes

de Khyber et de Kouram, montraient des symptômes inquiétants; les régiments de Hérat restés à Caboul et qu'on avait dits rentrés dans le devoir, paraissaient de nouveau disposés à se mutiner. Chaque jour de délai profitait aux mécontents et pouvait engager de nouveaux clans à lever l'étendard de la révolte. Les obstacles pouvaient ainsi s'accumuler devant les troupes anglaises et, sinon arrêter leur marche, au moins les obliger à concentrer des forces plus nombreuses sur leurs lignes de communications.

Néanmoins, si grand intérêt qu'on pût avoir à se hâter, il eût été de la dernière imprudence de laisser une petite colonne pousser au delà du Chuturgardan sans avoir derrière elle une force suffisante pour la soutenir. Et le gouvernement de l'Inde s'opposait avec raison à ce que Roberts lançât trop loin sa brigade d'avant-garde, tant que ses derrières ne seraient pas bien gardés. On savait qu'il n'y avait pas entre Thull et Caboul une seule tribu qui ne fût capable de s'engager par les serments les plus solennels à fournir des vivres et des secours de toute sorte, tout en se promettant bien d'être au moindre revers la première à courir sus aux Anglais pour compléter leur déroute. Les *political officers* de la frontière devaient naturellement faire de leur mieux pour gagner ces gens sans foi ni loi à la cause britannique; mais pour y réussir, il leur fallait pouvoir montrer qu'ils possédaient les moyens de les contraindre à tenir leurs engagements.

Nous ne reproduirons pas ici les détails donnés dans le récit de la précédente campagne, sur les diver-



N
Safid Sang
Pont
Cumeran
Zahidabad
Chukri
Sur khabad
Deh-i-Nao
Zargun-Shahr
Logar Riv.
Vallée de Kumrat
Surkh-ab Riv.
Camp de Kazim Khel
Akim Khel
Col de
Hazra Thanaa
Babbur
Dobandi
Vieux fort
3300m
Kulla Sang
Thanna
Hazar Darakt
Shinkai Kotal
Karatiga
Hissarak
Plateau découvert
Camp anglais
Dobandi Riv.
Waxir Killa
Kushi
Baruki
Padkhowshann
Padkhow Rogan
Taghat
Logar R.
Monts Michelga
Rokian
Ali-Khel

ses tribus qui peuplent la vallée de la Kouram, comme les Turis, ou ses abords, comme les Zwaïmukhts et les Otakzaïs au nord, les Kabal-Khel-Vaziris au sud (1). On se rappelle avec quelle habile audace Roberts avait su forcer les premiers à embrasser, au moins en apparence, la cause anglaise. On se souvient aussi du peu de services qu'il avait pu tirer de ces pillards, plus pressés de courir au butin qu'au feu. A cette époque déjà il ne s'était fait que bien peu d'illusions à leur endroit. Cette fois-ci, éclairé par une récente expérience il s'en faisait moins encore. Quoique l'établissement d'une série de petits postes fortifiés le long de la route de Thull à Peïwar fût une sérieuse garantie contre leurs incursions, ils pouvaient toujours compter sur l'appui des montagnards qui habitent les deux versants de la vallée de Kouram. Et Roberts comprenait parfaitement que les plus graves obstacles à sa marche ne se trouvaient pas devant, mais derrière lui; qu'il aurait plus de peine à maintenir la tranquillité de ses communications, qu'à vaincre les ennemis qui voudraient lui barrer la route de Caboul.

Le jeune général ne voulut donc laisser sans défense aucun des points de la ligne, déjà longue, qui le séparait de l'ancienne frontière britannique; et voici comment, à la date du 26 septembre, ses troupes étaient réparties sur cette longue bande de terrain.

A Kushi : la batterie à cheval F-A; la batterie de montagne n° 2; le 12e de cavalerie du Bengale; la 7e compagnie de sapeurs-mineurs; 7 compagnies du

(1) La carte ci-contre est à l'échelle de 1/500000.

72e Highlanders, le 5e Gourkhas et le 23e *pionniers*.

Au Shinkaï-Kotal : 6 compagnies du 5e infanterie du Punjab.

A Chuturgardan : 4 pièces de la batterie de montagne n° 1; 1 compagnie du 72e Highlanders; 6 compagnies du 92e Highlanders; le 3e Sikhs, le 14e lanciers du Bengale.

Au Sirkhaï-Kotal : 1 compagnie du 92e Highlanders; 1 du 5e infanterie du Punjab.

A Karatiga : 1 compagnie du 92e Highlanders; 1 du 5e infanterie du Punjab.

Au camp d'Ali-Khel; 1 demi-batterie montée, C-4e (1), 1 escadron du 9e lanciers anglais, le 5e cavalerie du Punjab, 2 compagnies du 8e d'infanterie anglaise, le 67e d'infanterie anglaise et une partie du 28e d'infanterie du Bengale.

A Zabr-Dast-Killa : la batterie G-3e, le 11e d'infanterie du Bengale, et le reste du 28e d'infanterie native.

Au Peïwar-Kotal : 4 compagnies du 8e d'infanterie anglaise.

Au fort de Kouram (Mohamed-Azim) : la moitié de la batterie C-4e, la moitié du 13e lanciers du Bengale

(1) Les batteries de l'artillerie royale anglaise sont réparties en 3 brigades à cheval, 6 d'artillerie montée et 5 d'artillerie de place. Les 3 premières brigades sont désignées par des lettres : A, B, C. Les autres sont numérotées de 1 à 11. Mais dans les brigades montées et à cheval, les batteries sont-elles-mêmes désignées par des lettres : A, B, C, D, E..., tandis qu'elles le sont par des numéros dans les brigades d'artillerie de place. Ainsi donc une batterie est à cheval si elle est désignée uniquement par des lettres; de place si elle l'est uniquement par des numéros; montée, lorsqu'elle l'est à la fois par un numéro et une lettre.

2 compagnies du 8e d'infanterie anglaise et 2 autres formées d'hommes appartenant à divers régiments britanniques.

A Badesh-Khel : 2 pièces de la batterie de montagne n° 1; 1 escadron du 1er cavalerie du Bengale et le 20e d'infanterie native.

A Thull enfin : 2 escadrons du 1er cavalerie du Bengale et le 29e d'infanterie native.

Le 27 septembre Roberts transporta son quartier général d'Ali-Khel à Chuturgardan, ainsi que celui de la brigade de cavalerie, avec un escadron du 9e lanciers anglais, le 5e de cavalerie du Punjab, le 28e d'infanterie du Bengale et un détachement du 5e infanterie du Punjab. L'infanterie formait l'arrière-garde, tandis que l'état-major et la cavalerie, marchant le plus rapidement possible, sans l'attendre, devaient s'efforcer d'atteindre avant la chute du jour Kusini-Khel, sur le Chuturgardan.

Vers dix heures et demie la tête de colonne fut rejointe par 25 hommes du 92e Highlanders envoyés de Karatiga pour lui servir d'avant-garde. Cette précaution avait été prise par les soins du lieutenant-colonel du génie Perkins. Le bruit lui était parvenu que des Mangals et des Ghilzaïs de Machalgah se réunissaient dans le défilé de Hazar-Darakht, et il avait donné l'ordre à l'officier qui commandait à Chuturgardan de faire éclairer ainsi, par une petite troupe d'élite, la route que devait suivre la colonne principale.

Les Highlanders n'aperçurent en chemin aucun indice qui pût faire soupçonner la présence de l'ennemi.

Celui-ci n'était pas loin pourtant, car à onze heures, pendant la halte nécessaire pour faire serrer la colonne des bagages, un peu distancée dans cette marche rapide, le général reçut la nouvelle que 2.000 Mangals occupaient la passe qui sépare Jagi-Thana de Karatiga, et semblaient vouloir en interdire le passage aux Anglais.

Roberts fit partir de suite une reconnaissance sous les ordres du capitaine Vousden, du 5e cavalerie du Punjab, et celui-ci put s'assurer qu'en effet l'ennemi se trouvait en force sur les deux versants du ravin, à 700 ou 800 mètres au delà de Jagi-Thana. Du reste les Mangals ne faisaient pas mystère de leurs intentions hostiles; ils tirèrent sur les cavaliers du capitaine Vousden, dont le cheval fut même tué sous lui.

Ainsi, malgré leur nombre assez considérable, les Afghans avaient su dissimuler si habilement leur marche que les éclaireurs Highlanders n'avaient rien aperçu, et l'on comprend dans quelle situation critique eût pu se trouver la colonne anglaise si, croyant le terrain libre, elle s'était imprudemment engagée dans le défilé.

De plus, cette manifestation hostile des Mangals, bien plus importante déjà que celle du 22 septembre, était la preuve manifeste qu'on allait avoir contre soi toute ou presque toute la population du pays. Tant que les Anglais étaient restés dans leur camp d'Ali-Khel, les Afghans avaient pu conserver des doutes sur les projets du gouvernement britannique. Croyant la saison trop avancée pour que les troupes anglo-indiennes

entreprissent un mouvement offensif sur Caboul, ils s'étaient imaginé que tout se bornerait pour le moment à l'occupation du Chuturgardan et à quelques démonstrations jusqu'à Kushi.

C'était pour les entretenir dans cette idée que Roberts avait à dessein retardé le plus possible son départ d'Ali-Khel. Il avait attendu, pour se mettre définitivement en route, d'avoir rassemblé à Kushi toutes les provisions nécessaires à sa colonne, afin qu'une fois le mouvement offensif commencé, il pût être continué rapidement jusqu'à Caboul, sans que rien vînt obliger ensuite à le ralentir ; car la vitesse était ici une condition essentielle du succès.

Le passage du Chuturgardan avait été l'acte décisif révélant aux Afghans et aux tribus voisines les intentions réelles des Anglais, et comme le signal donné à tous ceux qui voulaient se réunir pour s'opposer à leur marche. Roberts s'y attendait, et la démonstration des Mangals ne le surprit nullement. Il n'était pas homme à reculer une fois sa résolution prise, et malgré l'énorme supériorité numérique de ses adversaires, il donna des ordres pour les déloger immédiatement des positions avantageuses qu'ils occupaient.

Le détachement du 92e Highlanders représentait tout ce qu'il avait d'infanterie sous la main ; il fit mettre pied à terre à la moitié de son escadron de lanciers anglais et chargea cette petite troupe d'aller chasser les Mangals. Ceux-ci, vigoureusement attaqués, disparurent bientôt du versant nord de la vallée ; mais il fallut de longs efforts pour les contraindre à aban-

donner également les hauteurs escarpées qui la bordaient du côté sud. On y parvint pourtant, et quand enfin le 28e d'infanterie native eut rejoint et put entrer en ligne, il occupa une position dominante où il resta jusqu'à ce que toute la colonne fût passée.

Les pertes des deux côtés furent insignifiantes dans cette affaire. Les Mangals, bien couverts par le terrain, étaient difficiles à atteindre, et grâce à la médiocrité de leurs armes ils n'avaient pu faire grand mal aux Anglais. L'aide chirurgien général Townsend reçut pourtant dans la joue droite une balle qui le blessa si grièvement qu'on fut obligé de le renvoyer au camp d'Ali-Khel.

Si, dans ces conditions, les Mangals avaient battu en retraite, c'est qu'une autre attaque avait menacé leurs derrières. Car, pendant que l'avant-garde de Roberts s'efforçait de les chasser directement du défilé, une vive fusillade éclata tout à coup dans la direction de Karatiga. C'était un petit détachement composé de dix-huit hommes du 92e Highlanders et de quarante-cinq du 3e Sikhs, qui, sous la conduite du sergent-major Hector Macdonald et du djemadar Sher-Mohamed, avait quitté Karatiga et, manœuvrant avec autant d'habileté que d'audace, était parvenu sur une sorte d'éperon d'où l'on dominait entièrement le défilé. Cette heureuse diversion avait rendu le plus grand service ; Roberts reconnut, dans son rapport, que sans elle il eût été probablement impossible à la colonne de continuer sa route et d'atteindre le but de sa marche dans le temps qu'elle s'était fixé.

Ici les pertes furent des deux côtés un peu plus sérieuses. Le 3e Sikhs perdit trois cipayes et le havildar (sergent natif) Fazel-Jan ; ce dernier mourut bravement, après avoir tué de sa propre main l'homme qui l'avait blessé ; il ne tomba qu'écrasé sous le nombre. Les Mangals de leur côté eurent au moins une trentaine de morts et furent tellement démoralisés qu'abandonnant leur intention primitive d'attaquer Karatiga, ils se retirèrent dans leurs villages.

D'après les dispositions d'abord ordonnées par sir F. Roberts, l'arrière-garde devait quitter Ali-Khel le 28. Mais la colonne de munitions n'étant arrivée que très tard dans la nuit du 27, il jugea prudent de retarder sa marche d'un jour. Il profita de ce délai pour se rendre lui-même à Kushi le 28, afin d'y inspecter le détachement du brigadier général Baker.

Il l'y trouva campé avec les troupes suivantes, arrivées successivement dans cette ville aux dates ci après :

Une compagnie du 72e Highlanders, le 5e Gourkhas, le 12e de cavalerie du Bengale et quatre pièces de la batterie de montagne n° 2 (24 septembre).

La batterie à cheval F-A, et les sept autres compagnies du 72e Highlanders (25 septembre).

Les deux dernières pièces de la batterie de montagne n° 2, le 23e *pionniers*, la 7e compagnie de sapeurs-mineurs et six compagnies du 5e infanterie du Punjab (26 septembre).

Le 14e lanciers du Bengale (27 septembre).

chevaux, que même on ne trouvait qu'en fort petit nombre. Et puis les bœufs, qui partout sont d'assez médiocres bêtes de somme, se ruinaient avec une rapidité déplorable sur les terrains pierreux que l'on avait à parcourir.

Si fâcheux que fussent donc à tous égards, des temps d'arrêt qui ne pouvaient qu'accroître la confiance et l'audace des insurgés, et leur donner le temps d'organiser leurs moyens de défense, c'était un mal nécessaire auquel il fallait se résigner. Heureusement la présence au camp britannique du chef ghilzaï Padshah-Khan, dont nous avons parlé plus haut, devait permettre à Roberts de recueillir plus facilement tout ce qui se trouvait d'animaux bons à quelque chose, dans les nombreux villages qui environnent Kushi.

Un autre personnage aussi était arrivé dans cette ville, que le général anglais ne s'attendait certes pas à y rencontrer. Ce n'était autre que l'Émir Yakoub en personne, avec son fils aîné et plusieurs Sirdars : Zagha-Khan, Daoud-Shah, Shah Mustofie, et le vizir Gholam-Mohamed-Khan. Une suite de quarante-cinq personnes et une escorte de deux cents hommes l'accompagnaient.

Cette démarche du souverain de l'Afghanistan, qui venait ainsi volontairement se mettre entre les mains des Anglais et sous la protection du drapeau britannique, produisit un certain effet moral, non seulement sur l'armée et le gouvernement de l'Inde, mais en Angleterre même, où l'on voulut y voir la preuve de son innocence dans l'affaire du massacre, de sa loyauté

et de ses intentions pacifiques. Nous ne faisons que la mentionner ici, car elle n'eut aucune influence sur le cours des opérations militaires, et les illusions dont on s'était bercé au premier moment ne tardèrent pas à s'évanouir. Yakoub devint bientôt un embarras de plus pour les Anglais ; ils ne pouvaient songer à le rétablir sur un trône que d'ailleurs il abdiqua peu après, comme nous le verrons ; et finalement même, l'hôte de l'armée britannique dut être traité en prisonnier d'État et interné comme tel. Mais c'est une question sur laquelle nous reviendrons plus tard. Bornons-nous à dire qu'une réception royale fut faite à l'Émir dans les camps anglais. Sir F. Roberts fit montre de le considérer pour ce qu'il se donnait, c'est-à-dire pour une victime de ses sujets rebelles et de son dévouement à la cause britannique. Au fond il est probable que le jeune général, fort sceptique à l'endroit des protestations orientales, ne faisait pas grand cas du pauvre souverain ni des autres membres de la famille Barakzaï qui vinrent successivement, à la suite de leur chef, demander asile aux Anglais, moins peut-être pour échapper à de prétendus insurgés que pour décliner toute solidarité avec eux.

C'est ainsi qu'on vit bientôt paraître à Kushi, le Wali Mohamed, un moment candidat au trône de Caboul lors de la campagne précédente et dont les récents événements avaient peut-être réveillé l'ambition, L'arrivée du général Daoud-Shah, que l'on avait cru tué à l'attaque de la résidence, causa aussi une certaine émotion dans les camps ; car elle semblait non

seulement donner un démenti au bruit de sa mort, mais prouver que les blessures qu'il avait, disait-on, reçues en cette circonstance, n'étaient pas bien sérieuses, et que sa tentative de secourir l'infortuné major Cavagnari ne l'était pas davantage. Il semblait quelque peu singulier de voir cet homme, qui passait pour mort le 3 septembre, faire trois semaines plus tard une cinquantaine de kilomètres à cheval pour se rendre au camp britannique. Mais il paraît que des cas semblables se sont plus d'une fois présentés chez les Orientaux, surtout chez les musulmans, dont la vie généralement sobre amène une guérison rapide des blessures.

Nous savons qu'en effet le général Daoud-Shah avait failli être victime des efforts qu'il avait faits pour arrêter l'attaque des insurgés; mais nous savons aussi que son intervention avait été entièrement personnelle, isolée et sans résultat.

Quoi qu'il en soit, Yakoub et sa suite se montrèrent fort sensibles aux attentions dont ils étaient l'objet, et crurent même devoir y répondre en témoignant leur admiration pour les troupes anglaises, la rapidité de leurs mouvements et la façon dont elles avaient su triompher des obstacles matériels qui semaient leur route, en faisant franchir par exemple, le Chuturgardan à leur artillerie de campagne. Il y avait peut-être bien un peu de flatterie orientale dans ces compliments affectés. Les Afghans eux-mêmes avaient jadis mieux fait encore, puisque le Sirdar Mohamed-Azim, oncle de l'Émir, avait trente ans auparavant traversé le

Chuturgardan avec une batterie de canons de six livres, et cela sans même essayer d'y construire une route. Les Anglais au contraire avaient fait travailler pendant près de trois semaines le 23e *pionniers* à établir un chemin d'Ali-Khel à Kushi.

Après cette journée passée à l'inspection du camp de Kushi, Roberts fit continuer la marche de ses troupes comme il l'avait réglée, et le 29 un gros convoi de vivres et de munitions de réserve quittait Ali-Khel, accompagné de la batterie G-3e, du 67e d'infanterie anglaise et du 21e d'infanterie native, qui lui servaient d'escorte. Cette colonne s'arrêta pour la nuit à Karatiga; dans le défilé de Hazar-Darakht son arrière-garde fut attaquée par une petite bande de maraudeurs, mais elle put s'en débarasser sans autre perte que quelques hommes blessés.

Le lendemain 30, la brigade de cavalerie du général Massy, avec deux pièces de la batterie à cheval F-A, deux compagnies du 72e Highlanders et le 5e d'infanterie du Punjab se porta de Kushi sur Zargun-Shahr. Le même jour, l'arrière-garde de la colonne, formée du 67e d'infanterie et de la batterie G-3e, sous les ordres du brigadier général Macpherson, marcha sur Chuturgardan et atteignit Kushi le 1er octobre. Les deux batteries avaient franchi sans accident ce passage difficile; chose qui faisait le plus grand honneur à leurs chefs, le capitaine Pipon et le major Parry, et qui avait paru fort étonner les Afghans, comme nous l'avons dit plus haut.

Roberts s'était proposé de porter dès le 2 octobre la

brigade de cavalerie jusqu'à Zahidabad ; mais tous ses moyens de transport étant absorbés par ses troupes d'arrière-garde, il fut obligé d'arrêter la cavalerie à Zargun-Shahr, où le même jour arriva aussi la 2e brigade, celle du général Baker. Roberts lui-même l'y rejoignit avant la nuit, avec les deux autres brigades d'infanterie. La colonne se trouvait donc ainsi concentrée presque en entier dans cette position.

De Kushi à Zargun-Shahr, le trajet est d'un parcours facile au point de vue militaire. Le terrain présente une succession d'ondulations ou larges dunes sablonneuses, arides et dépourvues de toute espèce de végétation, mais qui n'offrent aucun obstacle à la marche d'une armée, si grande que soit l'étendue de son front.

Sur la droite, et parallèlement à la route suivie par les Anglais, court une chaine de montagnes, dont se détachent une série de contreforts longs et peu élevés qui viennent mourir dans la vallée du Logar.

Quand les grandes ombres du couchant venaient accuser vigoureusement la physionomie de ces colosses de pierres, leur nudité bleuâtre, rappelait, dit un correspondant du *Times*, les collines de Suez et des bords de la mer Rouge.

On n'était plus guère qu'à une quarantaine de kilomètres de Caboul, et Roberts avait bien compté d'abord que deux ou trois jours lui suffiraient pour atteindre cette ville. Mais force lui fut de différer encore, comme nous venons de le voir, sa marche en

avant, par suite des difficultés sans cesse renaissantes que lui causait la pénurie de ses moyens de transport.

Au delà de Zargun-Shahr, le terrain se présentait à peu près dans les mêmes conditions, jusqu'à Zahid-abad, sauf qu'en approchant de ce point l'influence bienfaisante des eaux du Logar se faisait de plus en plus sentir. Le désert aride et pierreux se transformait en verdoyantes prairies.

Du reste, à Zargun-Shahr déjà, on se trouvait au centre même de la plaine que forme en s'élargissant la vallée du Logar. Les ressources en vivres ne manquaient pas, et l'éloignement relatif où l'on se trouvait des montagnes rendait moins à redouter les tribus hostiles, qui choisissaient de préférence les défilés et les passages étroits pour le théâtre de leurs attaques. C'était donc là qu'il y avait encore le moins d'inconvénients à s'arrêter, et il était certainement préférable de s'y organiser complètement avant de pénétrer de nouveau dans la région montagneuse, ou tout au moins la partie resserrée de la vallée, qu'il importait de franchir le plus promptement possible.

Malheureusement toute l'armée n'était pas dans la même situation. Des postes avaient dû être laissés en arrière pour garder les points les plus importants, et en particulier le Chuturgardan. La garnison du camp retranché établi sur ce col avait même dû être sensiblement affaiblie pendant la marche en avant sur Caboul; c'était plus qu'il n'en fallait pour inspirer aux Mangals et aux clans ghilzaïs qui faisaient cause

commune avec eux, l'idée de tenter une nouvelle attaque sur cette position, qui constituait le point le plus essentiel de la ligne des communications britanniques. Le 2 octobre, dès 7 heures du matin on vit apparaître les indigènes en grand nombre aux alentours du camp.

Mais celui-ci était encore, malgré la diminution du nombre de ses défenseurs, plus solide et mieux garni que les Afghans ne le supposaient. Roberts y avait laissé deux régiments entiers d'infanterie : le 3e Sikhs, et le 21e du Bengale, avec 4 pièces de la batterie de montagne n° 1, le tout sous les ordres du colonel Money, du 3e Sikhs, officier intelligent et ferme, qui justifia ce jour-là pleinement la confiance de son chef.

Quoique les intentions des Mangals et des Ghilzaïs de Spiga qui les accompagnaient fussent manifestement hostiles, le colonel resta sur la défensive et s'abstint d'attaquer le premier. Le capitaine Turner, son adjoint politique (1) lui avait fait observer qu'Allahoudin-Khan, frère de Padshah-Khan, ce chef ghilzaï dont il a été question plus haut, était attendu au camp d'un instant à l'autre, et qu'il suffirait sans doute de son influence pour amener les tribus à aban-

(1) *In political charge at Shutargardan*, dit le rapport officiel du général Roberts. Il semble d'après cela que non-seulement les colonnes, mais les postes importants eussent leur *political officer;* sorte de conseiller ou plutôt d'adjoint du chef militaire, dont nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de faire connaître le rôle spécial.

donner leurs intentions hostiles et à se retirer sans effusion de sang.

Le colonel Money se rendit à cette idée ; mais, considérant en même temps comme d'une importance capitale l'occupation de la crête du col, afin de pouvoir maintenir les communications par héliographe avec la vallée du Logar et la colonne principale, cet officier envoya sur ce point le major Griffiths avec 100 tirailleurs du 3e Sikhs et les hommes du service télégraphique. Cette petite troupe venait à peine de quitter le camp que l'ennemi, en grand nombre et déployant plusieurs drapeaux, se montra sur le lieu même qu'il s'agissait d'occuper. Cent autres tirailleurs du même régiment furent immédiatement envoyés sous le commandement du capitaine Aislabie pour soutenir leurs camarades, et portèrent en même temps au major Griffiths l'ordre d'arrêter un moment, dans l'espoir qu'Allahoudin-Khan pouvait encore arriver.

On voit combien, malgré ce que nous avons dit plus haut, les conseils, presque toujours d'atermoiements et de conciliation, des *political officers*, avaient encore d'influence sur les moindres détails des opérations militaires. Trop souvent ils entraînaient les chefs à des excès de temporisation qui pouvaient facilement être pris pour de la timidité par les indigènes, vis-à-vis desquels il convient au contraire de ne jamais laisser paraître d'indécision. Croyant en effet que les Anglais hésitaient, les Mangals s'enhardirent; et presque à l'instant même ou le major Griffiths suspendait sa marche, on apprit qu'une bande nom-

breuse approchait du côté du nord. Quelques coups furent même tirés contre la petite troupe britannique, et l'on vit bientôt 1.500 hommes au moins, avec huit étendards, entamer le feu contre elle.

L'ennemi qui venait ainsi d'apparaître occupait une position très-forte, que rendaient plus solide encore des retranchements élevés en avant et sur les flancs. Le colonel Money vit que les Afghans, s'imaginant que les Anglais hésitaient, allaient prendre l'offensive ; il comprit que le temps des négociations était passé et qu'il fallait vigoureusement agir. Il fit en conséquence porter tout son monde en avant, pendant que les quatre pièces de la batterie de montagne n° 1, réparties par section sur ses deux flancs, canonnaient ceux de l'ennemi, pour l'empêcher de déborder la petite ligne anglaise.

Le major Griffiths, avec ses 200 tirailleurs, soutenus par 50 autres du 21e du Bengale marcha résolument à l'assaut de la position occupée par les Mangals; 150 hommes du même régiment natif restaient en réserve derrière lui. L'attaque, menée avec entrain, réussit pleinement ; les Afghans furent obligés de fuir en toute hâte. Les Anglais n'eurent qu'une demi-douzaine de blessés, parmi lesquels le major Griffiths. L'ennemi souffrit beaucoup au contraire, et fut poursuivi jusque sur le versant opposé des hauteurs, si bien que, sans essayer de se rallier, les Mangals parurent se retirer dans leurs villages.

Le succès fut dû principalement, dit le colonel Money dans son rapport, à la façon habile et énergi-

que dont la batterie fut maniée par ses chefs, le capitaine Morgan et le lieutenant Shirres. Tout le monde fit preuve d'ailleurs d'entrain et d'énergie, entre autres le djemadar (lieutenant indigène) Gunessar-Sing, cité à l'ordre du jour pour avoir pris un drapeau malgré le coup de fusil qu'un soldat afghan venait de lui envoyer en pleine figure.

Cette affaire eut la plus heureuse influence sur les tribus qui bordaient la route du Chuturgardan. Bien mieux que les conseils des chefs influents et les discours des *political officers*, elle contribua à faire tenir tranquille cette population turbulente. Pendant quelque temps au moins, rien ne vint plus inquiéter le colonel Money dans sa position.

Cependant Roberts avait repris sa marche en avant aussitôt qu'il l'avait pu, et le 3, au soir, il atteignait Zahidabad. Cette ville située sur le bord du Logar, est relativement importante pour le pays. Elle l'est surtout au point de vue stratégique, car c'est là que la route de Caboul, traverse la rivière, assez grosse en cet endroit.

On n'avait pour la franchir qu'un pont fort étroit et en assez mauvais état, comme tous les ponts afghans. Il parut téméraire d'y risquer l'artillerie de campagne et même tout d'abord les bêtes de somme lourdement chargées, par suite des nombreuses crevasses qu'il présentait.

On essaya donc aussi partiellement d'un passage à gué, qui fut assez critique, car l'eau fut trouvée plus profonde qu'on ne le supposait; non que les reconnais-

sances eussent été mal faites, mais parce que, dans le but évident de retarder la marche des Anglais, les indigènes avaient eu la précaution de ramener dans le lit principal, un peu au-dessus du gué, les eaux d'un bras considérable de la rivière.

Heureusement la compagnie de sapeurs-mineurs, avec l'aide d'un grand nombre de travailleurs, parvint à remettre les choses en état, de façon à permettre le passage des troupes.

Mais il ne se produisit pas moins un formidable encombrement de bœufs, ânes, chameaux et mulets aux abords de la rivière. Quelque désordre se mit dans cette masse d'animaux parqués entre les murs des jardins et la rivière, où tous voulaient étancher leur soif.

L'occasion était tentante pour les pillards qui suivaient l'armée à la piste; de concert avec les habitants des villages voisins ils se jetèrent sur les bagages.

Heureusement ceux-ci étaient sous la garde de quelques compagnies du 5e d'infanterie du Punjab et du 72e Highlanders. Le major Stockwell, de ce dernier régiment, chargé de couvrir le passage, repoussa vigoureusement l'attaque, un moment si vive que ses soldats durent charger les Afghans à la baïonnette. Finalement on s'en débarrassa sans autre accident qu'une blessure légère reçue par le capitaine Kennedy, adjoint au quartier-maître général, qui dirigeait la traversée du Logar.

Mais on n'en fut pas moins harcelé le soir et toute

la journée du lendemain par les habitants des villages voisins, qui tiraient continuellement sur les troupes, et Roberts jugea nécessaire, avant de partir pour Zahidabad, le matin du 5, de faire exécuter sommairement les indigènes qui s'étaient le plus ouvertement compromis dans cette échauffourée.

Ces attaques sans consistance ne pouvaient avoir de résultats bien sérieux. Mais le côté le plus grave de cette affaire c'est qu'elle était une preuve manifeste des sentiments hostiles de la population, et un indice certain de la résistance qu'il fallait s'attendre à rencontrer sur la route de Caboul. Pourtant on ne parvenait pas à se procurer de renseignements précis sur la nature et l'effectif des forces auxquelles on allait avoir affaire, et malgré la présence dans son camp de l'Émir et de tous ses ministres, Roberts ne put obtenir d'eux une indication sur les intentions de l'ennemi. C'était là un fait au moins singulier, que pas un de ces hommes ne fût en état de dire au général anglais s'il devait ou non s'attendre à trouver de la résistance.

On en était réduit aux bruits contradictoires qui circulaient : les uns présentaient les rebelles comme renforcés par trois régiments du Turkestan, et déterminés à défendre avec ténacité le Bala-Hissar, sur lequel ils avaient monté 16 pièces d'artillerie. A en croire les autres, au contraire, l'armée refusait de se joindre à la population pour défendre la ville contre les troupes britanniques, qui pourraient entrer dans la capitale sans coup férir.

En attendant il était bon de ne se fier qu'à demi à ces affirmations optimistes et de s'attendre au pire.

Car, si près qu'on fût de Caboul, il y avait encore entre ses murs et Zahidabad un ou deux points qu'un ennemi actif et résolu eût pu aisément convertir en positions défensives des plus formidables. Tel était entre autres, à vingt-cinq kilomètres au nord du camp de Roberts, l'étroit défilé de Sang-i-Nawishta, ou du Caillou blanc, ainsi nommé d'une pierre placée sur le côté de la route et portant une inscription. Celle-ci rappelle qu'en ce point, il y a un millier d'années, un certain Yakoub-Khan, fit construire une chaussée ou digue en travers du Logar, qui suit le fond de la passe.

De Zahidabad, on se porta sur Charasiab le dimanche 5. Ce fut un charmant voyage d'une vingtaine de kilomètres à travers un pays beaucoup plus civilisé que tout ce qu'on avait traversé jusqu'alors. Au tiers du chemin environ, la route franchit la pointe peu élevée d'un contrefort détaché des monts Ghilzaïs, qui s'élèvent sur la droite et qui se rapprochent de la voie suivie en un point nommé Sum-i-Duldul (empreinte du pied de Duldul). Duldul est le nom d'un cheval favori d'Ali, le gendre de Mahomet.

A cet endroit, les rochers sont très curieusement découpés de dentelures naturelles qui figurent assez bien les empreintes plus ou moins agrandies du sabot d'un cheval; empreintes parmi lesquelles il est fort difficile de découvrir celle du pied sacré de Duldul.

Les fils dégénérés du Prophète montrent aujourd'hui

tant d'indifférence pour cet auguste lieu qu'ils choisirent précisément le moment où les Anglais en sortaient pour leur envoyer quelques coups de fusil, tirés heureusement de trop loin pour les atteindre.

A Charasyab, où l'on arriva dans l'après-midi, on retrouva la même succession qu'à Zahidabad, de champs poussiéreux dont la teinte d'un brun foncé faisait mieux ressortir encore les tons plus clairs des vergers. Mais pour la première fois sur ce point, apparut aux Anglais la vigne, dont les pampres entrelacés complétaient fort heureusement le tableau.

On campa à Charasyab toute la nuit du 5. Yakoub. Khan et nombre de sirdars, princes du sang royal douranien, accompagnaient toujours les troupes. Tous faisaient parade du plus grand dévouement pour l'Angleterre et ne semblaient chercher qu'à se surpasser l'un l'autre dans les efforts qu'ils... promettaient de faire, pour aider les Anglais à laver la tache que le sang de Cavagnari avait imprimée sur leur honneur national.

En attendant, ces nobles Afghans communiquaient sans cesse avec Caboul. Leurs messagers allaient et venaient à chaque instant par cette même route, le long de laquelle les soldats leurs compatriotes, avaient dû traîner à grand'peine leur artillerie mal attelée, jusqu'à la gorge dont ils espéraient bien faire le lendemain le tombeau des Kafirs maudits. Et pourtant pas un mot d'avis ne parvenait de leur part à la petite tente où Sir F. Roberts vivait comme le dernier des sous-lieutenants de sa division.

Mais le général ne comptait que sur lui-même pour se

renseigner. A peine arrivé à Charasyab, il s'était empressé d'envoyer de gros partis de cavalerie reconnaître les trois routes qui se présentaient à lui pour atteindre Caboul. Ces reconnaissances ne rencontrèrent aucun corps ennemi important, et n'eurent à essuyer que quelques coups de fusil provenant des villages ou des enclos ceints de murs qui se trouvaient sur leur route.

On n'en resta pas moins toute la nuit sur le qui-vive; de forts piquets veillèrent en permanence aux abords du camp et des patrouilles de cavalerie eurent ordre de se tenir prêtes à partir au point du jour pour rechercher le contact de l'ennemi. A la suite des reconnaissances de la veille, Roberts s'était décidé pour la route de Ben-i-Shahr, celle qui passe précisément par le défilé de Sang-i-Nawishta. Il avait donc hâte d'occuper ce point de passage le plus tôt possible.

La moitié du 92e Highlanders et le 23e *Pionniers* quittèrent le camp le matin du 6 octobre, à la pointe du jour, emmenant deux pièces de la batterie de montagne n° 2. Ils avaient pour mission de travailler à l'amélioration de la route, dans la partie du défilé où les patrouilles de cavalerie du soir précédent avaient déclaré le passage difficile pour l'artillerie. Roberts se préparait à les suivre avec une forte escorte pour examiner personnellement la passe et le terrain situé au delà.

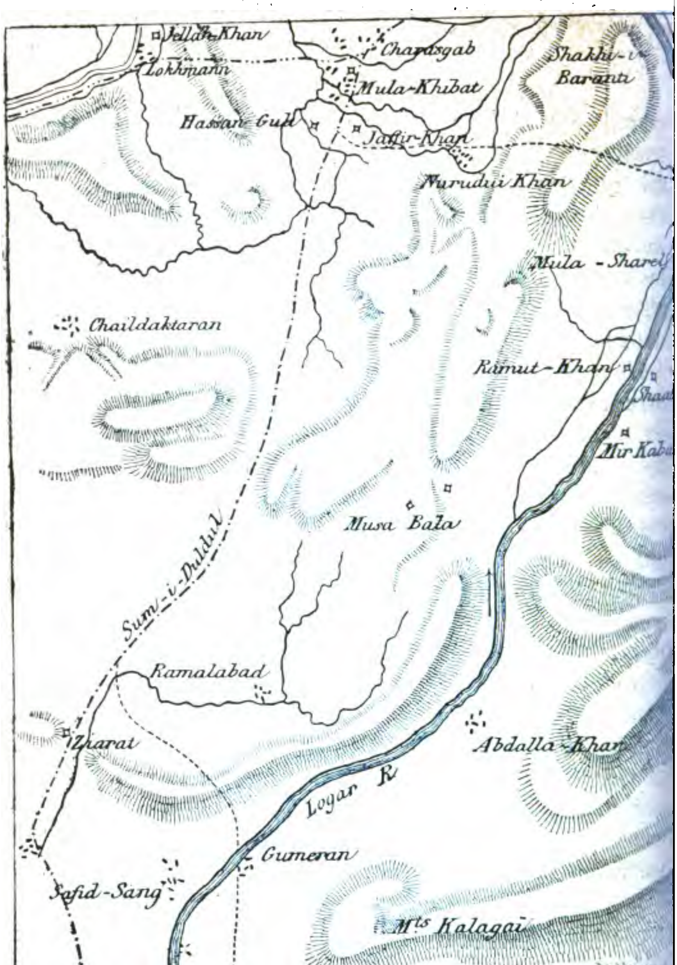
Toutefois on n'avait pas encore eu le temps d'exécuter ces dispositions, et les patrouilles de cavalerie avaient à peine envoyé les premiers renseignements,

quand se dissipèrent tous les doutes que l'on pouvait avoir conservés sur les intentions de l'ennemi. On aperçut des troupes nombreuses et régulièrement rangées qui couronnaient la ligne de faîte des montagnes; depuis l'étroit défilé de Sang-i-Nawishta, dont les deux côtés étaient occupés, et qui formait l'extrême gauche de la position, jusqu'aux hauteurs dominant la vallée de Chardeh, où s'appuyait la droite.

L'ennemi qui se révélait ainsi paraissait conduit avec une méthode et une sûreté de direction remarquables. Ni hâte ni confusion ne s'observaient dans ses mouvements. Les positions étaient occupées, les canons mis en batterie avec un calme et un sang-froid qui dénotaient la présence sur ce point d'une grande quantité de troupes régulières. Bientôt les rapports des cavaliers annoncèrent que l'on tirait sur les patrouilles et que celles-ci battaient en retraite lentement.

Il n'y avait pas de temps à perdre, car il était absolument nécessaire que l'ennemi fût délogé avant la nuit des fortes positions qu'il avait prises. Son installation sur ces hauteurs en travers de la route de Caboul était une menace qu'on ne pouvait tolérer, un obstacle auquel il ne fallait pas laisser le temps de devenir insurmontable.

Derrière ce rideau de collines qui masquait aux Anglais la capitale de l'Afghanistan, on devinait cette cité populeuse, avec ses gros faubourgs de Chardeh, Deh-i-Afghan, etc., et les nombreux villages qui se pressent dans la vallée du Caboul. Il y avait là en



Jellah-Khan
Lokhmann
Charasgab
Mula-Khibat
Shakhi-i-
Baranti
Hassan Gull
Jaffir-Khan
Nurudin Khan
Mula-Sharef
Chaildaktaran
Ramut-Khan
Mir Kabu
Musa Bala
Sum-i-Duldul
Ramalabad
Ziarat
Abdalla-Khan
Logar R.
Gumeran
Safid-Sang
Mts Kalagai
Zahidabad
Pont

abondance tous les éléments nécessaires au recrutement des bataillons qui voulaient s'opposer à la marche des troupes britanniques, et il n'était pas besoin de connaître à fond les Afghans pour savoir que leur armée s'augmenterait considérablement en nombre si on la laissait demeurer une seule nuit sur les positions qu'elle s'était choisies.

Presque en même temps une grave nouvelle survenait encore : on disait la route barrée sur les derrières des Anglais comme elle l'était sur leur front. On assurait que la brigade Macpherson, avec sa longue queue de bagages, allait trouver l'ennemi devant elle. Enfin sur la droite et la gauche du camp lui-même on apercevait des groupes qui se formaient et qui, comme on l'apprit plus tard, n'attendaient que la nuit pour tenter une attaque générale.

La situation était grave. Entouré de tous côtés par un ennemi dont il était impossible d'apprécier exactement les forces, on avait tout à craindre. Le souvenir funèbre du massacre de Khourd-Caboul; celui, plus récent et non moins sinistre d'Isandlana, se présentèrent un moment peut-être à l'esprit du jeune général. Aventuré avec une poignée d'hommes au milieu d'un pays hostile, qui sait s'il ne va pas voir ses soldats écrasés sous le nombre, anéantis jusqu'au

La carte ci-contre est à l'échelle de 1/126720 (1 pouce anglais pour deux milles.)

Un kilomètre est représenté par une longueur de $0^m,0079$. Les tracés pointillés représentent approximativement l'itinéraire des troupes anglaises.

dernier par leurs insaisissables ennemis. La victoire avait toujours donné raison jusqu'alors à ses hardiesses parfois un peu téméraires. Les succès qui lui avaient fait tant de jaloux ne devaient-ils aboutir qu'à une catastrophe épouvantable?

Il n'est pas impossible que de pareilles images aient traversé la pensée de sir F. Roberts dans cette mémorable journée, comme encore dans bien d'autres circonstances non moins critiques que nous aurons à relater plus tard. En tous cas, son énergie n'en parut pas ébranlée un seul instant; sa décision fut bientôt prise, et mise à exécution sans plus tarder.

Il fit dire à Macpherson de presser sa marche, tout en se tenant rigoureusement sur ses gardes, pour tâcher d'atteindre, si possible, Charasyab avant la chute du jour. En même temps il le faisait renforcer par un escadron de cavalerie et préparait une attaque vigoureuse contre l'ennemi qu'il avait devant lui. Ce fut au brigadier général Baker qu'il confia la tâche de déloger les Afghans, avec une colonne d'environ 2.000 hommes, organisée sur-le-champ et ainsi composée :

Le 72e Highlanders (lieutenant-colonel Clarke), 6 compagnies du 5e Gourkhas (major Fitzhugh) et 200 hommes du 5e d'infanterie du Punjab (capitaine Hall), la 7e compagnie de sapeurs-mineurs (lieutenant Nugent), quatre pièces de la batterie de montagne n° 2 (capitaine Swinley) et deux mitrailleuses Gatling sous les ordres du capitaine Broadfoot.

En outre on mettait sous son commandement le

troupes suivantes, qui s'étaient déjà portées vers le défilé de Sang-i-Nawishta, et qui reçurent l'ordre de prendre une position défensive.

La moitié du 92e Highlanders (major White), le 23e *pionniers* (lieutenant-colonel Currie); un escadron du 5e cavalerie du Punjab (major Hammond); 20 cavaliers du 9e lanciers anglais (capitaine Apperley), et enfin les deux dernières pièces de la batterie de montagne n°2.

Jusqu'à ce moment toutes les opérations de Roberts tendaient à faire supposer à l'ennemi que l'attaque anglaise serait dirigée contre sa gauche, appuyée au défilé de Sang-i-Nawishta; on vit en effet les Afghans concentrer leurs forces dans cette direction. La position de ce côté était extrêmement forte, et son attaque directe aurait sans nul doute entraîné des pertes énormes. Aussi Roberts se décida-t-il à employer encore une fois la manœuvre qui lui avait si bien réussi au col de Peïwar, c'est-à-dire à faire une attaque de flanc sur une aile de l'ennemi qu'il déborderait, pendant qu'une démonstration sur son front l'occuperait à l'autre.

Nous avons dit ailleurs combien les Afghans redoutent ces attaques sur leurs flancs et surtout leurs derrières. Contre eux un mouvement tournant réussit d'une façon presque infaillible, et d'autant plus sûrement qu'il est plus prononcé. Avec un ennemi qui ne manœuvre pas, on peut se permettre de donner à des manœuvres de cette nature, une amplitude qui les rendrait souvent dangereuses en face d'une armée civilisée.

En partant de Charasyab, la route de Caboul court

d'abord à travers un terrain verdoyant arrosé de petits ruisseaux qui bordent le chemin et en indiquent pour ainsi dire le tracé. En arrivant au Logar, la voie suit le cours de la rivière et s'engage avec elle dans l'étroit défilé de Sang-i-Nawishta. A droite une série de contreforts peu élevés, qui se détachent du versant sud des monts Sefid-Koh, viennent en mourant toucher presque la rive. De gros villages, perdus au sein d'épais massifs d'arbres à fruits, sont accrochés à leurs flancs. A gauche court une haute crête escarpée qui commande entièrement le défilé, dont la longueur totale est d'environ 3 kilomètres. Puis 5 kilomètres de route en plaine, et l'on arrive au Bala-Hissar.

On pouvait donc considérer comme décisif, le combat qui allait s'engager. De son issue dépendait le sort de la campagne. Un succès, et la route de Caboul était ouverte; un revers, et la destruction de la petite armée anglaise pouvait en résulter. Baker entama résolument la partie.

D'après la nature du terrain choisi par l'ennemi, et où se trouvaient réunies des forces considérables en artillerie et en infanterie, il parut au général anglais qu'il devait essayer de déborder par sa gauche à lui la droite de la position adverse; ce qui lui permettrait, en suivant un terrain ondulé, de tourner les hauteurs occupées par les Afghans, qu'autrement il lui eût été presque impossible d'attaquer de front. Baker se proposait ensuite de faire pivoter sa ligne de bataille autour de son aile droite, sur laquelle il s'efforcerait d'attirer l'attention de l'ennemi, pendant

qu'il manœuvrerait de façon à prendre celui-ci à revers et d'enfilade.

Le terrain que les troupes anglaises avaient à parcourir s'étendait sur une largeur de 4 à 5 kilomètres, et présentait une série d'ondulations formées par des collines nues et sablonneuses qui constituaient autant de positions susceptibles d'être défendues l'une après l'autre. Sur les flancs, des montagnes rocheuses, escarpées, qui dominaient de 1.000 à 1.800 pieds la plaine environnante et dont l'escalade eût été fort difficile. Le gros des Afghans occupait une position plus élevée encore, située à environ 2.200 pieds de hauteur et qui commandait tout le front de la ligne anglaise. Sauf en quelques points, elle était tout à fait inaccessible.

Le général Baker divisa ses forces en deux colonnes très inégales. Celle de droite, la plus faible, puisqu'elle ne devait faire qu'une simple démonstration, fut mise sous les ordres du major White du 92e Highlanders. Elle comprenait deux petits escadrons de cavalerie formés avec des détachements du 9e lanciers anglais, du 12e cavalerie du Bengale et du 5e du Punjab, sous le commandement du major Hammond, de ce dernier régiment. L'artillerie était représentée par la moitié de la batterie G-3e (major Sidney Parry, 84 hommes). L'infanterie enfin se composait d'une moitié (284 hommes) du 92e Highlanders (major Hay) et de 100 hommes du 23e *pionniers* (capitaine Patterson), soit un total de 388 Anglais et 220 natifs.

Aussitôt cette colonne formée, Baker fit porter en

avant les Highlanders avec ordre de s'emparer le plus tôt possible des abords du village de Charasyab, du côté nord-est, afin de prévenir l'ennemi, qui paraissait vouloir l'occuper. Ils devaient ensuite s'avancer, s'ils le pouvaient, jusqu'à portée d'artillerie de la position principale des Afghans, mais attendre pour aller plus loin que le mouvement tournant de l'aile gauche fût nettement dessiné. Si alors l'ennemi battait en retraite, la cavalerie devait franchir le défilé et se lancer à sa poursuite.

Ces opérations furent exécutées avec beaucoup d'habileté par le major White, qui trouva même encore moyen, comme nous le verrons plus loin, de coopérer par sa gauche à l'attaque dirigée par le corps principal.

Celui-ci, resté sous le commandement immédiat du général Baker se composait de :

4 pièces de la batterie de montagne n° 2 (capitaine Swinley) ;

2 mitrailleuses Gatling (capitaine Broadfoot) ;

La 7e compagnie de sapeurs-mineurs (lieutenant Nugent) ;

Le 72e Highlanders (lieutenant-colonel Clarke) ;

Le 23e *pionniers* (lieutenant-colonel Currie) ;

200 hommes du 5e d'infanterie du Punjab (capitaine Hall) ;

Auxquels vinrent plus tard s'ajouter 100 hommes du même régiment et la moitié du 5e Gourkhas (major Fitzhugh).

C'était un total de 702 soldats anglais et 1,293 natifs.

Après avoir assuré sur ses derrières le service des ambulances ainsi que celui de l'intendance et des transports, Baker, accompagné de son état-major et du capitaine du génie Dundas, fit commencer le mouvement de sa colonne. Passant par l'extrême gauche du village de Charasyab afin de couvrir sa marche le plus longtemps possible, il la dirigea vers un escarpement qui marquait l'extrême droite de la chaîne de hauteurs abruptes occupées par l'ennemi, dont la position principale se trouvait à environ 2.000 mètres de là.

Les troupes n'eurent pas plutôt dépassé Charasyab, vers onze heures et demie du matin, qu'elles se virent attaquées par une foule d'indigènes venus des différents villages situés dans la vallée de Chardeh, qui se trouve à 1.500 mètres à gauche environ. Ces premiers assaillants étaient soutenus par un certain nombre de troupes régulières, reconnaissables aux drapeaux et étendards qu'elles arborèrent au sommet de diverses hauteurs, sur le flanc et le front de la ligne anglaise.

Le 72e Highlanders, habilement conduit par le lieutenant-colonel Clarke, s'avança, flanqué par une compagnie en tirailleurs chargée de couronner les hauteurs sur la gauche.

Cette compagnie, commandée par le capitaine Hunt, se trouva bientôt aux prises avec l'ennemi, qui se montrait en force sur le sommet de la crête commandant et dominant la direction suivie par la colonne anglaise. Il était donc indispensable de s'emparer de ce point

avant de continuer le mouvement général en avant.

La portion principale du 72e Highlanders marcha droit à l'ennemi, sous la protection du feu très efficace ouvert par deux canons de montagne.

Mais le brave régiment se heurta contre une résistance acharnée et, par suite des difficultés extrêmes que présentait le terrain sur le flanc gauche, son mouvement fut même entièrement arrêté. Baker dut alors faire soutenir la compagnie du 72e déployée à gauche, par deux compagnies du 5e Gourkhas (capitaine Cook).

Puis avec les deux autres compagnies de ce régiment (major Fitzhugh) qu'il avait avec lui, et les 200 hommes du 5e infanterie du Punjab (capitaine Hall), il fit renforcer la masse principale du 72e Highlanders, qui tenait le front de la position, afin de lui permettre d'enlever les hauteurs qu'elle avait devant elle, en les tournant par leur droite.

Ces mouvements avaient enfin fait comprendre à l'ennemi que l'attaque principale portait sur son extrême droite, et les Afghans commencèrent à faire filer rapidement de ce côté une grande partie des troupes qu'ils avaient d'abord massées à leur gauche. Il fallait donc se hâter d'emporter leur première position avant que les défenseurs n'en eussent été ainsi renforcés. A ce moment les Anglais pouvaient constater la présence de trois bannières ou drapeaux sur les hauteurs à leur gauche, et de quatre sur leur front. D'après ce qu'on savait de l'organisation militaire afghane, ces étendards représentaient autant de régi-

ments réguliers, à quoi étaient venus s'ajouter une multitude d'hommes armés provenant de Caboul et des villages voisins, qui étaient venus prendre part à la lutte.

Les Afghans avaient appuyé leur droite à un pic élevé qui faisait face à l'extrême gauche des Anglais, dominait toutes les crêtes environnantes, et surtout celles par où les troupes britanniques devaient l'aborder. Ils avaient même occupé en force l'une de ces crêtes, qui descendait à l'est et que sa couleur rougeâtre rendait particulièrement remarquable.

La compagnie du 72e qui formait la gauche anglaise parvint jusqu'à une éminence de forme ronde, mais s'y vit arrêtée par l'impossibilité de franchir un col balayé par le feu de l'ennemi, qu'elle avait à franchir. Une seconde compagnie du même régiment fut envoyée pour la soutenir.

Entre-temps le colonel Clarke, qui pendant toute l'attaque dirigea la première ligne d'infanterie, fit déployer les autres compagnies de son régiment et s'avança résolument à travers une longue plaine pour se rapprocher du centre ennemi.

Le feu des Afghans fouillait cette plaine du sommet de trois hauteurs différentes, et sous ces feux croisés les Highlanders souffrirent beaucoup. Ce fut là qu'ils perdirent la presque totalité des 2 tués et 35 blessés que leur coûta cette journée. Ils n'en continuèrent pas moins d'avancer vigoureusement vers leur nouvelle position, et profitant de tous les abris que les accidents du terrain leur offraient, ils entretinrent

une fusillade des plus chaudes contre le centre de la ligne ennemie qui s'était portée sur la crête du long éperon rougeâtre dont il a été parlé plus haut.

Deux compagnies du 5e infanterie du Punjab, vinrent appuyer les Highlanders, et vers midi les pièces de montagne ouvrirent le feu contre le pic et contre la crête. Leurs obus parurent jeter un grand trouble parmi les Afghans. Le 72e, soutenu vigoureusement par le 5e du Punjab, en profita pour s'avancer par bonds successifs.

Deux compagnies du 5e Gourkhas, sous les ordres du capitaine Cooke, furent encore envoyées pour soutenir le major Stockwell à l'extrême gauche où tenait toujours le pic escarpé qui servait de point d'appui à la droite des Afghans. Le major Fitzhugh, avec le reste du régiment, se porta en toute hâte du côté opposé pour soutenir la droite du 72e Highlanders.

Une sorte de liaison et d'amitié particulière s'était établie entre ces deux régiments, depuis longtemps camarades de brigade, et les braves petits Gourkhas saisissaient avec empressement cette occasion de donner un coup d'épaule à leurs frères d'Europe.

Enfin deux compagnies du 23e *pionniers* s'avancèrent encore pour presser l'attaque sur la droite et le centre, et peu après le 72e, qui s'acharnait à sa besogne, parvint, suivi de près par le 5e du Punjab, à gagner la crête rouge; si bien qu'il parut tout à fait en position de couper la retraite à l'ennemi, qui défendait toujours énergiquement le pic.

Sur cette crête rouge elle-même quatre hommes résis-

taient encore, qui tinrent jusqu'à la fin et envoyèrent presque à bout portant une dernière décharge au capitaine Hall et à ses Punjabis. Ceux-ci répondirent par une salve qui coucha sur le carreau trois de ces enragés. Le quatrième, sautant sur son cheval, partit au galop, mais ajusté par quatre Punjabis sur l'ordre d'un officier natif, il roula lui-même à terre avec sa monture.

A une heure et demie seulement, c'est-à-dire deux heures environ après le commencement de l'attaque, la crête rouge fut emportée. Puis les défenseurs du pic isolé furent enfin délogés par une petite troupe de Gourkhas conduite par un soldat du 72e Highlanders, brave garçon qui voyait le feu pour la première fois et dont la bravoure intelligente n'échappa point à l'œil du général Baker. Celui-ci fit prendre son nom immédiatement : il s'appelait Mac-Mahon.

L'ennemi commença alors à battre en retraite et descendit le versant ouest des hauteurs en se dirigeant sur les villages situés dans la plaine de Chardeh. Les Afghans durent ainsi passer sous le feu croisé des deux compagnies du 72e placées à l'extrême gauche, qui leur firent éprouver des pertes considérables. Les mitrailleuses Gatling mêmes se mirent de la partie ; mais dès les premiers coups elles se détraquèrent et durent cesser leur feu.

Vers deux heures, le général Baker fit sonner le mouvement général en avant. Toute la ligne de hauteurs qui formait la position des Afghans fut enlevée

définitivement et avec un entrain superbe par le 72e Highlanders et les hommes du 5e Gourkhas et du 5e du Punjab.

L'ennemi s'était bien défendu, et sur la droite il avait même chargé si vigoureusement les Gourkhas qu'il était arrivé jusqu'à 25 mètres de leurs carabines. Mais ce brave régiment, vaillamment conduit par son chef, le major Fitzhugh, avait repoussé tous les assauts en tuant beaucoup de monde à ses adversaires.

Le 72e Highlanders qui menait l'attaque, avait relativement plus souffert que les autres corps, et son chef, le lieutenant-colonel Clarke, avait eu un cheval tué sous lui.

Après ce premier échec les Afghans ne se tinrent cependant pas pour battus. Ils ne tardèrent pas à s'arrêter dans leur retraite, et occupèrent une seconde position à quelque 500 ou 600 mètres en arrière de la première. La lutte continua donc, et pour ne pas leur donner le temps de se reconnaître, les troupes britanniques s'avancèrent par bonds successifs, sous la protection du feu de la batterie de montagne.

L'ennemi résista d'abord obstinément sur cette deuxième crête.

Mais fort heureusement, au bout d'une demi-heure environ, deux compagnies du 92e Highlanders de la colonne du major White, qui s'étaient débarrassées de l'ennemi qu'elles avaient devant elles et avaient peu à peu appuyé fortement sur leur gauche, apparurent sur les hauteurs à l'extrême droite des troupes de Baker. Elles se trouvaient parfaitement

placées pour prendre en flanc la seconde position des Afghans. Ceux-ci ne tardèrent pas alors à céder aux attaques que dirigaient sur leur front le 72e Highlanders et le 5e Gourkhas, soutenus par une compagnie du 23e *pionniers*.

Toutes les troupes s'avançèrent alors résolument au pas de charge, afin d'achever la déroute de l'ennemi, qu'il fallait surtout empêcher de s'arrêter dans sa marche en retraite et de faire tête encore une fois. On concentra sur les fuyards le feu de toutes les pièces d'artillerie dont on put disposer, et bientôt la masse des Afghans, devenue confuse, s'éparpilla dans toutes les directions, chacun s'efforçant de regagner son village. Les Anglais, entièrement maîtres désormais de la crête des hauteurs, l'occupèrent définitivement un peu avant quatre heures de l'après-midi.

On avait ainsi obtenu le premier résultat qu'on avait en vue; on s'était emparé de l'obstacle qui s'opposait à l'exécution du mouvement tournant destiné à prendre de revers et d'enfilade la clef de la position afghane. Aussi la résistance de l'ennemi se trouvait-elle dès ce moment brisée, et presque aussitôt on le vit commencer à évacuer les points qu'il avait primitivement occupés avec le gros de ses forces, à droite de la passe de Sang-i-Nawishta.

Pendant que la gauche anglaise progressait ainsi, la colonne de droite avait opéré de son côté conformément aux instructions reçues, et sa manœuvre avait été couronnée d'un plein succès. Comme nous l'avons dit plus haut, les premiers points occupés de ce côté

par les Afghans se trouvaient si fort en avant de leur position principale, que les Anglais n'avaient pu d'abord s'avancer à portée de canon de cette dernière. Ils avaient là devant eux une force représentée par trois bannières, c'est-à-dire trois régiments d'infanterie, soutenus par quatre pièces de campagne Armstrong.

La demi-batterie G-3e répondit vigoureusement au feu de cette artillerie, et contribua puissamment à faciliter la marche en avant des troupes. Puis quand le mouvement tournant de gauche se fut suffisamment développé, deux compagnies du 92e Highlanders, commandées par le capitaine Cotton, furent lancées à l'attaque des hauteurs de l'extrême droite, qu'elles emportèrent de la façon la plus brillante, malgré des pertes assez sensibles.

Le col d'où pendant toute la journée les Afghans avaient entretenu un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie, se trouva pris en flanc par ce mouvement et enlevé un peu après quatre heures.

En ce moment même, le général Baker, après avoir fait solidement occuper par le 23e *pionniers* la crête des hauteurs qui tournaient la position principale de l'ennemi, et réapprovisionné ses hommes en munitions, faisait sonner la marche générale en avant. La ligne entière s'ébranla aussitôt, et sauf quelques coups de fusil, ne rencontra pas de résistance jusqu'au moment où elle atteignit les derrières de la position principale des Afghans. Là le général rencontra sa cavalerie, avec quelque infanterie que le major Hay, du 92e Highlanders avait amenée à travers la passe, pour

la soutenir. Ces troupes se voyaient arrêtées dans leur mouvement et tenues en échec par l'arrière-garde de l'ennemi, qui avait pris position à l'est du Logar afin de couvrir la retraite de ce côté. Le terrain d'ailleurs était très défavorable à l'action de la cavalerie, qui se trouvait réduite à l'impuissance.

Baker fit alors mettre immédiatement en batterie ses pièces de montagne, qui des hauteurs, canonnèrent la position des Afghans; en même temps il fit descendre au pas de course le 23e *Pionniers* et le 5e d'infanterie du Punjab dans la vallée, avec mission d'attaquer les débris des troupes adverses.

L'action de l'artillerie fut des plus efficaces; et combinée avec l'attaque de l'infanterie, elle eut bientôt contraint les quelques Afghans qui résistaient encore à se retirer en toute hâte.

Pourtant le jour baissait et il n'était guère possible d'aller plus loin. Baker dut donc se contenter de faire occuper par ses grand'gardes le terrain qu'il avait devant lui et de bivaquer sur la position que l'ennemi occupait le matin. Il établit son quartier général plus en arrière, sur le côté nord de la passe, le long de la route de Caboul, tandis que sur le côté sud il installait une série de petits postes qui protégeaient l'entrée du défilé.

Ajoutons enfin que pendant la marche en avant le long des crêtes, dans la seconde partie de la journée, le major White avait fait escalader les hauteurs à gauche du défilé par une compagnie du 92e Highlanders, qui s'empara sans difficulté de douze canons

de montagne en plus des quatre canons Armstrong pris auparavant. Il tomba ainsi en tout aux mains des Anglais, vingt pièces d'artillerie dont une était un obusier en bronze de huit pouces, offert jadis à l'Émir par le gouvernement britannique. Les fusils et les munitions des Afghans étaient aussi en grande partie de la même provenance.

Il est difficile, dit le général Baker dans son rapport, d'estimer la force exacte de l'ennemi qu'on eut à combattre dans cette journée, par suite du large appoint fourni aux troupes régulières par les habitants des villages voisins et de la ville même de Caboul. Les renseignements recueillis auprès des indigènes conduisirent pourtant à supposer qu'on avait eu devant soi treize régiments réguliers, et que le nombre total des Afghans qui prirent part à la lutte dépassait 1.300 (1).

C'étaient, paraît-il, de fort beaux hommes, à la mine florissante, presque tous sans uniforme. Leur teint surprenait par la clarté de sa nuance. En les voyant côte à côte avec les Highlanders dont le *kilt* laissait à découvert les membres hâlés du soleil, on constatait non sans étonnement que la peau de ceux-ci était souvent de beaucoup la plus foncée.

Ils étaient commandés par le Sirdar Nek-Mohamed

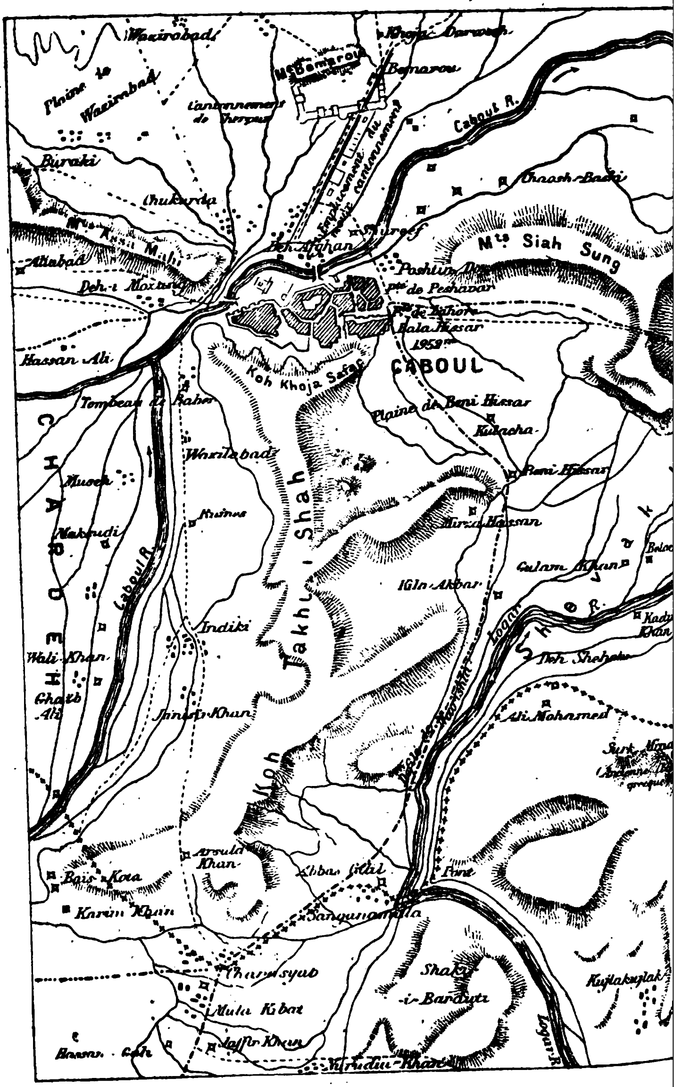
(1) C'est le chiffre du rapport officiel de Baker. Il semble bien faible pour 13 régiments. Peut-être faut-il lire 13.000? Ce qui est précisément le nombre donné par un correspondant du *Times* auquel nous avons emprunté plusieurs des détails qui précèdent. Le général Roberts dans son rapport d'ensemble, dit plusieurs milliers.

Khan, fils de l'ancien Émir Dost-Mohamed, et leurs pertes furent évaluées à environ 300 morts, outre un grand nombre de blessés. Les Anglais, dont l'effectif total était d'environ 2.600 pour les deux colonnes réunies, n'eurent que 18 tués et 67 blessés.

Pendant qu'au nord des positions britanniques, le brigadier général Baker venait heureusement à bout des opérations importantes dont il avait été chargé, de nombreuses bandes d'hommes armés se montraient sur les hauteurs qui dominaient, à l'ouest et à l'est, le camp occupé par le gros des forces anglaises, dont la colonne de Baker constituait en quelque sorte l'avant-garde. Il fallait se garder partout dans la situation où l'on se trouvait, au milieu d'un pays hostile et mal connu, où l'ennemi pouvait surgir de derrière chaque rocher, où chaque paysan pouvait d'un instant à l'autre se transformer en soldat, où chaque défilé pouvait recéler une armée.

Roberts s'était donc hâté de faire disperser par des patrouilles de cavalerie les rassemblements qui tendaient à se former ainsi, et qui, presque tous, disparurent à l'approche des cavaliers anglais, sans s'aventurer jusqu'à descendre en plaine. L'un de ces groupes pourtant, plus entreprenant que les autres, harcela tellement les grand'gardes du 92e Highlanders, qu'il fallut envoyer contre lui un détachement du régiment sous les ordres du lieutenant Grant, pour lui faire céder la place ; ce qu'il ne fit qu'après une véritable lutte et une résistance opiniâtre.

Enfin, rassuré pour ses flancs et ses derrières,


Wazirabad
Plaine de Wazirabad
Khoja Darwesh
Bemarou
Cabout R.
Buraki
Chukurda
Deh Afghan
Mts Siah Sung
Pte de Peshavar
Bala Hissar
CABOUL
Aliabad
Hassan Ali
Koh Khoja Safar
Plaine de Beni Hissar
Kulacha
Beni Hissar
Mirza Hassan
CHARDEH
Caboul R.
Indiki
Wali Khan
Koh Takht i Shah
Logar
Ali Mohamed
Arsula Khan
Bais Kora
Karim Khan
Pont
Mula Kibat
Jaffir Khan
Kujlakujlak
Logar R.

Roberts se hâta de profiter de la voie ouverte devant lui par la victoire de Charasyab, et le 7, dès la pointe du jour, il se mit en marche avec la brigade de cavalerie, la batterie à cheval F-A, deux pièces de la batterie G-3e, la moitié du 92e Highlanders, la septième compagnie de sapeurs-mineurs, le 23e *Pionniers* et quelques mitrailleuses Gatling. Il se dirigea par le défilé de Sang-i-Nawishta sur Beni-Hissar, où il se proposait de concentrer toutes ses forces avant d'entreprendre le mouvement final sur Caboul.

Derrière le général anglais marchait, en compagnie du *political officer*, major Hastings, le pauvre Émir Yakoub, qui put voir, en traversant le champ de bataille, ses propres canons sous la garde des sentinelles britanniques.

Il avait paru fort surpris la veille au soir en apprenant le résultat de la bataille et la prise de possession, par les Anglais, du défilé de Moïse (*Tangi-i-Mussai*), comme on appelle aussi la passe dont Roberts s'était rendu maître.

Le trajet s'effectua d'ailleurs sans difficulté. Quelques bandes de montagnards envoyèrent bien des

La carte ci-contre est à l'échelle de 1/126720 (1 pouce anglais pour deux milles).

Un kilomètre est représenté par une longueur de 0m,0079. Les cotes indiquent en mètres les altitudes au-dessus du niveau de la mer.

Les tracés formés de traits et de points indiquent des itinéraires suivis par les troupes anglaises en 1879.

Le tracé figuré par des petites croix indique l'itinéraire suivi par le lieutenant Vincent Eyre et les dames anglaises prisonnières en 1842.

coups de fusil aux troupes pendant le passage du défilé; mais l'infanterie anglaise les eut bientôt réduits au silence. Dans l'après-midi, le général Baker rallia la colonne avec le gros de ses forces et tout le monde se trouva ainsi réuni au camp de Beni-Hissar.

On n'était plus enfin qu'à quelques kilomètres du Bala-Hissar et des murs de Caboul, et rien ne semblait plus s'opposer à ce qu'on y entrât immédiatement. Cependant avant d'y pénétrer, Roberts voulut assurer la destruction ou la dispersion complète des forces ennemies auxquelles il avait eu affaire les jours précédents, afin de n'avoir plus à redouter aucune attaque nouvelle lorsque ses troupes occuperaient la ville. Aussi ayant appris que ceux des combattants de Charasyab qui n'étaient pas retournés dans leurs villages et tenaient encore la campagne se proposaient de se retirer dans le Turkestan, il donna l'ordre au général Massy de prendre avec lui sa brigade de cavalerie, et d'aller se placer en travers de leur ligne de retraite.

Il était neuf heures et demie du matin quand Massy reçut cet ordre, qui lui indiquait le village de Deh-i-Mozund comme le point où l'ennemi paraissait avoir concentré le gros de ces forces. Le général avait sous la main un escadron du 9e lanciers anglais, deux autres du 5e cavalerie du Punjab, trois du 12e et deux du 14e lanciers du Bengale. En tout, huit escadrons représentant un total de 720 sabres.

La petite colonne fut bientôt rassemblée, et se mit en marche à onze heures, prenant à peine le temps d'emporter quelque grain pour les chevaux. On se dirigea

d'abord au nord en franchissant la chaîne des hauteurs de Siah-Sang, puis appuyant à l'ouest, on longea l'enceinte fortifiée du cantonnement de Sherpour, que l'on reconnut et dont on constata l'évacuation récente. On y trouva un riche butin en artillerie : 79 bouches à feu en fer ou en bronze de divers calibres, dont dix-huit pièces de campagne Armstrong.

De là on put reconnaître que les hauteurs formant le prolongement de la chaîne couronnée par le Bala-Hissar étaient couvertes d'ennemis. Ceux-ci occupaient une très forte position, bien garnie de canons et parfaitement inaccessible à la cavalerie, position qui commandait la route directe allant par Bolund-Killa à Deh-i-Mozund, en franchissant, au col qui se trouve en face de ce village, la chaîne des hauteurs d'Assa-Mahi. Les Anglais, qui pour prendre à revers Deh-i-Mozund, venaient ainsi de contourner à distance une bonne moitié de la ville de Caboul, se virent donc contraints d'exécuter encore un détour considérable par les villages de Bouraki, Mirzapore et Namuchir, en traversant la chaîne des Assa-Mahi à son extrémité nord-ouest.

Aussitôt qu'il avait constaté, en arrivant à Sherpour, le chiffre élevé des forces qu'il avait devant lui et la solidité de la position occupée par les Afghans, Massy avait, tout en marchant, rendu compte de la situation au général en chef par dépêche héliographique. Puis, continuant son mouvement avec toute la rapidité possible par la route qu'il avait choisie, il arriva dans la plaine de Chardeh, à un kilomètre tout

au plus du village de Deh-i-Mozund, près duquel il aperçut le camp ennemi établi le long du versant des hauteurs, sous la protection des canons et de l'infanterie qui garnissait en grand nombre toutes les crêtes et les contre forts faisant face à la colonne anglaise.

Après avoir, par une nouvelle dépêche héliographique, fait connaître l'état des choses à son chef, Massy porta en avant trois gros détachements de deux escadrons chacun, pour couvrir les grandes routes de Bamian, de Ghazni, et du Kohistan. Il garda les deux derniers escadrons en réserve devant le front de la position.

Il ne pouvait aller plus loin, car sa cavalerie était impuissante contre les hauteurs escarpées qu'il avait devant lui.

Mais heureusement Roberts avait prévu le cas, et dès dix heures du matin, après avoir expédié Massy avec sa cavalerie, le général en chef avait fait dire à Baker de former un corps d'infanterie pour attaquer les hauteurs d'Assa-Mahi du côté opposé et mettre entre deux feux leurs défenseurs, qui devaient se voir ainsi contraints de s'ouvrir un passage à travers la cavalerie anglaise ou de mettre bas les armes.

Baker avait de suite constitué une colonne légère avec deux compagnies du 72e Highlanders (142 hommes, capitaine Guinness); la moitié du 92e Highlanders (370 hommes, lieutenant-colonel Parker) et le 23e *Pionniers* (470 hommes, lieutenant-colonel Currie). Comme artillerie : deux pièces de la batterie de montagne n° 2 (50 hommes, lieutenant Smith) et une mitrailleuse

Gatling (22 hommes, capitaine Broadfoot). Soit un total de 1.044 soldats, dont 524 Anglais et 520 natifs.

Il n'était guère plus de onze heures quand la colonne quitta le camp pour marcher directement sur les hauteurs d'Assa-Mahi. Baker, accompagné du colonel Perkins, du génie, était en tête.

Les renseignements recueillis sur l'ennemi lui permirent de supposer que trois régiments arrivés la veille du Kohistan formaient le noyau des forces adverses, grossies par une foule de gens sans aveu, sortis de Caboul et des villages environnants, et qui sans doute n'avaient pas pris part à l'affaire du 6. Tout ce monde couronnait, comme nous l'avons dit, la crête d'une série de hauteurs escarpées sur lesquelles on avait mis déjà douze canons en batterie.

Baker avait pour instructions d'attaquer vigoureusement, afin de rejeter les défenseurs sur la cavalerie de Massy ; et pour mieux le mettre en mesure de s'acquitter de cette tâche, Roberts avait promis de le renforcer dans le courant de l'après-midi, en lui envoyant la moitié du 67e d'infanterie anglaise, quatre pièces de la batterie de montagne n° 2 et deux compagnies de Gourkhas. Mais par suite des difficultés du terrain qu'elles avaient à parcourir, ces troupes ne le rejoignirent qu'à la chute du jour.

En les attendant, Baker avait pris ses dispositions pour agir de son mieux avec les éléments dont il disposait. Lorsqu'on eut atteint Ridder-Ziarrat, il fit descendre le 92e Highlanders dans la vallée, et lui donna l'ordre de longer le pied de la chaîne en se tenant

toujours en communication avec le sommet, que lui-même se proposait de reconnaître avec une compagnie de ce régiment, qu'il emmenait comme escorte. En suivant ainsi la crête, il ne tarda guère à rencontrer les sentinelles et avant-postes des Afghans, qui se replièrent et lui permirent de constater que de ces hauteurs on dominait complètement le camp et les derrières de la position ennemie. C'était donc par là qu'il fallait agir. Aussi, laissant au 92e Highlanders l'ordre d'avancer jusqu'à la crête plus basse située sur sa gauche, au-dessus du *tombeau de Baber*, il se fit suivre le long de la crête principale par son artillerie, le 23e *Pionniers* et les deux compagnies du 72e Highlanders.

Arrivé à l'extrémité de l'étroit plateau, il y mit ses pièces en batterie et fit en même temps occuper par les deux compagnies du 72e et celle du 92e Highlanders, une position située à quelque 500 ou 600 mètres en avant et un peu plus bas, mais qui commandait entièrement la route conduisant de la ville au point le plus élevé de la gorge. De là on pouvait aussi attaquer directement un parti ennemi qui s'était posté dans une tour située au pied des hauteurs formant le côté opposé du défilé.

Les deux canons de montagne ouvrirent leur feu avec vigueur. Pourtant, malgré la précision de leur tir, habilement dirigé par le lieutenant Smith, ils restèrent impuissants contre les douze bouches à feu de plus fort calibre que les Afghans leur opposèrent. Baker attendit encore quelque temps, pensant que les renforts

promis qui devaient lui amener quatre autres pièces, arriveraient enfin. Mais à cinq heures, ne voyant rien venir et désespéré du résultat nul ou à peu près obtenu par le feu de son artillerie, il se décida à tenter l'attaque de la position, pour peu que la nuit déjà proche, ne vînt pas s'y opposer.

Choisissant dans ce but son demi-bataillon du 92e Highlanders et le 23e *Pionniers*, il donna l'ordre à ce dernier corps de le suivre jusqu'à un plateau bas sur le versant ouest de la chaîne, près du tombeau de Baber. Malheureusement le terrain qu'il fallait parcourir pour exécuter ce mouvement était si difficile, qu'il en résulta un retard considérable. De sorte qu'il ne restait plus qu'un quart d'heure de jour quand le 23e *pionniers* atteignit le point en question. C'était juste le temps qu'il eût fallu à la colonne d'attaque pour parvenir au pied de la position qu'il s'agissait d'emporter et qui se trouvait à 1.800 pieds de hauteur.

Baker fut donc obligé d'ajourner l'assaut au lendemain matin à la pointe du jour, et il donna ses ordres en conséquence. Une heure après, d'ailleurs, arrivèrent le demi-bataillon du 67e régiment, les deux compagnies de Gourkhas et les quatre pièces de la batterie de montagne n° 2 qu'on attendait depuis si longtemps, et qui rendirent enfin les forces de la petite colonne numériquement suffisantes, pour attaquer le jour suivant la position ennemie avec toutes chances de succès.

Le soir même Baker expédia un courrier spécial au général Roberts pour lui faire connaître exactement sa

situation et ses projets pour le lendemain. Il lui exposait en même temps combien il serait désirable que des troupes fussent envoyées pour interdire la route du Kohistan à l'ennemi, coupé déjà par la cavalerie de celles de Bamian, Ghazni, et Hazarat-Jat.

Deux heures après le commandant en chef informait Baker qu'il serait considérablement renforcé le lendemain dès les premières heures du jour, parce que l'on s'attendait à voir trois régiments envoyés de Ghazni se joindre à l'ennemi dans la journée. Plus tard cette promesse de renfort fut encore confirmée dans une réponse au premier message de Baker, et Roberts annonçait en même temps à son lieutenant qu'un détachement de cavalerie avec deux pièces d'artillerie à cheval, sous les ordres du brigadier général Gough, serait chargé d'empêcher l'ennemi d'échapper par la route du Kohistan.

En différant au matin suivant l'attaque de la position ennemie, Baker ne se dissimulait pas les inconvénients de cet ajournement. Il craignait fort en effet que l'ennemi ne restât pas dans sa position jusqu'au lendemain et ne lui échappât pendant la nuit. Mais il n'avait pas d'autre alternative, et entre deux maux il devait choisir le moindre. Il fit donc former une bonne ligne d'avant-postes tant sur son front que sur ses derrières, et bivaqua sur le lieu même d'où à l'aube du jour il se proposait de lancer ses colonnes d'assaut.

Les attaques réitérées de Baker, si elles n'avaient pas réussi à déloger complètement l'ennemi de ses

positions, avaient eu tout au moins ce résultat de l'obliger à chercher un abri contre le feu dirigé sur lui. Aussi le versant nord de la crête, celui qui faisait face au général Massy, s'était couvert peu à peu d'une foule considérable contre laquelle le canon aurait eu beau jeu. Malheureusement Massy n'avait pas une seule pièce d'artillerie et ne pouvait rien faire. Sans cette circonstance, l'ennemi eût été pris entre deux feux et, canonnée de chaque côté, la crête étroite où il se trouvait, n'eût pas tardé à devenir intenable. Exemple qui prouve, pour le dire en passant, combien il est indispensable de toujours adjoindre quelques bouches à feu à une troupe de cavalerie.

Il n'est pas mauvais de remarquer aussi que l'ennemi avait toutes ses pièces dirigées du côté de Baker, dont l'artillerie tout à fait insuffisante n'avait pu rien contre elles. Quelques obus arrivant du versant opposé et prenant à dos les Afghans eussent donc produit une diversion des plus heureuses; ils eussent obligé tout au moins une partie des pièces ennemies à tourner leur feu dans cette direction, et Baker en eût été considérablement soulagé.

En définitive les deux généraux auraient ainsi pu coopérer activement l'un avec l'autre, tandis qu'il leur était impossible de s'aider mutuellement. Tout ce que put faire Massy, en voyant que le jour baissait et que Baker ne parviendrait pas à emporter la position avant la nuit, ce fut d'essayer de se mettre en communication avec lui pour connaître ses intentions. Mais l'officier qu'il envoya, avec une faible es-

corte, pour remplir cette mission, ne put parvenir à traverser le dédale de villages et de bois épais qui se trouvaient à la droite et que l'ennemi avait solidement occupés. Reçue de toutes parts à coups de fusil, la petite troupe dut rebrousser chemin.

Obligé de rester ainsi dans un isolement complet et dans l'ignorance de ce que Baker se proposait de faire, Massy dut avant tout songer à la sécurité de sa troupe pour la nuit. L'étendue de terrain qu'il avait occupée dans la journée était beaucoup trop considérable pour être sérieusement surveillée dans l'obscurité. Le pays était couvert de bois épais et constellé d'innombrables villages fortifiés, habités par une population hostile, et d'où, aussitôt que le jour disparut, ne tardèrent pas à partir des coups de fusil dirigés contre les avant-postes anglais, exposés également à une fusillade assez nourrie provenant des hauteurs situées derrière eux et sur leur gauche. En outre le sol, qui présentait des plaines inondées, coupées par des fossés profonds et des levées de terre, était tout à fait impropre à l'action de la cavalerie surtout pendant la nuit. Aussi le général Massy crut-il devoir réunir autour de lui ses escadrons, qu'il fit bivaquer à l'abri de deux enceintes fortifiées, entre les routes qui passent devant Aliabad et Deh-i-Bouri.

De plus, comme tout le portait à croire que l'ennemi n'était nullement disposé à abandonner sans nouveau combat les positions qu'il occupait, et qu'une rude besogne attendait sa cavalerie pour le lendemain, le général anglais désirait vivement faire reposer *les*

hommes et les chevaux, dont beaucoup n'avaient rien mangé depuis le matin. Malheureusement on ne réussit qu'à demi à recueillir les provisions nécesaires, car les paysans, effrayés par les coups de fusil, refusèrent absolument de s'aventurer hors de chez eux après la chute du jour.

Pendant la nuit les vedettes anglaises furent constamment en éveil, et durent même envoyer quelques balles à des gens qui tentèrent de se trop approcher d'elles; si bien que le lendemain matin on retrouva les corps de deux soldats ennemis tués de cette façon; on s'empara même de quelques-uns de leurs mulets, égarés sans doute et qui étaient venus rôder autour du camp britannique.

Revenons maintenant à Baker, que nous avons laissé établissant également son bivac au pied de l'autre versant des hauteurs occupées par les Afghans. Grâce à l'infanterie dont il disposait, le collègue de Massy n'avait pas été réduit pendant la nuit à une attitude aussi passive que le général de cavalerie. Après avoir installé son camp et assuré la sécurité de ses troupes, Baker avait continué d'agir et d'inquiéter l'ennemi. A une heure et demie du matin, une forte patrouille, composée de 100 hommes du 23e *Pionniers* (capitaine Paterson) et de 58 du 92e Highlanders (capitaine Oxley), se dirigea par son ordre vers le camp ennemi. Elle tua quelques Afghans et fit un certain nombre de prisonniers, par lesquels on apprit que la plus grande partie des forces adverses s'étaient dispersées et que les hommes étaient retournés dans leurs villages. Une

petite troupe seulement d'environ 800 hommes, sous les ordres du général Mohamed-Jan-Khan-Wardug, qui commandait la veille l'ensemble des forces, était partie se dirigeant vers l'ouest ; mais on ne put savoir laquelle des trois routes, de Bamian, Ghazni ou Hazarat-Jat, ils avaient prise.

Les renseignements ainsi obtenus parvinrent à quatre heures et demie du matin, c'est-à-dire une heure avant le jour, au général Baker, qui dépêcha immédiatement un cavalier natif au général Massy pour l'informer de cette circonstance. Il savait que son collègue occupait ces trois routes avec sa cavalerie, et il espérait que le corps de Mohamed-Jan ne pourrait lui échapper. Il lui faisait dire en même temps qu'il le soutiendrait avec son infanterie.

Une heure après, lui arrivèrent enfin les renforts envoyés par le général en chef, sous les ordres du brigadier général Macpherson, et qu'il avait si impatiemment attendus la veille. Roberts lui-même parut en ce moment sur le terrain, et les troupes de Macpherson, continuant leur route, se portèrent au secours de la cavalerie.

Malheureusement nous avons vu que celle-ci avait été obligée d'abandonner pendant la nuit les positions qu'elle avait prises pour surveiller les trois routes par où l'ennemi pouvait se retirer. A la pointe du jour Massy put constater que les Afghans avaient profité de l'obscurité pour quitter leurs positions. Il se hâta de faire fouiller les villages voisins pour en assurer l'évacuation ; et quand il apprit par le mes-

sage de Baker, qu'on supposait que les fuyards avaient pris la route de Ghazni, il les y fit poursuivre le plus rapidement possible jusqu'au village de Killa-Kazeh. Mais malgré les recherches les plus actives, qu'il dirigea lui-même, il ne put trouver aucune trace du corps afghan. Tout ce qu'il parvint à savoir, c'est que celui-ci s'était dispersé en une foule de petites bandes par les différents sentiers des montagnes voisines, dans lesquelles sa cavalerie ne pouvait songer à s'aventurer.

Massy informa donc par dépêche héliographique le commandant en chef de sa déconvenue, et il en reçut par la même voie l'ordre de détacher deux escadrons pour battre le pays dans la direction de la route du Kohistan. Ceux-ci pourtant ne purent rien apercevoir des fuyards, ni même recueillir aucun renseignement sur leur compte. Tout ce qu'ils apprirent, c'est que trois régiments de Ghazni étaient attendus ce jour-là à Killa-Sher-Mohamed. Massy s'empressa d'en informer Roberts, en ajoutant qu'il allait se rendre immédiatement sur ce point.

La cavalerie continua donc de parcourir à toute bride la route de Ghazni, fouilla en passant le village d'Urgundi, sans y trouver personne, et atteignit enfin, vers onze heures du matin, le Kotal-i-Takht, à 24 kilomètres environ au delà de Killa-Kazeh. On rattrappa sur ce point une petite troupe de fuyards qui cherchaient à s'esquiver à travers les montagnes, et dont le 5e de cavalerie du Punjab parvint à tuer une vingtaine.

Mais il était impossible d'aller plus loin. La rapidité de la marche et le manque de nourriture avaient complètement épuisé les chevaux. On était encore à 12 ou 13 kilomètres de Killa-Sher-Mohamed; un habitant de ce village affirmait que les débris du corps afghan n'étaient pas parvenus jusque-là, et que l'on n'y avait aucune nouvelle des trois régiments de Ghazni. Le général Massy crut donc suffisant d'envoyer sur ce point, pour vérifier le fait, deux escadrons du 12e cavalerie du Bengale, qui rentrèrent le lendemain matin, après en avoir reconnu l'exactitude.

Il n'y avait plus dès lors qu'à ramener droit au camp cette cavalerie, dont les hommes et les chevaux n'avaient pour la plupart reçu aucune distribution depuis quarante-huit heures. C'est ce que s'empressa de faire Massy, qui, pour abréger sa route, traversa hardiment la ville de Caboul, où il eut ainsi l'honneur de pénétrer le premier. A huit heures et demie du soir la brigade atteignit le campement qu'elle avait quitté la veille au matin. Elle n'avait pour ainsi dire pas combattu, et n'avait par conséquent perdu aucun homme; mais beaucoup de chevaux étaient morts ou devenus impropres au service par suite des fatigues et des privations qu'ils avaient endurées.

De son côté Baker, après avoir constaté la disparition de l'ennemi, s'était emparé du camp que les Afghans avaient abandonné en toute hâte. On y avait trouvé tous leurs bagages et leurs tentes, plus quelques éléphants, chameaux, mulets et chevaux, les

douze canons encore en batterie et tous les tambours des trois régiments réguliers.

Ces trophées recueillis, et les dispositions nécessaires prises pour occuper les hauteurs de Sher-Darwaz, Baker était retourné avec le reste de ses troupes au camp où il avait établi son quartier général et qui commandait la ville de Caboul du côté du sud.

Dans son rapport officiel, le général évalue à 1.500 hommes de troupes régulières et à un nombre égal de paysans armés les forces qu'il avait eu à combattre en cette circonstance. Elles étaient commandées par le général Mohamed-Jan-Khan-Wardug, ayant pour lieutenants les généraux Ameer-Faker-Khan et Shaguzi-Shah-Sawan-Khan.

Grâce aux positions qu'elles occupaient, les troupes britanniques n'avaient là non plus perdu personne, malgré le feu d'artillerie très vif qui par moments avait été dirigé contre elles. Les deux canons de montagne du lieutenant Smith avaient de temps à autre réussi à faire taire partiellement les pièces afghanes; mais la mitrailleuse Gatling n'avait pu rendre absolument aucun service, car le mécanisme s'en était dérangé plusieurs fois pendant la lutte, et il avait fallu renoncer à s'en servir.

Ce renseignement n'est peut-être pas inutile à mentionner en passant, malgré son caractère négatif, comme pouvant contribuer à nous éclairer sur ce qu'on peut attendre, à l'occasion, de ces engins délicats: car, par suite de leur facilité de transport et de leurs

effets d'apparence formidable, on pourrait être un peu trop tenté d'en préconiser l'emploi pour la guerre de montagne et la lutte contre les peuplades peu civilisées.

Un autre point plus intéressant encore, c'est l'emploi si fréquent, par les Anglais, de l'héliographe, dont tous les rapports sont unanimes à louer les avantages et les bons résultats. Cet instru ment si simple et si commode paraît devoir jouer un rôle de plus en plus large à la guerre, où souvent il pourra remplacer utilement le télégraphe électrique, difficile et même impossible à établir quand il s'agit de deux corps comme ceux de Baker et de Massy, séparés par l'adversaire même qu'il s'agit d'attaquer de concert.

Cependant les environs de Caboul se trouvaient entièrement débarrassés d'ennemis; la résistance des Afghans était brisée, et la capitale, que la cavalerie de Massy avait pu traverser sans accident, était vraiment de fait au pouvoir des Anglais. Rien ne s'opposait donc à ce que sir Frederick Roberts en prit solennellement possession, et le 12 octobre il y fit son entrée avec tout l'appareil que comportaient les circonstances.

Les troupes disponibles furent échelonnées le long de la voie que devait suivre le cortège, qui se dirigea vers la porte du Bala-Hissar par la route de Jellalabad. Le 14e lanciers du Bengale, le 28e d'infanterie native, le 23e *pionniers*, une batterie de montagne, le 5e infanterie du Punjab, la 7e compagnie de sapeurs, 2 mitrailleuses Gatling, la batterie C-

3e, le 92e et le 72e Highlanders, la batterie à cheval F-A, et enfin le 67e d'infanterie anglaise, qui s'appuyait à la porte même de la citadelle, formèrent une double haie de sabres nus et de baïonnettes étincelantes sur le passage de Roberts et de son état-major. Six compagnies du 5e Gourkhas, descendues de la crête qu'elles n'avaient cessé de garder depuis la bataille du 8, occupèrent le Bala-Hissar supérieur.

Officiers et soldats avaient naturellement revêtu leurs meilleurs uniformes, et bien que ceux-ci fussent un peu délabrés par les fatigues de cette rude campagne, l'ensemble était vraiment militaire et faisait la meilleure impression. Bientôt les notes sonores de l'hymne national britannique, jetées fièrement au vent par les musiques des régiments, à mesure que le général passait devant chacun d'eux, annoncèrent l'approche du général Roberts; et plus d'un cœur battit sans doute au souvenir de la patrie absente, dont le représentant venait ainsi venger au bout du monde le trépas des braves morts à son service.

Le cortège s'arrêta devant la porte du Bala-Hissar, les troupes présentèrent les armes et l'étendard de la vieille Angleterre, salué par trente et un coups de canon, s'éleva majestueusement dans les airs. Puis une compagnie du 67e, au son d'un joyeux pas redoublé, franchit enfin la porte de la fameuse citadelle, où pénétrèrent à sa suite le général et son état-major. A peine quelques Afghans se montraient-ils dans les boutiques ou sur les portes des maisons ; rien ne vint interrompre la marche des Anglais. On se rendit au

jardin de l'Émir, près des ruines de la résidence. Roberts et ses officiers mirent pied à terre, puis se réunirent à l'étage supérieur d'une sorte de pavillon en bois, d'où l'on dominait toute la ville. C'est là que fut tenu le *durbar*, ou assemblée solennelle, à laquelle tous les chefs et sirdars afghans furent admis. Yakoub-Khan toutefois n'y assistait pas; il était resté au camp britannique, et son héritier présomptif, un enfant de 4 à 5 ans, représenta seul, en cette mémorable circonstance, l'antique famille des souverains de l'Afghanistan. Aussi passa-t-il fort inaperçu au milieu du tumulte général.

Quand enfin tout le monde eut pris place, la séance fut ouverte, et après que la musique du 67e eut fait entendre quelques morceaux pour en rehausser l'éclat, Roberts, prenant la parole, donna lecture de la proclamation que nous reproduisons ci-après, et qui fut immédiatement traduite en persan, phrase par phrase, par un des *mounshis* (secrétaires) du major Hastings, chargé des fontions de *political officer*.

Au peuple de Caboul!

« Dans ma proclamation du 3 octobre (15 du mois de Chawaal), datée de Zarghun-Shahr, j'ai informé le peuple de Caboul qu'une armée anglaise s'avançait pour prendre possession de la ville, et je l'ai averti qu'il ne devait opposer aucune résistance à l'entrée des troupes et à l'autorité de Son Altesse l'Émir.

« Il n'a pas été tenu compte de cet avertissement.

Les troupes sous mes ordres ont atteint Caboul et ont occupé le Bala-Hissar, mais on s'est obstinément efforcé d'arrêter leur marche et les habitants de la ville ont pris une large part à ces tentatives. Ils se sont donc mis en état de révolte contre Son Altesse l'Émir, et ont ajouté un nouveau crime à celui qu'ils avaient déjà commis en aidant au meurtre de l'ambassadeur anglais et de ses compagnons ; acte de lâche trahison qui couvre le peuple afghan d'une honte éternelle.

« Ce ne serait que justice si, pour punir de tels méfaits, la ville de Caboul était maintenant totalement détruite et son nom même effacé pour toujours. Mais le puissant gouvernement de l'Angleterre sait toujours être miséricordieux autant que juste. J'annonce donc aux habitants de Caboul qu'on n'exigera pas d'eux tout entière la réparation des offenses commises, et que la ville sera épargnée.

« Pourtant il est nécessaire qu'ils n'échappent pas à tout châtiment ; et celui-ci doit être tel qu'il soit senti par tous et que le souvenir ne s'en perde pas. Tous les bâtiments de la ville gênants pour l'occupation militaire du Bala-Hissar, la sécurité et le confort des troupes britanniques qui doivent y être logées, seront donc immédiatenant rasés. Puis une lourde amende, dont le montant sera fixé plus tard, devra être payée par tous les habitants de Caboul, proportionnellement à leurs ressources respectives.

« Ce châtiment infligé à la ville entière n'exemptera pas naturellement de peines plus sévères ceux dont

la culpabilité individuelle pourra être ultérieurement prouvée. Les faits de la dernière révolte seront l'objet d'une enquête complète et minutieuse, et tous les individus convaincus d'y avoir pris part seront traités conformément à leurs mérites.

« Je fais en outre savoir à tous que, pour assurer le rétablissement et le maintien de l'ordre, la ville de Caboul et le pays environnant, dans un rayon de dix milles, seront placés sous le régime de la loi martiale. Avec le consentement de Son Altesse l'Émir, un gouverneur militaire de Caboul sera nommé pour rendre la justice et punir sévèrement tous les malfaiteurs. Les habitants de la capitale et des villages environnants sont prévenus par les présentes, qu'ils doivent se soumettre à son autorité.

« Dorénavant le port d'armes dangereuses, telles qu'épées, poignards ou armes à feu, est interdit dans les rues de la ville et jusqu'à une distance de cinq milles de ses portes. Une semaine après la date de cette proclamation, toute personne trouvée en armes dans ces limites pourra être punie de mort.

« Tous individus possédant des objets quelconques ayant appartenu aux membres de l'ambassade anglaise sont requis de les apporter immédiatement au camp britannique. Toute personne qui, malgré cet avis, sera trouvée ultérieurement en possession de tels objets, encourra les plus sévères châtiments.

« De plus, toutes personnes ayant entre leurs mains des armes à feu ou munitions quelconques, distribuées antérieurement aux troupes afghanes ou

prises par ces troupes, sont requises de les présenter. Pour tout fusil fabriqué dans le pays, qu'il se charge par la bouche ou par la culasse, il sera payé la somme de trois roupies; il en sera donné cinq pour tout fusil de fabrication européenne. Quiconque sera trouvé désormais en possession d'armes semblables sera sévèrement puni.

« Enfin je fais savoir que je donnerai une récompense de 50 roupies pour la remise entre nos mains de tout individu, militaire ou civil, ayant pris part à l'attaque de l'ambassade anglaise, et même pour tout renseignement pouvant conduire directement à son arrestation. Pareille somme sera payée pour tout individu ayant combattu contre les troupes britanniques depuis le 3 septembre (15 ramazan) dernier, et par suite s'étant ainsi mis en révolte contre son Altesse l'Émir.

« Les récompenses ci-dessus seront portées à 75 roupies si la personne arrêtée ou livrée est un capitaine ou un officier subalterne de l'armée afghane, et à 120 roupies dans le cas d'un officier supérieur.

« Caboul, au Bala-Hissar, le 12 octobre 1879. »

Nous avons cru devoir reproduire intégralement le texte officiel de ce document, qui servit plus tard de base à la procédure instituée par Roberts pour juger et punir les coupables de participation ou de complicité dans l'affaire du 3 septembre. Quarante jours après l'assassinat de l'infortuné Cavagnari, c'était l'arrêt de ses meurtriers que venait prononcer l'An-

gleterre à quelques pas de l'endroit même où il avait succombé. La lecture en fut écoutée dans le plus profond silence par tous ces hommes dont beaucoup sans doute étaient de ceux qu'on recherchait ; si bien que trois d'entre eux : le Mustaufi Wazir, Yahia Khan et son frère, furent arrêtés séance tenante et mis sous bonne garde, en attendant le résultat de l'enquête dont leur conduite au moment du masacre allait être l'objet. Toute communication avec l'extérieur leur fut immédiatement interdite. Roberts leur expliqua lui-même les motifs de leur arrestation, qui les surprit beaucoup, car rien n'avait transpiré jusqu'au dernier moment des intentions du général à leur endroit. Puis celui-ci, après avoir renvoyé les Sirdars, sortit de la salle et, remontant à cheval, s'éloigna salué par les hourrahs éclatants du 67e.

Bientôt après Roberts quitta de nouveau son camp, accompagné du 14e lanciers du Bengale et de quatre compagnies du 72e Highlanders, pour revenir au Bala-Hissar, dont il voulait faire une visite minutieuse. Il se dirigea vers la partie de l'enceinte que couronnait le palais de l'Émir, simple maison d'ailleurs, un peu mieux bâtie seulement que les autres, dont les fenêtres étaient garnies de carreaux et qui présentait sous quelques autres rapports un aspect européen. Les murailles de la citadelle avaient en cet endroit quarante pieds de haut et une forte épaisseur. Elles étaient construites, suivant l'usage du pays, au moyen de petites briques séchées au soleil. Une compagnie du 72e fut chargée de garder la porte

et s'installa au-dessus, au milieu des tours en ruines qui la défendaient. Les lanciers restèrent au dehors pour surveiller la route.

Le général et le reste de son escorte, s'engagèrent alors dans la rue étroite à laquelle la porte donnait accès, et après une foule de détours arrivèrent à une petite place où six pièces de campagne et six de montagne étaient parquées. C'était une partie du parc d'artillerie afghan, et quelques canonniers avec un trompette était rangés auprès des canons. Ces hommes n'avaient d'ailleurs aucun uniforme et semblaient des paysans fort déguenillés. Ils saluèrent sir Frederick à son passage, et le trompette, embouchant son instrument, en tira quelques sons monotones.

Le commandant en chef, qu'accompagnait le général afghan Daoud-Shah, donna un coup d'œil aux pièces d'artillerie, puis prenant une rue latérale, se dirigea par une étroite allée vers une sorte d'éminence d'où l'on découvrait toute la ville, et où se dressaient les ruines de la résidence britannique.

C'était un grand bâtiment élevé autour d'une cour carrée, de 25 à 30 mètres de côté. Isolé extérieurement au nord et au sud, il n'était séparé à l'est que par une ruelle de huit pieds de large de la maison qui avait servi de logement aux Guides de l'escorte. Les murs restés debout étaient criblés de balles. Une énorme brèche dans celui de la caserne des Guides faisant face à l'arsenal marquait l'emplacement de la porte qu'on avait fait sauter. Cet arsenal, situé

dans le Bala-Hissar supérieur, dominait et commandait les autres bâtiments.

A l'extrémité sud de la résidence, l'étroite ruelle qui la séparait du quartier des Guides s'élargissait et formait une petite place, où l'on découvrit deux fosses, grossièrement indiquées par des pierres placées à la tête. Tout près d'elles le sol s'abaissait brusquement et du haut de cette pente abrupte on apercevait un fossé d'eau stagnante et la plaine de Caboul.

Sur la gauche, une porte obstruée par les décombres conduisait dans la résidence; et le général, pénétrant dans la cour intérieure, put se faire une idée de ce qu'avait été la lutte finale dans laquelle le brave Cavagnari et ses compagnons avaient succombé.

Au sud, dominant la plaine de Caboul, se trouvaient les appartements occupés par l'ambassadeur anglais. C'était une maison à deux étages, dont les murs nus et les pilastres de bois paraissaient encore intacts. Mais elle avait été complètement pillée. Meubles, rideaux, tapis, jusqu'aux chevilles plantées dans les murs, tout avait disparu.

A l'extrémité nord de la cour s'apercevaient les débris d'un bâtiment élevé, sur le toit duquel s'étaient retranchés les défenseurs, et d'où ils avaient dirigé contre les insurgés une fusillade très violente. De cette construction il ne restait plus que les trois murs extérieurs, entourant une masse de débris où l'on remarquait encore les restes carbonisés du bûcher qui avait servi à brûler les cadavres. L'incendie allumé par les révoltés avait achevé son œuvre dans

le bâtiment du nord, mais n'avait pu atteindre les appartements de Cavagnari, situés dans celui du sud.

On voyait encore les meurtrières percées par les Anglais dans les murs de l'étage supérieur. En beaucoup d'endroits des taches de sang, et dans une petite chambre où peut-être plusieurs braves enfermés avaient péri dans les flammes, un amas de cendres et d'ossements fétides.

Le mur du côté est de la cour, qui avait dû fournir aux assaillants un abri très commode, était percé de deux trous pouvant permettre le passage d'un homme. C'était probablement par là qu'une troupe nombreuse d'insurgés avait donné l'assaut, car les contours en étaient criblés de balles tirées évidemment du toit de la résidence. Une fois à l'intérieur, les révoltés avaient pu sans peine incendier le bâtiment.

En un mot, partout les traces d'une lutte acharnée, du pillage et de l'incendie. Pas un seul objet n'était resté dans ces ruines. Ce fut seulement en visitant le palais de l'Émir, qu'on y retrouva le journal de l'infortuné major Cavagnari.

VII

La colonne de Khyber.

Nous avons donné plus haut la composition de la colonne qui, de concert avec celle du général Roberts, devait marcher sur la capitale afghane en passant par la route de la passe de Khyber. Nous avons fait connaître le but qu'elle poursuivait et le résultat qu'on avait eu en vue d'obtenir en la constituant.

Son objectif était également Caboul, et naturellement elle avait aussi intérêt à l'atteindre le plus tôt possible. Toutefois l'urgence était moindre pour elle que pour la colonne de Kouram. Celle-ci suffisait, à la rigueur, pour frapper le premier coup et relever aux yeux des Afghans le prestige de l'Angleterre, un instant compromis par la catastrophe du 3 septembre. La colonne de Khyber n'était destinée qu'à soutenir ultérieurement la première, et surtout à lui assurer une ligne de communications avec l'Inde, quand les neiges auraient bloqué la passe de Chutur-gardan. Mais ce fait ne devait pas se produire avant les premiers jours de décembre, et par conséquent l'on avait du temps devant soi.

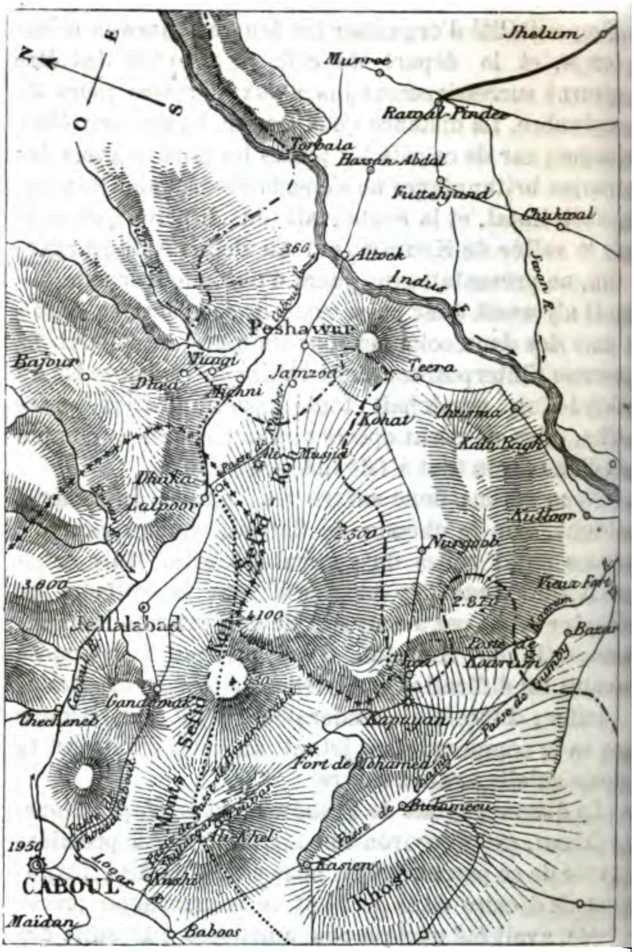
Aussi avait-on concentré, comme nous l'avons dit, toutes les ressources disponibles, en moyens de transport, sur la colonne du général Roberts. Il en résulta

l'impossibilité d'organiser les deux colonnes en même temps, et le départ de celle de Khyber dut être ajourné successivement jusqu'aux derniers jours de septembre. La distance qu'elle avait à parcourir était longue; car de ce côté les postes les plus avancés des troupes britanniques ne s'étendaient pas plus loin que Lundi-Kotal, et la route était plus difficile que celle de la vallée de Kouram, qui au delà du Chuturgardan, ne présentait plus guère d'obstacles sérieux.

Il n'y avait donc pas à compter sur l'arrivée simultanée des deux colonnes sous les murs de Caboul. Et comme l'interposition de la chaîne infranchissable du Sefyd-Koh empêchait toute communication entre elles, elles devaient opérer chacune pour leur compte et d'une façon tout à fait indépendante.

Nous allons donc suivre les troupes du général Bright, sur le chemin de Caboul, comme nous y avons suivi celles du général Roberts. Mais notre récit sera beaucoup plus bref; car la colonne de Khyber n'eut pas à soutenir de combats aussi sérieux que celle de Kouram. C'est presque uniquement contre les difficultés matérielles du terrain qu'elle eut à lutter; difficultés considérables, il est vrai, comme on va le comprendre en jetant un coup d'œil sur la route qu'elle avait à suivre.

La distance totale de Peshawur, base d'opérations, à Caboul, est d'environ 240 kilomètres. La première partie de ce parcours, que nous avons eu déjà l'occasion de décrire dans le récit de la campagne précédente, avait été quelque peu améliorée par suite des



Frontière de l'Afghanistan, et de l'Inde Anglaise

Nouvelle frontière d'après le traité de Gaudamak

Ligne séparant le Kafiristan de l'Afghanistan proprement dit

travaux exécutés au cours même de celle-ci. On y avait dépensé beaucoup de temps et d'argent, et pendant les longues stations qu'avaient faites ses troupes entre Gandamak et la frontière britannique, sir Samuel Browne avait employé de nombreux travailleurs à aplanir, pour ceux qui viendraient après lui, les obstacles que lui-même avait dû surmonter.

Jusqu'à Jellalabad, c'est-à-dire pendant les 160 premiers kilomètres environ, la route était maintenant à peu près partout praticable aux voitures. Mais à partir de ce point, les choses étaient demeurées sensiblement dans l'état primitif. De Jellalabad à Gandamak on avait près de 50 kilomètres à faire sur un sol sablonneux et semé de cailloux, quoique sur bien des points du trajet le fourrage et l'eau se rencontrassent en abondance. La route longeait pendant quelque temps le cours de la Surkh-Ab (rivière rouge), coupait nombre de ses affluents, et traversait plusieurs villages importants, tels que Sultanpour, à 15 kilomètres de Jellalabad, et Futtehabad à 12 kilomètres plus loin.

De Gandamak on se dirige sur Jagdalak, qui en est à 40 et quelques kilomètres. En route on franchit la Surkh-Ab sur un pont, au point dit : Surkh-Pul (pont de la Surkh), à 12 kilomètres de Gandamak. Le cours d'eau est rapide mais n'est pas très profond. Puis on traverse un défilé de 12 kilomètres de longueur dont le passage fut vivement disputé par les Afghans à sir Robert Sale en 1841, et au général

Pollock en 1842. Il est vrai qu'on peut l'éviter par un léger détour vers le nord.

Après Jagdalak, la route, qui n'est qu'un sentier grossier et pierreux, suit en faisant mille détours l'étroite vallée de Peri-Darra ou Val des Fées, dont la direction générale va du sud au nord, et dont la longueur atteint une dizaine de kilomètres. Puis s'infléchissant brusquement à l'ouest, elle se dirige sur le village de Kata-Sang, un peu au delà duquel, elle franchit la rivière du même nom, appelée aussi Panjshir, un des affluents de droite du Caboul-Darya. Il faut encore après cela traverser de même le Barik-Ab (petite rivière), un autre affluent du Tezin et le Tezin lui-même, l'un des principaux affluents du Caboul, qu'il atteint entre les villages de Naghtu et de Sirobi.

Le chemin, coupant ainsi une série de vallées successives, présente une suite de montées et descentes assez abruptes, quoique en général il se maintienne à une hauteur à peu près uniforme de 1.600 à 1.700 mètres au-dessus du niveau de la mer. On peut ensuite marcher droit sur Caboul par la passe de Lattaband et ce qu'on appelle la route de Kafila. Mais pendant 25 ou 30 kilomètres, on ne rencontre ni village ni cours d'eau jusqu'à l'arrivée à Butkak, localité assez importante à 1.900 pieds environ au-dessus du niveau de la mer, et qui n'est plus qu'à vingt et quelques kilomètres de Caboul. On entre alors dans la vallée du Logar, qu'on franchit à Bagrami, et l'on peut atteindre la capitale afghane sans plus rencontrer d'obstacles sé-

rieux et sans avoir traversé cette terrible passe de Khourd-Caboul, à laquelle se rattachaient pour les Anglais de si funèbres souvenirs.

Une autre route conduit encore de Gandamak à Caboul, sans passer par Jagdalak. Elle est au sud de celle que nous venons de décrire et dont elle se détache un peu après Surkh-Pul, entre les villages de Maradana et Marakhel. On passe par ceux de Banda-Mula et de Yagi-Band, et l'on évite ainsi le défilé précédant Jagdalak, dont nous avons parlé plus haut. Mais il faut, en revanche, traverser celui non moins long et beaucoup plus élevé (2.450 mètres) de Karkatcha, point culminant, d'où l'on descend ensuite à Tezin (1.950 mètres) pour remonter jusqu'à plus de 2.250 au Haft-Kotal. La route continue alors de se diriger à l'ouest par les villages de Kubbur-Jabbar, Kila-Jabbar et Kila-Thanna, suit le défilé de Tang-i-Turkaï, et un peu avant d'arriver à celui de Khourd-Caboul, elle tourne brusquement au nord et va rejoindre Butkhak en suivant le cours d'un affluent du Caboul, qui contourne le massif montagneux de Shakh-Baranta.

Nous verrons plus tard comment ces voies diverses furent utilisées par les Anglais lors des opérations ultérieures.

Les retards occasionnés dans la formation et la marche de la colonne de Khyber, par suite du manque de moyens de transport, ne lui permirent pas de s'avancer bien loin avant l'arrivée de Roberts à Caboul; ce fut seulement longtemps après que les deux colonnes parvinrent à se donner la main entre la capi-

tale et Jagdalak, en marchant à la rencontre l'une de l'autre.

Pour aller plus vite, on avait décidé de lancer en avant une colonne mobile très légère, sous les ordres du général Gough, que le général Arbuthnot devait s'efforcer de suivre le plus tôt possible avec le reste des troupes stationnées dans la passe de Khyber. Le général Doran avait la direction supérieure du mouvement, tandis que Bright exerçait le commandement supérieur sur toutes les troupes mobilisées dans cette direction depuis la frontière britannique.

Mais on ne pouvait s'avancer qu'avec précaution dans ces régions, où les attaques des populations indigènes étaient plus à redouter encore que dans la vallée de Kouram. On n'était qu'à Lundi-Kotal et il fallait d'abord atteindre Dhaka ; c'était une première étape de près de 15 kilomètres, et les Anglais devaient s'attendre à y être attaqués par la puissante tribu des Mohmunds, qui s'étaient franchement déclarés contre eux dans les dernières semaines de la précédente campagne. Leur hostilité n'avait pas peu contribué sans doute à déterminer après la paix l'abandon de Dhaka, malgré l'importance stratégique de ce point qui gardait l'entrée de la passe de Khyber. On ne put le réoccuper qu'à la fin de septembre, et le 3 octobre Gough n'était encore qu'à Basawal avec l'avant-garde : un détachement de Guides, le 2e bataillon du 9e d'infanterie anglaise et quatre pièces de montagne. Le gouverneur afghan de Jellalabad, avec qui il s'était mis de suite en relations, lui promettait de l'aider de toutes

façons, et l'on put croire un moment qu'à force d'argent et de négociations on parviendrait à déterminer les tribus indigènes à rester neutres.

Malheureusement ces espérances ne se réalisèrent pas, et presque aussitôt le général Gough fut obligé de se détourner de sa marche pour attaquer Barik-Ab, village situé au nord de la route de Jellalabad, et peuplé par les Chinwarris, l'une des plus puissantes et des plus belliqueuses tribus de la contrée, qui, cette fois, comme à l'époque de la première campagne, se montrait ouvertement hostile aux Anglais.

Bien que cette escarmouche et quelques autres du même genre n'eussent aucune importance militaire, elles n'en contribuèrent pas moins à retarder encore la marche de la colonne de Gough, déjà fort lente par suite de la mauvaise organisation de ses moyens de transport. Aussi, malgré l'énergie et l'ardeur proverbiales de son chef, elle ne put atteindre Jellalabad que le 14 octobre. Son avant-garde y arriva le matin de ce jour-là, et le général lui-même, avec le reste de ses troupes, occupa la ville dans la soirée et le jour suivant. Or on sait qu'à cette date, Caboul était déjà depuis deux ou trois jours au pouvoir des Anglais.

Aussitôt assuré de la possession de ce point d'appui, Gough s'empressa de prendre ses mesures pour continuer sa marche sur Jagdalak et de là sur Caboul. Mais il fallait un certain temps pour cela, et le 17 octobre, Jellalabad n'avait pas encore été dépassé par les forces de la colonne de Khyber. Voici comment ces forces se trouvaient réparties à cette date, qui correspond

sensiblement à celle jusqu'où nous avons conduit le récit des opérations du général Roberts :

Deux escadrons du 10e lanciers du Bengale, avec quatre pièces de la batterie C-3e, quittaient Jellalabad dans la matinée du 17 pour continuer la marche sur Caboul. Après leur départ il restait à Jellalabad le 2e bataillon du 9e d'infanterie anglaise, les Guides, un demi-escadron du 10e lanciers du Bengale, 2 pièces de la batterie C 3e, les 6 pièces de la batterie de montagne du Hazara, 3 compagnies du 24e natif et la 6e compagnie de sapeurs.

Au village d'Ali-Boghan, 12 ou 13 kilomètres en arrière, une compagnie du 24e natif, servait d'escorte au poste héliographique installé en ce point.

Deux autres compagnies du même régiment étaient à Barik-Ab avec un peloton du 10e lanciers du Bengale.

A Basawal, 28 ou 30 kilomètres en arrière de Jellalabad : 2 compagnies du 24e natif, 2 du 12e anglais et 1 du 51e d'infanterie légère britannique, avec un escadron du 3e de cavalerie du Bengale.

A Dhaka enfin, c'est-à-dire à près de 65 kilomètres en arrière de Jellalabad, on trouvait encore le 27e d'infanterie native, 2 pièces de la 11e batterie de la 9e brigade et un peloton du 3e cavalerie du Bengale.

Ainsi se trouvaient échelonnées sur ce long parcours les troupes aux ordres des généraux Gough et Arbuthnot, constituant ce qu'on appelait le corps expéditionnaire de Jellalabad, (*Jellalabad field force*), auquel des corps en arrière constituaient une réserve

(général Doran) qui se prolongeait jusqu'à Peshawur, mais était seulement en voie de se constituer.

Le matin du 17, l'avant-garde sortait donc de Jellalabad pour marcher sur Caboul, dont elle était par conséquent encore au moins à 160 kilomètres, tandis que les dernières troupes stationnées à Dhaka, en avaient plus de 220 à parcourir pour atteindre la capitale de l'Afghanistan.

La marche de cette colonne avait été extrêmement lente. Mais cette lenteur avait surtout, sinon même uniquement, pour cause la pénurie des moyens de transport et le manque des approvisionnements nécessaires; comme en témoignent assez les nombreuses lettres écrites du camp de Basawal, pendant la première moitié du mois d'octobre. Le gouverneur de Jellalabad y était pourtant venu lui-même, le 4 de ce mois, pour offrir ses services au général Gough et promettre aux Anglais toutes les voitures dont il disposait, tous les vivres qu'il possédait et qu'il pourrait recueillir dans les environs. Néanmoins le lendemain 5, on fut obligé de renvoyer toutes les voitures disponibles à Dhaka pour en amener des vivres, et d'adresser des héliogrammes à Lundi-Kotal et à Peshawur, pour demander de suspendre tout envoi de troupes jusqu'à nouvel ordre, parce qu'on serait dans l'impossibilité de les nourrir.

Les habitants du pays n'opposaient pas de résistance aux réquisitions des troupes anglaises, mais ils conservaient une attitude passive et n'allaient pas au-devant des demandes. Il semblait du reste qu'une

grande partie de la population eût quitté les villages, dont les maisons paraissaient abandonnées.

La nature de la route à parcourir augmentait aussi beaucoup les difficultés du service des transports. De Basawal à Barik-Ab et jusqu'à Ali-Boghan, on traversait un désert véritable où se rencontrent seulement de temps à autre quelques bandes de terrain cultivé. Il fallait traîner chariots et voitures sur un sol sablonneux, où le tirage très pénible épuisait les forces des attelages, où souvent l'on n'arrivait pas même à faire un mille anglais (1.609 mètres) à l'heure. Les populations montraient des dispositions généralement pacifiques ; mais on craignait de les irriter à la longue par les réquisitions constantes qu'on était obligé de faire, si bien que tout concourait à rendre lente la marche et précaire la situation, d'une colonne dont le rôle un peu secondaire pour le moment, n'en devait pas moins acquérir peu après une importance capitale. Car si elle ne parvenait pas à établir en temps opportun une communication sûre entre Caboul et l'Inde anglaise, Roberts et ses troupes pouvaient se voir gravement compromis, obligés peut-être d'évacuer précipitamment leur conquête au premier échec, si même ils ne s'y trouvaient pas entièrement bloqués et exposés à un désastre véritable.

VIII

Roberts à Caboul

Le général Roberts avait rempli avec un rare bonheur la première partie de la mission que lui avait confiée l'Angleterre, en le chargeant de venger le meurtre de son représentant. Sans éprouver autre choses que des pertes insignifiantes, il avait eu raison des insurgés, les avait chassés de position en position avec une facilité étonnante, s'était emparé de toute leur artillerie et finalement avait occupé le Bala-Hissar, sur les remparts duquel il venait d'arborer le drapeau britannique.

Mais quoique toute résistance organisée parût ainsi détruite pour le moment; quoique les Ghilzaïs, Kohistanis et autres tribus qui s'étaient réunies pour attaquer les Anglais se fussent dispersés dans leurs villages ; quoique la plupart des personnages influents de Caboul fussent venus faire leur soumission au général, la tâche de celui-ci était loin d'être achevée.

Les Afghans ne sont pas comme les nations civilisées qui, une fois leur armée battue, leur matériel pris, leur capitale occupée, se voient dans la nécessité de se soumettre. L'Émir n'était guère pour eux qu'un souverain nominal, et chaque Sirdar était de fait presque un prince indépendant, gouvernant à son

gré le clan ou la tribu dont il était le chef; despotes turbulents, jaloux, ambitieux, dont la constante rivalité mutuelle faisait seule la force du pouvoir central qui les dominait.

On n'avait guère à craindre de voir les Afghans se soulever contre l'étranger au nom de la patrie envahie. Le sentiment patriotique tel que nous le comprenons leur est totalement inconnu. Le fanatisme religieux excité par leurs mollahs (1) pouvait peut-être les entraîner encore. Mais avec de l'or il était assez aisé d'en venir à bout, car l'avarice est un des principaux traits du caractère afghan; les chefs des tribus sont à qui les paye le mieux, et ils passeraient sans hésitation de la solde de l'Émir à celle du shah de Perse ou de la reine d'Angleterre, pourvu qu'ils y trouvassent leur avantage.

Peu leur importe que leur ennemi d'aujourd'hui soit leur ami de demain, qu'ils aient à combattre avec ou contre leurs parents et leurs proches. La guerre est pour eux non pas une science, mais une industrie; industrie qu'ils exercent d'ailleurs très grossièrement, car ils en ignorent les principes les plus élémentaires.

Nous ne reviendrons pas sur ce que, dans notre précédent récit, nous avons dit de leur tactique et de leur façon toute primitive de combattre. Les derniers événements venaient de justifier amplement l'affirmation faite par sir Harry Lumsden, quand il écrivait, il y a plus de vingt ans, que l'armée entière de l'Afghanistan ne pourrait pas tenir une heure contre une

(1) Prêtres musulmans.

seule brigade de troupes disciplinées bien conduites. Les Anglais pouvaient donc se considérer comme certains d'écraser à l'instant toute tentative de résistance qui eût éclaté contre eux. Les forces ne leur manquaient pas ; le tout était de parvenir à organiser un service de transports assez puissant pour permettre de faire arriver promptement ces forces partout où elles seraient nécessaires.

C'était là le point délicat. On ne pouvait se flatter d'obtenir une pacification immédiate du pays. La possession même de la plupart des villes par des étrangers abhorrés allait entretenir partout une irritation permanente, qui devait se manifester à chaque instant par des actes d'hostilité.

Beaucoup des Sirdars les plus dévoués à l'Émir s'étaient d'ailleurs prononcés contre lui, depuis qu'il semblait avoir identifié sa cause avec celle de l'Angleterre en allant se mettre sous la protection des baïonnettes britanniques. Ils eussent pu consentir à s'allier aux Anglais, ils étaient tout prêts à accepter l'or de l'Angleterre; mais la présence sur leur territoire des troupes anglaises, symbole vivant de la soumission et du joug à eux imposés, ne pouvait être du goût de ces hommes habitués à vivre dans une licence complète, et qui considéraient la répression des crimes ou l'établissement des impôts comme d'insupportables tyrannies.

Ces Sirdars, entourés de leurs partisans, étaient l'âme de la révolte. Soutenus par les soldats de Hérat et du Kohistan, ils avaient arrêté pour un moment

la marche de Roberts à Charasyab. Mis finalement en déroute, ils s'étaient enfuis, mais avaient su échapper à ceux qui les poursuivaient. On savait qu'ils avaient pris la direction de Ghazni, où nous les retrouverons plus tard, et où Roberts eût voulu les devancer au moyen d'une colonne mobile organisée dans ce but. La sécurité de ses communications en dépendait, et celles-ci eurent en effet de nombreuses et vives attaques à subir jusqu'au jour où les neiges, en bloquant la passe du Chuturgardan, vinrent définitivement les interrompre et obligèrent à retirer les postes qui les gardaient.

En attendant, Roberts devait surtout avoir deux préoccupations principales. S'installer solidement dans la capitale, et s'efforcer de donner la main à la colonne de Khyber, pour hâter le jour où des communications ouvertes et bien établies par cette route, lui permettraient de se passer de celle de la vallée de Kouram, qu'il pourrait alors voir sans inquiétude interrompue pendant l'hiver.

La première chose à faire était pour lui d'éclaircir la situation dans laquelle il se trouvait à Caboul, et de se rendre un compte aussi exact que possible, tant de la part prise à l'affaire du 3 septembre par les principaux personnages qui l'entouraient, que des dispositions actuelles dont ils étaient animés.

Le plus énigmatique de ces individus était l'Émir. Malgré l'empressement qu'il avait mis à se rendre au camp britannique, malgré les protestations d'amitié dont il avait accablé les Anglais, Yakoub-Khan

s'était abstenu d'accompagner sir F. Roberts lors de son entrée à Caboul. Il avait prétexté une indisposition et s'était contenté de se faire représenter dans le cortège par son fils, un enfant, et par le général Daoud-Shah.

C'était de sa part la continuation de la même tactique hésitante qu'il pratiquait depuis le commencement et qui lui avait à peu près réussi jusqu'alors. Cette fois il n'en fut pas de même et sa conduite mit tout le monde contre lui. Les Sirdars afghans ne saisirent nullement la distinction que Yakoub prétendait ainsi établir entre sa façon d'agir et celle d'un prétendant qui serait entré dans sa capitale avec l'appui de l'étranger. Et d'autre part les Anglais en conçurent des soupçons qui depuis ne firent que se confirmer. Dès lors le pauvre Émir, abandonné par ses anciens partisans, fut surveillé de près par ses nouveaux amis, et bientôt en vint à concevoir la résolution désespérée d'abdiquer un pouvoir qu'il se sentait de plus en plus impuissant à ressaisir.

Nous reviendrons tout à l'heure sur ce fait et les conséquences qu'il devait entraîner pour les Anglais; mais pour suivre l'ordre chronologique, il nous faut d'abord relater les événements qui l'avaient précédé.

L'un des premiers soins du général Roberts, en prenant possession de Caboul, avait été naturellement d'organiser une recherche minutieuse de toutes les armes et munitions de guerre qui pouvaient se trouver dans les bâtiments publics, et en particulier dans l'arsenal du Bala-Hissar. Le capitaine Shafto, de l'ar-

tillerie royale, chargé de cette mission, s'y était mis sans retard et était en train d'y procéder, quand dans la journée du 16 octobre, à une heure et demie de l'après-midi, une explosion formidable se produisit tout à coup dans le bas d'un magasin du Bala-Hissar supérieur, exactement à l'endroit où les insurgés s'étaient établis pour tirer sur la résidence. Les hommes de garde du 5e Gourkhas, qui se trouvait campé à l'est et tout à côté de ce magasin, furent presque tous tués ainsi que le capitaine Shafto et les artilleurs qui travaillaient avec lui. Le 67e d'infanterie anglaise, campé au nord et plus bas dans le jardin d'été de l'Èmir, perdit également un soldat occupé à faire des signaux sur un mur au-dessus du magasin.

Les troupes quittèrent en toute hâte le Bala-Hissar, emmenant leurs malades et abandonnant leurs tentes et tous leurs effets.

L'émotion bien naturelle causée par cet accident, qui coûtait la vie à une vingtaine d'hommes, était à peine calmée que, vers quatre heures, une nouvelle et plus forte explosion retentit. La violence en fut telle, que deux soldats natifs et plusieurs *followers*, qui se trouvaient pourtant à quelque distance en dehors des portes du Bala-Hissar, furent encore tués sur le coup. Un incendie se déclara aussitôt, qui dura toute la nuit et même le lendemain, accompagné de détonations partielles. Le 67e et le 5e Gourkhas, installés au camp de Siah-Sang, étaient maintenant à l'abri du danger. Mais l'inquiétude n'en était pas moins considérable parmi les Anglais, qui, ne pouvant s'expliquer

la cause de ces explosions successives, se demandèrent un moment si tout le terrain n'avait pas été miné sous leurs pieds ; d'autant plus que toutes les précautions avaient été prises, les portes fermées et soigneusement gardées par des sentinelles qui ne laissaient entrer que les personnes appelées dans les magasins par leur service.

Dans sa première dépêche officielle, Roberts avait immédiatement déclaré qu'il n'avait aucun motif d'attribuer l'explosion à autre chose qu'à un simple accident. Mais en Angleterre on avait peine à y croire ; et cette nouvelle catastrophe alarma vivement le public, en lui prouvant que l'occupation de Caboul, loin de résoudre la question, n'était peut-être que le prélude d'une guerre acharnée, où le fanatisme musulman ne reculerait devant aucun moyen pour venir à bout des Anglais.

S'ils ne disposaient pas des engins perfectionnés que la science moderne permet d'employer quand on veut produire, sans danger pour soi-même, des explosions de cette nature, les Afghans n'étaient pas hommes à reculer devant une mort certaine pour détruire des ennemis exécrés. Pour un fervent disciple de Mahomet, ce devait même sembler un moyen sûr d'entrer au séjour des vrais croyants, que d'y arriver escorté d'une hécatombe d'infidèles. Un tel complot, organisé dans les bazars de la ville, eût trouvé des milliers de volontaires prêts à se sacrifier pour le mettre à exécution, et trop heureux de s'assurer ainsi les félicités éternelles.

La haine religieuse des musulmans de l'Afghanistan

englobe d'ailleurs dans une même réprobation les Sikhs et les Gourkhas, au même titre que les Européens. Le meurtre des uns et des autres constitue à leurs yeux une recette infaillible pour conquérir le paradis. C'est au point qu'un assassin, arrêté un jour sur la frontière du Punjab, avoua tranquillement que, fatigué d'attendre une occasion favorable de poignarder un « Sahib », il s'était décidé à tuer simplement un Hindou. L'acte lui semblait bien un peu moins glorieux aux yeux du monde, mais tout aussi méritoire pour son salut. Or, si le sang d'un infidèle suffit à gagner le ciel, combien l'entrée du séjour bienheureux ne devait-elle pas encore être mieux garantie à qui d'un seul coup en aurait fait périr un millier peut-être?

Du reste, quelques années auparavant, un complot semblable, heureusement découvert à temps, avait failli faire sauter l'arsenal de Peshawur. Un Pathan y fut un jour trouvé enfermé dans un magasin à poudre, sans qu'on pût parvenir à savoir comment il y avait pénétré. Il refusa de s'expliquer sur ses intentions, mais celles-ci parurent telles que le gouvernement comprit enfin le danger d'emmagasiner des munitions de guerre à deux pas d'une ville peuplée de fanatiques, et fit transporter immédiatement à l'arsenal d'Attock la plus grande partie des approvisionnements conservés jusqu'alors à Peshawur.

De même après la prise d'assaut de Kotah, dans l'Inde centrale, lors de la grande insurrection de 1857, on vit sauter des magasins et des batteries après leur

occupation par les troupes anglaises ; et la découverte de longues traînées de poudre habilement disposées ne permit pas d'hésiter sur la cause de ces explosions, qui coûtèrent la vie à un très grand nombre d'officiers et de soldats.

Quoi qu'il en soit, et avant de rechercher les causes véritables de la catastrophe, Roberts s'occupa d'en atténuer les conséquences en s'efforçant d'arrêter les progrès de l'incendie.

Un grand magasin était encore intact, qui contenait disait-on, 250.000 livres de poudre, et dont l'explosion eût pu être désastreuse et causer de grands ravages même dans la ville. Déjà l'on évaluait à 800.000 le nombre des cartouches détruites, sans compter les autres objets. C'était pour l'armée anglaise une perte des plus sérieuses : car, en prévision des événements qui se préparaient, de l'interruption possible des communications pendant l'hiver, la prudence commandait de ne négliger aucune ressource. On parvint enfin, tant bien que mal, à se rendre maître du feu ; mais les bâtiments du Bala-Hissar étaient à peu près entièrement transformés en ruines inhabitables.

Sir Frédérick du reste ne les regrettait guère, et voulait même détruire entièrement cette citadelle, qui ne lui pouvait être d'aucune utilité. Commandée par les hauteurs environnantes, elle n'offrait qu'une position militaire assez mauvaise, et les troupes, réunies maintenant toutes au camp de Siah-Sang, s'y trouvaient beaucoup mieux abritées contre tout danger, et en mesure de faire face à tous les événements.

L'émotion causée par les explosions du Bala-Hissar ne tarda donc pas à se calmer, et la situation fut envisagée de nouveau sous un jour plus favorable. La population semblait obéir assez volontiers aux injonctions faites par le général dans la proclamation que nous avons citée plus haut, et un grand nombre d'armes, fort médiocres il est vrai, étaient livrées chaque jour aux Anglais.

On se rappelle que le jour même de son entrée solennelle à Caboul, lors du grand durbar tenu à cette occasion, sir Frederick Roberts avait déclaré très nettement aux Sirdars afghans son intention bien arrêtée de rechercher et de punir tous ceux qui seraient reconnus coupables d'avoir, plus ou moins directement, participé à l'attaque de la résidence et au massacre des membres de la légation britannique. Nous avons même dit qu'à la fin de la séance, trois personnages influents, sur lesquels pesaient de graves soupçons, avaient été arrêtés au sortir de la salle.

Le général s'empressa de mettre à exécution ses promesses et ses menaces : deux commissions furent instituées par ses ordres dès les premiers jours de l'occupation de la capitale. L'une, spécialement chargée de l'enquête, se composait du colonel Macgregor, du docteur Bellew et d'un indigène nommé Hyat-Khan. L'autre, dite commission militaire et formée des majors Moriarty et Gunness, sous la présidence du brigadier général Dunham Massy, eut pour mission de juger les individus accusés de complicité dans l'affaire du 3 septembre.

Cette dernière commission s'était mise immédiatement à l'œuvre, et dès le 20 octobre elle avait condamné à mort cinq coupables, qui furent pendus le lendemain devant la résidence même, théâtre de leur crime. Le plus marquant de ces condamnés était le kotwal ou magistrat de Caboul, convaincu d'avoir ordonné de jeter les cadavres des Guides par-dessus les murailles du Bala-Hissar, dans les fossés de la citadelle, et d'avoir été l'un des plus actifs organisateurs de la résistance opposée aux Anglais le 6 octobre, au combat de Charasyab.

On exécuta également un autre accusé, nommé Agir-Khan, reconnu coupable d'avoir exposé la tête d'un membre de la mission sur la hauteur qui séparait le Bala-Hissar de la ville.

La troisième victime était le chef de la droite ennemie à Charasyab; la quatrième un mollah qui avait prêché la guerre sainte contre les Anglais. Vinrent enfin une série d'individus condamnés pour complicité dans le massacre ou dans la « rébellion » qui l'avait suivi.

Car c'était toujours ainsi qu'on désignait la lutte engagée contre les Anglais par la population de Caboul et les diverses tribus afghanes. Et l'on croyait qu'en frappant avec promptitude et sévérité les principaux chefs du mouvement, qu'on affectait de présenter comme une révolte contre Yakoub, il serait facile d'y mettre un terme. C'était semble-t-il, une erreur. Car vainement l'on persista dans ce système de répression à outrance - vainement l'on multiplia

les exécutions jusqu'à soulever la réprobation de la pressse étrangère et de la presse anglaise elle-même : Il fallut de longs mois encore aux Anglais pour en finir avec les Afghans.

D'ailleurs il est très probable que tout au moins Roberts ne partageait pas cette illusion. Les Sirdars qu'il avait fait arrêter le jour de l'entrée triomphale n'avaient pas encore été mis en jugement, et il faisait instruire leur procès avec un soin particulier. Car leur complicité semblait de plus en plus devoir être prouvée, et celle de tels personnages, qui touchaient de si près à l'Émir, était de nature à jeter un singulier jour sur la conduite de celui-ci, dont l'innocence commençait enfin à paraître fort peu claire.

A chaque instant se révélaient des faits tendant à démontrer qu'il n'avait pas observé très fidèlement toutes les conditions du traité de Gandamak. L'une d'elles, en effet, proclamait amnistie complète pour tous ceux qui avaient, à un titre quelconque, pris part à la guerre que ce traité avait terminée. Yakoub s'était engagé à n'inquiéter aucun de ses sujets pour le concours qu'il pouvait avoir prêté aux Anglais pendant la campagne. Or plusieurs exemples prouvaient qu'il n'avait tenu aucun compte de cette clause.

Ainsi lors de l'occupation de Khelat-i-Ghilzaï par les troupes britanniques, les chefs des deux clans ghilzaïs, celui des Tokhis et celui des Hotakis, auxquels appartient la population entière de la ville, s'étaient soumis aux Anglais. A peine de retour dans sa capitale, l'Émir les fit mander auprès de lui à Caboul.

Le chef tokhi, Mohamed-Aslam-Khan, refusa d'obéir à cet ordre et s'enfuit dans les montagnes. Moins bien avisé, le chef hotaki, Sadou-Khan, se rendit à Caboul et fut arrêté en y arrivant. Il fut remplacé à Khelat par son propre neveu, Mohamed-Afzul-Khan, qui jadis avait partagé la captivité de Yakoub, et qui maintenant faisait assez froide mine aux Anglais, dans la crainte de subir le même sort que son oncle, si l'Émir était une seconde fois rétabli sur son trône.

Ce sentiment était, du reste, celui de tous les Ghilzaïs; la conviction était générale parmi eux que si Yakoub était restauré, ses premiers actes seraient de tirer vengeance de tous ceux qui se seraient montrés les amis de l'Angleterre. Et pourtant les Anglais venaient officiellement travailler à sa restauration.

Une autre preuve non moins concluante de la mauvaise foi de l'Émir, c'était la conduite qu'il avait tenu vis-à-vis d'Azmatoullah-Khan, chef ghilzaï de Lughman. Celui-ci raconta que le major Cavagnari l'avait mandé à Caboul pour le réconcilier avec Yakoub, et que pendant son absence on avait confisqué toutes les propriétés qu'il possédait à Lughman, à Sorkend et ailleurs. Il se plaignait d'avoir été ainsi ruiné par suite de l'amitié qu'il avait témoignée aux Anglais, et il suppliait ceux-ci de lui faire rendre ses terres et le rang qu'il occupait.

Ajoutons en passant que ce personnage, n'ayant sans doute pas obtenu les réparations qu'il demandait, ne tarda pas à devenir l'un des ennemis les plus acharnés de la cause britannique.

Ce fut sur ces entrefaites que l'Émir abdiqua, comme on l'a dit plus haut. Nous n'avons pas à rechercher ici les motifs de cette résolution, dictée probablement par le sentiment de lassitude et d'impuissance qui l'avait déjà conduit à se jeter dans les bras des Anglais, bien qu'il ne dût pas se sentir vis-à-vis d'eux la conscience parfaitement nette.

Mais quelle que fût la vraie cause de cette détermination de l'Émir, Roberts crut devoir, ne fût-ce que par politesse, l'engager à réfléchir avant de la formuler d'une manière définitive. Yakoub persista. Le général anglais dut alors considérer l'acte comme irrévocable et prendre des mesures pour assurer au moins le maintien nominal de l'autorité qui s'évanouissait ainsi, pendant la durée de l'interrègne qu'on allait avoir inévitablement à traverser.

Avec les troupes britanniques maîtresses de Caboul, les régiments rebelles défaits et dispersés, on n'avait guère à se préoccuper de l'influence que cet événement pouvait exercer pour le moment sur la situation intérieure du pays. En revanche, il avait au moins cette conséquence heureuse, de mettre dans son vrai jour le caractère de l'Émir et de prouver clairement ce qu'on soupçonnait déjà, qu'il ne possédait nullement la force et la fermeté de caractère indispensables pour gouverner un pays comme l'Afghanistan.

Aussi, à ce point de vue, était-ce un avantage de n'avoir plus sur les bras ce fantôme de souverain qu'on se fût cru peut-être obligé de rétablir coûte que coûte sur son trône. Si l'on pouvait lui trouver

un successeur convenable, on serait certainement bien aise plus tard qu'il se fût écarté lui-même. Seulement serait-il facile de trouver ce successeur ? Toute la question était là.

Yakoub avait cela pour lui, d'être le souverain reconnu du pays. Son autorité, si précaire qu'elle fût, n'était, en droit au moins, contestée par personne. Serait-il possible de découvrir quelqu'un non seulement qui fût prêt à prendre sa place, mais dont les titres au pouvoir suprême fussent aussi bien établis auprès de la nation qu'il serait appelé à gouverner? Introniser un prince impopulaire qui n'eût eu d'autre appui que les baïonnettes anglaises, c'eût été recommencer la triste expérience déjà tentée jadis avec le shah Soujah, et dont les résultats déplorables étaient encore présents à la mémoire de tous.

Quand bien même le fils de Yakoub n'eût pas été trop jeune, il devait probablement partager l'impopularité de son père, et il eût été impossible de le faire accepter par les Sirdars influents. On ne devait donc pas plus songer à lui transmettre l'héritage de Yakoub, qu'à nommer directement un successeur à celui-ci.

Pour gouverner l'Afghanistan, il fallait avant tout un homme d'une énergie et d'une vigueur peu ordinaires, et qui fût accepté d'un côté par les Sirdars, de l'autre, par le gouvernement de l'Inde. Le plus sage eût donc été peut-être d'appeler les principaux Sirdars, et particulièrement ceux du grand clan Dourani qui longtemps avait fourni les souverains de l'Afghanistan, à nommer eux-mêmes le futur Émir-

L'unique chose que dût exiger le gouvernement anglais, c'est que le souverain choisi eût à la fois l'intention et le pouvoir de tenir les engagements souscrits par Yakoub vis-à-vis de l'Angleterre.

Il pouvait n'être pas facile de trouver un homme qui satisfît à la fois à ces deux conditions ; mais en tous cas il était clair que Yakoub ne remplissait pas la seconde, et tout portait à croire qu'il n'avait jamais rempli bien sérieusement la première. On se fût vu peut-être contraint de le déposer directement, et mieux valait n'avoir pas à prendre la responsabilité de cette mesure, devant laquelle Roberts n'eût pas sans doute reculé s'il l'avait jugée nécessaire, mais que les populations eussent pu défavorablement interpréter.

Quoi qu'il en soit, une fois le fait accompli, Roberts n'hésita pas à l'annoncer publiquement et à faire connaître aux Afghans les intentions de l'Angleterre, dans la proclamation suivante, publiée par ordre du gouvernement :

« Moi, général Roberts, au nom du gouvernement britannique, je proclame que l'Émir, ayant abdiqué le pouvoir de sa libre volonté, a laissé l'Afghanistan sans chef.

« En conséquence de l'attentat odieux commis sur l'ambassadeur de l'Angleterre et sa suite, le gouvernement anglais a été contraint d'occuper par la force des armes Caboul, la capitale du pays, et de prendre militairement possession de quelques autres parties de l'Afghanistan.

« Le gouvernement anglais ordonne aujourd'hui

que toutes les autorités afghanes, Sirdars et chefs de tribus, continuent à exercer leurs fonctions, en maintenant l'ordre et s'en référant à moi toutes les fois que ce sera nécessaire.

« Le gouvernement anglais veut que le peuple soit traité avec justice et bienveillance, que ses croyances religieuses et ses usages soient respectés.

« Le général saura reconnaître les services des Sirdars qui aideront au maintien de l'ordre. Tous ceux au contraire qui troubleront la paix publique, comme les complices des attaques dirigées contre l'autorité anglaise, recevront le châtiment qu'ils méritent.

« Le gouvernement anglais, après s'être entendu avec les principaux Sirdars, chefs de tribus et autres représentants des intérêts et des désirs des diverses villes et provinces, fera connaître sa volonté relativement aux futures dispositions à prendre pour le bon gouvernement du peuple. »

C'est en ces termes que l'abdication de l'Émir et l'établissement de l'administration britannique furent annoncés dans la capitale et par tout le pays.

Yakoub témoigna le plus grand empressement à se débarrasser des fonctions gouvernementales qu'il exerçait encore nominalement. Seulement il refusait de remettre aux Anglais le produit des taxes, prétendant qu'il constituait sa propriété particulière comme chef des Douranis. En même temps on fut avisé qu'une fugue de sa part était à craindre, ce qui aurait pu amener des complications nouvelles. En conséquence, sa garde fut immédiatement doublée et l'on entoura

sa personne d'une surveillance de plus en plus stricte. D'autant que maintenant on commençait à affirmer très positivement que tout en n'ayant porté aucun secours à l'ambassadeur anglais, il avait su néanmoins parfaitement mettre son trésor personnel à l'abri des attaques des révoltés.

Ainsi se termina misérablement la vie politique de ce prince, un moment si populaire précisément à cause de son énergie et de son intelligence, et qui maintenant faible et débile, s'avouait lui-même incapable de supporter le poids de cette couronne que jadis il avait reconquise pour son père. Révolté plus tard contre celui-ci, qui voulait le dépouiller de son héritage, il avait failli renverser Shere-Ali du trône où il l'avait aidé à remonter. Le vieil Émir avait dû recourir à la ruse pour s'emparer de sa personne, et, ne voyant plus en lui qu'un rival dangereux, l'avait tenu dans une étroite captivité jusqu'au jour où, privé par la mort prématurée d'Abdullah-Jan du fils favori dont il voulait faire son successeur, et vaincu lui-même par les Anglais, il avait rendu la liberté au captif et fait appel à la vigueur de son bras pour rétablir la fortune de l'Afghanistan.

Mais ce jour-là, soit que sa vigueur eût diminué, soit que ses facultés intellectuelles se fussent altérées par suite d'un long confinement, Yakoub ne s'était plus montré que l'ombre de ce qu'il était autrefois. Son ancienne popularité, entièrement évanouie, n'avait pu suffire à empêcher, lors de son avènement au trône, les troubles qui sont en ce pays l'accom-

pagnement presque inévitable de chaque changement de souverain.

Les Kizilbachis de Caboul avaient été les premiers à se soulever; et il fallut, on se le rappelle, bombarder le Chandol pour les réduire. Les Ghilzaïs de Tezin avaient ensuite proclamé leur indépendance, et on n'avait pu les mettre à la raison qu'en détruisant quelques forts sur lesquels ils s'appuyaient.

Sans les Anglais, qui s'étaient ouvertement déclarés pour Yakoub, il est probable que ces troubles auraient pris une extension considérable. Et d'ailleurs ils sont devenus en quelque sorte chroniques en Afghanistan, depuis que la dynastie des Douranis, dont nous allons brièvement résumer l'histoire, a commencé de régner à Caboul.

Du jour où Ahmed-Shah, élu souverain de Candahar, profita de l'anarchie produite par l'assassinat de Nadir-Shah pour jeter les bases d'un royaume douranien, on peut dire que les Émirs afghans ne se sont maintenus sur le trône que par la puissance de leur épée. Au moindre signe de faiblesse de leur part, l'esprit d'intrigue des Orientaux s'est réveillé chez leurs sujets et n'a pas tardé à amener leur chute. On ne pourrait peut-être pas citer un seul Émir qui n'ait été forcé de défendre par les armes la couronne dont il avait hérité.

Ce fut en 1747 qu'Ahmed-Shah se donna le titre pompeux de Shah Douri Douran et entreprit la tâche difficile d'organiser les tribus afghanes et de consolider le royaume d'Afghanistan. Il réserva toutes les

grandes charges de l'État aux hommes de son clan, les Douranis; mais loin de centraliser le pouvoir dans ses mains, il résolut de gouverner les tribus par l'intermédiaire de leurs propres chefs. Ce qu'il voulait avant tout, c'était étendre la domination des Afghans et fonder une nationalité afghane.

Il fit appel à l'amour de la guerre, naturel aux hommes de cette race, et aussitôt après son avènement entama sa carrière de conquêtes. Il se jeta d'abord sur le Punjab, qu'il annexa; puis, se retournant à l'ouest, il méditait de reconquérir Hérat, l'antique berceau de sa race, quand il dut s'arrêter pour étouffer une insurrection qui ne tendait à rien moins qu'à l'assassiner pour lui substituer Nour-Mohammed-Alizaï. Hérat, Meched, Cachmir et même Delhi tombèrent ensuite l'une après l'autre en son pouvoir; mais entre chaque campagne, il lui fallut réprimer des révoltes plus ou moins importantes. Et toujours Ahmed-Shah dut constater que les ennemis intérieurs exigeaient de sa part une attention non moins vigilante que ceux du dehors.

Le Beloutchistan se souleva et les armées afghanes y furent défaites; mais une alliance offensive et défensive mit fin à la guerre. Enfin une dernière campagne dans l'Hindoustan se termina par la victoire décisive de Panniput. Seulement, pendant que les armées de l'Émir triomphaient au delà des frontières, ses adversaires ne restaient pas inactifs au dedans. Les Candahars et les Aïmouks se soulevèrent de nouveau et furent encore battus.

Ahmed-Shah mourut en 1773, après avoir désigné pour successeur son fils Taïmour. Il avait, on peut le dire, fondé la nation afghane; il avait introduit et maintenu l'ordre là où auparavant le désordre et l'anarchie avaient seuls régné. A ce titre, sa mémoire mérite de ne pas périr.

Taïmour-Shah se trouvait à Hérat quand il reçut la nouvelle de la mort de son père; et il apprit en même temps que son frère Suleïman s'était fait proclamer roi à Candahar. Mais Taïmour avait tant de partisans dans le reste du pays, qu'il put s'avancer jusqu'à la capitale sans rencontrer de résistance et s'y faire couronner souverain des Afghans, après avoir fait décapiter son rival.

C'était un homme d'un tout autre tempérament que son père. Loin d'avoir une prédilection pour les hommes de sa propre race, les Douranis, il s'en méfiait beaucoup au contraire, et confia les postes les plus importants de sa cour à des Sirdars des autres clans. Sa garde personnelle était fournie par les Kizilbachis.

Sa politique aussi fut tout l'opposé de la politique paternelle. Il retira le gouvernement des provinces aux chefs des tribus et s'aliéna ainsi leur affection.

Son avènement au trône fut d'ailleurs suivi de l'insurrection traditionnelle. Le Khoraçan, le Sinde, Bokhara, Cachmir et le Séistan se soulevèrent tour à tour, et ces diverses révoltes furent écrasées par la force.

L'intérieur du pays ne resta pas plus tranquille que

ces provinces lointaines. En 1774, un parent de Taïmour, Abdul-Halek-Khan, se mit à la tête d'une insurrection contre lui ; et plus tard, pendant qu'il était à Peshawur, le Sahibzadeh de Choumkounni, qui sans doute ignorait son absence, dirigea contre le Bala-Hissar une attaque en règle, dans l'intention de faire périr Taïmour et de le remplacer par son frère Sikounder. Sa tentative fut déjouée, et Taïmour garda le trône jusqu'à sa mort, survenue en 1794 à Caboul, dont il avait fait sa capitale.

Mais il laissait vingt-trois fils, et de plus il n'avait pas pris la précaution de désigner parmi eux son successeur. Aussi le pays fut-il immédiatement plongé dans l'anarchie la plus complète. Les Sirdars durent procéder à l'élection du souverain. Le fils aîné, Houmayoun, et le second fils, Mahmoud-Mirza, gouverneurs respectivement de Candahar et de Hérat, se trouvaient dans ces provinces éloignées de Caboul et furent par conséquent dans l'impossibilité d'agir sur les Sirdars pour les amener à se prononcer en leur faveur. Le cinquième fils, Zeman-Shah, soutenu par Payndah-Khan, chef barakzaï assez influent, et l'un des plus fidèles conseillers de Taïmour ; soutenu en outre, ce qui valait mieux encore, par le sérail, n'eut pas de peine à se faire élire. Il fit immédiatement enfermer au Bala-Hissar ceux de ses frères qui résidaient à Caboul, à l'exception d'un seul, Shah-Soujah, qui l'accompagna dans son expédition contre Candahar, d'où il parvint à chasser son frère aîné Houmayoun.

Ayant ensuite conclu une alliance avec son autre frère, Mahmoud-Mirza, il retourna dans le nord pour apaiser les révoltes qui venaient d'éclater dans les provinces frontières : le Punjab, le Cachmir, le Sinde, et chez les Ouzbegs. Mais il s'était à peine éloigné de Candahar que Houmayoun se mit de nouveau en révolte ouverte. Zeman-Shah le battit encore et cette fois lui fit crever les yeux.

Il lui fallut alors se retourner contre Mahmoud-Mirza qui, parti de Hérat à la tête d'une armée, revendiquait maintenant ouvertement ses droits au trône. Battu à Ghirichk, Mahmoud se hâta de se soumettre et obtint ainsi son pardon. Toutefois cette soumission était trop prompte pour être sincère, et en effet Mahmoud ne manqua jamais une occasion de se joindre aux ennemis de son frère, que ses cruautés ne tardèrent pas à rendre odieux.

Les Barakzaïs, l'un des clans douranis les plus puissants, épousèrent ouvertement la cause de Mahmoud, qui, fasciné par le caractère audacieux de la politique qu'ils lui proposaient, y adhéra avec enthousiasme. Candahar se déclara pour le prétendant. Tous les clans l'un après l'autre se rangèrent sous ses étendards, et au bout de quelques semaines Zeman-Shah, vaincu et aveuglé à son tour, était enfermé dans les cachots du Bala-Hissar, tandis que Mahmoud devenait Émir d'Afghanistan.

Pourtant l'année de son avènement au trône, la dernière du siècle passé, n'était pas encore écoulée, que Shah-Soujah, frère du monarque déposé, prenait

le titre royal, gagnait à sa cause les tribus de la passe de Khyber et marchait sur la capitale. La défaite qu'il essuya ne le découragea pas.

Les Ghilzaïs, qui jusqu'au règne d'Ahmed-Shah avaient fourni les souverains de Caboul, se soulevèrent à cette époque contre l'Émir, avec l'intention de mettre leur chef Abdul-Rahim sur le trône d'Afghanistan, si longtemps occupé par des Sirdars de leur tribu. La lutte continua, assez décousue, pendant plus d'une année; mais en 1802 Mahmoud réussit à battre complètement les Ghilzaïs, qui depuis lors ont toujours reconnu la suprématie des Douranis.

Toutefois d'autres révoltes éclatèrent en différentes parties du royaume. Les mécontents se tournèrent vers Shah-Soujah, encore en exil à Peshawur, qui s'empressa de répondre à leur appel. En juillet 1803, il marcha sur la capitale, battit Mahmoud-Shah et fut lui-même couronné Émir.

Le nouveau souverain s'efforça immédiatement de consolider sa situation et, marchant sur Candahar, s'empara de la place, où il installa comme gouverneur son neveu Kaïsar-Khan, fils de son frère aveugle Zeman-Shah. Mais ce jeune homme fut le premier à se révolter contre lui, et payant la confiance de son oncle de la plus noire ingratitude, il fit un effort désespéré pour conquérir la couronne.

La lutte dura longtemps, et pendant trois années le destin des combats tint la balance à peu près égale entre les deux rivaux, lorsque Mahmoud-Shah, s'échappant de sa prison, introduisit une complication de

plus dans l'affaire. Il fit même si bien qu'en 1809, ayant rallié tous ses partisans, il parvint à chasser Shah-Soujah à son tour.

Toute cette campagne avait été menée avec une rare vigueur par un Barakzaï nommé Fathi-Khan, qui devint le vizir de Mahmoud et gouverna réellement le pays sous le nom de ce prince parfaitement nul par lui-même. Grâce à l'énergie de ce ministre remarquable, on put croire un instant que les jours d'Ahmed-Shah étaient revenus. Les tribus rebelles furent contraintes à l'obéissance; l'ordre fut rétabli dans les provinces; les lois étaient respectées, la sécurité renaissait.

Mais la puissance même de cet homme amena sa chute. Jaloux de l'influence qu'il exerçait sur leur père, les fils de l'Émir conspirèrent pour le renverser; si bien qu'en 1818, l'un des plus grands hommes que l'Afghanistan ait jamais produits fut lâchement privé de la vue par les fils du monarque qu'il avait rétabli sur le trône.

La vengeance ne se fit pas attendre. Fathi-Khan avait vingt frères, tous d'un caractère énergique comme le sien. Le clan barakzaï répondit avec joie à l'appel qu'ils lui adressèrent, et l'un d'eux, Dost-Mohammed, qui déjà souvent avait donné des preuves d'une grande aptitude à l'art de la guerre, fut mis à la tête d'une armée qui marcha sur Caboul. S'il ne put sauver la vie de son frère, il sut au moins venger sa mort. Mahmoud et ses fils cherchèrent leur salut dans la fuite. Les chefs barakzaïs ramenèrent Shah-Soujah

et l'invitèrent à prendre la couronne; mais peu après il retourna dans son exil à Loudianah.

On choisit alors un autre fils de Taïmour-Shah, qui fut bientôt aussi reconnu incapable de gouverner; et cette tâche revint aux chefs barakzaïs, frères de Fathi-Khan. Ceux-ci ne pouvant se mettre d'accord, une guerre civile éclata. On essaya plusieurs fois d'arranger les affaires en assassinant l'un ou l'autre des frères, et finalement le royaume fut divisé en trois provinces : celle de Candahar, celle de Caboul et celle du Kohistan; Hérat restait au pouvoir de Shah-Mahmoud. Dost-Mohammed, qui avait eu le Kohistan en partage, ne tarda pas à trouver son lot insuffisant, marcha sur Caboul à la tête d'une armée et se rendit maître de cette partie du royaume.

Depuis lors, sauf la répression de quelques insurrections locales, le pays fut tranquille jusqu'en 1834, époque où Shah-Soujah fit sa réapparition sur la scène et chercha à s'emparer de Candahar. Il fut repoussé et retourna chercher un refuge à Loudianah, sur le territoire britannique. Là, comme nous l'avons déjà raconté dans notre récit précédent, il parvint à intéresser à sa cause les Anglais, qui commirent la maladresse d'essayer de le replacer sur le trône dont il s'était rendu indigne par sa faiblesse. Ils espéraient trouver en lui, sans doute, un instrument plus docile dans leurs mains que Dost-Mohammed; lequel comme plus tard son fils Shere-Ali, passait alors pour tout dévoué à la Russie.

Telle fut l'origine de la terrible guerre de 1839, à

laquelle nous avons fait tant de fois allusion. Dost Mohammed, d'abord vaincu, dut se rendre aux Anglais, qui le traitèrent du reste avec tous les égards qu'il méritait. Mais les Afghans ne voulurent pas accepter le souverain imbécile qu'un gouvernement étranger leur avait imposé. Les fils de Dost continuèrent la guerre. Shah-Soujah fut assassiné, les Anglais furent battus, et Dost, mis en liberté, remonta sur le trône, où il resta jusqu'à sa mort, en 1863.

Pendant ces vingt années d'un règne glorieux, ce prince éleva la puissance de l'Afghanistan à une hauteur qu'elle n'avait plus connue depuis le temps d'Ahmed-Shah; il reconquit même la province si enviée de Hérat, et l'incorpora définitivement à ses États. Malheureusement sa mort fut le signal de guerres civiles entre ses fils, dont plusieurs disputèrent avec acharnement la couronne à Shere-Ali, celui qu'il avait choisi pour son successeur.

Dans notre précédent travail (1) nous avons brièvement résumé les principaux évènements de cette période si mouvementée qui dura jusqu'en 1868, et à la suite de laquelle Shere-Ali demeura souverain à peu près incontesté de l'Afghanistan, jusqu'au jour où sa brouille avec l'Angleterre fit fondre sur sa tête l'orage qui devait amener sa chute.

Telles avaient été les destinées de ce royaume d'Afghanistan dont le dernier héritier venait de remettre sa couronne aux mains des Anglais. On voit par cette

(1) *Campagne des Anglais dans l'Afghanistan* (1878-1879). — Paris, Dumaine éditeur.

revue rapide que Yakoub manquait en effet totalement des qualités nécessaires pour la conserver. A son tour il allait prendre le chemin de l'Inde britannique, cette terre d'exil où vivaient encore tant de membres de la première famille douranienne qui avait occupé le trône d'Afghanistan. Le renversement de Shah-Soujah par Dost-Mohammed avait fait passer la couronne des Sadozaïs aux Barakzaïs. La chute de Yakoub pouvait la rendre aux premiers, dont beaucoup servaient dans l'armée anglaise des Indes et avaient fourni maintes preuves de leur dévouement à la cause britannique.

On verra plus tard ce qu'il en advint. Mais il n'était peut-être pas inutile d'esquisser ici à grands traits l'histoire de ce pays, l'un des plus fameux de l'Asie centrale, au moment où, après cent trente-trois ans d'existence, il semblait sur le point de disparaître avec le dernier de ses souverains indépendants.

Roberts se trouvait donc avoir sur les bras, à Caboul, une tâche au moins aussi politique que militaire. Il lui fallait non seulement réorganiser le gouvernement du pays, mais en prendre lui-même la direction, en attendant qu'il trouvât un prince voulant accepter et capable de remplir ces fonctions délicates.

Il avait en outre à continuer l'enquête sur l'affaire du 3 septembre, à rechercher et à punir les coupables que cette enquête faisait découvrir chaque jour. Il avait enfin, par-dessus tout cela, à maintenir l'ordre au milieu d'une population fanatique, qui donnait à chaque instant des preuves de sa turbulence.

C'était déjà bien assez sans doute pour occuper

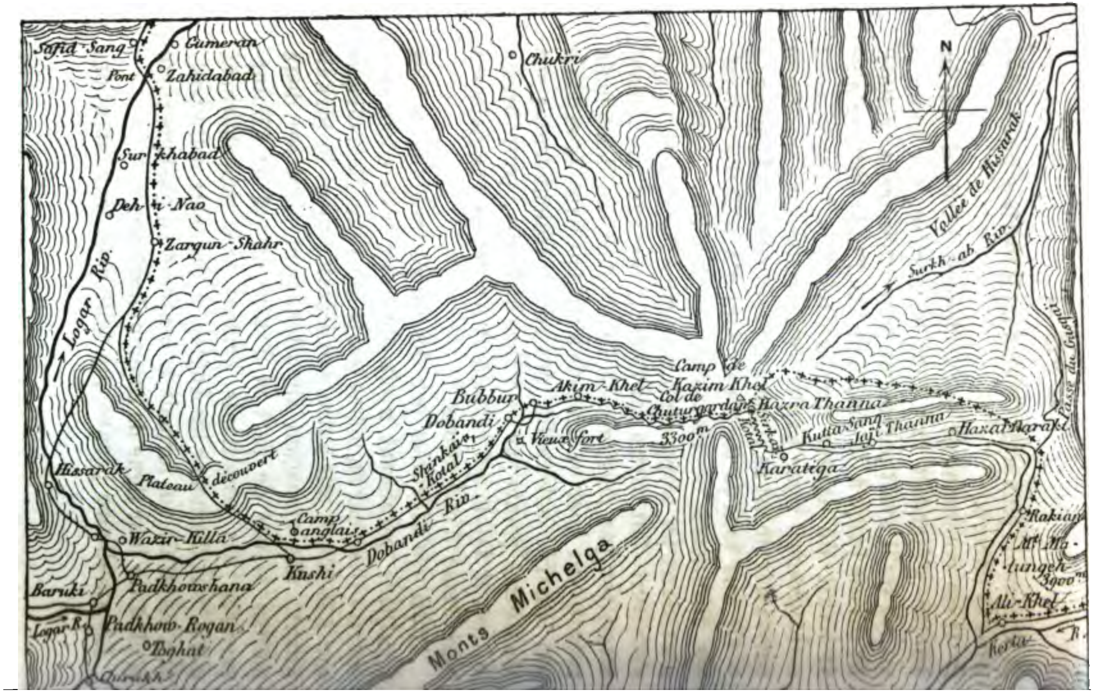
l'homme le plus actif. Cependant Roberts avait d'autres soucis encore.

Il ne commandait pas seulement à Caboul : son autorité s'étendait fort loin en arrière, sur toute la route qu'il avait parcourue pour atteindre la capitale, et même jusqu'à la frontière de l'Inde britannique. Il avait dû laisser derrière lui des troupes assez nombreuses pour garder cette route qui constituait provisoirement sa ligne unique de communications.

Or sur tout ce long parcours d'Ali-Khel à Caboul, les indigènes ne restaient pas inactifs. Ceux qui n'avaient pu s'opposer à la marche des Anglais et qui s'étaient fait battre par devant, venaient maintenant attaquer par derrière ; le 14 octobre, au lendemain même du jour où Roberts avait fait dans la capitale son entrée solennelle, des efforts étaient tentés sur plusieurs points par les tribus afghanes, pour briser le lien si faible qui rattachait les troupes anglaises à leur base d'opérations.

Bien qu'exécutées par des forces irrégulières, ces attaques paraissent avoir été assez bien combinées entre elles ; car en même temps que l'une était dirigée sur Ali-Khel, une autre s'exécutait contre le Sirkaï-Kotal. En menaçant simultanément ainsi ces deux points situés de part et d'autre du col de Chutur-gardan, les assaillants avaient très probablement pour but d'amener les Anglais à dégarnir cette position capitale qui formait le centre et en quelque sorte la clef de leur ligne de communications.

La meilleure preuve que telle était leur intention,


Safid Sang
Gumeran
Pont
Zahidabad
Chukri
N
Sur khabad
Deh i Nao
Zargun Shahr
Vallée de Hissarak
Surkh ab Riv.
Logar Riv.
Camp de
Akim Khel
Kazim Khel
Bubbur
Col de
Chuturgardan
Hazra Thanna
Dobandi
Vieux fort
3300m
Sirkai Kotal
Kutta Sang
Jaji Thanna
Hazar Daraki
Passe du Gusgai
Shankai Kotal
Karatiga
Hissarak
Plateau découvert
Camp anglais
Dobandi Riv.
Wazir Killa
Kushi
Rakian
Padkhowshana
Baruki
Monts Michelga
Logar R.
Padkhow Rogan
Toghat
Ali Khel
Kuria
R.

c'est que le 18 et le 19, lorsqu'ils crurent avoir obtenu ce résultat, ils dirigèrent contre ce dernier point une troisième attaque, des plus violentes, qui heureusement ne réussit pas mieux que les deux autres.

Voici du reste quelques détails sur cette série de petits engagements, qui ne furent pas sans importance, comme on va le voir.

Le 14 octobre, vers cinq heures et demie du matin, alors que la nuit finissait à peine, la garnison du poste d'Ali-Khel fut soudainement réveillée par des cris et des hurlements, auxquels se mêlèrent bientôt quelques coups de fusil. Le jour n'avait pas encore paru, que les ombres du crépuscule s'illuminèrent tout à coup des reflets de la fusillade éclatant sur tous les sommets environnants, sur toutes les positions dominantes d'où l'ennemi apercevait le camp britannique. Bientôt les détonations devinrent plus fréquentes; les balles sifflaient de toutes parts sur la tête des soldats, qui se hâtaient de courir aux armes.

Quand enfin le champ de bataille s'éclaira, les Anglais commencèrent à riposter vivement et rendirent avec usure à l'ennemi les coups qu'ils en avaient reçus. Puis le canon se mit de la partie : trois pièces de 9 établies sur une crête élevée lancèrent quelques obus qui, bien dirigés, ne tardèrent pas, comme de coutume, à porter la confusion parmi les Afghans. Ceux-ci s'enfuirent en désordre et donnèrent alors beau jeu à la cavalerie. Lancés à leur poursuite, les lanciers du Bengale achevèrent de les mettre en

La carte ci-contre est à l'échelle de 1/500000.

déroute. C'était un spectacle curieux à suivre à la lunette, écrit un témoin oculaire. Sur toute la surface d'un plateau découvert assez vaste, qui s'étendait à 700 ou 800 mètres du camp, on apercevait des Afghans courant à perdre haleine, suivis par des cavaliers, la lance en arrêt, qui les joignaient, les dépassaient et, se retournant, les clouaient au sol.

Aussi les pertes des Ghilzaïs, qui venaient de tenter cette aventure, furent-elles relativement considérables. On les évalua à trois ou quatre cents hommes, tandis que celles des Anglais furent, comme toujours en pareil cas, à peu près insignifiantes.

L'affaire du Sirkhaï-Kotal fut un peu plus sérieuse. Ce jour même du 14 octobre, le major Collis avait précisément reçu l'ordre de partir de Chuturgardan avec 100 hommes du 21e régiment, 90 du 3e Sikhs et deux pièces de montagne, pour renforcer le poste du Sirkhaï, qui s'en trouvait à environ 5 kilomètres et dont les abords semblaient menacés. Ce secours ne pouvait arriver plus à propos, puisque l'attaque éclata le jour même. Les assaillants, au nombre de 2.000, renforcés peu après par 2.000 autres, pouvaient gravement mettre en danger la petite garnison du Sirkhaï, malgré la forte position qu'elle occupait. Car si les abords de ce point sont très escarpés, il est dominé malheureusement par les hauteurs environnantes.

Aussi dès que le colonel Noël Money, qui commandait à Chuturgardan, fut, par l'héliographe, informé de cette attaque, il se hâta d'envoyer de nouveaux renforts : 100 hommes du 3e Sikhs, sous le commandement

du major Griffiths. Le major en arrivant trouva Collis en train d'attaquer, avec deux compagnies et ses deux pièces, de gros corps ghilzaïs qui s'étaient rassemblés sur les montagnes du côté du nord. Griffiths lui vint de suite en aide en détachant une compagnie pour menacer les derrières de l'ennemi. Celui-ci, se voyant tourné prit la fuite, poursuivi par les Anglais, qui lui firent éprouver des pertes considérables.

Mais dans l'intervalle une grosse troupe d'assaillants s'était montrée au sud du Sirkhaï, sur la chaîne de hauteurs qui commande la position de ce côté, et une autre bande encore s'était portée sur une hauteur isolée voisine.

A ces adversaires on ne pouvait opposer qu'une seule compagnie du 21e régiment, contre laquelle les Afghans semblaient vouloir concentrer toutes leurs forces pour l'écraser. La situation était critique. Heureusement Griffiths put encore envoyer une compagnie pour protéger son flanc, et il combina de suite une action d'ensemble avec le major Collis.

Ce dernier reçut ordre de réunir les troupes qui avaient repoussé la première attaque; de rallier la compagnie primitivement détachée et de porter tout ce monde en avant, sous la protection de 100 hommes du 3e Sikhs et des deux pièces chargées de couvrir le flanc droit. Malheureusement cette manœuvre ne put s'exécuter assez vite, et l'ennemi devenait tellement pressant que le moindre retard pouvait être fatal.

Le major Griffiths n'hésita pas alors à faire avancer

seule la compagnie du 21e, soutenue par la compagnie flanquante et les deux canons. Bientôt l'on en vint à la baïonnette et l'ennemi, fut chassé rapidement et poursuivi jusqu'à ce que la difficulté même du terrain obligeât les Anglais à suspendre leur mouvement en avant.

Les Afghans prirent alors une nouvelle position sur le sommet d'une crête escarpée où ils s'abritèrent derrière des parapets, tandis que le major Griffiths, ayant fait ramener les pièces d'artillerie derrière la compagnie du 21e, s'arrêtait pour attendre le major Collis. Ce temps d'arrêt enhardit l'ennemi, qui se lança de nouveau à l'attaque l'épée à la main, mais fut repoussé par les feux croisés de l'infanterie anglaise. Puis Collis arrivant enfin et se plaçant avec ses officiers en tête de la colonne, on reprit l'offensive avec toutes les forces réunies. Une charge à la baïonnette chassa les Ghilzaïs de leurs retranchements et les fit céder sur toute la ligne.

On les poursuivit pendant près de deux kilomètres, et le feu des 250 fantassins, joint à celui très efficace de l'artillerie, acheva de les disperser totalement.

L'affaire n'avait coûté aux Anglais que quelques hommes, dont malheureusement un officier. Les Afghans n'avaient guère perdu qu'une cinquantaine des leurs, sans doute parce qu'ils avaient combattu presque toujours à l'abri de retranchements improvisés ou d'obstacles naturels. Cependant la lutte avait été longue et fort vive.

Elle ne le fut pas moins au camp même de Chutur-

gardan, que les Ghilzaïs essayèrent également d'enlever.

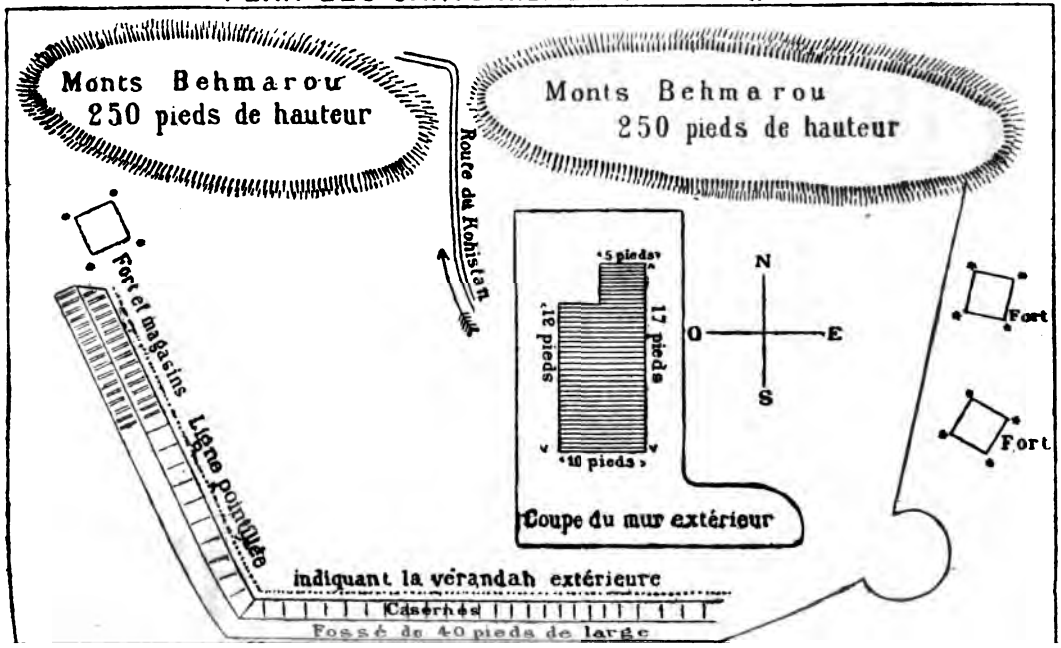
Leur première attaque, exécutée le 14, fut repoussée; mais elle avait occasionné une telle dépense de munitions au colonel Noël Money, qu'il crut devoir évacuer les positions les plus avancées et se tenir sur la défensive.

Il ne tarda pas alors à se trouver assiégé et bloqué par des forces très nombreuses, évaluées à 10.000 et même à 17.000 individus, dont 300 ou 400 soldats réguliers, armés de fusils Snider et Enfield. Le 17 même, une députation lui fut envoyée par les tribus pour l'inviter à se rendre. Il répondit à ces délégués de s'adresser à Caboul; ce que voyant, les Afghans se préparèrent à livrer un grand assaut le 19. Ils se croyaient si sûrs du succès qu'ils avaient, dit-on, fait venir 200 de leurs femmes pour être témoins de leur triomphe.

La situation du colonel Money était fort critique; abandonné à ses propres forces, il eût peut-être essuyé un véritable désastre. Mais bientôt il fut rassuré en recevant par héliographe, la nouvelle de l'arrivée à Kushi de la brigade Hugh Gough, que Roberts, craignant pour ses communications, avait envoyée sur ce point.

Certain alors d'être promptement soutenu et renforcé, le défenseur de Chuturgardan n'hésita plus à prendre hardiment l'offensive. N'ayant plus à ménager ses munitions, il cribla l'ennemi de balles et d'obus et l'obligea à fuir en désordre, en abandonnant une centaine de morts et de blessés. Le lendemain 20,

PLAN DES CANTONNEMENTS DE SHIRPOUR



le général Hugh Gough faisait sa jonction avec lui.

La position de Chuturgardan fut alors complètement abandonnée; une partie de la garnison rétrograda sur Ali-Khel; l'autre se joignit à la brigade Hugh Gough et retourna avec elle à Caboul.

Sir F. Roberts avait en effet résolu de renoncer dès ce moment à maintenir ouverte cette route de la vallée de Kouram, que les neiges ne devaient pas tarder d'ailleurs à rendre impraticable. Il jugeait inutile d'imposer à ses troupes cette pénible tâche, et préférait concentrer toutes les ressources dont il disposait à faciliter l'ouverture des communications par la voie de la passe de Khyber, en allant au-devant des troupes du général Bright, qui progressaient toujours, quoique assez lentement, dans cette direction, et dont l'avant-garde occupa Gandamak le 22.

Du reste Roberts commençait dès lors ses préparatifs pour passer l'hiver à Caboul. Il faisait continuer la démolition du Bala-Hissar, qu'il se proposait d'abandonner, et il s'occupait d'installer ses troupes en dehors de la ville, dans les cantonnements de Sherpour, qu'il avait fait remettre en état.

La position exacte de ces cantonnements de Sherpour ou Shirpouls est indiquée sur la carte de la page 180. Nous en donnons ici un plan à grande échelle publié par la *Gazette de Bombay*, à qui nous en empruntons également la description.

A moins de deux milles, c'est-à-dire à environ trois kilomètres au nord de Caboul, se trouve la chaîne des monts Behmarou, qui consiste surtout en deux groupes

de hauteurs formant une ligne exactement dirigée de l'est à l'ouest. Ligne de 1.500 à 1.600 mètres de longueur, de 250 pieds de haut, très nettement indiquée, aux deux bouts de laquelle s'appuient les extrémités d'un contour polygonal constitué par une suite de casernes fort bien construites. Ces casernes, toutes neuves, s'étendaient ainsi sur une longueur de près de 1.800 mètres, présentant une série de chambres de 13 pieds de large, devant lesquelles courait du côté interne une véranda extérieure des mêmes dimensions. Sans même occuper celle-ci, on pouvait loger dans ces bâtiments environ 5.500 Européens; quoique à l'une des extrémités ces constructions eussent été détruites sur une longueur de près de 200 mètres, par l'explosion d'un magasin à poudre qu'avaient fait sauter les troupes révoltées de l'Émir, en quittant les cantonnements de Shrepour pour aller occuper les hauteurs au-dessus de Caboul. Le toit de cette immense ligne de casernes était bordé d'un parapet sur toute sa longueur; et à 40 pieds au delà, du côté de Caboul, s'élevait un mur en terre, haut et très épais, organisé pour la défensive et qu'il eût été impossible d'attaquer sans artillerie. Ce mur était percé de larges portes d'entrée, distantes d'environ 400 mètres les unes des autres.

Ces casernes, construites en charpente et très solidement, avaient dû coûter une somme considérable. Il avait fallu apporter tout le bois nécessaire des défilés de Hazardarakht et de Chuturgardan, car le bois est très rare aux environs de Caboul. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit autour de la capi-

tale que des montagnes entièrement dépouillées des forêts qui les recouvraient jadis, et où l'on ne rencontre plus aujourd'hui un buisson, à peine une touffe d'herbe. Chacune d'elles semble un tas de cailloux amoncelés, de roches nues et désolées, et le même aspect se prolonge jusqu'au Chuturgardan et tout le long du défilé de Dobandi.

Comme on peut le voir sur le croquis, les casernes étaient restées inachevées vers l'extrémité est. Mais de ce côté le rempart était extérieurement protégé par deux forts capables de contenir chacun 200 hommes. Un troisième fort semblable s'aperçoit à l'autre bout.

Le terrain renfermé entre cette longue ligne de casernes fortifiées et les monts Behmarou, est parfaitement nivelé et horizontal. Il est même très bien cultivé et traversé en son milieu par un large canal, d'où se détachent de 100 mètres en 100 mètres une série de petits canaux d'irrigation.

Au pied d'une des hauteurs, l'ancien Émir Shere-Ali avait commencé à se construire un nouveau palais; mais le travail avait été abandonné lorsque les murs s'élevaient à peine à 10 pieds au-dessus du sol. Cet emplacement, qui formait un carré d'environ 100 mètres de côté, fut affecté au campement du 5e Gourkhas, dont les hommes établirent leurs huttes en les adossant de part et d'autre au mur d'enceinte, ce qui en simplifia beaucoup la construction.

Du reste des approvisionnements considérables d'excellent bois de charpente étaient entassés dans les can-

tonnements. On avait donc sous la main tous les matériaux nécessaires pour compléter ou réparer les casernes destinées aux Européens et confectionner les huttes des régiments natifs; de plus c'était du combustible assuré pour la saison d'hiver.

Enfin Roberts s'empressa de faire accumuler par l'intendance des provisions de toute espèce dans la portion des casernes qu'il transforma en magasins. Il achetait, en payant largement, tous les vivres qu'il trouvait, et les indigènes lui en apportaient en abondance. Il dépensait en moyenne 20.000 roupies (50.000 fr.) par jour.

C'est ainsi que le général anglais prenait dès le début toutes ses mesures pour être en état de se maintenir à Caboul jusqu'au retour de la belle saison; même si les troupes de Bright ne parvenaient pas à le rejoindre auparavant, et à lui rouvrir des communications avec l'Inde par la route de la passe de Khyber. On ne tarda pas à voir combien il fut heureux pour lui de s'être préparé d'avance à tout événement.

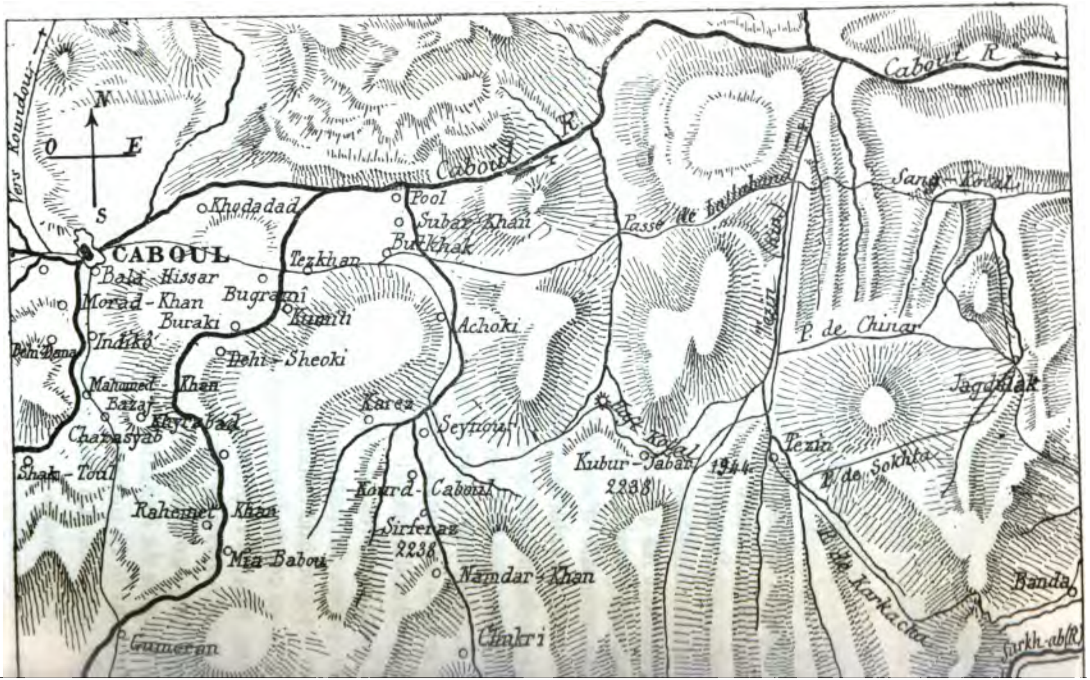
IX

Préparatifs d'hivernage à Caboul.

Nous avons vu dans le chapitre précédent que Roberts s'était décidé à passer l'hiver à Caboul, et qu'il avait même renoncé de suite à maintenir ses communications avec l'Inde par la vallée de Kouram, pendant les quelques semaines où la saison lui aurait encore permis de le faire. Mais en même temps il se préoccupait d'accélérer l'ouverture de la voie qui devait remplacer celle-ci, et sur laquelle s'acheminait la colonne du général Bright avec une lenteur dont nous avons fait connaître les motifs.

Le général Charles Gough qui commandait l'avant-garde des troupes de Bright, n'avait pu encore dépasser Gandamak. Il était donc encore au moins à 150 kilomètres de Caboul, en prenant par Jagdalak, la passe de Lattaband et Butkhak. Roberts résolut d'envoyer une colonne à sa rencontre.

Il en confia le commandement au général Macpherson, auquel il donna le 67e d'infanterie anglaise, le 23e *pionniers,* le 28e d'infanterie native, deux pièces de campagne, une batterie de montagne et le 12e de cavalerie du Bengale. Ces troupes se mirent en mouvement le 1er novembre au matin, dans la direction de Jagdalak. La saison était encore favorable et la


Vers Koundouz
N
O
E
S
CABOUL
Bala-Hissar
Morad-Khan
Indiko
Mahamed-Khan
Bazaj
Charasyab
Shah-Toul
Khodadad
Tezkhan
Bugrami
Buraki
Kumili
Dehi-Sheoki
Khyrabad
Rahemet Khan
Mia-Babou
Gumeran
Pool
Subar-Khan
Butkhak
Caboul R.
Achoki
Karez
Seytnou
Kourd-Caboul
Sirferaz
2238
Namdar-Khan
Chakri
Passe de Jallalabad
Haft Kotal
Kubur-Jabar
2238
1944
Tezin
P. de Chinar
P. de Sokhta
R. de Karkacha
Sang-Kotal
Jagdallak
Caboul R.
Banda
Surkh-ab R.

température assez douce pendant la journée; mais la nuit le froid sévissait déjà et il gelait à plus d'un centimètre d'épaisseur.

Roberts concentra ensuite tout ce qu'il lui restait de troupes dans les cantonnements de Sherpour, où il se rendit lui-même pour s'assurer de leur installation. La position occupée jusqu'alors sur les monts Siah-Sang, fut même abandonnée.

Puis, tout paraissant tranquille à Caboul, il crut pouvoir sans inconvénient s'en absenter pour quelques jours et rejoignit Macpherson à Butkhak, afin de reconnaître par lui-même le pays environnant et les routes qui pouvaient conduire au-devant de la colonne de Bright.

En avant de Butkhak, trois routes se présentaient. La première, celle de Lattaband, avait été reconnue dès le 2 novembre, sur une distance de 23 kilomètres, c'est-à-dire jusqu'au cours du Tazin. On la trouva découverte, avec quelques montées et descentes causées par les contreforts des montagnes qu'elle était obligée de franchir; pas de défilés étroits, sauf le col fort élevé de Lattaband.

La seconde route était celle de Chinari, sorte de traverse ou raccourci s'embranchant sur la route de Khourd-Caboul, mais qui présentait une passe très étroite entre deux rangées de rochers fort élevés.

La troisième enfin était la route de Khourd-Caboul elle-même, la plus habituelle, qu'on reconnut le 3 novembre. Elle avait le grand défaut de traverser

La carte ci-contre est à l'échelle de 1/500000.

le défilé très difficile de Khourd-Caboul. On constata bien la possibilité de tourner celui-ci par le sentier dit de Gospand-Darra, où l'on pouvait à la rigueur faire passer de la cavalerie et des canons de montagne. Mais malgré cela, et bien qu'au delà le chemin parût assez facilement praticable, on renonça à en faire usage.

On choisit les deux routes de Lattaband et de Chinari, dont l'ensemble parut fournir la voie la meilleure et surtout la plus susceptible d'être améliorée de manière à permettre le passage facile de l'artillerie. Macpherson reçut donc l'ordre de s'avancer dans la direction de Jagdalak, tandis que sir F. Roberts retournait à Caboul.

En même temps la brigade du général Charles Gough, qui formait l'avant-garde de la colonne de Bright, partait de Gandamak et marchait en sens opposé, en traversant la passe de Jagdalak. La rencontre eut lieu le 7, à Kata-Sang, entre l'avant-garde de Macpherson et une colonne volante que Bright commandait lui-même. Ce dernier retourna le 9 à Gandamak.

Un grand nombre de chefs des principaux villages accompagnaient l'état-major de Macpherson, de sorte qu'il ne rencontra aucune résistance. La colonne de Bright n'en éprouva d'ailleurs pas davantage. Les seules difficultés qu'elle eut à vaincre furent celles provenant de la route qu'elle avait à parcourir et qui n'était pas des plus aisées.

De Gandamak à Surkh-Pul (pont de la Surkh-ab), point sur lequel on se dirigea tout d'abord directe-

ment, il y a environ de 16 à 17 kilomètres. On commence par suivre pendant les deux premiers kilomètres le lit d'une série de petits ruisseaux, larges mais sans profondeur, parsemés de cailloux de toutes formes et de toutes dimensions, sur lesquels le pied de l'homme et des animaux ne se pose qu'à grand peine.

On descend alors par une pente très rapide dans le lit d'un cours d'eau un peu plus considérable, la Kata, qu'on franchit et sur l'autre rive duquel, on trouve un plateau à peu près de niveau, puis une autre rivière à traverser.

Le chemin monte alors jusqu'au premier col, ou ligne de partage des eaux entre les affluents de gauche de la Kata et les affluents de droite de la Surkh-ab, puis redescend graduellement jusqu'à cette dernière rivière.

Les Anglais avaient déjà parcouru cette route quelques mois auparavant, en se portant à la rencontre de Yakoub qui venait signer le traité de Gandamak. Mais c'était en une autre saison et dans d'autres circonstances. Aussi l'impression qu'elle leur fit fut-elle maintenant quelque peu différente. La vallée de Gandamak n'était plus riante en novembre comme en mai, et les hauteurs qui ferment l'horizon de toutes parts, leur parurent cette fois plus nues et désolées que grandioses et poétiques.

De même il est probable que la vue des débris de la pyramide grossière marquant l'endroit où la première armée de Caboul fit tête à l'ennemi pour la dernière fois, ne leur inspira plus les mêmes pensées.

Quoi qu'il en soit, on arriva au pont de la Surkh-ab

(rivière rouge), pont très antique et dont on fait remonter la construction à Ali-Mardad. Il était en assez mauvais état, quoique debout encore. Sur la rive gauche notamment, des éboulements avaient entraîné la chute du parapet et d'une partie de la chaussée, si bien qu'il ne restait plus de ce côté qu'un étroit passage de dix pieds à peine et assez peu sûr.

Immédiatement en amont de ce pont, la rivière traverse une gorge étroite et profonde, entre deux rives formées de rochers escarpés qui constituent l'un des plus jolis coins de paysage de ce triste pays. Le courant est très rapide et les eaux bouillonnant sur les pierres faisaient, la nuit surtout, un tel tapage qu'on eût pu se croire dans le voisinage d'un fleuve puissant. Mais la profondeur était assez faible pour permettre un passage à gué en aval du pont, qu'il ne fut pas possible d'utiliser pour les chevaux et les bêtes de somme.

Le camp fut installé sur un terrain momentanément abandonné par les eaux, entouré de hauteurs formidables, qui le dominaient de tous côtés; particulièrement au nord, où les rochers se dressaient à pic à une hauteur de mille pieds. Des postes furent placés sur les montagnes du sud et de l'ouest.

Après avoir quitté la Surkh-ab, on franchit un petit affluent de cette rivière et l'on gravit ensuite par un sentier rocailleux, aussi rapide qu'étroit, les flancs de la hauteur qui forme la face occidentale de l'amphithéâtre de montagnes au milieu duquel on se trouvait. Ce fut la partie la plus difficile de tout le voyage.

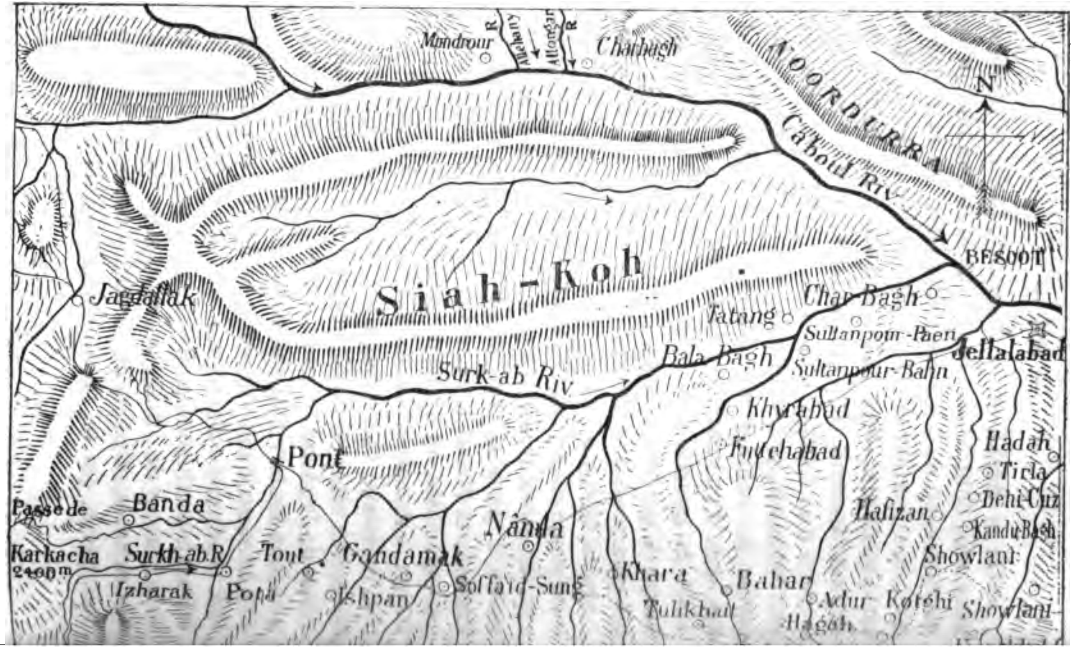
Entre la Surkh-ab et Jagdalak, la route traverse deux cols, dont le premier, celui de Bezwandaï qu'on rencontre à 6 ou 7 kilomètres environ de la rivière, est à une hauteur de 5.000 pieds, c'est-à-dire de 400 à 500 pieds plus élevé que Gandamak. Du haut de ce col, on aperçoit celui de Jagdalak, se découpant sur le ciel à une distance d'une dizaine de kilomètres ; et tout l'espace intermédiaire apparaît rempli d'un dédale confus de collines aux sommets arrondis, formant une série d'ondulations graduelles.

Sur la gauche se dresse le Sefid-Koh (montagne blanche), qui ferme l'horizon, tandis qu'à droite, et un peu plus près, une haute crête semble courir parallèlement à la route.

Du sommet du col de Jagdalak, au contraire, on voit, en se retournant vers Gandamak, le paysage s'étendre à perte de vue jusque dans les brumes du lointain. A l'ouest le regard se heurte à une énorme hauteur isolée, en forme de dôme.

Cinq kilomètres au delà du col, en suivant le lit d'un ruisseau, l'on atteignit enfin l'emplacement du camp, sur une élévation de terrain qui dominait le village de Jagdalak, dont le nom rappelait à toutes les mémoires les terribles désastres de 1842.

Ce hameau, d'une vingtaine de maisons tout au plus, était le premier qu'on rencontrât depuis le passage de la Surkh-ab. C'est assez dire combien ce pays est désert et nu. Autour du village pourtant s'apercevaient quelques cultures, et même un véritable bosquet de mûriers assez beaux, qui lui faisait comme un nid verdoyant.


NOORDURRA
N
Mandrour
Allehany R
Allongar R
Charbagh
Cabool Riv.
BESOOT
Siah-Koh
Jagdallak
Char Bagh
Tatang
Sultanpour-Paen
Jellalabad
Bala Bagh
Sultanpour-Bala
Surk-ab Riv.
Khyrabad
Futtehabad
Pont
Hadah
Tirla
Dehi-Guz
Kandu Bagh
Hafizan
Passe de Karkacha 2400m
Banda
Surkh-ab R.
Tout
Gandamak
Nânda
Showlani
Izharak
Pota
Ishpan
Soffaid-Sung
Khara
Bahar
Tulikhail
Adur
Hagah
Kotchi
Showlani

Il fallut ensuite entrer dans la passe de Jagdalak, qui justifia pleinement sa sinistre réputation. C'est un terrible défilé de près de 5 kilomètres de long, et qui n'a pas en moyenne plus de 40 pieds de large. Sur son parcours on rencontre même trois *portes* ou rétrécissements, de 6 à 10 pieds de largeur tout au plus. Les rocs de part et d'autre, se dressent presque perpendiculairement; les couches de terrain, relevées au point d'être absolument verticales, paraissent à peine reliées entre elles, comme s'il devait suffire du moindre effort pour en amener l'écroulement. Par endroits, même, des rochers isolés, debout sur l'une de leurs extrémités, s'élèvent à 150 pieds de hauteur.

Pas d'autre route que le lit des torrents où les soldats marchaient avec de l'eau jusqu'à la cheville.

On ne fit du reste passer par le défilé que les bagages avec leur escorte; le gros des troupes prit un chemin nouvellement tracé à travers les hauteurs.

On conçoit assez combien un pareil passage eût été facile à défendre. Heureusement l'on n'éprouva aucune résistance et l'on arriva même à Kata-Sang, non seulement sans avoir tiré un coup de fusil, mais sans qu'aucun objet eût été volé ou perdu pendant la marche.

C'est en ce point qu'on rencontra Macpherson comme nous l'avons dit. Du reste il recula presque immédiatement jusqu'au fort d'Esak-Bala, car la place manquait à Kata-Sang pour y installer tout le monde. Et bientôt même des ordres arrivèrent lui prescrivant de reprendre la route de Caboul.

La carte ci-contre est à l'échelle de 1/500000.

Dans l'autre sens les troupes rétrogradèrent également jusqu'à Jagdalak, où fut laissé seulement le colonel Jenkins, du corps des Guides, qui, outre ce régiment d'élite, conserva près de lui le 2e Gourkhas et la batterie de montagne du Hazara. Il devait, avec ce peu de monde, garder toute la route entre Jagdalak et la Surkh-ab.

Le brigadier général Charles Gough restait à Gandamak avec sa brigade : 9e d'infanterie anglaise, 24e d'infanterie native et 12e lanciers du Bengale.

Enfin, la 2e brigade de la division Bright devait tenir toute la ligne des communications depuis Gandamak par Jellalabad jusqu'à Lundi-Kotal. Le quartier général de la division restait provisoirement à Gandamak.

On renonçait entièrement à garder l'intervalle entre Jagdalak et Caboul, comptant que le seul fait d'avoir opéré la jonction et d'y avoir montré les armes britanniques suffirait à maintenir le passage ouvert pour les communications postales, les seules dont on eût besoin.

C'était peut-être une espérance un peu téméraire; et en tous cas il était évident que pour atteindre ce résultat, il faudrait nécessairement conclure des arrangements avec les chefs ghilzaïs, si l'on voulait assurer le transport des lettres, car des messagers européens n'auraient pu s'y hasarder que sous bonne escorte.

Il est probable que si le général Roberts résolut ainsi de s'isoler pour l'hiver et renonça à faire arriver

jusqu'à la capitale les troupes de la colonne de Bright, — désormais placées sous ses ordres, car il venait d'être nommé, avec rang local (1) de lieutenant général, au commandement de toutes les troupes entre Peshawur et Caboul — ce fut surtout à cause du mauvais état de cette division Bright, plus mal organisée encore que la sienne.

On se rappelle en effet qu'au début de la guerre tout avait été sacrifié à l'organisation prompte et aussi bonne que possible de la colonne de Kouram, destinée à porter les premiers coups ; on sait aussi que les troupes composant la colonne de Khyber avaient souffert beaucoup plus que les autres, par suite de leur séjour dans des régions malsaines pendant les chaleurs, comme nous l'avons précédemment raconté. Quelques régiments avaient passé l'été à Lundi-Kotal et Ali-Musjid, où l'eau était mauvaise, où la viande fraîche et les légumes étaient introuvables. Les cipayes avaient surtout beaucoup souffert, et dans certains corps, le scorbut s'était déclaré avec une gravité singulière.

Les moyens de transport, très défectueux par suite de la mortalité des bêtes de somme pendant la saison chaude, l'étaient devenus plus encore à cause de l'imprévoyance avec laquelle on avait pris le meilleur de ce qui restait pour le donner à la colonne de Kou-

(1) On sait qu'en Angleterre, un grade est ainsi parfois conféré avec cette restriction de ne pouvoir être exercé que dans une région déterminée. C'est plutôt une sorte de commission temporaire.

ram et accélérer la marche du général Roberts. Les chariots à bœufs envoyés à la hâte pour combler le déficit n'avaient donné que des résultats fort peu satisfaisants. Le char à bœufs des Hindous convient en effet fort mal pour les transports militaires. Et le bœuf, malgré sa patience et son endurance proverbiales, fait preuve parfois de défauts tout opposés. Sa lenteur extrême est d'ailleurs un grave inconvénient.

On en était encore à ce moment même à acheter par toute l'Inde des poneys et des mulets pour organiser le service d'étapes de la colonne de Khyber. On en cherchait jusqu'en Perse. Mais malgré tous ces efforts, on ne pouvait compter de sitôt sur un fonctionnement régulier des communications. Roberts se décida donc à s'en passer jusqu'au retour de la belle saison, et prit ses mesures en conséquence.

Pour cela trois choses étaient nécessaires.

Il fallait d'abord accumuler dans les magasins de la ville la plus grande quantité d'approvisionnements que l'on pourrait, en fourrage et vivres de toute sorte.

Il fallait en outre s'installer à Caboul le plus solidement possible, et s'y mettre en garde contre toute chance d'attaque du dehors ou de révolte au dedans.

Il fallait enfin, tout en s'enfermant dans la capitale afghane, s'y donner en quelque sorte l'aisance des coudes, en débarrassant les environs de tous les éléments dangereux qui pouvaient s'y rencontrer dans un rayon assez étendu.

Roberts ne négligea aucun de ces points essentiels.

Il s'empressa d'abord de profiter de la communica-

tion qui lui était, au moins momentanément, ouverte avec l'Inde, pour faire affluer de Peshawur tout ce qu'on serait en mesure de lui envoyer : le fourrage surtout, si rare aux environs de Caboul, qu'à la date du 13 novembre, d'après un télégramme du correspondant du *Times*, on n'en avait pas le dixième de la quantité nécessaire.

Huit jours après parvint à Roberts le premier convoi venu de l'Inde, et le même jour arrivait à Gandamak le premier détachement de blessés et de malades, dont le général se hâtait de se débarrasser en les renvoyant sur le territoire britannique. Un second détachement de plus de 200 hommes devait suivre quelques jours plus tard.

Il avait été organisé tout le long du trajet, entre Gandamak et Peshawur, une série d'hôpitaux de campagne pouvant contenir trente lits chacun ; ce qui facilitait beaucoup le transport des malades entre ces deux villes. On les envoyait par détachements, qui se succédaient à intervalles réguliers jusqu'à ce que tout le monde eût passé.

De Gandamak à Caboul la route par la passe de Lattaband, avait été fort améliorée, grâce aux travaux de Macpherson qui, resté à Butkhak, y avait fait énergiquement travailler ses hommes. Une ligne télégraphique complète reliait dès le 22 novembre Caboul à Gandamak.

Des postes provisoires avaient été établis à Bezwandaï, à Jagdalak et au col de Lattaband, qui commandaient les portions intermédiaires et reliaient

ainsi Gandamak et Butkhak, les seules positions qui fussent gardées à titre permanent.

De cette sorte on n'avait pas besoin de donner une escorte particulière aux différents convois, qu'il suffisait de faire passer d'un poste à l'autre.

Malgré la grande hauteur du col de Lattaband, (8.000 pieds au-dessus du niveau de la mer) et la pente assez raide que présentait la route en deçà et au delà de ce point, elle fut trouvée cependant bien préférable à celle de Khourd-Caboul et de Tazin, et bientôt l'on eut en abondance dans la capitale afghane des vivres pour les hommes et du fourrage pour les animaux. Roberts voulait avoir de quoi faire vivre ses troupes pendant cinq mois, et il y réussit, comme on le verra plus tard.

Les démolitions du Bala-Hissar lui fournirent une énorme quantité de bois propre aux constructions et aussi à servir de combustible. On pouvait ainsi envisager sans trop d'émoi la perspective d'un hiver à passer dans les neiges qui persistent à Caboul pendant trois ou quatre mois consécutifs.

Roberts n'avait donc aucune inquiétude de ce côté; bien que la saison parût devoir être inclémente de très bonne heure cette année-là, contrairement à ce qui s'était passé l'année précédente. Déjà, quoique les jours fussent encore chauds et le soleil très ardent, les nuits étaient glaciales comme il arrive si souvent dans ces contrées. Les hommes bien logés et bien chauffés supportaient pourtant fort allègrement ces variations brusques de température. Il est vrai qu'il

n'en était pas de même des bêtes de somme, éléphants ou chameaux, dont les premiers froids firent périr un grand nombre.

Ce que le général semblait le plus redouter pour ses troupes, c'était l'ennui de ces longs mois d'hiver pendant lesquels il s'attendait à rester dans une inaction à peu près absolue. Aussi dès les premiers jours de novembre, avait-il fait faire par toute la presse de l'Inde, un appel au public pour demander des journaux, revues, etc., destinés à l'alimentation des cabinets de lecture qu'il se proposait d'organiser dans les hôpitaux et les casernements. Nous verrons bientôt cependant que les distractions ne manquèrent pas aux soldats d'une façon aussi complète, et qu'à plusieurs reprises, loin d'une oisiveté forcée, ils eurent même sur les bras plus de besogne qu'ils n'en eussent désiré.

Roberts avait également à se préoccuper de l'installation des troupes de Bright, maintenant placées sous son commandement. Le chef de la colonne de Khyber, quoiqu'il fût de dix ans plus ancien que son collègue, avait accepté sans difficulté la situation subordonnée qui lui était faite et qu'on avait d'ailleurs régularisée comme nous l'avons dit plus haut. On travaillait activement à établir autour de Gandamak des cantonnements ou huttes à la mode des soldats natifs, pour les troupes assez nombreuses qui devaient y passer l'hiver, sous les ordres du général Charles Gough et dont nous avons donné ailleurs l'énumération. Bientôt même vinrent s'y joindre : le 2e Gour

khas, d'abord laissé au colonel Jenkins pour la garde des postes avancés, et la batterie à cheval I-A.

Enfin la brigade Hugh Gough, après avoir évacué ses positions sur la route de Chuturgardan, était également arrivée à Caboul vers la mi-novembre, Roberts l'y avait reçue avec une certaine solennité. La brigade, portant le riche étendard cramoisi pris à l'attaque du Surkhaï-Kotal, s'était rangée en bataille devant le Bala-Hissar, et le général en chef, après l'avoir passée en revue, avait hautement complimenté les troupes et en particulier le brave colonel Noël Money pour les brillantes affaires du Chuturgardan, du Sirkhaï et du Shinkaï-Kotal.

C'était encore un renfort assez sérieux : — escadrons du 9e lanciers anglais, le 5e de cavalerie du Bengale, le 3e Sikhs et la batterie de montagne de Kohat — qui venait s'ajouter à la garnison de Caboul. Roberts avait maintenant tout son monde et toutes ses ressources sous la main. Il avait pourvu convenablement à leur installation et à leur entretien. Restait à s'occuper des mesures à prendre pour maintenir l'ordre parmi la population de la capitale.

Il fallait d'abord la désarmer ; et l'un des premiers soins de Roberts avait été, on se le rappelle, d'ordonner à tous les Afghans de rendre leurs armes sous peine de mort. Néanmoins le désarmement, tout en faisant des progrès sensibles, ne marchait pas aussi vite qu'on l'aurait souhaité. La sévérité même des menaces du général anglais y était peut-être pour quelque chose : car il avait mis à prix la tête de tous ceux

qui avaient combattu contre les troupes anglaises. C'était par cela même engager un grand nombre d'individus à conserver, à tout risque, les armes qu'ils avaient entre les mains.

Roberts comprit la faute qu'il avait commise, et par une nouvelle proclamation en date du 12 novembre, il s'efforça de la réparer.

« Le 12 octobre, disait-il cette fois en substance, j'ai annoncé l'offre d'une récompense à qui livrerait des personnes ayant combattu contre les Anglais et par conséquent contre l'Émir lui-même. Les renseignements que j'ai reçus depuis m'amènent à penser que quelques-unes au moins de ces personnes avaient pu supposer l'Émir prisonnier dans mon camp et, en se soulevant, croyaient travailler à sa délivrance.

« Ceux qu'animait un pareil sentiment n'ont pas été coupables de révolte contre leur souverain; ils n'ont péché que par ignorance.

« Le gouvernement anglais ne désire nullement se venger d'ennemis qui ne lui résistent plus. Plutôt donc que de punir quelques innocents, je proclame une amnistie complète en faveur de tous ceux qui ont combattu contre les Anglais depuis le 3 septembre, pourvu qu'ils livrent leurs armes et retournent chez eux.

« Il doit être toutefois bien entendu que tous ceux ayant pris part à l'attaque de la résidence ne sauraient être couverts par ce pardon, non plus que ceux qui, connaissant la vraie position de l'Émir dans mon camp, ont poussé à la résistance.

« Tous ceux-là seront encore traités comme des rebelles. »

On voit par les termes de cette proclamation que sir F. Roberts jugeait convenable de se départir quelque peu de sa rigueur première, tout en maintenant d'une manière inflexible les mesures qu'il avait prises à l'endroit des complices de l'affaire du 3 septembre.

La commission d'enquête instituée pour examiner l'origine et les circonstances de la catastrophe termina ses travaux quelques jours après. Elle avait interrogé plus de cent témoins, et un grand nombre de coupables condamnés par la cour martiale instituée *ad hoc* avaient été pendus sans merci. Mais les patientes recherches auxquelles elle s'était livrée l'avaient aussi amenée à douter de plus en plus de l'innocence de Yakoub, et chaque jour sa conviction s'était affermie que l'Émir n'avait pas été seulement un témoin passif de l'attaque de la résidence.

On avait maintenant la certitude que la veille du combat de Charasyab, il avait reçu dans sa tente, au camp anglais, le Naïb Mohammed, celui-là même qui le lendemain commandait les Afghans. On avait aussi acquis la preuve à peu près certaine qu'il avait préparé un projet de fuite, et c'était depuis lors qu'on le faisait garder soigneusement à vue. Roberts l'avait fait transporter de Siah-Sang à Sherpour sous une bonne escorte fournie par le 9e lanciers anglais. Tous ses domestiques, sauf quatre, avaient été renvoyés. Une sentinelle était constamment en surveillance à l'inté-

rieur de son logement, solidement gardé en outre au dehors.

Comme dernière tentative sans doute pour reconquérir la faveur des Anglais, le pauvre Émir leur avait alors découvert l'existence de certains trésors cachés, qu'il avait, disait-on, extorqués de force à la femme favorite de son père, la mère d'Abdoullah-Jan. On avait fait creuser à l'endroit indiqué, et en quelques jours on avait trouvé de l'or et des pierres précieuses pour une valeur de deux millions.

Les autorités anglaises s'en emparèrent, comme de raison. Mais leur opinion était trop bien fixée à l'endroit de Yakoub pour que cette riche aubaine pût suffire à la modifier. Aussi bientôt un ordre du Vice-Roi, transmis à Roberts en réponse au rapport de sa commission d'enquête, lui prescrivit d'envoyer l'ex-Émir sous bonne garde à Peshawur.

Ce devait être une garantie pour la tranquillité de la capitale; tranquillité assez complète du reste pour le moment et qui semblait devoir durer. Plusieurs régiments cabouliens envoyés au Turkestan, sans doute avant l'arrivée des Anglais, étaient revenus; et bien qu'ils eussent refusé de se rendre officiellement et de déposer les armes sur l'invitation du général anglais, ils s'étaient dispersés d'eux-mêmes et avaient livré une certaine quantité d'armes, de tentes et de chameaux.

Leurs débris errèrent, il est vrai, quelque temps aux environs de Caboul; mais Roberts n'avait pas l'œil moins ouvert sur le dehors que sur l'intérieur de la

ville. C'était, comme nous l'avons dit, la troisième partie de sa tâche, et pour la remplir il faisait constamment parcourir les alentours par Baker et Macpherson, à la tête de colonnes mobiles. Ainsi dans la vallée de Chardeh, Baker entoura le village d'Indiki où il fit une cinquantaine de prisonniers et recueillit bon nombre d'armes; dans le district de Lughman, Macpherson réunit d'assez riches approvisionnements en fourrage. Les relations avec les tribus voisines étaient du reste assez satisfaisantes. Cependant les mécontents ne manquaient pas; excités par certains fanatiques incorrigibles, ils cherchaient à se réunir, mais ne pouvaient déjà plus le faire trop près de Caboul.

Dès lors on désignait Ghazni, comme leur rendez-vous général et le centre de leurs intrigues, dont l'âme était un vieux mollah, Mousk-i-Alim, auquel sa réputation de saint homme donnait une grande influence dans le pays.

Roberts fit venir à Caboul le gouverneur de Ghazni, Mohamed-Saïd-Agha, pour examiner sa conduite.

C'était le beau-frère de Shere-Ali; on le disait riche et influent, et le général anglais jugeait nécessaire de le soumettre à un examen sévère et de s'assurer de son dévouement avant de le maintenir à son poste. Ce fonctionnaire n'avait fait publier que très tard la proclamation adressée aux Afghans; il était fort lent à réunir les impôts et les grains qu'on lui demandait d'envoyer à Caboul; enfin il paraissait tolérer trop volontiers les prédications des mollahs fanatiques et

la réunion autour de Ghazni de rassemblements hostiles à l'autorité britannique.

Roberts lui intima donc l'ordre de venir se justifier en personne; et pour l'engager sans doute à obéir promptement à cet appel, il organisa une forte colonne mobile qui partit le 21 novembre sous les ordres de Baker et se mit en marche dans la direction de Ghazni, tant pour recueillir des vivres que pour contribuer à disperser les bandes formées dans cette région. Elle se composait du 92e Highlanders, du 5e infanterie du Punjab, du 3e Sikhs, d'un escadron du 9e lanciers anglais et de deux escadrons du 14e lanciers du Bengale, avec deux pièces de la batterie C-3e, et la batterie de montagne n° 1.

Roberts devait encore, pour achever sa tâche et se conformer à la politique qu'il avait annoncée lui-même dans sa proclamation du 28 octobre, assurer le gouvernement et l'administration régulière du pays. En acceptant l'abdication de Yakoub, l'Angleterre, ou plutôt le général qui la représentait, s'était substituée à lui en quelque sorte et s'était implicitement chargée de la direction intérieure de l'Afghanistan. Roberts s'en occupa sans retard.

Il avait nommé des gouverneurs, d'abord aux districts les plus voisins de lui, ceux de Kohistan et du Logar, où le maintien de la tranquilité lui importait davantage. Il n'avait pas oublié non plus la province du Turkestan afghan, c'est-à-dire l'Afghanistan septentrional, particulièrement important en raison de son voisinage des possessions russes. De là rien n'était

plus facile que de communiquer avec les pays du Trans-Oxus, avec le prétendant Ayoub-Khan, frère de Yakoub, qui de son gouvernement de Hérat s'était déjà mis en relations avec le Turkestan russe, où il s'était même rendu de sa personne, disait-on.

Il était donc indispensable de surveiller ce pays si l'on voulait éviter d'y voir surgir de graves complications. L'autorité britannique avait bien dans toute cette région des agents qui se faisaient forts de la renseigner exactement sur tout ce qui survenait soit à Balkh, soit à Hérat, soit même dans les villes de moindre importance. Mais on ne pouvait accorder aux rapports fournis par ces individus qu'une confiance très limitée ; et en s'en contentant, on pouvait craindre de se voir brusquement surpris à Caboul par quelque événement imprévu, et jeté dans une situation dont il eût été difficile de sortir.

Impossible de songer d'ailleurs à faire avant le printemps aucune démonstration militaire, ou même aucun mouvement, vers Bamian, Balkh ou Hérat : pas plus en partant de Caboul qu'en partant de Candahar, où s'organisait, sous les ordres du général Stewart, une colonne sur les opérations de laquelle nous aurons plus tard à revenir.

Il fallait donc confier le gouvernement du Turkestan afghan à quelqu'un de sûr et de capable en même temps. Roberts jeta les yeux pour cet objet sur le Wali Mohamed, cet ancien gouverneur du district de Kouram, demi-frère de Shere-Ali, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler dans le récit de la campagne pré-

cédente. On se rappelle même que sa candidature au trône de Caboul avait été un instant posée avant le traité de Gandamak. Il avait pour lui un grand nombre des principaux Sirdars, et peut être même n'eût-il pas été bien difficile de le faire accepter dès lors comme successeur de Yakoub. Mais il n'était pas question pour le moment de faire un nouvel Émir d'Afghanistan.

En tous cas, malgré son peu d'énergie, — le plus grand reproche qu'on pût lui faire, — c'était un homme intelligent et habile, qui pouvait convenir parfaitement au poste qu'on lui destinait. De plus il s'était toujours montré l'ami des Anglais, ou du moins n'avait jamais fait preuve d'hostilité à leur égard. En réalité, c'était un individu qui savait se plier aux événements et jouer serré, comme on dit. Ainsi pendant toute la période si mouvementée qu'on venait de traverser, il s'y était assez bien pris pour qu'aucun soupçon ne vînt l'atteindre. Depuis l'arrivée des troupes britanniques, il avait passé plusieurs semaines dans leur camp et avait même déployé le plus grand zèle à faire rechercher et découvrir les individus impliqués dans l'affaire du massacre. Aussi était-il dès lors considéré comme un ennemi déclaré par tous ceux qui s'étaient compromis dans la révolte et se trouvaient maintenant classés irrévocablement dans le parti des insurgés.

C'était même ce qui devait rendre pour lui cette mission difficile et dangereuse. Une fois hors de la protection de l'armée anglaise, il n'aurait pas trop de

toute son habileté, de toute sa finesse pour se tirer d'affaire.

Mais sir Frederick Roberts et ses conseillers, qui avaient eu l'occasion de l'étudier à loisir, s'étaient convaincus que nul autre Sirdar ne serait mieux que lui en état de maintenir dans l'ordre et l'obéissance les turbulents Turkestanis; et telle était la confiance qu'il inspirait à tous, qu'on n'hésita pas à lui fournir des armes pour les soldats qu'il était autorisé à lever et à organiser afin d'assurer le respect de son autorité dans le Turkestan. On avait préparé dans ce but quatre canons de montagne et un millier de fusils lisses Enfield, pris parmi les armes trouvées à Caboul ou rendues par les habitants du pays. On y avait joint des approvisionnements assez considérables en poudre et en plomb pour lui assurer des munitions en abondance.

Il n'était pas nécessaire d'ailleurs qu'il cherchât à marcher immédiatement sur Balkh ou sur Hérat; l'essentiel était qu'il arrivât peu à peu, par son influence personnelle, à rallier autour de lui les hommes capables de lui servir d'auxiliaires sûrs pour maintenir l'ordre dans la province.

Prenant directement ses ordres du général Roberts et lui rendant compte fréquemment de l'état des choses et des progrès accomplis, il n'y avait guère à craindre de trahison de sa part.

C'etait du reste une tâche réellement périlleuse qu'il allait entreprendre, au moins pendant tout l'hiver, puisque jusqu'au retour de la belle saison le

Turkestan devait être par le fait absolument isolé de la capitale : les défilés par lesquels il peut communiquer avec elle, étant à peu près infranchissables à cause des neiges. Aussi eût-il été parfaitement imprudent de l'envoyer à ce poste sans lui donner en même temps l'appui d'une force armée. C'eût été annuler par avance son autorité et mettre en danger même son existence ; tandis qu'avec une garde solide autour de sa personne, un noyau d'armée qu'il pouvait ensuite développer avec l'aide de ses partisans, il devait lui être possible de maintenir solidement son influence et celle de l'Angleterre, qu'il allait représenter.

Dans ces conditions il pouvait même trouver un appui moral sérieux dans la présence à Caboul des forces britanniques, bien que celles-ci ne pussent lui venir directement en aide et fussent immobilisées pour quelques mois encore.

Toutes ces considérations ayant été mûrement pesées par le général Roberts, il s'empressa de faire tout préparer dans les derniers jours de novembre pour que le Wali Mohamed pût partir sans délai avec tous les moyens d'action qu'on jugeait nécessaire de lui fournir. Une fois ainsi garanti contre les intrigues d'Ayoub-Khan et de Neck-Mohamed, il remit à plus tard le choix de l'Émir qui devait succéder à Yakoub, si toutefois on jugeait convenable de lui donner un successeur. Car en ce moment, l'opinion générale était que l'on ferait mieux de se passer totalement d'Émir.

Ce n'était pas que les prétendants manquassent, bien entendu ; mais aucun ne semblait satisfaire aux condi-

tions requises. Le Wali Mohamed lui-même eût peut-être encore été le meilleur, c'est-à-dire le moins mauvais, en ce sens qu'il eût été capable, à la rigueur, de maintenir un semblant de souveraineté. Seulement son influence ne reposant que sur la loyauté des Sirdars qui le soutenaient, on pouvait craindre de la voir disparaître du jour au lendemain, si quelqu'un ou quelques-uns d'entre eux s'avisaient de l'abandonner et de briguer le pouvoir suprême pour leur compte personnel.

Un autre prétendant, toujours parmi ceux qui faisaient profession de dévouement à la cause britannique, était Ahmed-Ali, neveu de Yakoub et même son héritier légitime. C'était un jeune homme ayant reçu quelque éducation, parlant bien anglais et affectant des goûts européens dans son costume et ses manières. Mais sa conduite l'avait rendu fort désagréable à tout le monde; sa déposition devant la commission d'enquête sur la mort de Cavagnari n'avait été qu'un tissu de grossiers mensonges; et cela seul suffisait à prouver que son caractère moral était bien le même que celui des autres membres de la famille des Barakzaïs, renommés de tout temps pour leur amour de la trahison et de la tromperie. En outre, il manifestait des penchants à l'ivrognerie qui devaient fatalement amener sa ruine intellectuelle et physique dans un avenir prochain. Il ne se faisait déjà plus scrupule de mendier çà et là une bouteille de rhum ou de brandy, liqueurs que malgré sa profession de foi de strict musulman, il tenait en haute estime.

Enfin l'opinion publique en Angleterre s'était un moment occupée d'un certain Badshah-Khan, chef ghilzaï, auquel on eût volontiers reconnu des droits à la dignité d'Émir, en raison de l'aide qu'il avait prêtée aux Anglais dans leur marche sur Caboul. Mais cette candidature n'était même pas discutable pour ceux qui connaissaient le personnage, simple chef de tribu qui, en dehors des villages soumis à son autorité, ne jouissait d'aucune influence et n'avait rien des qualités nécessaires à un souverain. Ce n'était qu'un spécimen très ordinaire de montagnard ignorant et grossier, sans dignité personnelle et incapable de se faire obéir des hommes de son propre clan, dont plusieurs, en dépit de lui, avaient pris part à l'attaque du Chuturgardan. S'il avait aidé les Anglais en venant dans leur camp, il l'avait fait surtout par intérêt personnel ; car il s'était fait grassement payer pour avoir permis à quelques clans ghilzaïs de louer aux troupes britanniques leurs mulets et leurs chevaux à des prix exorbitants.

Il avait quelque réputation parmi les tribus parce qu'il passait pour un trompeur heureux et sans scrupule, qualité fort prisée de tous les montagnards ; mais le peu de respect qu'on pouvait avoir pour lui en dehors de cela, reposait uniquement sur la force brutale qu'il pouvait à l'occasion recruter parmi ses turbulents partisans.

Quant au fils de Yakoub-Khan, enfant de cinq ans, dont quelques-uns auraient voulu faire le successeur de son père, sa minorité eût entraîné la constitution

d'une régence, mode de gouvernement presque impossible en Afghanistan, à moins de prendre pour régent l'armée britannique elle-même. Autrement c'eût été livrer le pays à une lutte sans merci entre les factions, lutte au cours de laquelle le jeune Émir aurait probablement été massacré dans son palais par quelque ministre ambitieux de prendre sa place.

Plus on apprenait à connaitre le caractère des Afghans, plus la conviction s'imposait que le seul gouvernement qui eût des chances de durer à Caboul, ne pouvait être qu'une dictature militaire exercée par un homme énergique comme Dost-Mohamed ou Shere-Ali. Tout autre chef imposé à titre d'Émir ou de régent n'eût pu se maintenir qu'avec l'aide d'une armée étrangère. Or les Anglais n'étaient pas disposés à laisser indéfiniment leurs troupes à Caboul, à la disposition d'un souverain de cette espèce.

Aussi, à l'époque où nous en sommes arrivés, l'accord était assez unanime dans l'entourage du général Roberts, pour recommander comme la meilleure solution du problème afghan, la séparation du territoire en un certain nombre de provinces distinctes, placées sous l'autorité de chefs responsables vis-à-vis de l'Angleterre, représentée elle-même par un résident à Caboul, appuyé sur une armée solide et en communication bien assurée avec l'Inde par une bonne ligne de postes fortifiés. Mais les événements forcèrent d'ajourner subitement cette solution qu'on croyait déjà proche.

X

Les événements du mois de décembre à Caboul.

Le mois de décembre, au lieu d'être comme on s'y attendait, le commencement de la période d'inaction hivernale, se trouva au contraire l'un des plus mouvementés de la campagne, et les événements s'y précipitèrent avec une singulière rapidité. Pas un jour, en quelque sorte, qui ne date, dans ce mois fameux où les Anglais, installés en vainqueurs à Caboul, s'y virent un instant dans la situation la plus critique; situation dont il ne sortirent qu'à grand'peine et à force d'énergie.

Le premier jour du mois fut marqué par le départ de Yakoub-Khan, qui le matin de très bonne heure fut mis en route pour Jellalabad. Le plus grand secret avait été gardé sur la date de ce départ; on craignait sans doute qu'il ne fût l'occasion de quelque mouvement populaire, ou même que l'une des tribus dont il fallait traverser le territoire sur cette route si mal gardée, ne tentât de délivrer l'Émir prisonnier ou de s'emparer de sa personne.

Mais nous avons déjà dit plusieurs fois combien les secrets sont difficiles à cacher dans l'Inde et les armées anglo-indiennes. Quand on vit, le 29 novembre, 400 hommes du 72e Highlanders sortir deSherpour et

se porter vers Jagdalak pour renforcer les postes entre cette ville et Caboul, les bruits du départ de Yakoub commencèrent à circuler partout.

Les ordres reçus du gouvernement de l'Inde étaient d'envoyer le plus tôt possible l'ex-Émir à Peshawur, de ne permettre à aucun de ses Sirdars ou parents de l'accompagner, et d'éviter tout appareil extérieur susceptible d'attirer l'attention.

Le prisonnier — car il était bien réellement traité comme tel depuis qu'on avait cru qu'il méditait une évasion — était enfermé dans une grande tente près du quartier général et étroitement gardé par 50 hommes du 72e Highlanders. La première nouvelle de son voyage lui fut apportée par le major Hastings, *political officer*, qui vint lui rendre visite le 30 novembre, à huit heures du soir, et le prévenir qu'il devait se tenir prêt à partir le lendemain matin à six heures.

L'ex-Émir parut naturellement tant soit peu surpris de la brièveté du délai. Toutefois il ne fit aucune objection et se montra même plutôt heureux de voir rompre ainsi la monotonie de l'existence qu'il menait depuis quelque temps. Ses premières questions furent pour demander : « Où est le Vice-roi? Où doit-on m'envoyer? » Il semblait considérer le Vice-roi comme l'arbitre de sa destinée, et se complaisait peut-être dans l'espoir que lord Lytton ne le traiterait pas en prisonnier, mais comme un souverain qui avait abdiqué en faveur du gouvernement anglais. Il devait d'ailleurs être cruellement déçu dans son attente; car le Vice-roi était bien décidé à ne régler sa conduite

vis-à-vis de lui que d'après les témoignages recueillis par la commission d'enquête, sans se laisser influencer par aucune considération personnelle pour le malheureux Émir qui n'avait pu tenir les promesses par lui faites à Gandamack.

Yakoub, comme on devait s'y attendre, demanda ensuite que son beau-père, Yahia-Khan, fût relâché ou autorisé à l'accompagner dans sa captivité. Demande qui naturellement fut rejetée, comme aussi la prière qu'il fit pour obtenir la liberté de deux de ses ministres, dont la complicité avec les rebelles et les relations secrètes avec Neck-Mohamed étaient déjà bien près d'être démontrées. Un serviteur personnel de Yakoub, nommé Abdoullah-Yahim, fut le seul individu relâché et autorisé à suivre son maître dans l'Inde, avec quatre domestiques et quelques-uns des cuisiniers royaux.

A cinq heures et demie du matin, le 1er décembre, pendant que tout dormait encore au camp, où le reveil n'était sonné qu'à sept heures, les cavaliers désignés pour garder Yakoub jusqu'à Butkhak montèrent à cheval et se dirigèrent sans bruit vers la porte sud-est des cantonnements. L'escorte de l'ex-Émir se composait, sous le commandement du major Hammond, d'un escadron du 9e lanciers anglais et d'un autre du 5e de cavalerie du Punjab. Ce dernier s'en alla directement se former en bataille en dehors de la porte qui s'ouvrait sur la route de Caboul, tandis que les lanciers, rangés près de la tente de Yakoub, attendirent que sir F. Roberts, accompagné du colonel

Mac-Gregor, son chef d'état-major, et du major Hastings, eût fait ses adieux à l'ex-Émir.

Cet acte de simple politesse accompli, le prisonnier monta à cheval, et à six heures et demie du matin, au moment où le jour naissant blanchissait les sommets des montagnes de Tazin, il se mit en route escorté par les soldats.

La petite troupe traversa le camp dans un profond silence. Un brillant clair de lune éclairait cette scène et permettait d'observer la physionomie de Yakoub, qui semblait regarder avec une admiration enfantine les beaux cavaliers du 9e lanciers et ne paraissait nullement abattu.

Au dernier moment se produisit même un incident comique. Les cuisiniers de l'ex-Émir, dont le dévouement à leur maître n'avait sans doute pas survécu à sa bonne fortune, s'étaient cachés dans la ville, où il fallut aller les reprendre de force.

Toutes les dispositions avaient d'ailleurs été soigneusement prises pour assurer l'arrivée du prisonnier jusqu'à Jagdalak.

Le 12e de cavalerie du Bengale attendait à Butkhak ; 400 hommes du 72e Highlanders et 300 du 23e *Pionniers*, avec la moitié du 28e d'infanterie native, occupaient Lattaband et Seï-Baba. A Jagdalak la brigade d'avant garde de la colonne de Khyber devait fournir une nouvelle escorte pour la continuation du voyage.

Il était recommandé de doubler les étapes, et des mesures de précaution toutes particulières avaient été prises à partir de Dhaka pour la traversée du pays

des Mohmunds, les plus chauds partisans de l'ex-Émir, dont la mère était une fille du dernier khan de Lalpoura, ville qui se trouve vis-à-vis de Dhaka, sur l'autre rive du Caboul.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler de cette femme, dont le caractère énergique et résolu avait plus d'une fois occasionné des difficultés aux Anglais, en envoyant des agents dans le Kohistan pour exciter les tribus des montagnes à l'attaque de Sherpour. Mais comme 11.000 hommes étaient échelonnés entre Jagdalak et Jamroud, on pouvait espérer garder assez bien la route pour déjouer toute tentative qu'eussent pu faire les partisans de Yakoub dans l'intention de le délivrer (1).

Toutefois si les intrigues de la mère de l'ex-Émir n'étaient pas à craindre au point de vue de la délivrance

(1) Au moment où la personnalité du pauvre Émir va disparaître à peu près totalement de ce récit, il nous semble intéressant de compléter les appréciations que nous avons formulées sur ses actes et son caractère, en donnant le récit d'une entrevue qu'un correspondant du *Times* eut avec lui quelques jours avant son départ pour l'exil. Par la bouche de ce reporter qui qualifie Yakoub, « d'infortuné, quoique peut-être coupable, » nous aurons comme le dernier mot de la défense, dans cette cause encore obscure et difficile à juger d'une manière définitive à l'heure qu'il est :

« L'Émir était logé dans une vaste tente soutenue par deux mâts, dressée dans le campement du quartier général. Je trouvai, m'attendant au dehors, un fils du Nawab Gholam-Husseïn-Khan, qui m'introduisit de suite en présence de l'ancien souverain d'Afghanistan. Il était assis sur une chaise et couvert du *poshtin* ou pelisse en peau de mouton que portent ordinairement les Afghans. Il se leva à mon entrée et me reçut avec beaucoup de cordialité, comme une connaissance qui lui rappelait le sou-

de son fils, elles ne méritaient pas moins d'appeler la plus sérieuse attention des chefs de l'armée britannique. Nous avons précédemment parlé du Kohistan, où

venir des jours passés et plus heureux pour lui, de Gandamak; comme un ami de l'ambassadeur anglais massacré sous ses yeux.

« Il me fit asseoir sur l'un des deux sièges vacants, pendant que mon introducteur prenait l'autre, et avec un empressement tout oriental, m'assura que j'étais l'un de ses trois plus grands amis; les deux autres étant ce pauvre Cavagnari et le capitaine Marsh, le voyageur que jadis il avait si bien reçu à Hérat, quelque temps avant les événements qui le firent incarcérer par son père, Shere-Ali.

« J'évitai d'abord de parler de ce qui sans doute préoccupait le plus Yakoub aussi bien que moi, et je m'efforcai de maintenir la conversation sur le sujet, moins pénible, des voyages que j'avais faits dans l'Arabie turque, depuis que nous nous étions quittés à Gandamak. Mais l'Émir aborda lui-même peu à peu la question de sa situation présente et des circonstances qui l'y avaient amené. Je ne vis donc aucune raison de ne pas l'écouter puisqu'il en voulait parler lui-même.

« Il me fit alors un récit très-détaillé, à sa manière, des incidents de la fatale journée du 3 septembre; récit qui ne différait, du reste sur aucun point important de la version généralement admise. Il insista beaucoup sur les efforts qu'il avait tentés pour calmer les soldats révoltés, en leur envoyant d'abord son général en chef Daoud-Shah, puis son propre fils, et sur les promesses qu'il avait lui-même adressées aux rebelles de leur faire donner de suite la nouvelle solde qu'ils réclamaient, s'ils voulaient cesser d'attaquer la résidence.

« Il me déclara ensuite qu'il n'avait jamais eu la plus petite altercation avec Cavagnari dans leurs nombreux entretiens; les termes de respect et même d'affection dans lesquels il me parla du malheureux major fortifièrent l'impression faite sur mon esprit par les sentiments de chaude sympathie qu'il lui avait témoignés à Gandamak.

« Yacoub insista beaucoup aussi sur ce qu'il lui en avait coûté pour accepter les trois conditions si dures qu'on lui avait imposées comme préliminaires des négociations de Gandamak : aban-

s'agitaient ses agents. Cette région s'étend au nord et au nord-ouest de Caboul. Sa capitale, Charikar, n'était qu'à 56 kilomètres environ du cantonnement des An-

don de tous ses droits sur la vallée de la Kouram, jusqu'à Ali-Khel, ainsi que sur la route de Khyber; admission d'un ambassadeur dans sa capitale; et enfin ce qu'il appelait la « protection. » Il m'expliqua ce terme, que je n'avais pas d'abord bien compris à la façon dont il le prononçait, en disant qu'il entendait par là la condition de mettre ses relations extérieures entièrement sous le contrôle de l'Angleterre.

« L'ex-Émir rappela ensuite sa reddition volontaire au camp de Kushi, et affirma que tous ces sacrifices, ainsi que les efforts par lui faits pour sauver Cavagnari, devaient prouver son innocence complète de toute complicité dans l'attaque de la résidence, ou de manquement aux engagements du traité qu'il avait consenti. Il parla du général Roberts sans aucune amertume, en termes respectueux et amicaux, se déclarant prêt à se soumettre en tout à la décision du Vice-Roi. Il traita ses compatriotes d'entêtés et d'ignorants tout à fait incapables de tenir un moment en rase campagne contre les régiments anglais ou indiens.

Puis il me prouva très-clairement, par le récit qu'il me fit de l'émeute du 3 septembre, que ses auteurs n'étaient pas, ainsi qu'on l'avait assuré au début, certains régiments venus de Hérat, —car tous avaient été licenciés quelque temps auparavant,—mais bien trois régiments qui se trouvaient être normalement à Caboul en service ordinaire; et Daoud-Shah m'a affirmé la même chose.

« Laissant ensuite ces sujets de conversation quelque peu embarrassants, Yakoub formula diverses observations malicieuses sur la dernière expédition russe contre les Turcomans, et rejeta bien loin l'idée que les Persans refuseraient aux Russes l'appui qu'ils pourraient leur demander à cette occasion. La Perse, dit-il, est entièrement à la discrétion de la Russie, parce que cette puissance est solidement établie sur les côtes de la mer Caspienne, dont elle possède tous les ports, sans parler de son écrasante supériorité de forces au sud du Caucase.

« Là dessus l'ex-Émir se mit, comme il aime tant à le faire, à dérouler ses connaissances en géographie, qui, pour un Oriental, sont vraiment fort étendues. Comme nous parlions de Bagdad, il fit cette remarque qu'une moitié de la ville était située sur la

glais, auxquels son nom même rappelait de tristes souvenirs, car un régiment Gourkha y avait été entièrement détruit pendant la campagne de 1841-42.

Or dès le 29 novembre on recevait la nouvelle qu'un gros corps de Kohistanis s'était formé près de Khodja-Saraï, sur la route de Charikar à Caboul, y avait rassemblé des provisions pour trois jours, et manifestait l'intention d'attaquer Sherpour.

Les Anglais s'étaient assez mal préparés à recevoir ces nouveaux ennemis. Endormis dans une sécurité trompeuse, ils avaient presque entièrement négligé de mettre en état de défense les montagnes qui constituaient la seule protection des cantonnements du côté du nord. Les quelques travaux à peine ébauchés sur les hauteurs, durent être complétés par des tranchées-abris creusées à la hâte, et l'on installa des petits postes à leurs extrémités, là où les attaques paraissaient le plus à craindre.

Il était heureusement assez peu problable que les

rive gauche et l'autre moitié sur la rive droite du Tigre; détail que dix-neuf Anglais sur vingt ignorent probablement. Il parla couramment du canal de Suez et de l'île de Chypre, semblant parfaitement comprendre l'immense importance du premier. Il me dit, en montrant du doigt un coin de sa tente, qu'il possédait un livre de géographie et un atlas; donnant à entendre que l'étude de ces ouvrages l'aidait à supporter les ennuis de sa captivité.

« Enfin, après une visite qui devait avoir duré près d'une heure, et dont il me parut être reconnaissant, je le laissai plongé dans ses regrets de la brillante situation qu'il avait perdue, et méditant tristement sur la ruine des espérances que l'entrevue et le traité de Gandamak lui avaient fait concevoir pour l'avenir de l'Afghanistan. »

Kohistanis s'aventurassent à vouloir emporter d'assaut cette chaîne de Behmarou, au nord de laquelle s'étend une plaine de plus de 3 kilomètres de large, où la cavalerie anglaise eût eu facilement raison des assaillants qui s'y seraient montrés. Mais il fallait compter avec le fanatisme des *ghazis* (combattants pour la foi), toujours prêts à risquer leur vie dans l'espérance de tuer quelques *kaffirs* (infidèles) et qui, pour y réussir, pouvaient essayer de se glisser, à la faveur de la nuit, jusqu'au camp britannique afin d'y porter le désordre. C'était surtout contre eux que ces précautions étaient prises.

On attendit patiemment plusieurs nuits sans que rien se montrât. Le 1er décembre une reconnaissance de cavalerie fut envoyée vers Khodja-Saraï, mais ne put apercevoir trace de l'ennemi. Les chefs kohistanis qui, peu de semaines auparavant, étaient venus protester très hautement de leur dévouement à la cause anglaise, furent mandés de nouveau par Roberts, et la plupart se rendirent à son appel le 3 décembre. On décida de les garder quelque temps, bien que comme otages, ils ne pussent être d'une grande utilité. Le Mir Batcha, le plus turbulent de tous, refusa de venir et conserva autour de lui le rassemblement de montagnards qu'il avait formé dans le dessein de fomenter plus tard de nouveaux troubles.

En ce moment le chef indigène Shahbaz-Khan représentait les Anglais à Charikar. On lui témoignait une hostilité non déguisée, et sa vie s'était même un instant trouvée sérieusement en danger. Les clans de

la vallée du Pendjïr, au pied de l'Hindou-Koh, se prononçaient particulièrement contre lui.

Le Sirdar Ibrahim-Khan, envoyé à Charikar pour tâcher d'amener quelques régiments réguliers de l'ex-Émir à se soumettre, non seulement n'avait pas réussi dans sa mission, mais il avait eu toutes les peines du monde à quitter la ville sain et sauf.

Tous ces symptômes n'étaient pas favorables; ils étaient la condamnation de la politique de conciliation qu'on avait essayée en envoyant des Sirdars influents dévoués à l'Angleterre, pour tâcher de ramener les tribus que par suite de l'hiver il était devenu impossible de soumettre par la force.

Il n'y avait plus moyen de méconnaître l'hostilité qui se révélait partout contre les étrangers; et l'excursion du général Baker à Maïdan, dont nous avons parlé plus haut, n'avait servi qu'à prouver une chose: c'est que l'influence anglaise ne régnait véritablement que là où se trouvaient des troupes britanniques. Elle disparaissait avec elles.

Cette excursion même, qui n'avait, en somme qu'un but tout pacifique, celui de se procurer des provisions, avait fort offusqué les personnages influents du pays, comme Bahadour-Khan et les maliks de Beni-Badam. La brigade Baker rentrait à Sherpour le 2 décembre, et dès le surlendemain on apprenait le massacre, à Maïdan, du Sirdar Mohamed-Husseïn-Khan, qu'il avait laissé dans cette ville pour y représenter l'Angleterre.

Ce Sirdar n'était autre que le propre frère du Wali Mohamed, et c'était un excellent spécimen de la meil-

leure classe de la noblesse afghane. Il s'était installé au fort de Nauri-Falad, dans la vallée de Maïdan. Les hommes dont les villages avaient été brûlés par les Anglais se réunirent dans les montagnes et, avec une centaine de cipayes de l'*Ardal Poultan* (régiment des gardes), attaquèrent le fort, dont ils s'emparèrent. Le vieux Husseïn-Khan fut tué d'une balle dans la tête, et son corps mis ensuite en pièces, à la mode afghane.

Les assaillants ne tuèrent qu'un seul autre individu, comme pour bien montrer qu'ils n'en voulaient qu'au Sirdar ami des Anglais. Puis, ayant assouvi leur vengeance, ils se retirèrent tranquillement dans leurs montagnes.

Cet incident n'était pas, on le comprend, de nature à faire cesser les irrésolutions du Wali Mohamed et à lui faire accepter les fonctions de gouverneur du Turkestan, que les Anglais lui avaient offertes. Malgré la force armée dont il devait être accompagné, le sort de son frère ne pouvait manquer de lui inspirer d'assez tristes réflexions.

On avait hâte pourtant d'avoir au Turkestan un gouverneur sur lequel on pût compter. Car Gholam-Hyder, qui remplissait ce poste, avait toujours refusé d'entrer en relations avec les Anglais, et ceux-ci venaient d'apprendre qu'il était en route pour Charikar, ce qui n'indiquait que trop clairement les intentions dont il était animé à l'endroit de la cause britannique.

Dans la vallée du Logar, cette cause se trouvait représentée par le Sirdar Abdullah-Khan, fils d'Ayoub-Khan, le propre frère de Yakoub, qui était gouver-

neur de Hérat. Les rapports qu'il adressait à Roberts signalaient des symptômes d'hostilité analogues à ceux qui se manifestaient dans le Kohistan et le pays de Maïdan. Sa vie même, disait-il, était menacée, et n'ayant aucunes forces à sa disposition, son influence était nulle.

Il en était un peu de même partout, de ces représentants de l'Angleterre; et c'est pour cela qu'on en était venu à leur permettre de recruter des soldats pour garder leur personne. Car on comprenait enfin que même les hommes les plus dévoués reculeraient à l'idée d'accepter une mission qui les obligeait à séjourner sans défense au milieu de populations dont la traîtrise est proverbiale.

La seule chose à craindre en autorisant la formation de ces corps armés indigènes était de les voir, à quelque moment, se retourner contre les troupes britanniques. Pourtant, si grave que fût ce danger, peut-être valait-il mieux encore s'y exposer que de laisser l'influence anglaise à la merci de la première bande de montagnards venue.

Mais en attendant qu'on se décidât pour l'avenir dans un sens ou dans l'autre, il fallait accepter la situation présente et y faire face. Or une foule de symptômes alarmants se manifestaient, qui ne tardèrent pas à se traduire par des actes.

Un vieux mollah de Ghazni, de son vrai nom Din-Mohamed, mais plus connu sous celui de Mouskh-i-Alim (le Parfum du Monde) que ses fidèles lui avaient donné, prêchait sans relâche à ses compatriotes la

jehad ou guerre sainte aux Infidèles; et ses prédications avaient obtenu un tel succès qu'un soulèvement sérieux s'était produit parmi les tribus. Husseïn-Khan, gouverneur de Maïdan, en avait été la première victime, et son assassinat ne fut que le premier acte d'hostilité ouverte contre les Anglais. Après sa mort on ne tarda pas à apprendre que plusieurs milliers d'hommes s'étaient réunis dans cette vallée de Maïdan, sous la conduite de Mohamed Jan, le général afghan qui commandait l'ennemi devant Caboul le 8 octobre. Bientôt cette nouvelle armée s'enhardit au point de montrer ses éclaireurs de cavalerie jusqu'au haut du col d'Argandeh, à 18 ou 20 kilomètres à peine de la capitale. Roberts résolut de châtier leur insolence et de tenter un mouvement pour les enlever.

Les forces réunies sous ses ordres dans les cantonments de Sherpour avaient été définitivement organisées de la manière suivante :

État-major : lieutenant-général, sir F. Roberts, commandant en chef.

Chef d'état-major : colonel Mac-Gregor.

Assistant-adjudant général : lieutenant-colonel W. Galbraith, du 85e d'infanterie légère.

Assistant-quartier-maître général : major R.B. Kennedy, du corps d'état-major du Bengale.

Adjoint au quartier-maître général : lieutenant C. H. M. Smith, du 3e Sikhs.

Troupes :

Génie : 7e compagnie de sapeurs-mineurs du Ben-

gale, lieutenant C. Nugent; 3 officiers, 92 hommes.

Artillerie : Batterie à cheval, F-A, lieutenant-colonel Sidney Parry; 7 officiers, 123 hommes.

Batterie montée G-3e, major Charles; 7 officiers, 135 hommes.

Batterie de montagne du Punjab, n° 1, capitaine H. R. L. Morgan; 3 officiers, 140 hommes.

Batterie de montagne du Punjab, n° 2, major Swinley, 4 officiers, 227 hommes.

Batterie de mitrailleuses Gatling; 1 officier, 33 hommes.

Brigade de cavalerie : Brigadier général Dunham Massy, commandant.

9e lanciers anglais, lieutenant-colonel Cleland; 19 officiers, 345 hommes.

Cavalerie des Guides, lieutenant-colonel G. Stewart; 3 officiers, 262 hommes.

5e cavalerie du Punjab, lieutenant-colonel B. Williams; 8 officiers, 323 hommes.

12e cavalerie du Bengale, lieutenant-colonel H.-A. M'Nair; 6 officiers, 360 hommes.

14e lanciers du Bengale, major R. C. Mitford; 7 officiers, 407 hommes.

1re *Brigade d'infanterie* : Brigadier général H.-T. Macpherson.

67e d'infanterie anglais, lieutenant-colonel Knowles; 18 officiers, 643 hommes.

23e *pionniers*, colonel A. Currie; 7 officiers, 677 hommes.

28e d'infanterie native, lieutenant-colonel John Hudson ; 8 officiers, 615 hommes.

2e *Brigade d'infanterie :* Brigadier général, T. D. Baker.

92e Highlanders, major White; 23 officiers, 711 hommes.

3e Sikhs, lieutenant-colonel Noël Money ; 8 officiers, 620 hommes.

5e d'infanterie du Punjab, major H. M. Pratt ; 6 officiers, 629 hommes.

3e *Brigade d'infanterie* : colonel F. H. Jenkins.

72e Highlanders, lieutenant-colonel Clarke ; 24 officiers, 775 hommes.

Infanterie des Guides, lieutenant-colonel Campbell, 4 officiers, 580 hommes.

5e Gourkhas, lieutenant-colonel Fitzhugh (1).

C'était, comme on voit, un total de 2.766 soldats Anglais et 5.457 natifs. Ils avaient avec eux 23 bouches à feu, 2 mitrailleuses Gatling et 256 pièces d'artillerie prises aux Afghans. Établie dans une position fortifiée, cette force représentait une puissance défensive considérable ; et d'autre part, avec une cavalerie comptant environ 1.700 sabres, sir F. Roberts avait tous les éléments nécessaires pour prendre l'offensive en cas de besoin.

(1) Le *Times*, auquel nous empruntons le tableau qui précède, ne donne pas l'effectif du 5e Gourkhas. Il faut remarquer aussi que, pour les cprps indigènes, ce tableau ne donne que le nombre de leurs *officiers anglais*. C'est ce qui explique pourquoi ces corps paraissent avoir des cadres plus faibles que les régiments européens.

Toutefois, aux premiers jours de décembre, une assez notable partie de ces troupes lui faisaient défaut. Nous avons vu que le 9e lanciers anglais et le 12e de cavalerie du Bengale avaient été chargés d'escorter Yakoub-Khan jusqu'à Jagdalak ; que 300 hommes du 23e *pionniers* et la totalité du 28e d'infanterie native, moins 100 hommes, avaient été détachés pour le même objet. En outre, des détachements assez nombreux d'infanterie étaient au col de Lattaband, occupés aux travaux de la route.

Les indigènes n'ignoraient pas ces détails, grossis même à dessein par les meneurs, qui représentaient partout les forces anglaises comme très affaiblies. Il eût été extrêmement dangereux de laisser des bruits semblables s'accréditer trop longtemps. Aussi pour y couper court, avant d'entreprendre l'expédition qu'il méditait contre les Afghans réunis dans la vallée de Maïdan, le général en chef résolut de passer une revue solennelle de ses troupes le 8 décembre.

Roberts prit pour prétexte la distribution des médailles accordées à un certain nombre de sous-officiers et soldats du 72e Highlanders, pour leur conduite à l'attaque du Peïwar-Kotal le 2 décembre 1878.

Il eut soin d'inviter à cette cérémonie Wali-Mohamed, le général Daoud-Shah, et tous les Sirdars qui se trouvaient à Shirpour. Les troupes sortirent des cantonnements, ne laissant pour les garder que 100 hommes de chaque régiment d'infanterie, de manière à présenter le plus de monde possible sur le terrain.

On parvint ainsi à mettre en ligne un total de

4.710 hommes avec 20 canons. Sur ce nombre, on comptait 2.490 soldats et 57 officiers natifs, 2.043 hommes et 120 officiers anglais.

L'aspect des troupes, encore assez brillant malgré les fatigues de la campagne, leur tournure militaire, leur excellente tenue sous les armes, la correction du défilé, firent une bonne impression sur les assistants.

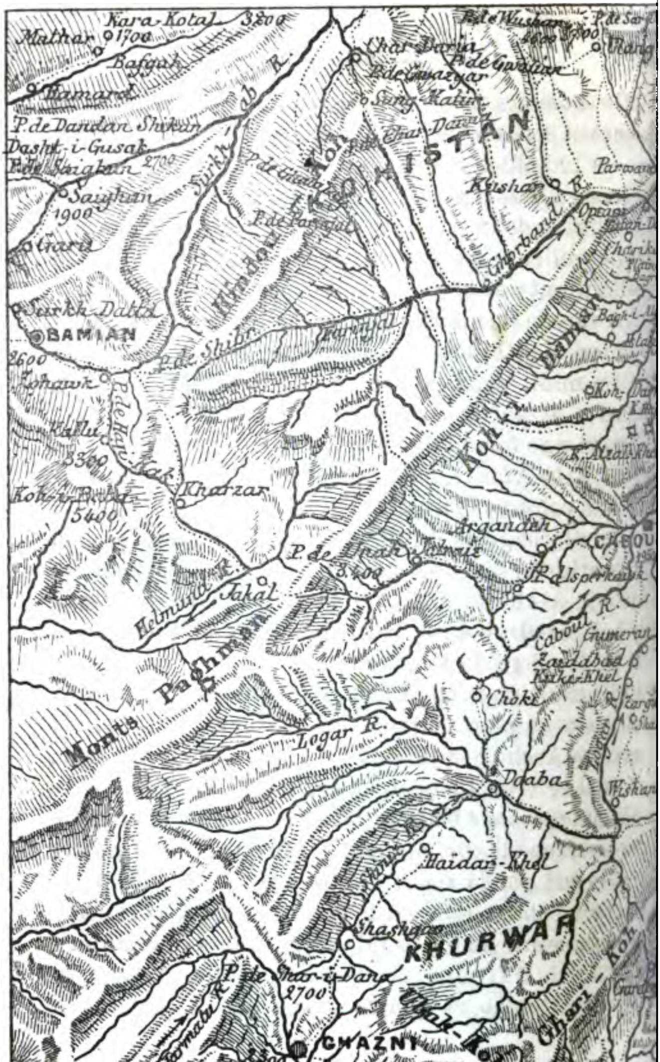
La parade terminée, tout le monde rentra dans les cantonnements; mais le jour même à deux heures de l'après-midi, sans perdre de temps comme on voit, Roberts fit partir sous les ordres du général Macpherson une forte brigade qui s'en fut camper pour la nuit à Kila-Afchar, à l'entrée de la vallée de Chardeh.

Cette colonne était ainsi composée :

Six compagnies du 67e anglais, 7 compagnies du 5e Gourkhas, 600 hommes du 3e Sikhs, 4 pièces de la batterie à cheval F-A, 4 de la batterie de montagne n° 1, 1 escadron du 9e lanciers anglais et 2 escadrons du 14e lanciers du Bengale.

Elle avait pour mission d'aller s'interposer entre la route de Bamian et les forces de Mohamed-Jan, de manière à chasser celui-ci vers la vallée de Maïdan, que Baker venait de parcourir.

Là une seconde brigade devait se trouver pour prendre en queue le chef afghan, s'il essayait de se retirer vers le sud par la route de Ghazni. Cette deuxième colonne, commandée par le général Baker, fut formée de 450 hommes du 92e Highlanders, 450 du 5e infanterie du Punjab, 5 *troops* (demi-escadrons) du 5e de cavalerie du Punjab et quatre pièces de la batterie de



Kara-Kotal
Mathar
Bafgah
Bamard
P. de Dandan Shikan
Dasht-i-Gusak
Saighan
1900
Surkh-Dakht
BAMIAN
2600
Kharzar
5400
Char-Darin
Sung-Hatim
KOHISTAN
Kushan
Ghorband
Parwan
P. de Parwan
Farinjal
Koh-i-Baba
P. de Unah
3400
Argandeh
CABOUL
P. d'Isperkaw
Caboul R.
Helmund R.
Jakal
Monts Paghman
Logar R.
Choki
Daaba
Haïdar-Khel
Shashgao
KHURWAR
P. de Sher-i-Dana
2700
GHAZNI
2300
Ghazni R.
Sher-i-Dana
Ghari-Koh

montagne n° 2. Elle partit du camp le 9 dans la matinée et atteignit Charasyab le soir même.

De ce village Baker fit une feinte démonstration comme s'il voulait se rendre dans la vallée du Logar, mais il suivit en réalité celle du Caboul, en se dirigeant au sud-ouest, de façon à rejoindre la route de Ghazni à quelques kilomètres au sud de Maïdan. Là il devait lui être possible d'attaquer Mohamed-Jan de concert avec la première brigade.

Le plan de Roberts consistait donc, en somme, à empêcher la jonction des deux rassemblements d'insurgés du Kohistan et de Maïdan, en plaçant entre eux Macpherson chargé de refouler le dernier sur Baker, qui devait achever de le mettre en déroute.

Ce plan était admirable sur le papier. Malheureusement, en le combinant, le général anglais n'avait qu'une idée fort imparfaite du nombre d'ennemis réunis contre lui. Il comptait peut être trop aussi sur la possibilité de cacher ses projets, dans un pays où les troupes britanniques éprouvaient la plus grande difficulté à se procurer des renseignements qui ne manquaient jamais à leurs adversaires.

La combinaison pouvait même être dérangée si Macpherson se trouvait obligé d'attaquer d'abord les Kohistanis et ainsi empêché de coopérer avec Baker.

Or ce fut précisément ce qui arriva.

Dès le 10, au moment où, informé du départ de la deuxième colonne, le chef de la première allait com-

La carte ci-contre est à l'échelle de 1/152000.

mencer les opérations convenues, il reçut des nouvelles qui le contraignirent à modifier ses manœuvres et à quitter la vallée de Chardeh et la route d'Argandeh pour porter le premier coup aux Kohistanis.

Ceux-ci, forts de quelques milliers d'hommes, s'étaient réunis sous le commandement du Mir Batcha, sur le versant nord des montagnes qui séparent la vallée de Chardeh du pays de Koh-Daman (partie sud-est du Kohistan). Le gros de ces troupes était établi au village de Karez, d'où part une route qui traverse la montagne au Surkh-Kotal (col rouge), par où leur chef se proposait sans doute de marcher sur Argandeh, puis sur Maïdan.

Macpherson se porta directement à leur rencontre. Laissant pour garder ses derrières son artillerie à cheval, avec un escadron du 9e lanciers anglais et un du 14e lanciers du Bengale, il gagna le Surkh-Kotal avec le reste de ses forces, franchit la chaîne et aperçut la plaine qui s'étendait à ses pieds dans la direction du nord, couverte d'une masse de troupes rangées en bataille, étendards déployés. Le Mir Batcha, qui commandait en personne, prit l'offensive. Il s'élança sur l'escadron du 14e lanciers du Bengale envoyé pour reconnaître sa position et le refoula.

L'artillerie de montagne ouvrit alors le feu sur les Kohistanis, qui s'avançaient hardiment en grand nombre, mais à qui les obus firent bientôt perdre courage. Macpherson laissant quelque infanterie pour garder ses bagages, lança treize compagnies sur cette masse confuse d'assaillants, qui s'enfuit en désordre.

Les Kohistanis essayèrent de résister encore, en s'établissant sur une hauteur de forme conique qui dominait la plaine; mais le 67e anglais et le 5e Gourkhas les chassèrent de cette dernière position après une légère escarmouche. Le torrent des fuyards reprit alors sa course en remontant la vallée vers le nord, et la brigade Macpherson bivaqua près du village de Mohamed-Surwar-Khan, au pied du col.

Les pertes des Anglais étaient insignifiantes; elles se réduisaient à quelques blessés, parmi lesquels le lieutenant-colonel Fitz-Hugh du 5e Gourkhas, atteint légèrement à la jambe.

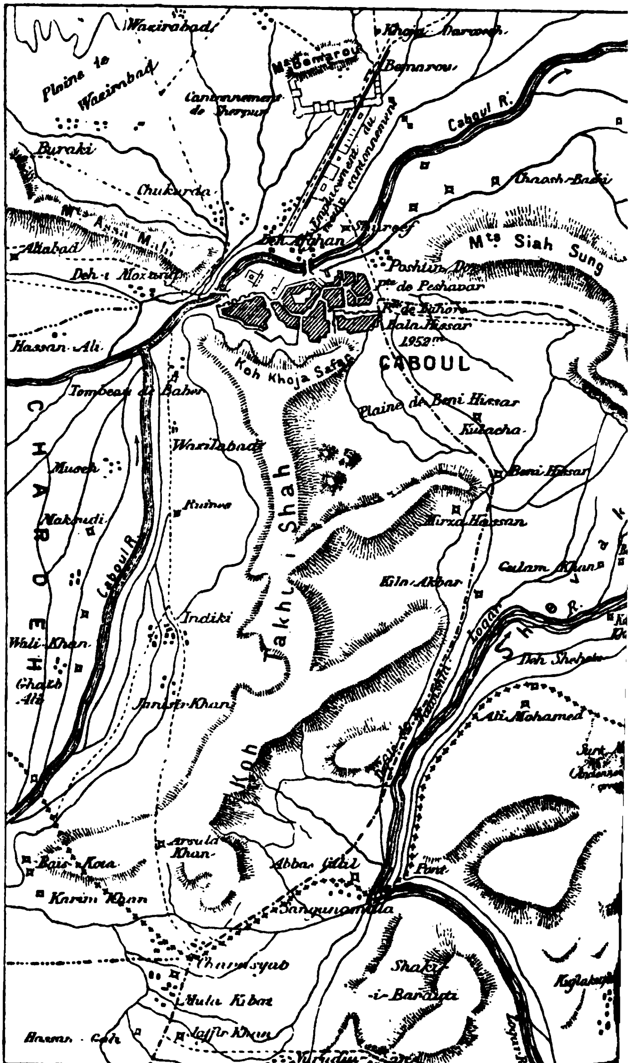
Le plan de Roberts avait donc jusque-là parfaitement réussi.

Mohamed-Jan n'avait pu recevoir les renforts qu'il espérait et se trouvait toujours entre les brigades Macpherson et Baker.

Mais le lendemain les choses prirent tout à coup une autre tournure.

Macpherson était resté pendant la nuit avec son infanterie dans les montagnes, cachant ses mouvements autant que possible, dans l'espoir que la défaite des hommes du Kohistan ne serait pas connue de ceux de Ghazni.

D'un autre côté la nouvelle de la victoire remportée par son lieutenant sur les Kohistanis avait probablement conduit le général Roberts à supposer qu'on pouvait, au moins pour le moment, ne plus s'occuper d'eux et qu'on n'aurait plus désormais affaire qu'au seul corps de Ghazni. Il envoya donc à Macpherson



Wazirabad
Plaine de Wazirabad
Khoja Darwesh
Bemarou
Mt Bemarou
Cantonnement de Sherpur
Emplacement du vieux cantonnement
Cabool R.
Buraki
Chukurda
Mts Assa Mahi
Aliabad
Deh Afghan
Mts Siah Sung
Deh-i Mozang
Pte de Peshavar
Pte de Lahore
Bala Hissar
1952m
CABOUL
Hassan Ali
Koh Khoja Safar
Tombeau de Baber
Plaine de Beni Hissar
Kulacha
Beni Hissar
CHARDEH
Musch
Ruines
Mirza Hassan
Kila Akbar
Cabool R.
Indiki
Takht i Shah
Logar R.
Wali Khan
Deh Shahpur
Ghaib Ali
Janish Khan
Ali Mohamed
Koh
Arsula Khan
Bais Kala
Abba Gilal
Pont
Karim Khan
Chardsyab
Shah-i-Baradari
Mula Kibar
Jaffir Khan
Logar R.

l'ordre de se diriger le lendemain vers Argandeh en suivant le versant septentrional de la chaîne de hauteurs qui ferment au nord la vallée de Chardeh.

En conséquence le matin du 11, Macpherson se mit en marche avec sa brigade dans la direction indiquée, après avoir prescrit à son artillerie à cheval de venir par cette même plaine le rejoindre à Argandeh, avec les deux escadrons qui lui servaient d'escorte.

Ces dernières troupes, qu'il avait laissées campées à Kila-Afchar, à 7 ou 8 kilomètres seulement de Sherpour, y furent rejointes par le général Massy, qui amenait encore un autre escadron du 9e lanciers. La cavalerie se trouva ainsi portée à 200 lances, et pour mieux assurer le succès de son plan, Roberts la plaça tout entière, avec l'artillerie à cheval, sous les ordres de Massy. Il espérait que cet officier marchant sur Argandeh par la plaine tandis que Macpherson s'y dirigeait par les montagnes, toute issue serait fermée aux insurgés et que, si l'on ne pouvait les contraindre à accepter la bataille, on les refoulerait au moins sur Baker.

Cette manœuvre paraissait en bonne voie de réussir; mais par suite, à ce qu'il semble, d'un faux calcul du temps ou par toute autre cause, il arriva que Massy commença à remonter la vallée vers Argandeh alors que Macpherson était encore à quelques kilomètres en arrière dans les montagnes.

Comme il approchait de celles-ci, il se trouva tout à coup en vue de quelques villages situés au pied de

La carte ci-contre est à l'échelle de 1/126720.

ces hauteurs, qui lui parurent occupés par l'ennemi. C'était Mohamed-Jan qui s'était jeté entre Macpherson et Sherpour.

Les forces du général afghan n'avaient pas au premier abord l'air très considérables, et Massy se mit à les canonner à une distance de près de 3.000 mètres. Les obus produisirent quelque effet; mais bientôt les Afghans sortirent en foule des villages et l'on vit alors à quel gros corps de troupes on avait affaire. Le général anglais tenta de rapprocher ses pièces et soutint quelque temps le feu à plus courte portée. Cependant l'ennemi n'en continua pas moins de se déployer et de s'avancer à sa rencontre avec confiance et régularité. Une double ligne de tirailleurs, qui parut forte d'au moins 4.000 hommes, marchait en tête, couvrant une masse de 5.000 ou 6.000 soldats disséminés sur toute la plaine.

Bientôt on dut reconnaître que les canons ne suffiraient pas pour arrêter les assaillants, dont ils ne pouvaient parvenir à briser la première ligne; celle-ci s'avançait toujours sans la moindre hésitation et en entretenant un feu bien nourri contre la cavalerie anglaise. Des balles arrivant au milieu des escadrons, d'une distance de près de 1.500 mètres, firent comprendre qu'on devait avoir devant soi un grand nombre des soldats de *l'Ardal Poultan* (régiment des gardes) armés de fusils Snider.

Le terrain était malheureusement des plus défavorables à la cavalerie. Il était coupé de nombreux canaux d'irrigation, dont beaucoup si larges et si pro-

fonds qu'un cheval une fois tombé dans l'eau était incapable d'en sortir sans aide. L'artillerie ne pouvait non plus s'y mouvoir facilement, et Massy se décida à battre en retraite, en envoyant demander des secours à Macpherson. Il fut même obligé de se priver pour cela d'un demi-escadron du 9e lanciers anglais qu'il dépêcha à la recherche de son collègue ainsi qu'un peloton du 14e lanciers du Bengale.

Cependant l'ennemi s'avançait toujours de plus en plus rapidement et débordait les deux flancs de la petite troupe britannique. L'artillerie fit encore quelques décharges pour essayer de l'arrêter, mais en vain. La situation devenait critique. C'est alors que Massy prit la résolution désespérée de charger les Afghans avec tout ce qu'il avait sous la main.

C'était bien peu. Le 9e lanciers, affaibli déjà du demi-escadron détaché à la recherche de Macpherson, venait d'en envoyer la seconde moitié contre un corps de cavalerie ennemi qui menaçait la droite ; il se trouvait réduit à 80 lances. Le 14e lanciers du Bengale en comptait 60 environ. C'est avec ces 140 cavaliers que l'ancien héros du Redan se précipita sur les masses afghanes.

Lancés à fond de train dans le flanc gauche de l'ennemi, les braves lanciers traversèrent facilement sa ligne de part en part. Mais accueillis par un feu des plus vifs, et ne pouvant garder leurs rangs sur le terrain accidenté et coupé où ils se trouvaient, hommes et chevaux ne formèrent bientôt plus qu'une masse confuse. Plusieurs officiers tombèrent : le lieu-

tenant Hearsey, officier d'ordonnance du général Massy, et le lieutenant Ricardo, du 9e lanciers, furent tués. Le capitaine Mackenzie et le lieutenant-colonel Cleland, du 9e lanciers, qui avait mené bravement la charge, furent grièvement blessés, ce dernier d'un coup de sabre au bras et d'une balle au ventre.

Beaucoup d'autres officiers avaient eu leurs chevaux tués sous eux et se trouvaient ainsi hors de combat. Aussi une seconde charge ordonnée par Massy réussit moins encore que la première, et il fallut battre en retraite.

Ces efforts héroïques n'avaient même pu parvenir à dégager les pièces, que les canonniers tâchaient en vain de faire passer à travers les mille obstacles du terrain. Arrêtés par un canal large et profond, embourbés dans l'eau et la vase, les canons durent être abandonnés, et les artilleurs, après les avoir encloués, se sauvèrent avec les attelages. Le 14e de cavalerie du Bengale couvrit la retraite avec une grande bravoure, sous les ordres du capitaine Neville. Le lieutenant Forbes fut encore tué, ainsi que le lieutenant Hardy de la batterie.

Les pertes, qu'on ne put évaluer au moment même, atteignaient, comme on le vérifia plus tard, le total relativement considérable de 25 blessés et 18 tués; 16 de ces derniers appartenant au 9e lanciers.

La mésaventure de Massy avait eu pour témoin le général Roberts lui-même, qui le matin avait quitté Sherpour avec son état-major, sir Michaël Kennedy et quelques officiers, pour surveiller l'exécu-

tion de ses plans. Il arriva sur le terrain juste comme la cavalerie faisait sa première charge, et en sa qualité de vieil officier d'artillerie, comprenant de suite la gravité du cas, il ordonna aux officiers de la batterie de ramener lentement leurs pièces en arrière et de chercher la meilleure route pour les mettre en sûreté. Malheureusement, rien n'excite les Afghans comme la vue d'un ennemi qui bat en retraite, et leur mouvement en avant ne fit que s'accélérer. Si bien que les ordres du général Roberts ne purent être exécutés et que pour un moment les canons furent perdus.

La démoralisation et la confusion furent même très grandes parmi les artilleurs et aussi, quoique un peu moindres, chez les hommes du 9e lanciers. Mais la présence du général en chef et la ferme attitude conservée par le 14e lanciers du Bengale permirent enfin de remettre un peu d'ordre dans le gros de la petite troupe ; tandis que grâce aux efforts des officiers de l'état-major de Roberts et surtout d'un volontaire, le capitaine Deane, on parvenait à rallier les hommes qui s'étaient dispersés.

Le général, tout en dépêchant encore des estafettes à Macpherson, comprit d'un coup d'œil toute la gravité de la situation. Les Afghans étaient libres de marcher sur Caboul, capables d'y entrer facilement, d'attaquer même les cantonnements de Sherpour, presque entièrement dégarnis de troupes, et de s'en emparer. Les conséquences les plus désastreuses pouvaient donc se produire si Macpherson ne parvenait point à arrêter la marche des vainqueurs, dont le

Route de Pagman
Contrefort de la
Chaine de Pagman
Hauteurs de Nanaki
Passe d'Aurshah
Khoja Boghra
Lac
Deh-i-bobak
Mustofi
Route de Charikar
Khoja-Rw
5,994
Cant. de Shirpour
Behmarou
5,765
5,935
Kila-i-Biland
5,670
5,932
6,286
Monts Asha-Mahni
6,655
6,726
Deh-i-mozung
Deh-Afghan
CABOUL
Caboul R.
Monts Shah
5,965
Bala Hissar
Route de
Route de Maïdan
Sher-Darwaza
7,105
Takht-i-Shah
5,758
Hashmat-
Chaîne de Beni-Hissar
6,309
Route de Charasyab
Vallée de Chardeh
Caboul R.

gros, craignant d'être pris en queue par ses troupes, se dirigeait rapidement sur la capitale, sans doute avec l'intention d'en soulever les habitants.

Dans cette extrémité, Roberts envoya l'un de ses aides de camp, le capitaine Pole Carew, au brigadier général Hugh Gough, qui commandait le cantonnement, pour lui dire d'occuper immédiatement, avec 200 hommes du 72e Highlanders, le village de Deh-i-Mozung, qui ferme le défilé du même nom, par où l'ennemi devait nécessairement passer. En même temps il se portait en toute hâte vers ce même point avec la cavalerie de Massy, qu'il avait enfin reformée.

Ces mesures de précaution n'étaient pas superflues; heureusement prises à temps, elles donnèrent les résultats qu'on en attendait. L'ennemi, au nombre de 5.000 ou 6.000 hommes, marcha droit sur Deh-i-Mozung. Mais accueilli à son arrivée par un feu violent, il hésita et, franchissant le Caboul, se dirigea sur le village d'Indikî. Puis il gravit les hauteurs à l'est de la colline qui domine le Bala-Hissar; à quatre heures, neuf étendards flottaient sur les deux principaux pics, et le versant des montagnes tourné vers Indikî était couvert de soldats afghans.

Ceci n'était pas rassurant pour les Anglais, car ils n'avaient de ce côté qu'un piquet de 50 hommes du 72e Highlanders, sur le sommet qui domine le Bala-

(1) Le croquis ci-contre, levé sur le terrain par le capitaine Holdich, du génie royal anglais, est à l'échelle d'un pouce anglais pour deux milles= 1/126720. Les chiffres indiquent les cotes en pieds anglais. Le pied anglais = 0m,305.

Hissar. On se hâta de renforcer cette petite troupe avec 200 hommes du 72e et du 67e, pourvus d'un supplément de munitions, sous le commandement du capitaine Jarvis. La précaution était bonne, car dès que la nuit tomba, ce piquet fut assailli avec fureur à trois reprises par les Afghans. Mais, faisant un feu terrible, il parvint à repousser tous les assauts; et ceux-ci coûtèrent cher à l'ennemi, comme on put le constater le lendemain matin par les nombreux cadavres qui couvraient les abords de la position.

Cependant Macpherson, qui n'était qu'à 5 ou 6 kilomètres du point où Massy s'était battu, avait entendu son canon et, changeant immédiatement la direction de sa marche, s'était empressé d'accourir à son secours. Poussant devant lui 2.000 ou 3.000 hommes que Mohamed-Jan avait laissés pour lui barrer le passage, il descendit la vallée et traversa le terrain même où s'était passée l'affaire du matin. Il fit ramasser les cadavres qui s'y trouvaient encore; mais ignorant la perte des pièces et la proximité de ces trophées, que les Afghans, dans leur hâte d'atteindre Caboul, n'avaient pas essayé d'emmener, il se contenta de poursuivre l'arrière-garde ennemie. Il ne parvint pas cependant à la rejoindre et ne put que la canonner de loin.

A mesure qu'un corps cédait, il se rejetait sur un autre car, il s'en montrait pour ainsi dire à tous les points de l'horizon. Et pendant cette sorte de « chasse » aux Afghans, comme lui-même appela plus tard cette journée, Macpherson ne se doutait guère combien la

situation était critique là Sherpour, qui se trouvait presque entièrement dégarni de troupes, et combien il devenait à chaque instant plus nécessaire que les forces anglaises dispersées partout fussent promptement concentrées.

C'est au point qu'il avait même l'intention de bivaquer pour la nuit à Kila-Kazi, c'est-à-dire à 15 ou 16 kilomètres de Caboul. Heureusement les ordres du général Roberts lui arrivèrent dans les dernières heures de la journée, et lui prescrivirent de revenir immédiatement camper à Deh-i-Mozung. Il y arriva enfin, mais fort tard.

Les canons abandonnés ne furent cependant pas perdus. Le colonel Macgregor, chef d'état-major de Roberts, ayant fort heureusement rencontré les hommes du 9e lanciers ralliés par le capitaine Deane, résolut de les reprendre. Comme il ne restait plus sur le terrain que quelques traînards ou habitants des villages voisins, il en eut facilement raison ; et l'escorte des bagages de Macpherson, qui retournait à Sherpour, étant venue à passer, il lui confia les canons en lui recommandant de les garder jusqu'à ce qu'on eût envoyé chercher de nouveaux attelages. Grâce à lui, ces pièces furent donc le soir même en sûreté dans les cantonnements de Sherpour.

Là aussi, du reste, une vive inquiétude avait régné toute la journée. On y disposait à peine de 500 hommes pour garder une étendue de terrain très considérable, pour protéger les approvisionnements debois et de fourrages réunis pour l'hiver, les magasins de l'in-

tendance et autres, qui renfermaient toutes les ressources accumulées par l'armée anglaise. Le général Hugh Gough avait fait tous ses préparatifs pour repousser l'attaque qu'il redoutait. Mais il désespérait de réussir : car il avait même été obligé de s'affaiblir encore pour renforcer le général Hills, gouverneur de Caboul, à son poste du Kotwali. Une sorte d'émeute avait éclaté en effet dans la capitale. Les toits des maisons s'étaient couverts en un instant d'une foule d'habitants armés, et plusieurs coups de feu avaient été tirés contre les cavaliers qui se montraient dans les rues.

Par bonheur, quand le 72e Highlanders eut déjoué la tentative faite par les Afghans pour pénétrer dans la ville, les cantonnements se trouvèrent relativement en sûreté; on put relever les hommes qu'on avait envoyés garnir le côté sud-ouest de l'enceinte, en se contentant de laisser une garde aux diverses portes.

On savait aussi que l'infanterie et la cavalerie des Guides, représentant un effectif d'un millier d'hommes, étaient partis de Jagdalak et venaient rejoindre la division. Aussitôt que l'héliographe eut annoncé leur arrivée à Lattaband, ordre leur fut signalé de laisser leurs bagages et d'accélérer leur marche pour atteindre Sherpour le soir même.

Ils entrèrent dans les cantonnements pendant la nuit, ainsi que les compagnies du 72e Highlanders qui défendaient Deh-i-Mozung, et que Macpherson remplaça.

La brigade Baker ne fut de retour que vingt-quatre

heures plus tard, après une série de combats et de péripéties que nous allons résumer rapidement.

Parti de Sherpour le 9, le général Baker avait campé le soir à Childuhkterhan, près de Charasyab. Le 10 il se rendit, par un chemin très difficile, jusque dans le voisinage de Maïdan, et constata que sur sa gauche et parallèlement à lui, marchaient des forces ennemies considérables venant de la vallée de Zurmat, et probablement en route pour rejoindre les insurgés de Ghazni.

L'étape fut longue. On déboucha dans la vallée de Maïdan par une passe où dut s'arrêter pour la nuit l'arrière-garde, qui avait été retardée dans sa marche, heureusement sans être aperçue par le corps de Zurmat.

Aussitôt que cette arrière-garde eut atteint le camp, le matin du 11, le général Baker marcha sur Argandeh, espérant pouvoir exécuter le programme adopté et amener Mohamed-Jan à une action décisive.

Dans cette nouvelle marche, l'arrière-garde, qui se composait du 5e infanterie du Punjab, reçut des coups de fusil aussitôt qu'elle eut quitté le camp, et l'on fut obligé de la renforcer par quelques homme du 92e Highlanders et deux pièces d'artillerie; le tout placé sous les ordres du capitaine Mac-Allum, du 92e.

Les coups de feu venaient des hommes de Zurmat, arrivés à Maïdan le matin même. Toutefois ils n'osèrent pas s'aventurer jusque dans la vallée, et l'arrière-garde, quoique très fort harcelée pendant quelques kilomètres et ainsi retardée, atteignit Argandeh peu après la chute du jour.

En ce point les indigènes s'entretenaient d'une défaite essuyée le matin même par Mohamed-Jan dans la vallée de Chardeh ; et l'on apercevait sur les montagnes voisines de la passe conduisant d'Argandeh dans cette vallée, des colonnes ennemies qui, si les nouvelles colportées parmi les natifs étaient véridiques, devaient appartenir à l'armée de Ghazni battant en retraite.

Le général Baker les fit immédiatement attaquer par son artillerie et deux compagnies du 92e Highlanders qui, sous le commandement du major White, composaient son avant-garde. Les hauteurs furent enlevées d'assaut et occupées pour la nuit par des postes de Highlanders.

Cependant le général était toujours sans nouvelles de Macpherson ; les éclaireurs qu'il avait envoyés pour avoir des renseignements sur sa situation et celle de sir F. Roberts à Caboul, revinrent en annonçant que la route était interceptée. Le fait semblait étrange, étant donné les bruits mentionnés plus haut qui circulaient parmi les natifs. Mais enfin un courrier parvint à atteindre Caboul, et Baker résolut de chercher à pénétrer dans la vallée de Chardeh le lendemain matin 12, et de se mettre en communication avec Macpherson.

Le camp fut donc levé, et une forte arrière-garde, composée d'une compagnie de Highlanders, 350 hommes du 5e d'infanterie du Punjab, deux pièces de montagne et un demi-escadron du 5e cavalerie du Punjab, — le tout sous les ordres du major Pratt, du

5e infanterie du Punjab, — fut chargée de protéger la longue colonne des bagages, dont les animaux étaient fort abattus par les marches pénibles des trois derniers jours.

L'épuisement des bêtes de somme était même tel que Baker, qui s'était mis dès la pointe du jour en communication héliographique avec Caboul et avait appris quelque chose de la situation où l'on s'y trouvait, forma le projet de les parquer dans un petit fortin à environ 6 kilomètres d'Argandeh et de pousser droit sur Caboul avec tout son monde, en ne laissant qu'une faible escorte pour les défendre.

Mais l'arrière-garde fut tellement retardée dans sa marche par les tentatives réitérées de l'ennemi pour l'arrêter et s'emparer des bagages, que le général — très heureusement comme on le reconnut plus tard — revint sur sa première décision et résolut de marcher immédiatement sur Caboul, en emmenant tout avec lui.

Il atteignit assez promptement le camp de Macpherson à Deh-i-Mozung, et y trouva des instructions qui lui prescrivaient de rentrer immédiatement à Sherpour, où, à la grande joie de tous, il parvint à six heures du soir.

Son arrière-garde, qui, jusqu'à quelques kilomètres de Caboul, avait été sans cesse harcelée par l'ennemi, n'arriva que deux heures plus tard, mais ramenant ses bagages intacts, grâce à la fermeté des hommes et aux excellentes dispositions prises par l'officier qui la commandait.

Le plan de Roberts, bien conçu en lui-même, avait donc échoué parce qu'il reposait sur une connaissance très inexacte des forces que les Afghans avaient réunies. Macpherson, il est vrai, s'était vu contraint de s'écarter des instructions qu'il avait reçues; mais Baker, qui avait exécuté de point en point les ordres de son chef, n'avait pas mieux réusssi.

C'était un échec; il n'y avait pas à le dissimuler. Toutefois si les Anglais n'étaient pas parvenus à mettre en déroute les ennemis qui menaçaient Sherpour, ils se trouvaient de nouveau réunis dans leurs cantonnements en forces suffisantes pour défendre les précieuses ressources qu'ils y avaient accumulées. Sir F. Roberts ne désespérait même pas de reprendre bientôt l'offensive contre Mohamed-Jan. Mais il devait s'attendre à de rudes combats pour les jours suivants, car de toutes parts arrivaient de mauvaises nouvelles. Les Safis, les Logaris, les Kohistanis formaient des bandes d'insurgés. Dans tous les villages qu'elles avaient traversés, les troupes anglaises avaient été accueillies à coups de fusil. Ainsi dans ce rayon de 12 ou 13 kilomètres à peine autour des cantonnements occupés par l'armée britannique, la population manifestait ouvertement ses sentiments hostiles contre l'Angleterre. A plus forte raison devait-il en être de même dans le reste du pays, qu'on ne pouvait plus espérer soumettre sans une guerre longue et acharnée.

La situation était donc, en somme, assez critique et l'on n'en pouvait sortir qu'à force d'énergie. Heureusement Roberts n'en manquait pas.

Serré de près, il lui fallait avant tout dégager les abords de sa position, et sans perdre de temps, il prit ses mesures en conséquence.

Avant même le retour de Baker, il avait donné l'ordre à Macpherson de déloger l'ennemi, qui s'était installé sur une hauteur élevée, contiguë à celle que gardaient les trois compagnies du 72e Highlanders. Cette montagne, connue sous le nom de Takht-i-Shah (*Trône du roi*), forme le point culminant d'une chaîne qui, commençant près du champ de bataille du 6 octobre, au défilé de Sang-i-Nawishta, se termine brusquement à la rivière de Caboul, non loin du tombeau de Baber, et se continue en quelque sorte sur l'autre rive du cours d'eau par la chaîne des monts Assa-Mahi. La coupure ainsi formée entre les deux suites de hauteurs et qui livre passage au Caboul, constitue précisément le défilé de Deh-i-Mozung.

De la chaîne du Takht-i-Shah partent encore deux longs contreforts : l'un à l'est, qui se dirige vers le village de Beni-Shahr, l'autre à l'ouest, dans la direction du village d'Indikî, dans la vallée de Chardeh.

Ces deux villages servaient de centres de ralliement à de gros partis de *Ghazis;* ils leur fournissaient pour la nuit des abris confortables et les routes qui de ces points remontaient la chaîne vers le Takht-i-Shah et Caboul étaient assez bonnes.

La Takht-i-Shah était la position la plus voisine de la capitale que les Afghans pussent occuper, tant que les Anglais restaient en possession des hauteurs qui dominent immédiatement le Bala-Hissar et où s'était

énergiquement maintenu toute la nuit du 11 au 12 le petit poste du capitaine Jarvis.

De Sherpour on apercevait parfaitement cette haute montagne qui dominait tout autour d'elle, et l'on pouvait constater qu'elle était occupée par un corps ennemi dont les drapeaux, au nombre de dix-huit ou vingt, indiquaient assez la force considérable. Mais les Anglais continuaient à s'illusionner si complètement sur l'importance du mouvement insurrectionnel dirigé contre eux, que l'on envoya, pour attaquer le Takht-i-Shah, des forces tout à fait insuffisantes : 2 pièces de montagne et 150 hommes du 3e Sikhs, auxquels devaient se joindre ceux dont pourrait disposer le petit poste du capitaine Jarvis. Celui-ci ne fournit que 100 hommes du 72e, si bien que malgré l'addition d'un demi-bataillon du 5e Gourkhas, l'effectif total de la colonne ainsi formée n'était probablement pas de plus de 450 hommes.

On la plaça sous le commandement du lieutenant-colonel Money, qui s'était peu auparavant si fort distingué dans la défense du Chuturgardan. Du haut des remparts de Sherpour, l'état-major anglais se préparait à suivre attentivement les péripéties de l'affaire. Malheureusement la hauteur occupée par Jarvis cachait aux observateurs les mouvements du colonel Money, dont-ils ne pouvaient apercevoir que les adversaires. Ces derniers, couvrant entièrement les crêtes du Takht-i-Shah, faisaient un feu des plus violents, et l'on commençait déjà à pouvoir se rendre compte des difficultés qu'allait rencontrer l'attaque.

Bientôt cependant les deux pièces de montagne du lieutenant Swinley se firent entendre; on aperçut leurs obus qui venaient éclater avec une précision magnifique au milieu des Afghans, et ceux qui n'avaient pas l'habitude de juger ces sortes de choses pouvaient croire qu'ils souffraient cruellement. Les officiers plus expérimentés savaient très bien, au contraire, que les flancs abrupts de la montagne, formés de rochers aux anfractuosités innombrables, offraient contre le feu de l'artillerie quantité d'abris excellents où, à chaque éclat de lumière annonçant le départ d'un projectile, les ennemis ne manquaient pas de se réfugier lestement.

Money devait commencer son mouvement en avant vers midi; mais avant d'arriver aux positions de l'ennemi pour donner l'assaut définitif, il avait à traverser un long espace de terrain occupé, par les Afghans et dont il fallut les chasser pied à pied. Aussi les progrès de l'attaque furent-ils très lents,et vers trois heures de l'après midi l'artillerie dut même cesser son feu, faute de munitions. Ce que voyant, le général Roberts se rendit enfin mieux compte de la force véritable de ses adversaires, et comprenant la nécessité d'obtenir un succès complet, il résolut de suspendre l'attaque jusqu'au lendemain matin, et de prendre alors ses mesures pour la faciliter par un vigoureux mouvement de flanc.

Le colonel Money reçut en conséquence l'ordre de bivaquer pour la nuit sur le terrain qu'il avait conquis.

Il s'y trouvait derrière un pic secondaire, séparé de celui qu'occupaient les Afghans, par une coupure profonde et escarpée. De là, pour atteindre le point d'attaque final, il fallait encore parcourir une bande de terrain assez unie et dépourvue de toute espèce d'abris, conduisant à la hauteur qu'il s'agissait d'escalader.

Dans cette position avancée, sur une haute montagne, les hommes durent passer une nuit de décembre, sans nourriture et couchés sur la terre nue. Tous les officiers, y compris le commandant de la colonne, dormirent tout habillés, enveloppés seulement dans une couverture. L'ennemi tirait encore, et ce fut au moment même où l'on achevait de prendre les dispositions pour le bivac, que le brave major Cook, du 3e Sikhs, reçut une grave blessure dont il mourut depuis.

Le lieutenant Fasken, du 3e Sikhs, et le lieutenant Ferguson, du 72e, furent aussi blessés. Les pertes de la journée ne s'élevèrent, en dehors de ces officiers, qu'à dix blessés et quatre tués.

Dès le matin du 13, le général Roberts, profitant de l'arrivée de Baker, rentré comme nous l'avons vu plus haut dans la soirée du 12, forma sous ses ordres une deuxième colonne qui devait venir en aide à la première par une attaque exécutée du côté opposé. Elle se composait de 4 pièces de campagne et 4 de montagne, du 5e de cavalerie du Punjab, de l'infanterie des Guides, de 400 hommes du 92e Highlanders, et de 200 hommes du 3e Sikhs

Le général Baker reçut pour instructions de gravir quelque part, dans le voisinage de Benishahr, la chaîne dont le Takht-i-Shah forme le point culminant. Il devait ensuite, en continuant d'avancer jusqu'au sommet de la crête, agir de concert avec Money pour en chasser l'ennemi.

Baker trouva le bas des pentes fortement occupé par les Afghans, et prit immédiatement ses dispositions. En choisissant habilement son point d'ascension, il réussit à couper l'ennemi en deux. Une partie fut refoulée vers le haut de la montagne, tandis que le reste était chassé du côté de la plaine.

Sa première attaque fut exécutée avec une grande énergie. A droite les Highlanders s'élancèrent contre un mamelon avec un entrain superbe, tandis que les Guides en faisaient évacuer un autre sur la gauche. Les deux régiments formèrent ensuite une colonne d'attaque, en tête de laquelle se placèrent deux compagnies déployées du 92e Highlanders, conduites par le major White. Le reste du régiment et les Guides suivaient de près, sous la protection du feu de la batterie de montagne.

C'est dans cette formation que les troupes gravirent résolument les pentes fort raides du Takht-i-Shah, ne s'arrêtant que de temps à autre pour reprendre haleine. L'ennemi reculait peu à peu devant cette vigoureuse marche en avant, accomplie avec un calme et une décision bien dignes des deux braves régiments qui l'exécutaient. Le feu très vif dirigé sur eux par les masses d'Afghans qui occupaient encore le sommet,

ne put arrêter leurs progrès ; et quand ils approchèrent du haut de la crête, l'ennemi s'enfuit dans toutes les directions.

Du côté opposé, les troupes de Money faisaient un mouvement analogue et ne rencontraient presque plus aucune résistance. Si bien que les Gourkhas purent s'avancer assez rapidement pour couronner la hauteur quelques minutes avant les Highlanders, qui la trouvèrent abandonnée par ses défenseurs.

Pendant que le Takht-i-Shah était ainsi vaillamment enlevé, Baker, après avoir vu ses troupes prendre pied sur les pentes, avait ramené en arrière quelques Highlanders et pris position au pied de la chaîne avec les 4 pièces de campagne et le détachement du 3e Sikhs. Il s'y trouva engagé dans une lutte très vive contre des masses d'infanterie réunies dans la plaine de Benishahr, et auxquelles s'efforçaient de se rallier les Afghans chassés de ce côté par la première attaque des Highlanders et des Guides. Mais cette tentative fut déjouée et les occupants de Benishahr furent d'abord refoulés, puis expulsés de leurs positions, grâce surtout à l'excellent tir des pièces de campagne et aux salves bien dirigées de l'infanterie.

Les ennemis ainsi repoussés se répandirent dans la plaine au pied des monts Siah-Sang. Baker avait l'intention de les suivre, et dans ce but il rappela du Takht-i-Shah ses troupes victorieuses. Mais dans l'intervalle, il se trouva lui-même coupé de Sherpour par des bandes armées accourues de la ville et toute la

population des villages voisins. Il fit demander en conséquence qu'on envoyât des cantonnements 300 hommes d'infanterie afin de protéger ses derrières. Et comme on ne put faire droit de suite à sa demande parce qu'il fallait se tenir en garde contre un gros corps afghan venant du nord, Baker dut laisser à sa cavalerie le soin de disperser, de concert avec quelque autre envoyée de Sherpour, les masses qui se reformaient au pied du Siah-Sang ; puis il reporta toute son attention sur le désordre qui commençait à se produire dans la queue de sa colonne. Enfin on put lui envoyer, des cantonnements, trois compagnies du 5e d'infanterie du Punjab; et avec ce secours, il se jeta sur quelques-unes des bandes venues de Caboul, dont il eut bientôt raison. Ces compagnies furent ensuite chargées d'enlever un petit fort occupé par quelques paysans hostiles et s'acquittèrent avec succès de cette mission aussi pénible qu'ingrate.

La cavalerie eut plus d'une occasion de se distinguer dans cette journée en chargeant des corps à demi dispersés d'infanterie afghane. Les Guides se firent particulièrement remarquer. Sous le commandement du colonel Stewart, ils chargèrent à deux reprises un groupe de 400 hommes d'infanterie sous les yeux de Baker. Le 5e de cavalerie du Punjab exécuta de même plusieurs belles charges très efficaces. Le 14e lanciers du Bengale et le 9e lanciers anglais firent aussi d'excellente besogne. Ce dernier régiment eut encore un officier tué, le capitaine Butson.

A la chute du jour toutes les troupes se trouvaient

de nouveau réunies à Sherpour, sauf celles de Macpherson, qu'on avait laissé à Deh-i-Mozung avec ordre de défendre à tout événement l'entrée du défilé. En outre un demi-bataillon du 5e Gourkhas bivaquait sur le sommet si péniblement conquis du Takht-i-Shah, et le poste du 72e Highlanders occupait toujours la hauteur qu'il avait si vigoureusement défendue dans la nuit du 11.

On n'éprouvait du reste aucune inquiétude pour les troupes ainsi dispersées. Toutes les opérations entreprises dans la journée avaient bien réussi; et comme la tranquillité continuait de régner dans la capitale, les Anglais pouvaient croire qu'ils avaient définitivement déjoué le plan de leurs ennemis, infligé une rude leçon à Mohammed-Jan ainsi qu'au Mousk-i-Alim, et que les choses allaient reprendre leur cours habituel.

Toutefois, en prévision du cas où de nouvelles opérations offensives pourraient être nécessaires le jour suivant pour achever la déroute de l'ennemi, l'ordre fut donné dans la soirée de tenir une colonne prête à sortir le lendemain à neuf heures du matin, sous les ordres du brigadier général Baker.

La précaution était sage, car les événements ne tardèrent pas à prouver que les Anglais s'étaient trop hâtés de se réjouir et de croire à la retraite définitive de l'ennemi.

Dès le matin du 14, en effet, on aperçut de nombreux rassemblements avec des drapeaux, gravissant la chaîne des monts Assa-Mahi qui flanque du côté sud-

ouest les cantonnements de Sherpour à une distance d'environ 2 kilomètres. Ces montagnes sont séparées de la crête qui domine le Bala-Hissar par une dépression profonde où coule le Caboul-Darya et à l'extrémité de laquelle se trouve le village fortifié de Deh-Afghan, qui forme comme un faubourg de la capitale. C'est dans ce village, dont le nom avait acquis déjà une certaine célébrité lors des événements de 1841-42, qu'était établi l'arsenal pourvu de moteurs hydrauliques, où Shere-Ali faisait forer et usiner ses canons.

Roberts accepta sans hésiter le défi que semblaient lui porter les Afghans réunis sur ces hauteurs. Il résolut de les faire attaquer immédiatement par la colonne spéciale constituée sous les ordres de Baker : 450 hommes du 72e Highlanders, 120 du 92e, 500 de l'infanterie des Guides, 480 du 5e infanterie du Punjab, avec 200 cavaliers du 14e lanciers du Bengale, 4 pièces de la batterie G-3e, et 4 de la batterie de montagne n° 2 : au total environ 1.900 hommes. Cette petite troupe sortit vers neuf heures du matin par la porte ouest des cantonnements et se dirigea vers le versant septentrional de l'Assa-Mahi, qui à cet endroit présente une coupure assez brusque traversée par la route de Ghazni. A droite de cette route la chaîne se relève par un pic très élancé de forme conique, puis se continue en une sorte de long col interrompu de distance en distance par quelques autres pics de moindre dimension, se reliant ainsi avec une dernière montagne large et élevée qui marque l'extrémité nord de la crête.

Au pied de la hauteur conique qui touche la route de Ghazni, étaient deux petits forts séparés par une bande de terrain plat offrant à l'artillerie une position excellente, d'où l'on pouvait balayer la crête et le versant oriental des monts Assa-Mahi, canonner Deh-Afghan et battre la route qui conduit de Caboul aux montagnes.

Le colonel Jenkins, des Guides, chargé de l'attaque des monts Assa-Mahi, commença par occuper la hauteur conique. Il y réussit sans éprouver beaucoup de résistance, et les Highlanders et les Guides, traversant alors la chaîne par la route de Ghazni, vinrent attaquer les monts Assa-Mahi du côté sud-ouest. Le 5e infanterie du Punjab fut tenu en réserve avec l'artillerie, pendant que la cavalerie, suivant l'attaque, descendait dans la vallée de Chardeh, tant pour reconnaître le terrain que pour chasser de la plaine les ennemis qui pourraient se rencontrer dans les parties basses.

Comme la veille au Takht-i-Shah, la conduite des Guides et des Highlanders fut admirable. Ils trouvèrent des adversaires déterminés qui dirigeaient sur eux une fusillade intense, de tous les points dominants que ces montagnes tourmentées présentaient en grand nombre. Mais ils n'en continuèrent pas moins d'avancer lentement en gravissant les pentes escarpées, sans se laisser arrêter par aucun obstacle; peu à peu les Afghans furent chassés du versant ouest et poursuivis tout le long du versant opposé, sous les yeux mêmes des spectateurs qui contemplaient la bataille avec

un vif intérêt du haut des murailles de Sherpour.

Enfin l'on aperçut l'ennemi en pleine retraite descendant les derniers contreforts et se dirigeant vers Deh-Afghan. Mais quelques hommes résolus, probablement de ces fanatiques appelés *ghazis*, se portèrent avec un drapeau sur le dernier mamelon, au milieu de rocs et de vieux murs et y firent une résistance désespérée. Les Anglais essoufflés et un peu en désordre par suite de leur longue et difficile ascension, durent se reformer lentement derrière quelques rochers.

Le colonel Jenkins, un vétéran de la guerre de montagne, abrita tranquillement ses hommes, puis froidement et sans se presser, envoya des tirailleurs pour envelopper le poste ennemi sur ses deux flancs et ses derrières. Du haut des murs de Sherpour, on suivait les péripéties de ce drame, dont on attendait, non sans émotion, le dénouement final.

Quand le mouvement tournant fut suffisamment prononcé, le colonel donna le signal de l'assaut. Un Highlander, qu'on sut depuis être le caporal Seller, du 72e, se montra seul d'abord au-dessus des rochers et fut immédiatement suivi par d'autres marchant aussi vite que le permettaient les inégalités du terrain.

Une forme humaine isolée bondit au même instant de derrière les obstacles qui cachaient les Afghans, et ceux-ci commencèrent un feu des plus violents contre les Highlanders et les Guides, obligés de s'avancer à découvert.

Ces braves gens n'en continuèrent pas moins leur marche; et bientôt le drapeau que les ennemis avaient

arboré comme un défi sur leur position, vacilla, puis tomba enfin, annonçant que sur ce point toute résistance était vaincue et que le plus haut sommet des monts Assa-Mahi était définitivement au pouvoir des Anglais.

La fusillade toutefois continua quelque temps encore, car le terrain offrait de nombreux abris aux Afghans en retraite. Il leur donnait toute facilité pour mettre à profit leur coup d'œil et leur habileté à manier les Snider et les Enfield dont, à une autre époque, le gouvernement britannique avait lui-même si libéralement doté l'armée de Shere-Ali.

Aussi, malgré les succès obtenus, on n'avait pas encore atteint de résultat décisif, et la journée, commencée d'une façon si brillante, devait se terminer par une déception, presque par un revers.

Ceux qui, lorgnette en main, suivaient du haut des remparts de Sherpour le spectacle du combat, ne pouvaient ni voir les masses ennemies qui se formaient sur la montagne, à droite de l'attaque du général Baker, ni s'apercevoir que les fuyards délogés des monts Assa-Mahi tournaient en quelque sorte leurs adversaires, en se dérobant derrière les villages de la vallée de Chardeh. La contre-attaque imminente des Afghans était donc tout à fait inattendue à Sherpour, et Baker lui-même, de la position qu'il occupait avec ses pièces au pied des hauteurs, ne la prévoyait guère.

Nous avons déjà parlé d'une élévation de forme conique, située presque au centre de la chaîne de l'Assa-Mahi, qui formait le principal objectif de

l'ennemi et dominait la plaine où s'était placée l'artillerie anglaise. En voyant les progrès de l'attaque exécutée par ses troupes, le général Baker, pour soutenir le mouvement offensif et faciliter une marche éventuelle dans la vallée de Chardeh, ordonna aux quatre pièces de montagne d'aller, avec leur escorte, formée de 100 hommes du 5e d'infanterie du Punjab, prendre position sur ce mamelon, où le colonel Jenkins avait déjà reçu l'ordre de laisser une compagnie des Guides et une du 72e Highlanders. On y avait même installé une station héliographique pour la journée.

Du sommet de cette éminence, la vue s'étendait au loin. L'on n'avait pas tardé à découvrir un corps ennemi venant du nord, c'est-à-dire du côté du Kohistan, et l'on apercevait un grand nombre de fuyards qui, descendant des monts Assa-Mahi, traversaient la vallée de Chardeh et faisant le tour des hauteurs plus éloignées, semblaient vouloir prendre à revers l'attaque anglaise. On observait également une foule de groupes répandus sur l'énorme et haute montagne qui termine au nord la chaîne de l'Assa-Mahi.

C'étaient autant de symptômes inquiétants pour la petite troupe qui occupait le mamelon. Mais il semble qu'une confiance exagérée lui eût été inspirée, ainsi qu'à son chef, le colonel Clarke, du 72e, par le succès si franchement accusé de l'attaque dirigée sur le gros des forces ennemies qui occupaient les monts Assa-Mahi.

Enhardis probablement par le peu d'attention qu'on

prêtait à leurs mouvements, les Afghans commencèrent, vers une heure de l'après-midi, à descendre en grand nombre de la montagne du nord, en se dirigeant vres le col qui la reliait à la hauteur conique. Ils furent bientôt rejoints par d'autres corps venus des villages de la vallée de Chardeh, qui, profitant des mille accidents du terrain, avaient gravi le versant ouest du mamelon.

Ce fut alors seulement que le colonel Clarke, commençant à redouter sérieusement une attaque, fit demander à Baker de lui envoyer des renforts. Immédiatement on lui dépêcha le capitaine Hall, avec 100 hommes du 5e d'infanterie du Punjab. Mais le long des pentes abruptes et presque à pic de ces montagnes, les troupes ne pouvaient se mouvoir que lentement et à grand'peine. Elles n'avaient pu en atteindre encore le sommet, que déjà les événements y prenaient une tournure des plus sérieuses.

L'ennemi avançait vigoureusement, non seulement de front par le col, mais sur les deux flancs. Le feu bien nourri d'artillerie et de mousqueterie entretenu contre lui ne parvenait qu'à ralentir sa marche. D'en bas, la batterie Craster envoyait par moments quelques obus sur les Afghans, chaque fois qu'ils se montraient sur le versant est de la hauteur. Mais de la position où se trouvait Baker, on ne pouvait se rendre qu'imparfaitement compte de l'état des choses.

Pendant que Hall et ses hommes montaient sans reprendre haleine, l'ennemi, dont la supériorité numérique était écrasante, s'était avancé jusqu'à moins de

300 mètres des canons anglais et se groupait autour des drapeaux qu'il avait plantés au milieu d'un amas de rochers.

Clarke ordonna de déloger les Afghans de ce poste, et le capitaine Spens du 72e, fit avancer sa compagnie dans ce but. On porta même en avant les 100 hommes du 5e d'infanterie du Punjab qui formaient l'escorte des pièces. Mais autant qu'on peut le savoir, par les récits de ceux qui d'en bas observaient la marche de l'action, il semble que l'attaque, bravement conduite par le capitaine Spens, fut exécutée sans ensemble et avec trop peu de monde. Les quelques hommes qui parvinrent aux rochers occupés par l'ennemi furent repoussés avant d'avoir pu y prendre position. Spens lui-même fut tué en combat singulier par un ghazi de taille colossale.

L'ennemi continuait d'arriver comme un torrent irrésistible. Les défenseurs, à qui le terrain manquait pour prendre des dispositions convenables sur cet étroit sommet taillé en pointe, se voyaient non seulement assaillis de front, mais fusillés à dos par des hommes qui avaient gravi les contreforts inférieurs de la chaîne. Les pièces, qu'on aurait dû ramener en arrière beaucoup plus tôt, furent alors chargées en toute hâte sur les mulets et envoyées en bas. Une partie de l'infanterie n'avait plus de munitions et le trouble se mit dans ses rangs. Beaucoup de soldats des trois régiments engagés commencèrent, sans en attendre l'ordre, à suivre la batterie qui descendait.

Telle était la situation quand le capitaine Hall, avec

quelques hommes essoufflés, atteignit enfin le sommet. Il était trop tard pour rétablir le combat. Le gros du renfort amené par lui et qui gravissait encore les flancs escarpés de la montagne, fut entraîné par les fuyards et se joignit à la masse confuse de ceux qui descendaient. Tous les efforts de Hall et des autres officiers furent inutiles. L'ordre ne se rétablit un peu dans les troupes, vivement poussées par les Afghans, qu'en arrivant au pied de la hauteur. Mais dans l'intervalle, deux mulets de pièce avaient été tués et les canons qu'ils portaient perdus. Car dans la précipitation de la retraite on ne pouvait plus songer à les sauver.

Fort heureusement le général Baker se proposait d'exécuter plus tard, dans la vallée de Chardeh, un mouvement que la cavalerie avait été chargée de préparer par une reconnaissance sur la route de Ghazni. En conséquence, le colonel Jenkins, qui s'était trouvé renforcé par deux compagnies du 67e venues de la hauteur qui dominait le Bala-Hissar, avait reçu l'ordre de laisser à ces deux compagnies le soin de garder la crête des monts Assa-Mahi et de ramener en arrière les Guides et les Highlanders du côté de la montagne conique.

Quand Jenkins s'aperçut que cette importante position était menacée par l'ennemi, il fit avancer quelques compagnies dans la direction du versant nord des monts Assa-Mahi, juste au-dessus de la route de Ghazni. De là, il put aider quelque peu les troupes du mamelon qui battaient en retraite et s'opposer

aux efforts que l'ennemi, exalté par son triomphe, faisait pour reprendre la chaîne de l'Assa-Mahi. Puis avec le reste des Guides et des Highlanders, il attendit les ordres de son chef.

Jusqu'à ce moment les Anglais ne s'étaient pas rendu entièrement compte de la gravité de l'attaque dirigée contre eux. Mais les faits ne laissaient plus désormais place à aucun doute. Si le succès du matin n'avait pas arrêté le mouvement des Afghans, s'ils avaient encore l'audace de combiner et d'exécuter une contre-attaque aussi résolue, c'est qu'on se trouvait évidemment en face d'une coalition générale et il était clair que le général Roberts n'aurait pas trop de toutes ses forces pour en venir à bout.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, le terrain se montrait couvert d'ennemis en nombre immense qui semblaient venir de tous les côtés à la fois. De gros corps menaçaient le Takht-i-Shah occupé depuis la veille par une partie du 5e Gourkhas, ainsi que les hauteurs qui dominaient le Bala-Hissar et où se trouvait une portion de la brigade Macpherson. Les Afghans étaient victorieux à la montagne conique, et paraissaient même sur le point d'essayer de reprendre la forte position qu'ils avaient perdue dans la matinée.

Aussi le général Roberts se décida-t-il enfin à rappeler ses détachements dispersés et fort exposés, et à concentrer toutes ses forces dans les cantonnements où se trouvaient réunis ses approvisionnements pour l'hiver; approvisionnements dont la perte eût pu avoir les plus

sérieuses conséquences. Il fit donc ordonner un mouvement général de retraite sur Sherpour. Les hauteurs du Takht-i-Shah et du Bala-Hissar furent immédiatement abandonnées, et les troupes qui s'y trouvaient se dirigèrent vers les cantonnements par le défilé de Deh-i-Mozung et le village de Deh-Afghan.

Jenkins reçut l'ordre de se retirer des monts Assa-Mahi et Baker du pied de la hauteur conique. Le premier, obligé de redescendre, en présence d'adversaires exaltés par leur succès, ces montagnes escarpées, théâtre de son triomphe du matin, exécuta son mouvement avec une habileté et un calme qui lui firent le plus grand honneur; admirablement secondé du reste par le colonel Brownlow du 72e, et le major Campbell qui avait le commandement des Guides. Les deux compagnies du 67e placées sur la crête, couvrirent aussi longtemps qu'elles le purent la retraite de Jenkins, puis rejoignirent sa colonne et tout ce monde, quoique avec beaucoup de pertes, parvint à se rallier sans accident dans la plaine.

La brigade Macpherson fut assez vivement pressée dans sa retraite. Mais heureusement le défilé de Deh-i-Mozung et le village de Deh-Afghan n'étaient que faiblement occupés par l'ennemi et les troupes purent les traverser sans trop de difficultés.

Une magnifique charge de cavalerie exécutée par le lieutenant Vousden avec une poignée d'hommes du 5e cavalerie du Punjab, balaya fort à propos un gros corps afghan qui, parti des monts Assa-Mahi, marchait à travers la plaine vers les hauteurs de Siah-Sang.

Quant à Baker, qui avait été renforcé par 150 hommes du 3e Sikhs, le terrain qu'il devait parcourir était le plus facile; mais il ne pouvait quitter sa position tant que la colonne de Jenkins n'avait pas achevé d'évacuer les monts Assa-Mahi. Aussi la nuit était-elle déjà venue avant que toutes les troupes et leurs bagages ne fussent en sûreté derrière les remparts de Sherpour.

Heureusement l'ennemi, tout entier à la joie de se retrouver en possession de Caboul, et fort occupé aussi sans doute de ses blessés très nombreux, ne songea pas de plusieurs jours à inquiéter les Anglais. A part quelques balles tirées au hasard par-dessus les murailles, on ne s'aperçut de la présence de l'armée afghane que par les nombreux drapeaux qui flottaient sur les monts Siah-Sang et les principaux sommets de l'Assa-Mahi.

Cependant excités comme ils semblaient l'être par le fanatisme et l'ardeur de la victoire, on devait s'attendre à voir les Afghans en profiter et venir assaillir le refuge des troupes britanniques, sans donner à celles-ci le temps de se reconnaître et de s'y fortifier davantage. S'ils montraient au contraire tant d'irrésolution et comme une sorte d'engourdissement, c'est qu'évidemment la dissension et la discorde n'avaient pas tardé à se mettre parmi eux, et que beaucoup, après s'être lancés sans trop réfléchir dans cette aventure, commençaient à s'inquiéter des conséquences qu'elle pourrait avoir. Le chef nominal dans toute cette affaire, Mahomed-Jan, était une individualité sans valeur

aucune et sans influence réelle. Ancien officier subalterne d'artillerie, et l'un des agents les plus actifs dans l'affaire du massacre de Cavagnari, on prétendait qu'il avait été fait général par Yakoub pour la part qu'il y avait prise. Mais il n'était pas probable qu'aucun des grands Sirdars Douranis ou Ghilzaïs consentît à servir comme lieutenant sous les ordres de ce personnage, et c'était là une chance sérieuse pour que la coalition formée par lui contre les Anglais, ne durât pas bien longtemps.

La masse de la nation afghane ne paraissait avoir qu'assez froidement répondu à l'appel que ce fanatique avait fait aux passions religieuses. L'espoir du pillage avait probablement été la principale cause qui avait amené les soldats afghans et la population à se réunir contre les Anglais. Cet espoir avait été satisfait dans une certaine mesure par le sac de la ville et surtout des maisons de tous ceux qu'on savait favorables à la cause britannique. L'on pouvait compter qu'un grand nombre n'auraient plus maintenant d'autre préoccupation que de retourner chez eux pour y mettre leur butin en sûreté. Ils devaient s'estimer trop heureux de leur victoire, et connaître assez la puissance des armes anglaises, pour ne pas attendre que des renforts eussent permis à ceux qu'ils venaient de vaincre, de prendre sur eux une revanche éclatante.

Telles étaient les espérances dont se berçaient les Anglais pendant la sorte de trêve qui suivit cette série de combats sanglants et désastreux, dans les-

quels, en cinq jours, du 10 au 14 décembre, la petite armée britannique n'avait pas perdu moins de 76 tués dont 8 officiers anglais, et 199 blessés dont 13 officiers anglais, plus deux soldats disparus.

Ces pertes étaient relativement très sérieuses, surtout si on les compare à celles presque toujours insignifiantes qu'avaient éprouvées les troupes britanniques dans la plupart de leurs rencontres avec les Afghans.

Une victoire payée de ce prix eût semblé déjà chèrement achetée; et tous ces sacrifices n'avaient abouti qu'à une défaite qui pouvait avoir les plus graves conséquences. Aussi en fut-on assez vivement ému en Angleterre. La conduite des opérations qui avaient amené ce résultat fut vivement discutée. On voulut à tout prix rendre quelqu'un responsable de cet insuccès, et l'infortuné Dunham Massy finit par être pris pour bouc émissaire. Ce fut à lui qu'on reprocha d'avoir compromis l'exécution des plans de sir F. Roberts, en faisant charger sans ordre et maladroitement sa cavalerie.

Nous n'examinerons pas cette question pour le moment. Ce serait interrompre trop longuement notre récit et intervertir d'ailleurs l'ordre chronologique que nous devons suivre. Car toutes ces discussions, on le comprend, ne furent soulevées que plus tard. Il fallait avant tout courir au plus pressé, se demander quelle était la situation faite à Roberts par les derniers événements et tâcher de lui procurer les moyens d'en sortir.

Moralement cette situation était très fâcheuse. Non seulement on avaitdû battre définitivement en retraite devant les Afghans, — ce qui vis-à-vis des Orientaux est toujours d'un effet déplorable et ne pouvait manquer de ramener à l'état d'hostilité ouverte pour les Anglais ceux qui ne s'étaient soumis qu'en apparence, — mais on avait été obligé d'évacuer définitivement Caboul, qu'on occupait depuis deux mois. Les cantonnements de Sherpour cessaient d'être une position militaire choisie à dessein, d'où l'on dominait la capitale; ce n'était plus qu'un lieu de refuge où les Anglais se trouvaient enfermés et bloqués de toutes parts, et d'où ils ne pouvaient plus exercer aucune influence sur le pays environnant.

De tels résultats parlaient aux yeux. Le bruit ne pouvait manquer de s'en répandre dans tout le pays, grossi par la voix populaire; et grâce à la rapidité incroyable avec laquelle se transmettent les nouvelles dans ces régions (1), il n'était que trop à craindre de voir un soulèvement plus général encore en être la conséquence.

Heureusement qu'au point de vue matériel, la situation n'était pas aussi mauvaise.

(1) Pour en donner une idée, nous citerons le fait suivant rapporté par le *Bugle*, journal du 51e régiment d'infanterie anglaise. La population indigène de Cherat, ville de l'Inde où ce régiment tenait garnison au mois de septembre 1879, eut connaissance de l'attaque de la résidence bien avant les Anglais. Quand la nouvelle officielle en parvint à ceux-ci, cet événement était depuis trois jours déjà le sujet de toutes les conversations parmi les natifs. Or Cherat était à cette époque en communication héliographique quotidienne tant avec

Nous avons donné plus haut (1) un plan et une description assez complète des cantonnements de Sherpour. Le croquis de la page 306 en indique également la position relativement à Caboul, et relativement aussi à l'ancien cantonnement occupé dans une circonstance analogue par le général Elphinstone en 1842. Cette analogie apparente de situation était bien faite au premier abord pour inspirer au public anglais des appréhensions sérieuses. On n'avait pas oublié en Angleterre la capitulation honteuse et le désastre terrible qui avaient suivi de si près la première évacuation de Caboul, et l'on redoutait de voir les choses tourner cette fois encore de la même façon.

Mais Roberts se trouvait dans de bien meilleures conditions que son infortuné prédécesseur.

La principale cause de la catastrophe du général Elphinstone avait été le mauvais choix de l'emplacement où il s'était établi, et la faiblesse des ouvrages défensifs dont il l'avait entouré. Cet ancien camp était entièrement commandé par les monts Behmarou, occupés alors par les Afghans qui de là harcelaient sans cesse la garnison par une fusillade continuelle. Le gros village de Behmarou était aussi au pouvoir de l'ennemi et les Anglais ne pouvaient que très difficilement en tirer les ressources dont ils avaient besoin.

Nowshera qu'avec Peshawur, et ces deux villes étaient reliées télégraphiquement avec Simla. Et cependant, malgré tous ces moyens de communication perfectionnés, la simple circulation des bruits parmi les natifs les dépassa de trois jours en rapidité.

(1) Voir page 252.

Puis Elphinstone avait négligé de détruire toute une série de petits forts en terre qui formaient comme une ceinture autour de son camp et qu'il ne pouvait défendre. De sorte qu'après la révolte du 2 novembre 1841, ce furent autant de postes et d'abris tout trouvés pour les Afghans, dont les tirailleurs s'y installèrent et ne laissèrent aucun repos aux troupes britanniques.

Enfin, pour comble de malheur, tous les approvisionnements du commissariat avaient été emmagasinés dans l'un de ces forts, qu'on fut obligé d'abandonner dès le second jour du siège avec tout ce qu'il renfermait. Cette imprévoyance coupable paralysa totalement la défense et amena la capitulation honteuse terminée par la catastrophe que l'on sait. D'ailleurs Elphinstone n'avait pas un effectif de troupes suffisant pour occuper convenablement les remparts très longs et d'un très faible profil derrière lesquels il avait essayé de s'abriter.

Roberts était au contraire assez bien pourvu sous ce rapport. Si sa ligne de défense avait environ 7 kilomètres de longueur, il disposait, pour la garnir, de près de 8.000 hommes, dont 5.000 natifs et 2.850 Anglais. A ces 8.000 combattants s'ajoutaient encore au moins 4.000 *camp-followers* de toute sorte. Ce total comprenait un corps d'ambulance de 900 hommes. Le reste était formé des porteurs de litière, porteurs d'eau, cuisiniers, conducteurs de bagages, faucheurs d'herbe, etc., qui sont le complément habituel des armées en Orient.

Fort embarrassant, quoique indispensable souvent,

dans une marche, tout ce personnel n'en pouvait pas moins rendre de précieux services dans les circonstances où l'on se trouvait. La seule chose essentielle était qu'on pût le nourrir. Or nous avons vu que sir F. Roberts s'était dès le premier jour empressé d'accumuler dans les magasins du cantonnement des vivres de toute espèce. Il en avait pour quatre ou cinq mois au moins et n'avait par conséquent aucune inquiétude à concevoir sous ce rapport.

Toutefois s'il possédait de quoi fournir aux besoins des hommes, il n'en était pas de même pour les animaux, et la quantité de fourrage qu'il avait pu réunir était fort limitée. C'était assurément là le côté le plus défavorable de sa situation : car s'il ne pouvait faire subsister les chevaux de son artillerie et de sa cavalerie ainsi que ses animaux de transport, jusqu'à ce que fût levé le blocus auquel il allait se trouver soumis, il devait en résulter pour lui l'impossibilité de reprendre l'offensive c'est-à-dire l'annihilation presque complète de ses forces.

Heureusement Roberts avait encore ici un avantage précieux qui manquait totalement à l'infortuné lord Elphinstone. Des troupes nombreuses avaient été formées pour venir à son aide. Il savait que des renforts existaient à proximité ; il pouvait compter sur eux pour le débloquer s'il ne parvenait pas à se débloquer lui-même.

La division du général Bright, placée nominalement sous ses ordres depuis quelque temps, et qui portait officiellement le titre de 2e division du corps expé-

ditionnaire de Caboul (2d *division of the Cabul field-force*), était alors échelonnée tout le long de ce qu'on désigne d'une façon générale sous le nom de route de Khyber, depuis le défilé de Jagdalak jusqu'à Peshawur. Elle comptait environ 12.000 soldats natifs et 4.500 Anglais. Mais sur ce nombre, 2.500 Anglais seulement et 8.000 natifs se trouvaient à Jellalabad ou en avant de cette ville, c'est-à-dire à portée d'agir efficacement. Voici du reste, la liste des corps qui composaient cette division Bright.

Infanterie : 2e bataillon du 9e anglais, 1er bataillon du 12e, 1er du 17e, 1er du 25e et 51e d'infanterie légère. 1er, 2e, 6e, 8e, 22e, 24e, 27e, 30e, 31e, 39e, et 45e régiments d'infanterie native du Bengale; 2e et 4e Gourkhas, 4e et 15e d'infanterie native de Madras.

Cavalerie : 3e, 10e, 11e, et 17e régiments de cavalerie du Bengale; et le 6e dragons anglais.

Artillerie : batterie à cheval D.-A. ; batterie montée C.-3e; 11e et 13e batteries de la 9e brigade; batterie de montagne indigène de Peshawur.

Génie : 4 compagnies de sapeurs-mineurs.

Enfin plus en arrière, à Rawul-Pindee, se trouvaient encore : le 10e hussards anglais, deux régiments d'infanterie britannique et une batterie à cheval, disponibles en cas de besoin.

Tout cet ensemble devait largement suffire pour débloquer Roberts. Il est vrai qu'il fallait d'abord l'amener sur place, et nous avons dit avec quelle lenteur le manque de moyens de transport avait jusqu'alors contraint ces troupes à se mouvoir. De plus on ne

pouvait assez compter sur la neutralité des tribus indépendantes qui bordent la route de Khyber, pour laisser une portion quelconque de celle-ci sans défense, et il était impossible de pousser un régiment en avant sans le faire immédiatement remplacer par un autre venu de l'arrière. C'est ce qui rendait tous les anneaux de cette longue chaîne solidaires les uns des autres, et ne permettait pas de lancer aussi promptement qu'on eût désiré le faire, les corps les plus avancés sur Caboul. On n'avait plus que cette seule route pour communiquer avec la capitale afghane, et il importait de la conserver précieusement.

Inutile du reste de chercher ailleurs des secours pour les forces bloquées à Sherpour. Dans la vallée de la Kouram, le général Tytler opérait toujours avec une petite colonne. Mais les tribus remuantes du pays lui donnaient fort à faire. Il était en ce moment même aux prises avec les Zaïmukhts et devait, après en avoir fini avec eux, diriger une expédition sur le territoire des Vaziris. Il était donc impossible de lui rien demander, et même il était à craindre que les échecs éprouvés à Caboul ne rendissent sa position plus difficile, en inspirant une nouvelle audace aux diverses tribus de la frontière.

Quant à la troisième partie des forces anglaises en Afghanistan, c'est-à-dire au corps qui, sous les ordres du lieutenant général sir Donald Stewart, occupait Candahar et les environs, y compris même Khelat-i-Ghilzaï, la distance, sans parler de mille autres

raisons, empêchait pour le moment de compter sur elle. Nous avons dit plus haut déjà pourquoi nous n'en avons pas parlé jusqu'ici. Elle ne joua que beaucoup plus tard un rôle actif dans les événements ; et pour la clarté du récit nous sommes obligés de laisser de côté jusqu'à nouvel ordre tout ce qui la concerne.

Heureusement, grâce à l'occupation du défilé de Lattaband, où avait réussi à se maintenir jusqu'alors le lieutenant-colonel J. Hudson avec le 28e d'infanterie native et deux pièces de la batterie de montagne du Hazara, Roberts avait toujours pu rester en communication par l'héliographe avec le camp de Jagdalak, et par suite avec Gandamak où se trouvait le brigadier général Gough qui commandait l'avant-garde de la division Bright. Tenu de cette façon sans cesse au courant de ce qui se passait à Sherpour, Gough avait reçu de bonne heure l'ordre d'y amener des secours le plus tôt possible, et dès le 14 il s'était mis en route avec les troupes dont il pouvait disposer.

Arrivé de bonne heure à Lukhaï, le premier poste après la Surkh-ab, et pressé d'avancer, il laissa en ce point ses convois avec une escorte sous les ordres du colonel Daunt. Puis avec 200 hommes du 9e d'infanterie anglaise, 200 du 4e Gourkhas et 200 du 10e lanciers du Bengale, il poussa droit sur Jagdalak où il avait hâte d'arriver pour organiser une colonne expéditionnaire avec les troupes qui s'y trouvaient. Il n'y parvint qu'après la tombée de la nuit, ayant parcouru

dans sa journée une distance totale d'environ 38 kilomètres.

Le colonel Daunt avait ordre de le rejoindre le lendemain ; mais sa marche fut ralentie par des alertes continuelles. A peine laissé seul à Lukhaï avec les bagages, il fut informé dans l'après-midi même du 14, que 3.000 hommes devaient attaquer son camp pendant la nuit, tandis que 5.000 autres feraient une tentative sur Jagdalak. Il prit toutes les précautions nécessaires, fit occuper par des postes solides les hauteurs qui commandaient sa position, et ses soldats ne dormirent que tout équipés.

Toutefois l'attaque annoncée n'eut pas lieu, et le lendemain matin 15, il quittait Lukhaï sans encombre. Mais au moment où il allait atteindre Jagdalak, et pendant qu'arrêté sur une hauteur il faisait serrer sa longue colonne de bagages, il apprit que son arrière-garde était aux mains avec l'ennemi. Il lui fallut donc, laissant quelques hommes pour garder son convoi, faire demi-tour avec le reste, et descendre en toute hâte vers son arrière-garde. Quand il arriva, les assaillants avaient disparu ; il n'avait plus qu'à revenir sur ses pas.

Son mouvement ralenti par ces contre-marches se prolongea toute la journée ; et le soleil se couchait lorsque ses hommes épuisés atteignirent enfin le fort dit de Jagdalak, situé à 5 kilomètres au delà du col de ce nom ; col que défend un autre fort de moindre importance.

On était évidemment entouré d'ennemis; car toute

la nuit les montagnes au nord-ouest du camp furent éclairées par des feux de bivac, et les coups de fusil ne cessèrent de retentir. Mais il n'y eut pas d'attaque sérieuse.

Le matin du 16 on aperçut toutes les crêtes des hauteurs occupées par les Afghans et leurs drapeaux. Il fallut repousser par la force ceux qui s'aventurèrent trop près des lignes anglaises.

Le 17, un détachement composé de 100 hommes du 9e anglais, 100 du 4e Gourkhas et un demi-escadron de cavalerie, fut placé sous le commandement du major Macnaghten, et envoyé à la découverte dans la direction du col de Peïzeran, pour s'assurer de l'état de la route. Il se vit attaqué à 3 kilomètres au-dessous de Jagdalak par un millier d'Afghans que le tir de l'infanterie parvint heureusement à tenir en respect.

La nuit suivante l'on n'aperçut plus de feux, et l'on cessa d'entendre la fusillade. L'ennemi semblait s'être éloigné; et le lendemain 18, Gough put reprendre sa marche avec la colonne qu'il venait de constituer.

Elle se composait du 1er bataillon du 9e anglais (lieutenant-colonel W. Daunt; du 2e Gourkhas (lieutenant colonel D. Mac Intyre) et du 4e Gourkhas (lieutenant-colonel J. Turton); d'un détachement du 10e lanciers du Bengale (major Macnaghten), de 4 pièces de la batterie à cheval I-A (major Ommaney) et de 2 pièces de la batterie de montagne du Hazara.

C'était un effectif total d'environ 1.400 hommes. A Lattaband, il devait se grossir encore du 28e d'infanterie native et des deux pièces de la batterie de

montagne du Hazara, qui n'avaient pas cessé de se maintenir à ce poste, sous le commandement du lieutenant-colonel J. Hudson.

Il restait à Jagdalak le 24e et le 45e d'infanterie native, deux pièces de la batterie à cheval I-A, deux autres pièces de la batterie de montagne du Hazara et deux compagnies de sapeurs-mineurs du Bengale. Le colonel F. B. Norman avait le commandement de ces troupes pendant l'absence du général Gough. Cette petite force était répartie sur tout l'espace compris entre la crête du col de Jagdalak et le pont de la Surkh-ab, qu'occupait encore un détachement du 51e d'infanterie légère anglais, avec quelque artillerie.

C'était bien peu de monde pour garder cette distance d'une trentaine de kilomètres environ. Mais l'affaiblissement sur ce point ne devait être que momentané, car le mouvement de Gough sur Caboul se transmit immédiatement à toute la ligne des communications anglaises.

Le 1er bataillon du 25e anglais quitta Peshawur pour Lundi-Kotal, suivi de la batterie à cheval D-A et d'une partie du 17e lanciers du Bengale. Ceci permit au 1er bataillon du 12e anglais de s'avancer à son tour jusqu'à Jellalabad, où se porta également le 22e natif du Bengale, pendant que le 24e et le 45e natifs, avec le 51e d'infanterie légère anglais se concentraient à Jagdalak.

En même temps on appelait à Peshawur et Huesan-Abdul de nouvelles troupes destinées à constituer une division de réserve : 8e hussards (lieutenant-colonel Chaulin); 4e et 11e de cavalerie du Bengale; batteries

I-C, D-4e, L-5e; 1er bataillon du 5e fusiliers anglais (lieutenant-colonel T. Rowlands), vieux régiment qui se trouvait depuis plus de treize ans dans l'Inde et ne comptait guère que des vétérans; 2e bataillon du 14e et 1er bataillon du 18e Royal-Irlandais, autre régiment aussi très bien fourni en vieux soldats.

Enfin des renforts allaient être envoyés d'Angleterre : le 2e bataillon du 5e fusiliers, désigné pour aller dans l'Inde relever le premier, recevait l'ordre de hâter son départ et de s'embarquer pour Bombay le 2 janvier. Les deux bataillons du régiment devaient rester en Orient; et comme le 1er ne pouvait ainsi fournir au 2e de quoi se compléter à l'effectif de guerre, on dut faire appel à des volontaires pris dans les autres corps pour porter ce dernier à 900 hommes.

Le transport le *Crocodile* emporta 1.100 hommes dans l'Inde; quelques jours auparavant, l'*Euphrate* avait quitté Portsmouth pour Bombay avec 1.070 hommes, dont 800 soldats d'artillerie et quelques détachements d'infanterie destinés aux 62e et 72e régiments.

Mais il était plus facile peut-être de transporter ces troupes de Portsmouth à Bombay, sur les rapides steamers de la marine anglaise, que de faire arriver jusqu'à Roberts les renforts dont il avait besoin et qui, relativement très voisins de lui, s'en trouvaient séparés par les obstacles d'une route d'un parcours extrêmement difficile, et où l'on devait s'attendre à des hostilités continuelles de la part des populations.

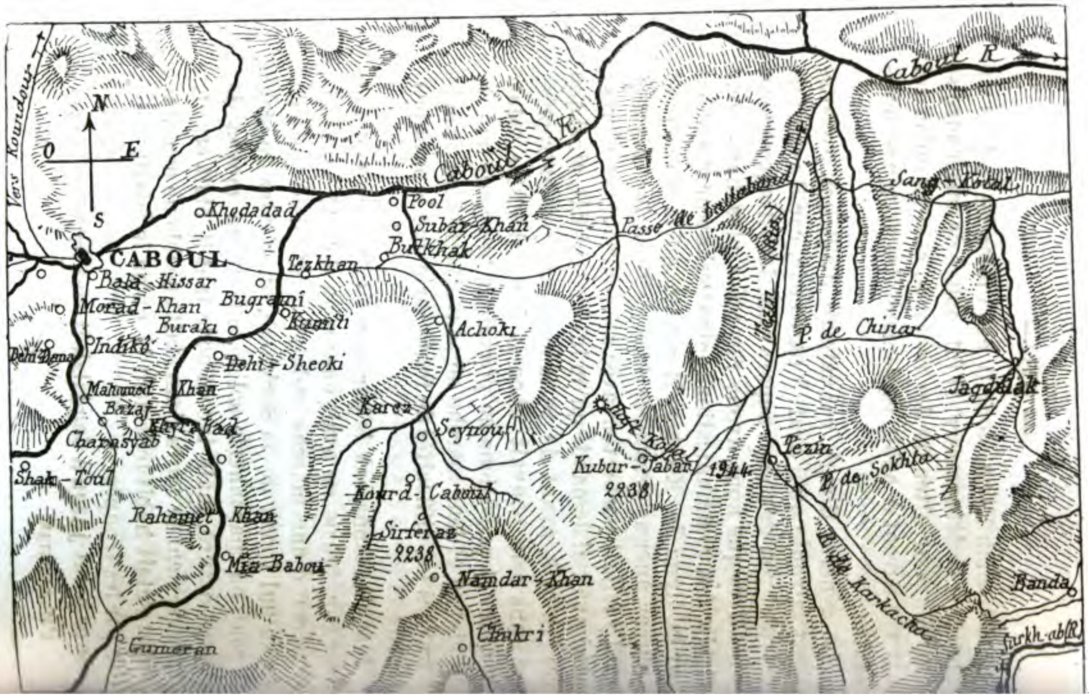
Gough avait à peine commencé son mouvement, qu'il se vit harcelé de tous côtés par le chef ghilzaï

Azmatoullah-Khan, dont il eut toutes les peines du monde à se débarrasser. Il fut obligé de suspendre sa marche pour attendre des renforts, et ceux qu'on lui envoya eurent à subir également des attaques incessantes.

Le général Gough connaissait d'ailleurs parfaitement la route qu'il avait à parcourir, car il avait fait ce trajet peu de temps auparavant, lors des premières tentatives que nous avons racontées plus haut pour établir des communications entre Peshawur et Caboul par la ligne de Khyber. Il savait qu'on ne pouvait trouver aucune ressource dans cette région désolée, qu'il y fallait porter tout avec soi, fourrages et vivres: aussi avait-il demandé qu'on lui en expédiât, ainsi que les renforts, avant de se lancer dans une entreprise qui sans cela pouvait aboutir à un désastre. Mais hommes et provisions ne pouvaient lui venir que de Jellalabad et leur marche ne pouvait être bien rapide à travers les difficultés de toute sorte que le pays présentait.

Jusqu'à Gandamak le parcours était assez facile et assez sûr. Même on avait encore au delà 15 ou 20 kilomètres d'une marche relativement aisée jusqu'à Surkh-pul (pont de la Surkh-ab, ou rivière rouge). Ce pont, en maçonnerie solide, offrait un moyen de passage assuré, mais incommode tant il était étroit. Heureusement le cours d'eau était guéable un peu plus bas, et c'était habituellement là qu'on le faisait franchir par les troupes.

De ce point jusqu'à Jagdalak il faut compter large-



Vers Koundouz
N
O
E
S
CABOUL
Caboul R.
Caboul R.
Khedadad
Pool
Subar-Khan
Butkhak
Tezkhan
Bala Hissar
Morad-Khan
Bugrami
Kamili
Buraki
Achoki
Indiko
Dehi-Dena
Dehi-Sheoki
Mahmud-Khan
Bazaj
Khyrabad
Karez
Seynou
Charasyab
Shah-Toul
Kourd-Caboul
Rahemet Khan
Sirferaz
2238
Mia Babou
Namdar-Khan
Chukri
Gumeran
Passe de Jullaband
Kubur-Jabar
2238
1944
Tezin
P. de Chinar
Sang-Kotal
Jagdalak
P. de Sokhta
R. de Karkacha
Banda
Surkh-ab(R)

ment 25 kilomètres, entièrement en pays de montagnes. Les routes à choisir sont nombreuses, comme il arrive généralement en pareil cas; si toutefois l'on veut bien qualifier de routes les sentiers abrupts et à peine tracés auxquels on donne ce nom en Afghanistan. Gough, quelques semaines auparavant, s'était contenté d'une simple sente qui, sans suivre les défilés, escaladait directement les hauteurs.

On fait ainsi 5 kilomètres environ, qui sont peut-être les plus mauvais de toute la route et on arrive au col de Peïzeran, à 5.300 pieds ou 1.600 mètres au-dessus du niveau de la mer. De là on redescend par une pente aussi abrupte que la montée, et l'on doit franchir ensuite une succession de ravins et de collines parsemées de rochers.

Pour donner une idée de la difficulté du parcours, il suffira de rappeler que lors de son premier voyage, la brigade Gough avait mis neuf heures pour faire une dizaine de kilomètres dans ces parages, bien qu'à cette époque aucune attaque ne fût venue entraver son mouvement. L'ascension du col de Peïzeran avait même coûté la vie à une dizaine de chameaux, qui s'étaient tués en l'escaladant.

Quand on arrive à Jagdalak après cette marche pénible, on se trouve encore à plus de 5.000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan, et il reste à parcourir, pour atteindre Caboul, près de 70 kilomètres à travers une série de défilés qui défient toute description.

Le premier obstacle qui se présente est la passe

La carte ci-contre est à l'échelle de 1/500000.

même de Jagdalak, d'une longueur de 5 ou 6 kilomètres et dont la largeur est de 30 ou 40 mètres en moyenne. Il est même des endroits où cette largeur n'atteint pas 3 mètres, au point que la chute d'une seule bête de somme suffirait à suspendre la marche de toute une colonne jusqu'à ce que l'animal eût été relevé.

Ce qu'on appelle la route, n'est autre chose que le lit de la rivière de Jagdalak, simple torrent qui descend des montagnes et dont les bords, à l'époque où se passaient les événements que nous racontons, étaient recouverts d'une épaisse couche de glace.

Sir Henry Havelock, dans son ouvrage sur la première campagne d'Afghanistan, de 1839-1842, décrit ce passage comme « un défilé terrifiant entre des rocs de granit et de marbre formidablement entassés les uns sur les autres, et laissant à peine entre eux place au mince ruisseau qui descend des flancs de la montagne. »

Ce fut en essayant de forcer cette terrible passe de Jagdalak que, malgré leurs efforts héroïques, les derniers débris de l'armée anglaise furent détruits en 1842. En novembre de l'année précédente Sale, marchant sur Jellalabad, avait trouvé le même défilé occupé en force par les Ghilzaïs. Il avait dû sacrifier 120 hommes pour s'ouvrir le passage; et quelques mois plus tard Pollock en perdit presque autant au même endroit.

On comprend combien, dans la situation où l'on se trouvait, un pareil obstacle devait ralentir la marche des renforts qu'on expédiait à Caboul. Mais ce

mauvais pas franchi, bien d'autres se présentaient encore.

Après Jagdalak la première étape, de 13 kilomètres environ, conduit à Kata-Sang (la grosse pierre), point ainsi nommé à cause d'un énorme rocher planté au milieu du petit cours d'eau qui passe en ce village et qui porte le même nom. Là deux routes se présentent encore : l'une passant par la vallée pierreuse de Tezin et la fameuse gorge de Khourd-Caboul, jusqu'alors toujours suivie par les armées anglaises; l'autre, plus au nord, par les montagnes et la passe de Lattaband, qu'on devait naturellement prendre cette fois puisque ce point était resté occupé par les forces britanniques.

Ces deux routes viennent aboutir d'ailleurs l'une et l'autre à Butkhak qui se trouve à 12 kilomètres à peine de Caboul. La longueur de la première est évaluée à 46 kilomètres, soit 4 étapes, tandis que la seconde est plus courte d'une étape environ. Il y avait donc double avantage à la suivre.

Retournons maintenant à Sherpour et voyons ce qui s'y passait tandis que les renforts demandés par Roberts s'efforçaient en vain de le rejoindre.

On se rappelle que le grand carré long qui constituait les cantonnements était fermé sur trois de ses faces, à l'ouest, au sud et à l'est, par des murs et des bâtiments, inachevés en partie, dont nous avons donné ailleurs une description assez complète.

Au nord seulement, il n'y avait pas de remparts ar-

tificiels. L'unique abri de ce côté était formé par la chaîne des monts Behmarou, ligne de hauteurs aux sommets arrondis, interrompue au milieu par une large gorge, et qui s'élève peut-être à 250 mètres au-dessus de la plaine environnante.

Le plan de Shere-Alî, lorsqu'il fit commencer la construction de ces ouvrages de Sherpour, semble avoir été d'en prolonger les remparts jusque par delà les monts Behmarou eux-mêmes, afin d'en former un grand carré dont ces hauteurs auraient occupé la partie centrale. Son intention était de construire ensuite sur leur sommet une citadelle et il en avait déjà jeté les premières fondations en même temps que celles d'un palais destiné à lui servir de résidence, qu'il voulait élever à la base de ces mêmes hauteurs, du côté du sud.

On ne sait trop quel but final l'Émir avait en vue, lorsqu'il entreprit ces travaux considérables. Mais il est probable que, soit pour consolider sa domination sur ses propres sujets, soit pour se préparer à un conflit qu'il jugeait tôt ou tard inévitable avec la Russie ou avec l'Angleterre, il se proposait de transporter à Sherpour, le Bala-Hissar et la ville de Caboul elle-même. Il était assez intelligent pour comprendre que, malgré la réputation qu'il avait dans toute l'Asie, le Bala-Hissar était, par suite de sa position dominée, à la merci de l'artillerie moderne; tandis que Sherpour situé au milieu d'une vaste plaine, et qu'aucune montagne ne commandait, présentait une position défensive excellente.

Sir F. Roberts en avait jugé de même. La facilité avec laquelle il s'était emparé de Caboul et du Bala-Hissar au mois d'octobre, et la dispersion volontaire apparente de la plus grande partie de l'armée afghane, avaient conduit le général anglais à penser qu'il pouvait chercher avant tout le bien-être de ses troupes et renoncer sans inconvénient à l'avantage que lui donnait l'effet moral produit sur les Afghans par l'occupation du Bala-Hissar. L'explosion d'une partie des magasins à poudre et la difficulté d'éviter avec certitude le retour de pareils accidents, ne firent naturellement que le confirmer dans sa résolution.

Puis le Bala-Hissar ne lui offrait pas un emplacement suffisant pour loger toutes ses troupes. Il n'eût pu abriter le reste qu'à Sherpour; et séparer ainsi ses forces en deux parties eût été une grave imprudence.

Malheureusement en se décidant à installer tout son monde dans les cantonnements, Roberts avait cru pouvoir ne se préoccuper que d'assurer à ses soldats un abri confortable pour l'hiver et d'y réunir des approvisionnements; en ajournant comme chose moins urgente la mise des cantonnements en état de défense. Pendant quelques semaines, la soumission apparente de la population et l'absence de toute agitation politique ou religieuse semblèrent d'abord lui donner raison. Mais il se trouva pris au dépourvu quand éclata brusquement la coalition formée contre lui.

Aussi, lorsqu'en dépit des succès remportés dans la

journée du 13 et la matinée du 14, les Anglais durent reconnaître la nécessité de renoncer à tout mouvement offensif avant d'avoir reçu des renforts, et se virent obligés de songer à défendre Sherpour, bien des choses nécessaires à la défense manquaient encore, et il était évident qu'une attaque résolue en certains endroits n'aurait pu être repoussée qu'au prix d'efforts surhumains de la part des troupes.

La nuit du dimanche 14 se passa donc dans l'anxiété la plus vive, pour tous ceux qui connaissaient l'imperfection des ouvrages et leurs nombreux points vulnérables.

Un plan complet d'organisation définitive pour la défense de Sherpour avait bien été élaboré dès le commencement de novembre, par le colonel Perkins qui commandait en chef le génie du corps de Roberts. Il consistait essentiellement à fortifier les monts Behmarou, véritable clef de la position, par un système d'épaulements et de batteries dont la défense eût exigé 1300 hommes.

Mais ce travail ayant été ajourné pour les raisons dites plus haut, le colonel avait proposé un projet moins considérable qui, formant comme une réduction du précédent, employait pour la défense ordinaire de la crête des hauteurs, une dizaine de tours n'exigeant chacune que dix hommes de garnison.

Quand les troupes furent concentrées à Sherpour le 14 décembre, l'exécution de ce plan simplifié était en partie commencée, mais fort peu avancée encore.

Il n'y avait donc pas un moment à perdre. Il fallait, à

force d'activite, réparer les négligences passées. On se mit à l'œuvre sans hésiter. Dans la nuit même les premières mesures furent prises pour abriter les troupes aux points les plus exposés en cas d'attaque ou d'approche de l'ennemi.

Par bonheur les Afghans, probablement trop occupés de leurs nombreux morts et blessés, fatigués de la lutte et tout à la joie d'avoir enfin libre accès dans la ville, laissèrent les Anglais assez tranquilles pendant les premiers jours qui suivirent leur victoire.

Le 15 et le 16 décembre se passèrent dans un calme complet. L'ennemi se contentait de se déployer en force sur les hauteurs qui dominent Caboul, mais n'inquiétait nullement la garnison, qui ne s'en trouvait pas moins réellement bloquée. Le général anglais ne pouvait d'ailleurs songer à forcer ce blocus quand même la chose lui eût été possible; car il avait là, comme nous l'avons dit, toutes les ressources indispensables à son armée et dont la perte l'eût non seulement réduite à l'impuissance, mais eût inévitablement amené sa destruction.

Il était donc contraint d'observer une attitude purement défensive.

Le 17 les Afghans firent un mouvement. Ils descendirent des montagnes qu'ils occupaient et s'efforcèrent d'aller prendre position sur la chaîne du Sia-Sang, à l'est de la ville, de façon à se placer ainsi entre le camp anglais et la route de Peshawur, ce qui leur eût permis d'intercepter toutes les communications avec la division venant de Khyber.

Cette manœuvre prouvait qu'ils se rendaient assez bien compte de la situation, et dénotait chez leurs chefs une certaine habileté stratégique. Roberts ne pouvait évidemment leur permettre de l'exécuter impunément.

Il les fit donc canonner avec vigueur dès qu'ils se montrèrent, et aussitôt que le tir des canons anglais fut bien réglé, les Afghans renoncèrent à leur entreprise. Ils semblaient du reste n'avoir aucune envie de renouveler pour le moment les hostilités, et n'osaient surtout se hasarder en plaine, craignant de voir tomber sur eux la cavalerie britannique, qu'ils redoutaient fort.

Le 18 pourtant il y eut une légère escarmouche, et le 19 un combat plus sérieux qui coûta 15 tués ou blessés aux Anglais, dont un officier d'artillerie, le lieutenant Montanaro.

Ces pertes incessantes étaient cruelles pour la petite armée anglaise, que décimaient en outre les maladies et qui souffrait beaucoup de la rigueur de la saison.

La pneumonie, presque aussi terrible que le choléra, faisait des ravages dans les rangs des soldats natifs. Le nombre des Sicks et des Pathans qui en étaient atteints augmentait chaque jour.

La petite vérole s'était aussi déclarée parmi les Européens et avait frappé plusieurs officiers. Les blessés des derniers combats pouvaient difficilement guérir dans ces conditions, et beaucoup succombèrent.

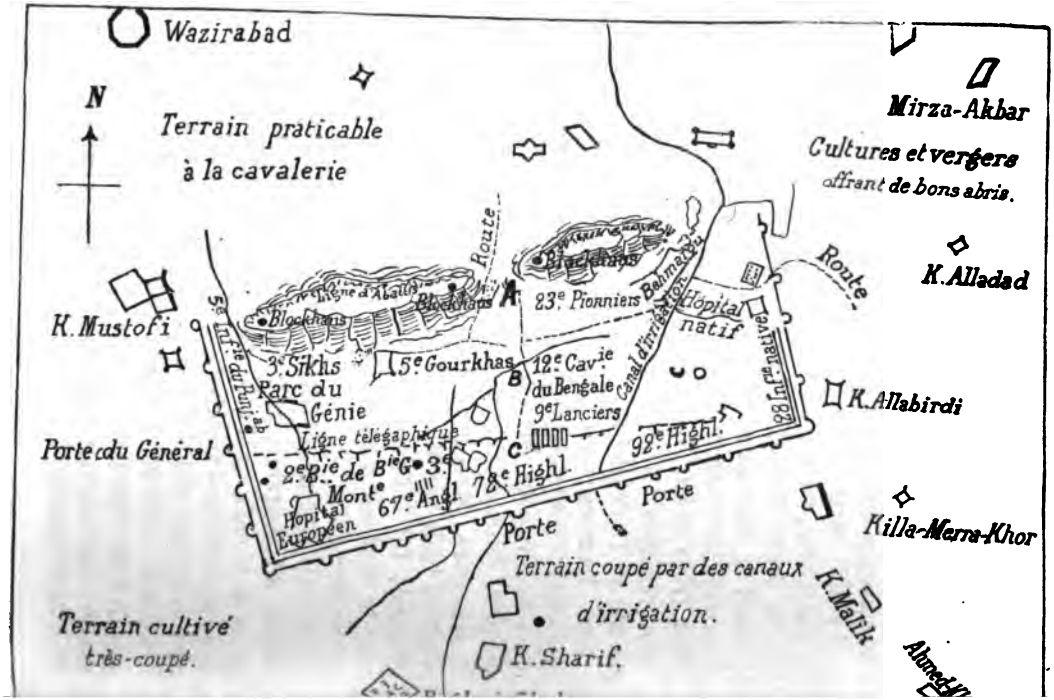
L'une des pertes les plus sensibles, fut celle du brave major John Cook, du 5e Gourkhas, qui mourut le 19

des blessures qu'il avait reçues dans l'affaire du 13. C'était un jeune officier, très brillant et du plus bel avenir. Son nom est revenu souvent, le lecteur peut s'en souvenir, dans le récit de la campagne précédente, où il s'était particulièrement distingué à l'attaque du Peïwar-Kotal. Sa bravoure en cette occasion lui avait valu la croix Victoria. Il n'était alors que capitaine et venait de recevoir le 22 novembre seulement le brevet de major pour sa conduite à la bataille de Charasyab.

Son frère cadet, Walter Cook, lieutenant dans le même régiment, avait également été blessé dans la journée du 12 décembre.

Fort heureusement le terme de ces épreuves approchait. Toutefois, avant d'être débloquée, la garnison de Shirpour eut encore à repousser plusieurs attaques. Celles-ci furent assez décousues jusqu'au 22 décembre. Mais le soir de ce jour, Roberts, qui savait se tenir parfaitement au courant des projets de l'ennemi, fut informé que les Afghans projetaient, pour le lendemain 23, un assaut général contre ses retranchements.

Il s'était affaibli la veille en détachant le 12e de cavalerie du Bengale vers Butkhak, à la rencontre des forces de Gough, qu'il attendait avec anxiété. Ce régiment avait trouvé Butkhak occupé par l'ennemi, mais n'en avait pas moins réussi à pousser jusqu'à Lattaband, sans autre accident que trois hommes blessés. Il y avait rencontré ce même jour 22 la brigade entière de Gough, qui comptait atteindre Butkhak le lendemain 23 et de là marcher immédiatement sur Sherpour.


Wazirabad
N
Terrain praticable
à la cavalerie
Mirza-Akbar
Cultures et vergers
offrant de bons abris.
K. Alladad
Route
Route
K. Mustofi
Blockhaus
Ligne d'Abattis
Blockhaus
A
23e Pionniers
Behmaroo
Canal d'irrigation
Hôpital
natif
28 Infie native
5e Infie du Punjab
3e Sikhs
Parc du
Génie
5e Gourkhas
B
12e Cavie
du Bengale
9e Lanciers
K. Allabirdi
Ligne télégraphique
C
92e Highl.
Porte du Général
2e B.
de Bie G
3e
Monte
67e Angl.
72e Highl.
Hôpital
Européen
Porte
Porte
Killa-Merra-Khor
Terrain coupé par des canaux
d'irrigation.
K. Malik
Terrain cultivé
très-coupé.
K. Sharif.

Ce fut sans doute la nouvelle de l'arrivée de ces secours qui détermina les Afghans à faire, le 23, un dernier effort pour s'emparer des cantonnements avant que Roberts ne fût renforcé.

Le général anglais s'y attendait du reste. Depuis quelques jours les renseignements qu'il recevait de Caboul lui avaient appris que ses adversaires s'occupaient activement des préparatifs de l'assaut. Il savait notamment qu'ils avaient fait construire un assez grand nombre d'échelles d'escalade assez larges pour permettre à deux hommes de monter de front.

Mais il avait aussi pleinement conscience de la solidité de ses ouvrages de défense, que depuis huit jours il travaillait sans relâche à compléter. Aussi avait-il repoussé dédaigneusement la capitulation que Mohamed-Jan avait osé lui offrir, et dont les conditions étaient que ses troupes retourneraient immédiatement dans l'Inde, en promettant de renvoyer Yakoub-Khan et en laissant deux officiers anglais à Caboul comme ôtages.

Il savait, tant par ses espions que par ses propres observations, que dans la journée du 22 l'ennemi avait occupé en grande force tous les villages à l'est et au nord-est de Sherpour. C'était le point le plus faible de sa position, parce que de ce côté les retranchements étaient à peine commencés au moment de l'occupation du cantonnement. La défense s'y appuyait

Le croquis ci-contre, emprunté au *Times*, représente, sans indication d'échelle, les cantonnements de Shirpour et la disposition du campement des troupes à l'intérieur. La ligne A B C indique le tracé d'un retranchement intérieur projeté et ébauché sur quelques points.

essentiellement sur le gros village de Behmarou, dont Roberts avait enfermé dans ses lignes la partie principale, et où il avait organisé des abris pour ses nombreuses bêtes de somme et les *followers* de l'armée. Tous les bâtiments extérieurs avaient été détruits ou convertis en ouvrages avancés.

Au nord, outre des batteries établies sur les deux mamelons principaux formés par les monts Behmarou, des tranchées-abris avaient été creusées le long de la chaîne. Elles suivaient toutes les sinuosités du terrain et permettaient de flanquer les points d'attaque. De nombreux abatis renforçaient encore la position sur toute son étendue.

On avait du reste largement usé partout de ce mode de défenses accessoires. Les jardins et les vergers des environs fournissaient en abondance les arbres nécessaires; et en coupant ces derniers on avait le double avantage de créer un obstacle excellent contre un ennemi presque toujours dépourvu d'artillerie, et de détruire une grande partie des couverts qui pouvaient dérober les Afghans à la vue et aux coups des défenseurs de Sherpour.

Sur la face est, dont le tracé n'était guère marqué que par les casernes nouvellement construites pour les régiments natifs, le parapet n'était pas continu. La défense reposait presque entièrement, d'une part sur un petit fort intérieur qui servait d'hôpital pour les natifs, de l'autre sur le village fortifié d'Allabirdi situé en dehors et qu'on avait à la hâte transformé en une sorte de redoute flanquante.

Enfin l'angle nord-ouest était aussi très faible, par suite de la solution de continuité existant entre l'extrémité occidentale de la chaîne des monts Behmarou, et le commencement du rempart qui protégeait les cantonnements à l'ouest. On avait fermé ce vide au moyen d'une partie des nombreux canons pris aux Afghans et disposés de façon à former une sorte de barricade, les roues étant reliées ensemble et partiellement enterrées.

Toutes les dispositions étaient prises pour permettre de diriger, des hauteurs sur ce point, des feux de flanc très intenses; et l'on avait encore occupé dans le même but une grande maison d'un village voisin, dont les murs étaient très élevés.

Partout où les remparts avaient pu être achevés, ils consistaient en une muraille de terre de 12 ou 15 pieds de haut, avec banquette et parapet, en arrière de la quelle, à une distance de trente pieds, se trouvaient les casernes à un étage, les ouvertures tournées vers l'intérieur.

Ces bâtiments, dont le toit formait une terrasse bordée d'un parapet, constituaient une seconde ligne de défense qui présentait trois portes sur la face sud, côté de Caboul, et une sur la face ouest, près du quartier général. On avait eu le temps de restaurer assez convenablement ces parapets et ces portes, qui en beaucoup d'endroits tombaient en ruine, et on les avait mis en état de faire une défense convenable.

On avait également tiré bon parti des sortes de bastions ou grosses tours qui de distance en distance

faisaient saillie sur le rempart extérieur et pouvaient recevoir de l'artillerie. Le colonel Gordon utilisa pour les armer, les meilleures des pièces prises aux Afghans, parmi lesquelles se trouvait précisément une excellente batterie de siège, de fabrication anglaise, composée de 4 canons lisses de 18 livres et de 2 obusiers de 8 pouces dont le gouvernement britannique avait fait don à Shere-Ali quelques années auparavant.

On monta ces bouches à feu sur la face sud, ainsi que 4 pièces de montagne de 7 fondues par les indigènes. Toutefois on ne disposait pour cette artillerie que de munitions assez médiocres et en assez faible quantité: 200 boulets environ et 160 obus ordinaires pour les 4 canons de 18, 140 obus pour les deux obusiers, c'était à peu près tout ce qu'on avait pu recueillir çà et là.

Puis l'œil de ces obus était de dimension très variable, et l'on ne pouvait avoir aucune confiance dans les fusées afghanes. Aussi se décida-t-on à remplir les obus de 18 avec du sable, à en tamponner l'ouverture et à s'en servir comme de simples boulets. Pour les obus des obusiers on fit usage des fusées anglaises, qu'on entoura de toile cirée pour les amener au diamètre voulu.

On improvisa de la mitraille avec des boulets de trois livres maintenus entre deux disques de bois du calibre de l'âme; les interstices étant remplis avec de vieilles balles et le tout cousu dans une forte toile.

Les munitions des canons indigènes de 7 étaient

encore plus mauvaises ; et lors de l'attaque du 23 bien peu de leurs coups furent efficaces.

Les 20 pièces qui constituaient l'artillerie de la colonne furent conservées disponibles à tout événement. Elles se composaient de six pièces rayées de 9 livres, se chargeant par la bouche, appartenant à la batterie à cheval F-A., de six autres semblables, mais un peu plus lourdes, à la batterie montée G-3e ; de 4 canons de montagne de 7 livres de la batterie Morgan et de 4 autres de même calibre de la batterie Swinley.

Roberts savait que le signal de l'attaque devait être un feu allumé sur un des sommets les plus visibles des monts Assa-Mahi. Il avait donné l'ordre que les troupes fussent sur pied dès quatre heures du matin, et prissent immédiatement leur poste de combat.

Chaque régiment avait été autant que possible chargé de la défense des points les plus voisins de son casernement.

Ainsi le 3e Sikhs, le 5e Gourkhas et un demi-bataillon du 23e *pionniers* occupèrent les hauteurs de Behmarou ; les Guides étaient postés au village du même nom ; un détachement du 28e d'infanterie native défendait l'hôpital et les ouvrages voisins ; une compagnie du 67e anglais était dans la redoute près de l'angle sud-est.

Un demi-bataillon de ce dernier régiment, la moitié du 72e et la moitié du 92e Highlanders formaient la garnison de la face sud et de ses trois portes.

La face ouest, avec la porte du quartier général, qui s'y trouvait, était gardée par les sapeurs, par quelques

tireurs d'élite qu'avaient fournis les régiments anglais et par le 5e d'infanterie du Punjab, chargé aussi de défendre l'ouverture du nord-ouest.

On avait organisé en outre une forte réserve établie à l'entrée de la gorge de Behmarou, c'est-à-dire de la dépression profonde qui existait entre les deux mamelons principaux de la chaîne.

Elle était formée par un demi-bataillon du 72e Highlanders, un du 92e et un du 67e anglais, avec une batterie de campagne et une de montagne, plus six escadrons de cavaliers à pied : le tout placé sous le commandement du général Baker.

Le général major Hills gouverneur militaire de Caboul, qui se trouvait pour le moment sans emploi, avait été chargé du commandement depuis la porte du quartier général jusqu'à la gorge de Behmarou, et le général H. Gough (1), depuis cette gorge jusqu'au village de Behmarou même, où commandait le colonel Jenkins. Les généraux Macpherson, Massy et Brownlow s'étaient partagé le commandement des autres points de la ligne de défense.

Pendant toute cette semaine d'attente et de préparatifs qui s'était écoulée du lundi 15 au lundi 22, les opérations extérieures du général Roberts s'étaient bornées à quelques reconnaissances de cavalerie et aux diverses escarmouches avec les Afghans dont nous avons parlé plus haut. Un jour seulement il avait essayé de les chasser d'une position appelée le Jardin du Roi, qu'ils

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec le général C. Gough, commandant les renforts envoyés pour débloquer Roberts.

occupaient dans le voisinage de la face sud; mais il y avait renoncé en voyant qu'il ne faisait ainsi qu'attirer davantage leur feu sur l'intérieur des cantonnements.

Les troupes avaient bivaqué toutes les nuits sur les positions mêmes qu'elles devaient défendre; et il ne s'était guère passé de soirée que les officiers ne fussent avertis de s'attendre à une attaque dans le courant de la nuit. L'inactivité et l'irrésolution de l'ennemi surprenaient tout le monde; et cependant ceux qui passaient pour le mieux connaître les habitudes militaires des Afghans ne croyaient guère à une attaque de nuit de la part des *ghazis;* ils jugeaient que le froid, très rigoureux depuis le commencement du blocus, les poussait à rester confortablement installés dans les villes et les villages, au moins jusqu'à ce que le soleil vînt les tirer de leur engourdissement. Les mieux informés prétendaient même que malgré leurs préparatifs d'échelles d'assaut et leur fanatisme individuel, les *ghazis* n'avaient pas en masse l'audace nécessaire pour braver le feu des Martini et des Snider installés derrière des retranchements, même improvisés comme ceux de Sherpour.

Pourtant le lundi 22 mars dans la journée, il devint clair qu'il se préparait enfin quelque chose d'important. On vit de gros rassemblements accompagnés des étendards de rigueur, se former dans tous les villages voisins de l'angle nord-est des cantonnements. On supposa que c'étaient des Kohistanis, portés naturellement à attaquer de ce côté, parce que

en cas d'échec, ils pouvaient battre directement en retraite vers leurs montagnes.

De même les Anglais pensaient avec raison qu'au sud ils seraient attaqués par les tribus de la vallée du Logar et autres stationnées d'habitude dans la capitale et sés faubourgs. Rien ne leur avait échappé des mouvements de l'ennemi ; ils étaient prêts à soutenir l'attaque des deux côtés à la fois et attendaient avec un calme parfait cette lutte qui semblait devoir être décisive.

Toutes leurs dispositions étaient donc prises lorsqu'à six heures du matin, une brillante lumière apparut tout à coup sur les monts Assa-Mahi. C'était le signal et les Afghans y obéirent avec une précision merveilleuse. Dix minutes après un feu de mousqueterie des plus vifs petillait de part et d'autre le long des parapets occupés par le 72e Highlanders. Puis une série de salves bien nourries éclatèrent dans la direction de Behmarou et durèrent quelque temps. Il était alors presque entièrement jour et la violence de cette fusillade semblait indiquer que l'ennemi voulait exécuter son attaque réelle de ce côté.

En effet, bientôt les Afghans s'avancèrent avec une remarquable audace et s'emparèrent d'un petit village situé en dehors des lignes de défense, d'où ils purent envoyer une grêle de balles tant sur les ouvrages qui protégeaient Behmarou que sur l'extrémité orientale des hauteurs. Le général Hugh Gough fut atteint en pleine poitrine d'une balle morte qui, grâce a son *poshtin*, ne lui fit qu'une forte contusion.

Les canons de montagne, les seuls dont on pût se servir sur ce point, et le feu de mousqueterie des Guides ne parvinrent pas à déloger les ennemis de ce poste dangereux. C'étaient pour la plupart des Kohistanis; ils étaient si nombreux et attaquaient avec tant de vigueur que le général Baker crut devoir à deux reprises envoyer contre eux des renforts pris dans la réserve. On rappela même au village de Behmarou un demi-bataillon du 3e Sikhs qui se trouvait à l'extrémité occidentale de la chaîne des hauteurs.

Puis au plus fort de cette attaque, une fusillade des plus vives se fit subitement entendre sur toute la longueur des fronts ouest et sud. De tous les vergers, de tous les abris qui pouvaient recéler des tirailleurs, les balles pleuvaient sur les parapets et jusque dans l'intérieur des cantonnements. On ne tarda pas à remarquer aussi de ce côté des bandes nombreuses poussant des cris sauvages, et faisant montre de s'apprêter à donner l'assaut.

Mais le feu violent et continu des canons de 18, appuyés par les obusiers et les canons indigènes établis sur la face sud, ne tarda pas à calmer l'ardeur de ces enragés; et Roberts comprit qu'il n'y avait pas de danger sérieux à craindre de ce côté.

Tout l'effort des assaillants se concentrait sur l'angle nord-est, et ils s'élancèrent sur les ouvrages avec une énergie terrible. Mais plus terrible encore fut le feu des *breechloaders* qui les reçut à bout portant. Écrasés sous une succession ininterrompue de

salves meurtrières, ils durent reculer après un quart d'heure d'efforts surhumains et se dispersèrent laissant le terrain couvert de leurs morts.

Une seconde attaque réussit moins encore. Les Afghans ne purent même arriver à 600 mètres des tranchées; le 5e de cavalerie du Punjab chargea vigoureusement une troupe qui paraissait vouloir faire un mouvement tournant vers le nord et lui tua trente hommes.

Ce que voyant, le général en chef qui depuis le matin avait été constamment tenu, par le télégraphe et l'héliographe, au courant de ce qui se passait sur tous les points principaux, se décida à prendre hardiment l'offensive et à frapper lui-même un coup vigoureux pour en finir avec l'attaque de Behmarou en chassant les Afghans du petit village dont ils s'étaient emparés.

Il ordonna de faire sortir par la gorge des hauteurs 4 pièces de la batterie G-3e, soutenues par le 5e de cavalerie du Punjab et une partie du 5e Gourkhas, avec ordre de s'avancer au nord par la plaine et de couvrir de feux croisés le village occupé par l'ennemi.

L'effet de cette manœuvre ne tarda pas à se manifester. Le feu du village, d'abord excessivement vif, s'affaiblit bientôt, et vers onze heures le général fut informé que, chassés par les obus, les *ghazis* l'évacuaient entièrement.

La perte de cette position, qui semblait être leur point d'attaque favori, découragea même tellement les Afghans qu'ils commencèrent à quitter en foule

toutes les autres localités où ils s'étaient maintenus jusqu'alors.

Le général en chef, saisissant l'occasion avec à-propos, lança immédiatement sur eux toute sa cavalerie, sous les ordres de Massy; puis, se portant lui-même au galop jusqu'à Behmarou, il prit ses dispositions pour occuper les villages abandonnés par l'ennemi, et le chasser de ceux où il essayait de tenir encore.

Le général Massy fit, avec ses escadrons, le tour des environs de Sherpour du côté nord-est, et parvint à intercepter la retraite d'une partie des fuyards kohistanis avant qu'ils eussent pu gagner l'abri des montagnes. Les cavaliers du 5e du Punjab en sabrèrent un grand nombre. Se rabattant ensuite à l'est, la cavalerie britannique fit montre d'envelopper les défenseurs qui se maintenaient encore dans les villages de ce côté; et ceux-ci craignant de voir couper leur retraite sur la ville, perdirent courage et s'enfuirent vers les monts Siah-Sang.

La panique se propagea même si rapidement d'un village à l'autre que les *ghazis* échappèrent pour la plupart aux atteintes de la cavalerie. Mais un bon nombre furent rejoints par les obus des pièces qu'on avait amenées en toute hâte; et du haut des remparts, le feu roulant des fusils Martini atteignit encore tous ceux qui passèrent à proximité.

D'ailleurs la cavalerie continua sans désemparer sa marche victorieuse, gravit les pentes du Siah-Sang, où le 9e lanciers anglais et le 5e cavalerie du Punjab continuèrent à faire de larges trouées dans la masse con-

fuse des *ghazis* qui cherchaient à gagner Caboul.

Les cavaliers Punjabis qui tenaient la tête de la colonne se distinguèrent tout spécialement dans cette vigoureuse poursuite; tous les témoins furent unanimes à reconnaître que ce jour-là le général Massy avait manié sa cavalerie avec une habileté remarquable. Peut-être aurait-il réussi mieux encore si la sortie avait été effectuée une demi-heure plus tôt. Mais il eût été imprudent d'affaiblir de trop bonne heure la défense intérieure des cantonnements.

Il ne faut pas oublier non plus que les Kohistanis qui menaient l'attaque du côté nord étaient fort nombreux, et que malgré leur échec ils avaient peu souffert, comme on put le constater par la faible proportion de morts qu'ils laissèrent sur le terrain.

Puis la cavalerie n'est jamais absolument certaine de triompher dans la lutte contre une infanterie résolue et bien armée, même lorsque celle-ci bat en retraite; et un échec éprouvé par elle eût pu neutraliser en partie l'effet du succès remporté dans la défense des remparts. La seule chose à regretter c'est que plus tard, quand la débâcle commença dans tous les villages entre Sherpour et les monts Siah-Sang, la cavalerie ne se soit pas trouvée en position de sabrer les *ghazis*, qui n'eurent à essuyer que le feu d'artillerie et de mousqueterie des remparts.

Quoi qu'il en soit, avant la nuit tous les villages environnants, jusqu'au centre de la face méridionale, étaient débarrassés d'ennemis. Les plus importants étaient occupés ou détruits par les Anglais, et

la cavalerie, qui venait d'accomplir d'excellente besogne, était rentrée dans les cantonnements de Sherpour.

Dans le cours de la journée des nuages de poussière aperçus du côté de Butkhak, avaient fait deviner l'approche de la brigade Gough, qui atteignit en effet ce point le 23 à midi, c'est-à-dire pendant la bataille livrée autour de Sherpour. La présence de cette troupe avait même probablement contribué à en hâter le dénouement, car les Afghans voyant échanger entre elle et Roberts des signaux héliographiques, avaient dû craindre de se voir attaqués par derrière et pris entre deux feux.

Gough, s'avançant toujours, campa le soir du 23 à Bagrami, où un pont lui permettait de franchir le Logar; il n'était plus qu'à une dizaine de kilomètres de Caboul, et des remparts de Sherpour on distinguait parfaitement son camp.

On avait donc maintenant la certitude de recevoir les renforts si impatiemment attendus.

Pour mieux en assurer encore l'arrivée on envoya le lendemain, dans la matinée, des patrouilles d'infanterie visiter tous les villages qui se trouvaient entre le pont du Logar et Sherpour et où les *ghazis* auraient pu essayer de retarder la marche de la colonne. Des sapeurs du génie en firent sauter toutes les défenses. (1) On jugea même à propos de faire occuper par un détachement les hauteurs de Siah-Sang. Précautions

(1) On sait que les villages afghans sont pour la plupart entourés de murs avec tours, etc., susceptibles d'une défense plus ou moins sérieuse.

presque inutiles du reste, car à la suite de leur échec de la veille, les Afghans s'étaient dispersés pendant la nuit et avaient regagné leurs villages.

Les Kohistanis, au nombre de cinq mille environ s'étaient engagés sur la route de Charikar. Les autres avaient fui surtout vers Caboul, où ils étaient arrivés dans un affreux désordre.

Roberts fut informé cette nuit-là même que les chefs religieux et militaires de la coalition formée contre les Anglais avaient quitté la capitale et que l'armée réunie par eux s'était dissoute.

Le blocus était donc levé, et dans l'après-midi du 24 le 5e d'infanterie du Punjab fit son entrée dans Caboul, où le général Hills fut solennellement réinstallé comme gouverneur militaire. Cet officier ne conserva qu'une compagnie de ce régiment pour occuper le kotwali (1) pendant la nuit, et renvoya le reste. Dès le lendemain matin il reprenait ses fonctions.

La cavalerie passa la journée à pousser des patrouilles jusqu'à Charasyab, par les deux routes qui conduisent à ce point; elle ne rencontra d'ennemis nulle part.

Le général sir F. Roberts avait, dès le soir même du 23, télégraphié au Vice-Roi la nouvelle du succès décisif qu'il venait de remporter. Cette dépêche, qu'il fallut transmettre en partie par héliographe, ne par-

(1) Bâtiment qui servait de résidence au Kowval ou premier magistrat indigène de Caboul. Ce fonctionnaire avait été pendu par les Anglais dans les derniers jours d'octobre, comme complice du massacre de Cavagnari.

vint à destination que le 28 : le temps brumeux ayant gêné les communications.

Ce fut comme toujours par les indigènes que l'on eut connaissance tout d'abord et de l'attaque désespérée tentée contre les cantonnements de Sherpour et de l'échec que les assaillants avaient éprouvé. Les Afghans du Peïwar-Kotal informèrent de ces faits les officiers anglais qui se trouvaient là, bien avant que la nouvelle n'en fût parvenue à ceux-ci par une autre voie.

Cette première dépêche de Roberts ne contenait d'ailleurs qu'un résumé en quelques lignes, du combat dont nous avons raconté plus haut tous les détails. Nous ne la reproduirons donc pas ici. Le général terminait cependant par cette phrase indiquant ses intentions ultérieures : « Je prendrai l'offensive soit demain dans l'après-midi, soit le jour suivant dans la matinée. J'espère pouvoir annoncer bientôt que les troupes de Sa Majesté ont repris possession du Bala-Hissar et de la ville de Caboul. »

Le 24 une seconde dépêche complétait la précédente : « Notre succès d'hier a été complet ; l'ennemi a fait de très grosses pertes.

« Les Afghans domiciliés dans les environs de Caboul sont retournés tout droit chez eux après leur défaite. Les Kohistanis et les Logaris (tribus de la vallée du Logar) sont rentrés aussi dans la ville, mais n'y sont restés que quelques heures ; pendant la nuit tous se sont enfuis.

« Le mollah Mouskh-i-Alim et le général Mohamed-

Jan, les deux chefs de l'insurrection, ont été des premiers à disparaître. Mohamed-Yahia-Khan, fils de Mohamed-Sherif-Khan, qui s'est montré l'un de nos ennemis les plus actifs, a, dit-on, emmené avec lui Mousa-Khan, le fils aîné de Yakoub, et s'est échappé dans la direction de Wardak. La cavalerie s'est mise à sa poursuite.

« Nous prendrons possession cette après-midi de la ville et du Bala-Hissar, si toutefois je puis me convaincre qu'il n'y a pour les troupes aucun danger d'explosions à redouter.

« La femme et la mère de Yakoub-Khan, ainsi que la femme de Yahia-Khan (fille du fameux sirdar Akbar-Khan), seront amenées à Sherpour aujourd'hui. Elles ont fait tout leur possible pour entretenir l'excitation des Afghans, et l'on dit qu'elles se proposent de s'enfuir.

« Nos pertes d'hier s'élèvent à 5 tués et 33 blessés; parmi ces derniers le lieutenant Gambier, du 5e de cavalerie du Punjab, blessure grave, et le lieutenant Burn Murdock, du génie, blessure légère.

« J'ai télégraphié au général Bright de faire occuper Seh-Baba par un détachement d'infanterie native envoyé de Jagdalak, et de diriger un régiment tout entier sur Lattaband.

« J'enverrai demain d'ici des troupes occuper Butkhak. De cette manière les communications avec l'Inde seront promptement rétablies.

« J'ai reçu et fait lire aux troupes le gracieux message de Sa Majesté. Les soldats en ont été vivement touchés.

« La plupart des blessés sont en bonne voie de guérison.

« La brigade du général Charles Gough est arrivée ce matin. Un peu de neige la nuit dernière. Tout va bien. »

Cette dépêche nous apprend plusieurs choses.

D'abord, que la victoire des Anglais, bien que très complète, ne leur avait pas coûté cher. C'était là, du reste, une conséquence naturelle de la façon dont l'affaire avait été conduite. En principe, rien ne pouvait être plus avantageux pour Roberts que d'être attaqué par les Afghans. Autant il eût été dangereux pour lui de risquer une sortie contre eux, autant il était sûr de les repousser victorieusement s'ils prenaient l'offensive.

Les troupes fort nombreuses (puisqu'on en évalue le total à une trentaine de mille hommes) qu'avait réunies Mohamed-Jan ne se composaient guère, que d'une série de bandes assez mal équipées. N'ayant pas d'artillerie, il leur était impossible de faire brèche dans les murailles très solides et très épaisses derrière lesquelles Roberts s'était retranché. Les Afghans ne pouvaient donc espérer donner l'assaut que par surprise. Or Roberts avait, comme nous l'avons vu, trouvé moyen de se tenir au courant de leurs projets. Il avait pris ses mesures à l'avance, il les attendait, et dès qu'ils parurent, éclairés par les premiers rayons du jour naissant, une grêle de balles vint faire dans leurs rangs serrés d'affreux ravages.

Aussi pas un d'eux n'arriva-t-il assez près pour utiliser les fameuses échelles d'escalade qu'ils

avaient eu la prévoyance de confectionner avec tant de soin. Ils ne paraissent pas d'ailleurs avoir fait preuve d'une bien grande bravoure dans cette attaque. N'étant pour la plupart que des paysans, momentanément fanatisés par les prédications du mollah Mousk-i-Alim, et très probablement aussi par l'espoir du pillage, un peu grisés par leurs succès des jours précédents, leur ardeur était de celles qui s'éteignent bien vite devant les coups aussi multipliés qu'invisibles des armes modernes. Nombre d'entre eux tombèrent. Il est cependant difficile d'admettre qu'ils perdirent 3.000 hommes ; chiffre approximatif auquel on évalua leurs pertes. Sauf quelques intrépides qui voulurent à toute force s'élancer en avant, avec leurs échelles d'assaut, presque tous se contentèrent d'entretenir une fusillade bien nourrie contre les positions des Anglais, tout en restant eux-mêmes prudemment à l'abri derrière les murs des jardins et les maisons des villages.

Dans ces conditions on ne pouvait se faire grand mal de part ni d'autre.

Quand au chef Mohamed-Jan, dont nous aurons encore plus d'une fois l'occasion de reparler, il fit preuve d'autant d'intelligence dans la conduite de ses hommes, qu'il avait déployé d'énergie pour les réunir et les conserver si longtemps dans sa main. Nous avons vu qu'il avait dirigé son attaque principale sur les hauteurs qui commandent le village de Behmarou, c'est-à-dire sur le point où précisément étaient parqués les animaux de transport, où était installé l'hôpital

natif et où se trouvaient rassemblés la grande masse des *followers*.

C'est que le chef pathan comprenait fort bien, non seulement qu'il y avait là une foule de non-combattants plus propres à paralyser la défense qu'à la soutenir, mais aussi que s'il parvenait à emporter cette position et à s'y maintenir, ne fût-ce qu'un instant, il pourrait en quelques minutes causer un mal incalculable aux Anglais en détruisant des ressources dont la perte les eût entièrement paralysés. Fort heureusement que le feu terrible de l'infanterie britannique parvint à tenir constamment les Afghans à distance.

En somme, la plus grosse armée qui se fût encore réunie contre les Anglais avait été complètement battue et dispersée, malgré le talent et l'énergie de son chef. C'était un grand succès et peut-être eût-il été décisif si ce chef et son acolyte inséparable, le mollah Mouskh-i-Alim, n'étaient pas parvenus à s'enfuir. Or la dépêche de Roberts nous apprend malheureusement qu'ils avaient été « des premiers à disparaître. » Elle ne nous dit pas de quel côté ils s'étaient réfugiés; mais il n'était pas difficile de le deviner, et d'ailleurs on le sut bientôt. C'était Ghazni qui venait d'être le point de départ de la rébellion et qui allait en rester le foyer inaccessible pendant plusieurs mois encore.

Cette place de Ghazni, considérée de tout temps comme la plus forte de l'Afghanistan, était le seul point important que n'eussent pas jusqu'alors occupé les Anglais dans toute la partie du pays où s'étendait leur domination militaire. Partout ailleurs,

depuis Candahar et Khélat-i-Ghilzaï au sud, jusqu'à Jellalabad et Caboul au nord, en passant par le Peïwar-Kotal au centre, l'ensemble des positions britanniques formait comme un grand arc de cercle, et Ghazni était sensiblement au milieu de la corde de cet arc. De cette forteresse on pouvait donc menacer à la fois tous les postes anglais. Aussi était-elle devenue le foyer du fanatisme afghan et musulman, et nous allons voir désormais la campagne avoir pour objectif principal la destruction de ce centre de ralliement de tous les ennemis de la domination anglaise.

Mais il s'écoula bien du temps avant qu'on y parvînt. Le général Roberts ne pouvait songer pour le moment à se lancer dans une entreprise d'aussi longue haleine. Il n'avait pas trop de toutes ses forces disponibles pour occuper solidement la capitale et son vaste camp de Sherpour, qu'il ne pouvait être question d'abandonner. Puis une expédition de cette nature nécessitait des moyens de transport considérables. Et le service des transports, toujours si défectueux, comme nous l'avons dit maintes fois, avait encore subi un temps d'arrêt fâcheux dans son organisation par suite de l'absence du directeur général, sir Michaël Kennedy qui, par une fatalité malheureuse, se trouvait à Sherpour, en tournée d'inspection, lorsque le mouvement insurrectionnel avait éclaté. Il s'était donc trouvé bloqué comme les défenseurs, et ce fait n'avait pas peu contribué sans doute aux retards éprouvés par la colonne de Khyber.

On se hâtait maintenant de réparer le temps perdu.

Une portion du 12e régiment, une batterie de montagne indigène et la 11e batterie de la 9e brigade venaient d'arriver à Jellalabad.

On pressa également la concentration des troupes qui devaient former à Peshawur une division de réserve. On dirigea sur cette ville la batterie à cheval I-C, et la batterie montée D-4e, le 4e et le 11e de cavalerie du Bengale, le 5e fusiliers et le 14e d'infanterie anglaise, et le 1er Gourkhas. En même temps la batterie L-5e et le 8e hussards recevaient l'ordre de se porter à Huesan-Abdul; et l'on put ainsi envoyer de Peshawur sur le théâtre des hostilités : la batterie D-A; un demi-bataillon du 25e anglais, une partie du 17e lanciers du Bengale et le 22e d'infanterie native.

Ces mouvements de troupe étaient nécessaires pour permettre au général Bright d'exécuter sans danger l'ordre, dont parlait Roberts dans sa dépêche, d'occuper Seh-Baba et Lattaband.

Cette dépêche nous apprend encore un fait important. Si les Anglais n'avaient pu se saisir de Mohamed-Jan ni du mollah Mousk-i-Alim, les chefs de l'insurrection, ils avaient au moins eu la chance de voir tomber entre leurs mains la femme et la mère de Yakoub-Khan, qui en étaient l'âme.

Enfin le message de la Reine auquel Roberts fait allusion, était relatif aux batailles précédentes livrées devant Caboul, et pour lesquelles Sa Majesté complimentait les troupes.

Celles-ci se trouvaient donc moralement dans d'excellentes conditions pour prendre l'offensive. Les souf-

frances et les anxiétés des jours précédents étaient oubliées. Des renforts allaient réparer les pertes éprouvées. Toutefois il en était auxquelles on ne pouvait aisément remédier. C'étaient celles relativement si nombreuses que l'armée avait faites en officiers anglais. Dans la dernière affaire encore, en dehors du feu de l'ennemi, un fatal accident avait coûté la vie à deux officiers du génie, le capitaine Dundas et le lieutenant Nugent, tués par l'explosion prématurée d'une mine en faisant sauter les tours d'un village voisin des cantonnements de Sherpour.

On sait combien les cadres européens des régiments indigènes étaient faibles. Ils ne comportaient normalement que sept officiers anglais et en tout temps ils étaient rarement au complet. En ce moment ils l'étaient moins que jamais, et c'était pour les troupes de Roberts une cause de faiblesse des plus sérieuses.

Pour toutes ces raisons il fallait au jeune général un certain temps avant de pouvoir commencer des opérations sérieuses dans la direction de Ghazni. D'ailleurs les ennemis qu'il avait dispersés n'étaient pas les seuls qui tinssent la campagne ; et le jour même où il remportait un succès décisif sur les Afghans qui le bloquaient dans Sherpour, d'autres attaquaient vigoureusement les postes échelonnés sur sa ligne de communication, et en particulier celui de Jagdalak, occupé par le colonel Norman.

Leur attaque repoussée était renouvelée le lendemain 24, au moment même où le colonel faisait reconduire sous escorte le major Thackeray, blessé la

veille. Battus encore avec de grandes pertes, les Ghilzaïs revenaient à la charge le 29. Deux mille d'entre eux, conduits par Azmatoullah-Khan, faisaient une troisième tentative pour chasser les Anglais du col de Jagdalak.

Il est vrai que la position de ce poste, établi au cœur même de leur territoire et isolé de toutes parts, expliquait cette opiniâtreté des Ghilzaïs à s'en rendre maîtres. Fort heureusement, il était défendu par un chef énergique et d'excellentes troupes : le 45e du Bengale, vieux régiment sikh, fidèle à l'antique renommée qu'il s'était acquise lors de l'insurrection de 1857, et le 24e natif, qui s'était déjà fait remarquer dans la campagne précédente. Deux pièces de la batterie de montagne du Hazara, l'une des meilleures batteries indigènes, complétaient la petite garnison.

Le colonel Norman était lui-même un vétéran des guerres de l'Inde et avait gagné son dernier grade dans la précédente campagne d'Afghanistan. C'était lui que le général Bright avait désigné pour occuper Seh-Baba et Lattaband, conformément aux ordres de sir F. Roberts, et il n'attendait pour se rendre à son nouveau poste que d'avoir été relevé à Jagdalak par le 51e d'infanterie légère anglaise et le 22e du Bengale, qui devaient venir de Jellalabad.

Il s'agissait maintenant pour Roberts de réoccuper définitivement Caboul. La ville était à sa disposition comme nous l'avons dit ; les troupes afghanes l'avaient entièrement abandonnée, non sans y avoir laissé des traces profondes de leur passage : la plus

grande partie en avait été livrée au pillage, et en particulier les maisons de ceux des habitants qu'on savait être ou qu'on soupçonnait d'être partisans des Anglais. Cependant, aussitôt l'ordre rétabli, les boutiques ne tardèrent pas à se rouvrir et la vie à reprendre à peu près son cours normal. Les Caboulіens sont familiarisés avec les scènes et les vicissitudes de la guerre civile et étrangère qui depuis longues années se renouvellent dans cet infortuné pays avec une triste régularité. Aussi ne s'en émeuvent-ils pas outre mesure : une fois l'orage passé, ils reprennent assez promptement leurs occupations habituelles.

Sur un seul point le général anglais était quelque peu perplexe : il hésitait à réoccuper le Bala-Hissar, ou plutôt ce qui restait encore de cette malheureuse citadelle après les nombreuses destructions partielles dont elle avait été l'objet. Il se souvenait des terribles explosions qui avaient suivi presque immédiatement sa première occupation; il redoutait d'en voir éclater de nouvelles.

Les Anglais avaient en effet négligé, pendant leur séjour à Caboul, de détruire entièrement les magasins de poudre et de munitions qui se trouvaient encore intacts dans le Bala-Hissar. Cette opération, décidée en principe, avait été retardée sans doute par la nécessité de faire un triage entre ce qui ne pouvait être utilisé et les munitions pour armes modernes qu'on avait trouvées en assez grand nombre et qu'on se proposait de distribuer aux régiments natifs.

Déçus par un calme trompeur, les Anglais n'avaient pas prévu la tempête qui devait les chasser momentanément de la capitale, à l'heure même où ils s'y croyaient le plus solidement établis, et ils s'étaient vus contraints d'abandonner aux Afghans la plus grande partie des ressources que renfermait la citadelle.

Il en était résulté un double et très grave inconvénient : les Afghans avaient ainsi pu s'approvisionner largement en munitions, et l'on assurait qu'ils n'en avaient pas emporté moins de 200 tonnes pendant les dix jours qu'ils étaient restés maîtres de la ville, sans compter des sommes d'argent qu'on évaluait à 120.000 livres sterling, ou trois millions de francs. C'était de quoi fournir à Mohamed-Jan et au mollah Mouskh-i-Alim les moyens de continuer la lutte qu'ils avaient engagée contre les Anglais; et d'un autre côté ceux-ci, ignorant l'état réel des choses, pouvaient craindre de voir se renouveler au Bala-Hissar les explosions qui une fois déjà avaient fait parmi eux tant de victimes.

Ces craintes heureusement ne se réalisèrent pas, et Roberts put faire occuper la citadelle par la brigade du général Charles Gough. Toutefois cette occupation n'eut lieu que le 4 janvier, lorsqu'on eut pris toutes les précautions nécessaires pour s'assurer qu'il n'y avait plus d'accidents à redouter.

Il semblait du reste qu'on pût compter à Caboul sur un répit d'assez longue durée. Les nouvelles qu'on recevait des environs tendaient à faire croire que la défaite et la déroute des Afghans étaient aussi com-

plètes que possible et qu'ils ne seraient pas en état, de quelque temps au moins, de tenter une agression nouvelle. On était bien à peu près certain que les chefs du mouvement insurrectionnel (1) avaient emmené avec eux à Ghazni, Mousa-Khan, le fils de Yakoub. Ils avaient ainsi entre les mains un instrument qui pouvait, au besoin, leur permettre d'organiser un soulèvement nouveau. Pourtant cet héritier de l'ex-Émir était trop jeune encore pour exercer par lui-même une influence politique bien sérieuse, et même

(1) Il ne faut pas se méprendre sur le sens dans lequel nous employons ici ce terme de *mouvement insurrectionnel*, pour qualifier la lutte soutenue par les Afghans contre les Anglais. Nous n'avons nullement l'intention de flétrir ou de blâmer par cette désignation les efforts d'un peuple qui cherche à se débarrasser du joug étranger. Si donc nous employons ici un mot qu'on rencontre à chaque instant dans les journaux anglais de l'époque, c'est uniquement pour la clarté du récit et la facilité de l'exposition. La situation en Afghanistan était d'ailleurs alors tellement confuse, qu'il serait téméraire de vouloir apprécier exactement les motifs qui faisaient agir les divers chefs afghans, qu'ils prissent parti pour ou contre l'Angleterre. Puis Yakoub, dont la conduite en toute cette affaire avait été plus qu'équivoque, n'avait pas cessé de se poser en victime d'une insurrection. Les Anglais qui l'avaient installé sur le trône et qui, au début, avaient pris les armes dans l'intention de l'y rétablir, étaient donc assez fondés, au moins théoriquement, à traiter de rebelles et d'insurgés ceux qui leur résistaient.

En tous cas nous n'avons pas à nous prononcer entre eux et leurs adversaires. Nous racontons uniquement des faits, faits trop récents encore pour qu'on puisse équitablement juger les intentions véritables des acteurs du drame. Notre but est avant tout d'en retracer le plus exactement possible toutes les péripéties, et nous croyons pouvoir employer sans inconvénient le terme dont nous nous servons ici.

le rôle purement passif qu'il jouait entre les mains de ceux qui l'exploitaient ne pouvait contribuer à augmenter son importance politique.

En somme, la situation générale se représentait à fort peu près sous le même aspect qu'avant les combats que nous venons de raconter. Peut-être même pouvait-on, sans paradoxe, affirmer que la position des Anglais s'en était trouvée, en définitive, raffermie plutôt qu'ébranlée. Les premières victoires en effet, remportées par les troupes britanniques lors de leur marche sur Caboul, et notamment la bataille de Charasyab, malgré l'importance de leurs résultats politiques ou plutôt matériels, n'avaient pas eu le caractère d'une grande défaite nationale des Afghans. Ce n'était après tout qu'une série de combats entre des soldats rebelles qui avaient massacré le représentant d'une puissance amie, et l'armée envoyée par cette puissance pour venger la mort de son ambassadeur.

Dans les batailles du mois de décembre, au contraire, c'était un véritable soulèvement national, au moins dans une certaine limite, d'une grande partie de la population, qu'on avait combattu et écrasé. C'étaient les paysans eux-mêmes de certains districts, dirigés par les chefs locaux, poussés par le fanatisme religieux et sans doute aussi par l'espoir du pillage, qui avaient pris la tête du mouvement. Les débris de l'armée régulière s'étaient bornés à le soutenir. La rude leçon que venaient de recevoir les Afghans avait donc été bien réellement infligée à la population même, et

par conséquent on pouvait espérer qu'il serait possible de profiter de l'impression sur elle produite, pour obtenir son consentement à toutes les mesures que les Anglais jugeraient utile de prendre pour l'organisation future de la contrée.

Sans se laisser aller à croire que le dernier coup de fusil était tiré en Afghanistan, et qu'on n'aurait pas à réprimer d'autres soulèvements analogues, on pouvait cependant se flatter que la pacification et la soumission du pays avaient fait un pas décisif; et le général Roberts pensait avec raison qu'il venait de déblayer la voie pour quelque temps.

On se rappelle qu'il avait, immédiatement après sa victoire, envoyé, sous les ordres du général Baker, une expédition contre le chef kohistani Azmatoullah-Khan, dont l'influence avait décidé ses compatriotes à se joindre au mouvement général contre les Anglais. Cette expédition était rentrée au bout de quelques jours. Elle avait poussé sans coup férir jusqu'à la retraite fortifiée de ce chef, qu'elle avait trouvée déserte. Il était parti emmenant avec lui tout ce qu'il avait pu emporter. On ne put le châtier autrement qu'en détruisant les fortifications derrière lesquelles il s'abritait en temps ordinaire. La population du district laissa faire, conservant une attitude entièrement pacifique et loyale vis-à-vis des Anglais, qui n'eurent pas même à essuyer un coup de fusil.

L'effet des succès remportés par les armes britanniques n'avait pas tardé à se faire sentir au loin. Chaque jour arrivaient des chefs qui se déclaraient

tout dévoués à la domination anglaise. Il en venait ainsi de partout, même des points où le soulèvement avait pris naissance. Roberts accueillait avec empressement ces protestations de dévouement qui, sincères ou non, n'en étaient pas moins la meilleure preuve de la puissance du coup porté à l'insurrection, et du sentiment de plus en plus général que décidément les Anglais étaient les maîtres.

D'ailleurs, pendant que Roberts avait remporté ce succès décisif sous les murs de Caboul, un de ses lieutenants, chargé d'opérer isolément sur un autre point du pays, s'était également acquitté avec bonheur de la mission qui lui était confiée. Le général Tytler avait attaqué le 16 décembre Zawa, capitale des tribus zwaïmukhts, contre lesquelles il guerroyait depuis assez longtemps déjà. Cette ville ou plutôt ce groupe de villages passait pour imprenable, et les Zwaïmukhts y avaient accumulé toutes leurs provisions de grains.

Quand Tytler marcha contre eux, il les trouva occupant en force les deux versants de la vallée. Divisant ses troupes en deux colonnes, il fit couronner les hauteurs par celle de droite en même temps que celle de gauche remontait la gorge. Les canons de montagne démontables et très puissants dont il avait une batterie lui rendirent de précieux services. Il couvrit d'obus la passe qui commandait l'entrée de la vallée et s'empara de Zawa.

L'ennemi, qui avait éprouvé de grosses pertes, abandonna le terrain, le laissant couvert d'un grand nombre de morts. Le général Tytler brûla douze

villages, qui contenaient d'énormes provisions de grains.

Cette opération habilement conduite lui faisait le plus grand honneur, car le pays était d'une nature fort difficile. La gorge qui débouche dans la vallée de Zawa est extrêmement resserrée et dominée complètement par des rochers abrupts. En quelques heures cependant le général Tytler était venu à bout de toutes les difficultés ; et à cinq heures du soir il était de retour à Dagh, après avoir infligé un châtiment exemplaire à ces populations coupables de nombreux actes d'hostilité contre les troupes anglaises, comme en témoignaient les débris de fils télégraphiques et les objets de provenance britannique qu'on avait trouvés dans les maisons.

Cette exécution n'avait coûté à la colonne que quelques morts et blessés, dont malheureusement plusieurs officiers. Cette colonne constituait maintenant une force disponible assez importante que Roberts pouvait avantageusement utiliser. Le général Tytler avait avec lui 800 hommes d'infanterie anglaise, 2.350 d'infanterie indigène et 260 de cavalerie native. On pouvait l'employer à faire une démonstration sur la route de Chuturgardan, de façon à menacer sur leurs derrières les tribus du Wardak et du Logar et à les amener ainsi à s'éloigner de Caboul. Il y avait encore, non loin de là, à Kohat et dans la vallée de la Kouram, le général Watson avec 1.000 cavaliers natifs, 1.000 hommes d'infanterie anglaise et 3.150 d'infanterie native, plus 20 canons.

Si Roberts n'avait pu réussir à se débloquer lui-même, si les secours n'avaient pu lui arriver assez tôt par la route de Khyber, on eût probablement trouvé dans ces troupes des éléments susceptibles d'aider puissamment à sa délivrance.

Maintenant que celle-ci était réalisée, on pouvait tirer parti de ces forces pour d'autres opérations. Il est même probable que si la saison eût été moins avancée et s'il eût été possible de continuer activement la pacification du pays, celle-ci aurait pu être accomplie en peu de temps. Mais l'expédition même de Baker venait de prouver l'imposibilité d'exécuter pour l'instant aucun mouvement offensif. Il fallait donc que le général Roberts se résignât à attendre le printemps avant d'entreprendre de nouvelles courses lointaines dans l'intérieur de l'Afghanistan. Jusque-là toute son activité devait se borner à consolider sa situation à Caboul et ses communications avec l'Inde. C'est ce qu'il s'empressa de faire.

Peu à peu ces communications reprirent leur cours régulier; Lattaband et les postes intermédiaires entre ce point et Gandamak, à travers le pays des Ghilzaïs, furent réoccupés. Roberts se chargea de fournir lui-même les troupes nécessaires. Par ses ordres les 12e et 14e de cavalerie du Bengale allèrent coopérer à l'occupation de la longue ligne qui rattachait Caboul à la frontière de l'Inde.

L'année finissait donc bien en somme, et dans le banquet donné le 1er janvier 1880 pour célébrer l'anniversaire du jour où la Reine avait été proclamée

Impératrice des Indes, le Vice-roi pouvait assez légitimement s'applaudir de voir l'année nouvelle s'ouvrir sous des auspices plus favorables que la précédente.

Il reconnaissait cependant que la tâche des troupes anglaises en Afghanistan était loin d'être terminée; qu'elles ne pouvaient quitter le pays avant de l'avoir accomplie.

Le but de l'Angleterre n'était pas, disait-il, de conquérir de nouveaux territoires, mais d'établir définitivement sur des bases solides la paix future de l'Inde, et d'obtenir des garanties parfaitement certaines de la bonne conduite des Afghans. Il fallait qu'on pût être sûr désormais de n'avoir plus rien à craindre de ces turbulents voisins; qu'ils eussent éprouvé suffisamment la puissance de l'empire indien pour n'être plus tentés de l'inquiéter et de s'exposer à sentir encore une fois le poids des armes britanniques.

D'ici là, ajoutait le Vice-roi, nous ne pouvons remettre l'épée au fourreau. Mais ce ne serait pas assez d'inspirer aux Afghans la crainte de l'Angleterre, il faut leur faire comprendre sa grandeur, sa justice et sa générosité. Tâche longue et pénible, entreprise difficile à mener à bonne fin, mais dans laquelle lord Lytton ne désespérait pas de réussir.

Il ne devait pas lui être donné de l'achever lui-même, et son achèvement était fort éloigné. Bien du sang anglais devait couler encore dans ce malheureux pays d'Afghanistan, avant que les espérances du Vice-roi des Indes ne fussent réalisées.

XI

Les opérations dans l'Afghanistan méridional.

Il faut maintenant nous transporter du nord au sud de l'Afghanistan et revenir en même temps de quelques mois en arrière, pour dire un mot de l'état des choses dans cette région, de la situation des forces qu'y avaient les Anglais et des événements, assez peu saillants du reste, qui s'y étaient passés pendant la période de la guerre que nous avons racontée.

On se rappelle que l'une des trois colonnes formées en novembre 1878 avait son quartier général à Candahar, capitale de l'Afghanistan méridional. Le lieutenant général sir Donald Stewart en avait le commandement.

Cette colonne n'avait joué qu'un rôle assez effacé pendant la campagne qui se termina par le traité de Gandamak. Sa formation avait été très lente et très difficile pour des raisons que nous avons exposées dans notre précédent récit. Elle n'avait guère rencontré d'autres obstacles que ceux provenant de la nature du terrain lui-même. Mais ces obstacles avaient été des plus considérables.

Après avoir occupé Candahar à peu près sans coup férir le 8 janvier, les troupes du général Stewart n'avaient plus guère fait parler d'elles que par deux

démonstrations tentées simultanément l'une sur Ghirichk, l'autre sur Khelat-i-Ghilzaï; deux points qu'elles avaient occupés sans rencontrer de résistance, mais aussi sans obtenir de résultats bien utiles, et qu'elles avaient d'elles-mêmes évacués peu après.

La paix de Gandamak avait trouvé la division réunie de nouveau à Candahar et déjà fortement réduite dans son effectif: une partie des régiments ayant été rappelée dans l'Inde. L'évacuation définitive avait alors été ordonnée et commencée de suite.

Fort heureusement, les mêmes causes qui avaient entravé la marche en avant avaient aussi ralenti la marche en arrière; si bien qu'au moment où les nouvelles du massacre de Caboul parvinrent à Candahar, le 6 septembre, le quartier général n'avait pas encore quitté la ville. Le départ devait avoir lieu ce jour-là même.

Mais la veille des ordres étaient arrivés de suspendre la marche des troupes et de rappeler celles qui déjà étaient en marche pour Pishin. Le major Saint-John, *political officer*, qui allait également se mettre en route pour la Perse, où il devait se rendre par la voie de terre, fut aussi retenu.

Les questions politiques soulevées par la catastrophe n'étaient pas moins graves que les questions militaires. A Candahar elles l'étaient même peut-être davantage. Dans cette ville, dont la prise de possession avait été assez pacifique, le calme n'avait guère cessé de régner depuis l'occupation. Les Anglais avaient eu plus à se préoccuper d'administrer le pays que de le

conquérir. Le point essentiel pour eux en ce moment était de pouvoir compter sur les autorités indigènes qu'ils y avaient installées.

Sous ce rapport la situation paraissait assez bien se présenter. Dès que le gouverneur, le sirdar Shere-Ali-Khan, avait été informé des terribles événements survenus à Caboul, il avait exprimé toute son horreur pour cet acte qui devait être une honte éternelle pour l'Afghanistan et la famille Barakzaï; il avait renouvelé hautement l'assurance de son dévouement au gouvernement britannique, et même offert de lever un corps de troupes parmi les Douranis.

Le général Stewart avait répondu à cette déclaration en assurant le Sirdar qu'il avait pleine confiance dans sa loyauté et qu'il lui laissait pleine et entière autorité pour le gouvernement civil de la place. Les relations qu'on avait avec lui conservèrent leur caractère de cordialité parfaite, et comme ses intérêts étaient, en somme, identiques à ceux des Anglais, il était peu à craindre de les voir interrompues.

Le gouverneur prit du reste de suite des précautions pour éviter toute chance de désordres et de troubles. Deux régiments candahariens qui revenaient de Caboul, furent arrêtés en route par ses soins et retenus dans les districts du nord, sous prétexte d'y faire rentrer les impôts. On empêchait ainsi les rixes auxquelles aurait si facilement pu donner lieu le contact de ces troupes avec l'armée anglaise, où les esprits étaient vivement excités contre les soldats de l'Émir.

Aussi la tranquillité demeura-t-elle complète dans la ville et son territoire. La nouvelle que les troupes britanniques ne partaient pas y fut même accueillie avec un sentiment de joie générale : car la population ne s'était jamais montrée hostile aux Anglais, et l'état des affaires depuis l'occupation était bien de nature à satisfaire toutes les classes sociales.

Le parti religieux était content, puisque le gouverneur était un Afghan musulman. Les employés indigènes avaient retrouvé leurs places ; les chefs de tribus touchaient de nouveau leurs pensions ; les Sirdars, qui tout d'abord s'étaient enfuis, n'avaient pas tardé à revenir.

Ce qui pouvait rester dans la population de sentiment national avait reçu satisfaction par la remise de l'autorité aux mains d'un pur Kandahari ; car Shere-Ali était le descendant direct du plus illustre des Sirdars candahariens.

La masse du peuple d'ailleurs, les artisans, cultivateurs et boutiquiers, voyaient avec plaisir rester au milieu d'eux l'armée et la caisse du trésor, dont ils vivaient et dont ils eussent amèrement regretté le départ.

La seule chose à redouter, c'était que le contrecoup des événements de Caboul ne se fît sentir à Hérat. Le bruit avait couru de sérieuses complications dans cette ville lointaine, d'où pouvait venir le seul danger grave que l'on craignît pour l'Afghanistan méridional ; ce fut de là qu'il vint en effet, mais bien plus tard seulement.

Pour le moment on ne savait rien encore de précis sur ce qui avait pu se passer si loin dans le nord-ouest.

Bientôt les troupes rappelées commencèrent à rentrer dans Candahar. La brigade Palliser y fit son entrée le matin du 13 septembre, et la garnison se trouva dès lors portée à un bataillon et demi d'infanterie anglaise, un bataillon entier et trois demi-bataillons d'infanterie native, deux régiments de cavalerie et trois batteries d'artillerie, soit au total environ 5.000 hommes (1). Quatre autres demi-bataillons d'infanterie, un régiment de cavalerie et deux batteries d'artillerie étaient encore à Pishin, prêts à rejoindre au premier signal.

Le temps était devenu frais, et les chaleurs cessant, l'état sanitaire des troupes s'était amélioré. Chose fort heureuse, car jusqu'à ce moment le choléra avait sévi cruellement et fait de nombreuses victimes. Le 1er août il y avait encore 64 cholériques dans les hôpitaux, et à cette date on comptait un total de 397 cas, dont 244 avaient été mortels. Cependant le nombre des hommes frappés avait été relativement bien moins élevé que parmi les troupes de sir Samuel Browne, à leur retour dans l'Inde par la route de Khyber.

La récolte s'annonçait aussi comme très abondante dans tout le sud de l'Afghanistan. C'était une grosse difficulté de moins pour le gouvernement anglo-indien : car faire parvenir des vivres à Candahar par la

(1) C'est du moins le chiffre donné par le correspondant du *Times* auquel nous empruntons ces détails. Il paraît un peu exagéré.

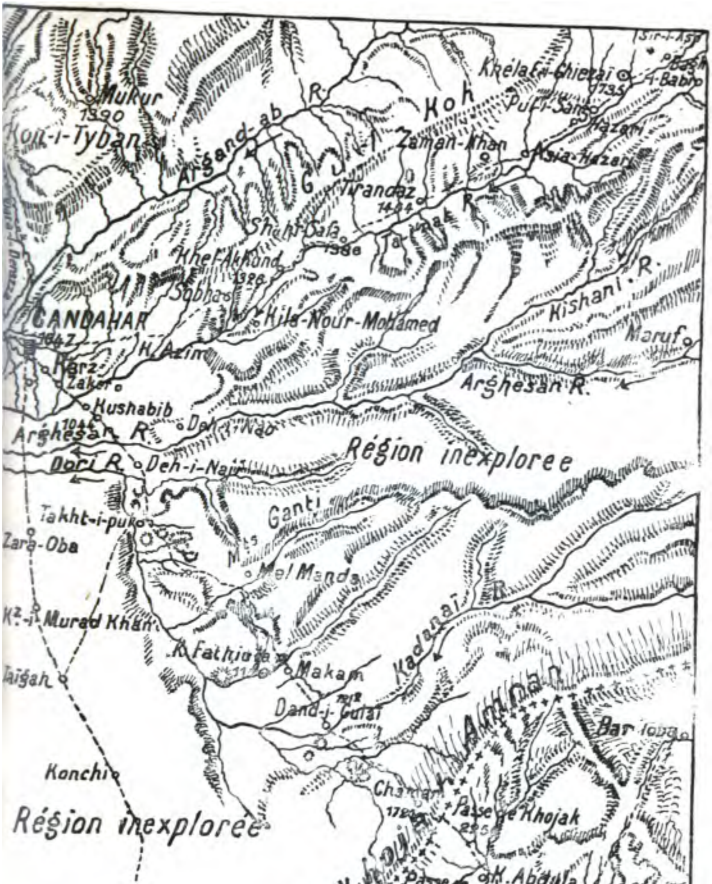
terrible passe de Bolan n'eût pas été une petite affaire. Les blés atteignaient précisément leur maturité, et comme toute la vallée de la Tarnak, qui s'étend de Candahar à Khelat-i-Ghilzaï est richement cultivée, on n'avait pas à s'inquiéter de pourvoir, au moins pendant les premières étapes, à la nourriture des troupes que l'on pourrait avoir à diriger sur Caboul.

Or un mouvement de ce genre ne devait pas tarder à se produire. A peine une garnison un peu sérieuse fut-elle de nouveau concentrée à Candahar, qu'on songea de suite à faire au moins une démonstration dans la direction de Caboul, et notamment à occuper Khelat-i-Ghilzaï, où l'on assurait que des émissaires étaient arrivés de la capitale et cherchaient à exciter les tribus contre les Anglais.

Le gouvernement de l'Inde, en dépit des protestations de l'Émir, donna des instructions à Stewart pour qu'il poussât le plus tôt et le plus avant possible, dans la direction de Ghazni, une forte colonne munie de grosse artillerie, — on avait toujours en vue le siège éventuel de cette place, — afin de surveiller toute cette partie du pays et d'y maintenir l'ordre.

Le départ de cette colonne, qui ne devait avoir lieu que le 2 octobre, fut même avancé au 23 septembre. L'ordre avait du reste été donné de fort bonne heure à Stewart, puisque dès le 9 septembre le Vice-roi recevait de lui un télégramme où le général indiquait la composition des troupes destinées à cette expédition.

La carte ci-contre est à l'échelle de 1/1520000.



Mukur
1390
Koh-i-Tyban
Argand-ab
Koh
Khelafa-Ghiezaï
1735
Pul-i-Sang
Hazari
Zaman-Khan
Asia-Hazari
Tirandaz
1494
Shahr-Safa
1386
Tarnak R.
Kishani R.
Khef Akhond
1326
Sobhas
GANDAHAR
1047
Kila-Nour-Mohamed
Maruf
H. Azim
Zaker
Kushabib
Arghesan R.
Deh-i-Nao
Région inexploree
Dori R.
Deh-i-Naï
Takht-i-pul
Zara-Oba
Mts Ganti
Mel Manda
Kadanaï R.
K²-i-Murad Khan
Fathiona
Makam
Jaïgah
Dand-i-Gulaï
Amran
Bar
Konchi
Chaman
Passe de Khojak
Région inexploree
K. Abdula
Passe de Singel
Arambi
Passe de Kabani
Kulazaï
Lora R.
Tukaï
Makani
Mulaker
Mts Khoja
Ispantaza
Pishi
Shaikalzaï
1518
Païn Bazar
Lora R.
Haïdarzaï
Takatu
3600

C'était une brigade placée sous le commandement du général Hughes, celui qui déjà l'année précédente avait exécuté la même opération. Elle était formée d'un *wing* (demi-bataillon) du 59e anglais, d'un *wing* du 3e Gourkhas, d'un *wing* du 2e Beloutchis, et du 2e régiment de cavalerie du Punjab. Comme artillerie, 2 pièces de campagne de la batterie G-4e, et 3 de montagne de la batterie 11e-11e.

Une compagnie de sapeurs devait suivre avec le matériel et les approvisionnements de réserve, sous l'escorte de deux compagnies béloutches.

Le général Stewart proposait en même temps de faire accompagner ce petit corps expéditionnaire par le *political officer* major Saint-John, pour se renseigner sur les dispositions des tribus. Le gouvernement de l'Inde approuva cette proposition.

On ignorait également l'attitude du gouverneur indigène de Khelat-i-Ghilzaï, Muhammad-Tahir-Khan; mais en tout état de cause Stewart s'empressa de lui donner avis de l'approche des troupes britanniques, en le requérant d'avoir à leur fournir des vivres.

La colonne anglaise n'était pas nombreuse, mais elle était bien commandée. Le général Hughes connaissait parfaitement le terrain, pour l'avoir déjà parcouru quelques mois auparavant. Le colonel T..G. Kennedy (1), qui commandait sous ses ordres le 2e de cavalerie du Punjab, était un vétéran des guerres de la frontière de

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec le général sir Michaël Kennedy, directeur du service des transports pour les colonnes du Nord, et dont il a été parlé ailleurs.

l'Inde. Depuis plus de vingt-cinq ans il servait dans les provinces du Trans-Indus, où il avait conquis tous les grades, exercé toutes les fonctions, depuis celle d'adjudant de régiment jusqu'au commandement provisoire de tout le corps frontière du Punjab. Nous avons déjà du reste donné sur lui quelques détails dans le récit de la campagne précédente, à laquelle il avait pris une part que le rôle effacé de la colonne du sud empêcha seul d'être plus glorieuse.

Le major Saint-John était un des *political officers* les meilleurs et les plus expérimentés ; et déjà sous la direction de sir Donald Stewart, il avait réussi à pacifier complètement le district de Candahar et à y faire accepter la domination anglaise.

Khelat-i-Ghilzaï, l'objectif de l'expédition, est une petite place fortifiée située dans la partie méridionale du pays des Ghilzaïs et qui fut à une certaine époque comme la citadelle de cette tribu puissante. Elle est bâtie sur la rive droite de la Tarnak, à environ 140 kilomètres au nord-est de Candahar et 220 au sud-ouest de Ghazni. La route en était bien connue des troupes britanniques, qui l'avaient déjà faite plusieurs fois. L'eau, le fourrage et le combustible s'y rencontrent en abondance, et les seules difficultés naturelles qu'elle présente consistent en quelques torrents qui coupent le chemin presque à chaque étape. Après de fortes pluies, quelques-uns de ces torrents ne sont pas guéables. Mais dans la saison où l'on se trouvait, il était peu à craindre que rien vînt s'opposer à la marche même d'une batterie lourde de Candahar jusqu'à Ghazni.

La ville de Khelat-i-Ghilzaï a joué à plusieurs reprises un rôle important dans la campagne de 1839-1842. Occupée sans opposition par Keane, elle fut plus tard abandonnée par lui. Sir Henry Rawlinson, *political officer* à Candahar, y envoya le capitaine Craigie avec un millier d'hommes, quand éclatèrent les troubles de Caboul, afin de maintenir les communications tout le long de la route qui conduisait à la capitale.

De novembre 1841 jusqu'à mai 1842 la petite garnison soutint un siège des plus pénibles et des plus glorieux. Manquant de vivres et d'abris, elle résista sans faiblir, pendant six mois et plus, à toutes les attaques des Ghilzaïs, qui le 20 mai, à la faveur de la nuit, faillirent prendre la ville d'assaut. Repoussés énergiquement, ils éprouvèrent de si grosses pertes qu'ils levèrent le siège et laissèrent la garnison tranquille jusqu'à l'arrivée du général Nott. Celui-ci la rallia dans sa marche de Candahar sur Caboul, et détruisit en partant les ouvrages qu'elle avait si bien défendus.

Tout permettait d'espérer que la colonne du général Hughes atteindrait Khelat-i-Ghilzaï sans encombre et même l'occuperait sans rencontrer de résistance. Ce fut en effet ce qui arriva.

La route à faire comptait sept étapes; elles furent parcourues avec la plus grande régularité. Le 26, le général était à Shahr-i-Safa. De là il se rendit à Tirandaz-Minar (16 kilomètres et demi), puis à Teet (17k, 5), de Teet à Asia-Hazara (16 kilomètres), et enfin de Asia-Hazara à Khelat-i-Ghilzaï (20k, 5.) Le 30 il était rendu à destination.

Le gouverneur indigène de la place avait, conformément aux ordres reçus, réuni des provisions pour les troupes britanniques, et les tribus témoignaient des sentiments amicaux pour les Anglais, quoiqu'elles semblassent mal disposées pour l'Émir, au secours duquel ils étaient censés se porter.

Mais une fois à Khelat-i-Ghilzaï, devait-on pousser plus avant? On en avait eu l'intention tout d'abord, car Ghazni était le but qu'on se proposait d'atteindre. Or une pareille expédition était hors de proportion avec les moyens dont disposait le général. Ce n'était pas avec une poignée d'hommes : 1.000 fantassins, 400 cavaliers et 5 canons qu'on pouvait se lancer à si grande distance (230 kilomètres) et se flatter d'emporter ensuite une forteresse aussi importante que Ghazni. D'autant plus qu'on devait compter avec la nécessité de s'affaiblir encore pour former une petite garnison à Khelat-i-Ghilzaï.

On se décida pourtant à tenter l'aventure. Le 3 octobre, le général Hughes, laissant derrière lui six compagnies d'infanterie (deux du 59e anglais et quatre du 2e régiment béloutchi), un escadron et deux pièces, se mit en route avec le reste de ses forces dans la direction de Ghazni. C'était courir à un désastre.

Fort heureusement pour lui, il se vit arrêté dès les premiers pas. Il faut croire que les provisions qu'on lui avait fournies à Khelat n'étaient pas fort considérables, puisqu'à une vingtaine de kilomètres, il dut suspendre sa marche par suite de la difficulté qu'il éprouvait à s'en procurer.

En réalité, il est probable que ce ne fut pas la seule cause qui ralentit son mouvement, et que l'attitude des populations lui apparut de plus en plus hostile à mesure qu'il s'éloignait de son point de départ.

Le général continua pourtant à s'avancer lentement pendant quelques jours encore, et parvint jusqu'à Tazi, à près de 50 kilomètres de Khelat. Mais il lui parut alors impossible d'aller plus loin et même nécessaire de revenir sur ses pas.

Quoique autour de lui le pays fût encore parfaitement tranquille, des bruits inquiétants lui parvenaient du nord ; on l'informait que le clan ghilzaï des Tarakhis se préparait à s'opposer à sa marche s'il essayait de la continuer.

Le gouverneur indigène de Khelat-i-Ghilzaï, le Sirdar Muhammad-Tahir-Khan, était bien resté fidèle aux Anglais ; mais il avait perdu toute autorité. Ses délégués avaient été chassés des districts par la population, hostile à tout ce qui représentait pour elle le gouvernement de Caboul, de sorte que le pauvre homme était pour les Anglais plus embarrassant qu'utile. Sa présence et son action gênaient et entravaient le rassemblement des vivres, loin d'y aider.

Le major Saint-John l'invita donc à retourner à Caboul. Il en avait précisément demandé la permission lors de l'arrivée des Anglais, puis il avait changé d'avis et paraissait peu disposé à se rendre dans la capitale. Cependant il se décida à partir le 16 octobre.

L'antipathie pour Yakoub et la crainte de le voir rétabli sur le trône paraissaient être du reste les senti-

ments dominants à Khelat-i-Ghilzaï comme dans le sud en général.

La population de la ville appartient tout entière aux deux clans ghilzaïs des Tokhis et des Hotakis. Lors de la première occupation par les Anglais, dans les premiers mois de 1878, les chefs de ces deux clans avaient fait leur soumission aux autorités britanniques. Mais lors du retour de Yakoub après le traité de Gandamak, tous deux furent appelés à Caboul par l'Émir. Et, comme nous l'avons déjà raconté plus haut, l'un d'eux seulement, Sadu-Khan, chef des Hotakis consentit à s'y rendre et fut mis en prison en y arrivant. Son collègue, Mohamed-Aslam-Khan, plus méfiant, s'était enfui dans les montagnes.

Le neveu de Sadu-Khan, Mohamed-Afzul-Khan, avait été envoyé par l'Émir à Khelat comme chef des Tokhis. C'était à cet homme que les Anglais avaient eu affaire au début. Il ne leur avait pas témoigné d'hostilité, mais il restait neutre, craignant d'être plus tard traité par Yakoub, si celui-ci remontait encore sur le trône, comme son oncle l'avait été quelques mois auparavant.

Le départ du gouverneur fut pour tout le monde un soulagement véritable, et bientôt les Tokhis se montrèrent tout disposés à rendre service aux Anglais.

Toutefois l'autorité de ceux-ci continuait à ne pas s'affermir dans la direction du nord, et le général Hughes se trouvait toujours dans une situation assez précaire, qui l'obligeait à rester perpétuellement sur le qui-vive.

Les bruits d'un soulèvement des Tarakhis se confirmèrent bientôt. Le 23 octobre, le général fut informé que les hommes de ce clan s'étaient réunis en force à Shahjui, sous les ordres d'un certain Sahib-Jan, chef de bande connu par son audace, et qu'ils se proposaient d'attaquer le camp britannique à la première occasion. On sut plus tard qu'un mollah fanatique venu de Ghazni avait poussé ses compatriotes à cette tentative d'insurrection.

Le général Hughes n'hésita pas et, sans attendre l'attaque dont on le menaçait, il résolut de marcher lui-même à la rencontre de ses adversaires.

Le matin du 24, malgré le peu de monde dont il disposait, il détacha le colonel Kennedy avec son régiment, le 2e cavalerie du Punjab, trois pièces de la batterie de montagne 11e-11e et des détachements d'infanterie du 59e anglais et du 2e Beloutchis. Cette petite troupe de 150 cavaliers et 300 fantassins devait reconnaître la position de l'ennemi, et le général se proposait de la suivre de près avec le reste de son monde.

Le colonel Kennedy se porta rapidement en avant; il trouva à Shahjui un rassemblement d'environ 700 hommes d'infanterie et 200 cavaliers, surprit leurs avant-postes et les attaqua brusquement. La déroute des Tarakhis fut complète et ils s'enfuirent bientôt, laissant leur chef et 41 morts sur le champ de bataille. Les Anglais n'avaient eu que 2 hommes tués et quelques officiers blessés.

Ce brillant succès pouvait permettre d'espérer que

les Afghans se tiendraient au moins pour un temps, tranquilles de ce côté. Cependant on ne jugea pas prudent de laisser plus longtemps la petite troupe du général Hughes dans une position aussi aventurée, et quelques jours après cette rencontre, elle rentra à Khelat-i-Ghilzaï. Toute idée d'expédition dans la direction de Ghazni fut abandonnée et bientôt même on donna l'ordre au général Hughes de revenir à Candahar avec le gros de ses forces. Celui-ci organisa donc à Khelat-i-Ghilzaï une petite garnison formée d'un régiment natif, de deux compagnies d'infanterie anglaise et de quatre pièces d'artillerie, qui devait y rester pendant tout l'hiver.

C'était peu de chose assurément. L'on pouvait même se demander si c'était assez et si une aussi faible force serait en mesure d'assurer sa propre sécurité pendant le temps si long qui devait s'écouler jusqu'au jour où elle pourrait être relevée. Heureusement elle avait pour elle la situation naturellement forte de Khelat-i-Ghilzaï.

Située, comme on l'a dit, sur la rive droite de la Tarnak, cette ville est construite sur un plateau isolé et exerce un commandement de plusieurs centaines de pieds sur le pays environnant. Les remparts, taillés dans le flanc même de la montagne, étaient surmontés d'un parapet solide faisant tout le tour des ouvrages. Ceux-ci embrassaient le plateau tout entier, dont les pentes leur constituaient un glacis naturel et en bien des endroits très fortement incliné.

Du côté ouest se dresse un énorme rocher de

forme conique, qui s'élève à une hauteur de 100 pieds et forme un véritable cavalier au sommet duquel on avait installé une petite batterie dont le feu commandait tout les ouvrages situés au-dessous. On ne pouvait donc, avant d'avoir délogé les défenseurs du sommet de ce roc, tenter l'assaut de la place avec quelque chance de succès.

Enfin ajoutons qu'à l'intérieur même des remparts se trouvaient deux sources abondantes, grâce auxquelles la garnison était assurée de ne jamais manquer d'eau fraîche; avantage capital en cas de siège.

Somme toute, Khelat-i-Ghilzaï était donc parfaitement en état de résister aux attaques que pouvaient entreprendre les Ghilzaïs. Assurément une armée munie d'un parc de siège suffisant en aurait eu facilement raison; mais heureusement pour les Anglais, il n'était pas probable que les Afghans eussent jamais à leur disposition le matériel d'artillerie nécessaire pour réduire la place.

Nous avons dit plus haut comment en 1842 elle avait résisté pendant près de cinq mois à toutes les attaques dirigées contre elle.

D'ailleurs comme le climat de Khelat-i-Ghilzaï est extrêmement froid et rude en hiver, il y avait intérêt à n'y laisser que le moins de troupes possible, car on devait s'attendre à ce que celles-ci fussent rudement éprouvées. Il ne pouvait être question d'aucune opération active dans le pays environnant avant le retour de la belle saison. La garnison n'avait rien autre chose à faire qu'à conserver une attitude absolument

passive, en se bornant à repousser toutes les attaques qui seraient dirigées contre elle.

Ces dispositions prises, le général Hughes quitta Khelat-i-Ghilzaï le 2 novembre et reprit le chemin de Candahar, où il arriva le 8. Au point de vue de l'administration civile, Khelat-i-Ghilzaï fut rattaché à Candahar, dont le gouverneur indigène, Shere-Ali-Khan, vit son autorité étendue également sur Zamindawar, ville des Alizaïs. Les chefs de cette importante tribu étaient venus exposer leurs doléances contre le Sirdar Muhamed-Yousouf, oncle de Yakoub, que celui-ci leur avait envoyé comme gouverneur; il se montrèrent enchantés d'en être débarrassés et témoignèrent leur entière satisfaction des mesures adoptées par les autorités britanniques.

Chaque jour s'accentuait plus nettement la séparation qui tendait à s'établir entre le sud-ouest et le nord-est de l'Afghanistan, et il semblait de plus en plus difficile qu'on arrivât jamais à trouver un Émir qui fût accepté tout à la fois par la population de Caboul et par celle de Candahar. Nous aurons bientôt occasion de revenir sur cette question qui n'allait pas tarder à se poser pour les Anglais.

Quelques jours après le retour du général Hughes, le chef des Tarakhis, qu'il avait eu à combattre le 24 octobre, vint de lui-même à Candahar faire sa soumission aux autorités britanniques. Ce fait était de bon augure pour la pacification ultérieure du pays et la tranquillité des cantonnements anglais pendant l'hiver. On apprit même ainsi que les prédications fana-

tiques du vieux mollah de Ghazni dont nous avons parlé plus haut, avaient été l'unique cause de la révolte, et que Sahib-Jan seul, le chef tué à Shahjui, les avait écoutées, malgré les conseils des autres Sirdars, qui s'étaient efforcés de l'en dissuader.

Il semblait donc qu'on eût peu à craindre à Candahar, du côté du nord. A l'ouest, il n'en était pas de même, et c'était toujours dans cette direction que les regards étaient dirigés comme celle d'où le danger pouvait venir. L'ignorance même où l'on était de ce qui se passait dans ces régions mystérieuses, contribuait à entretenir l'inquiétude. On ne savait rien des intentions de Mir-Afzul, retiré à Farah, ni de celles d'Ayoub-Khan toujours à Hérat. Le premier, musulman ignorant et dévot, était devenu presque fou de fanatisme, et il était probable que, le cas échéant, il préférerait franchir la frontière et se réfugier en Perse plutôt que de se soumettre aux infidèles maudits.

Pour Ayoub, on pensait qu'une fois convaincu de l'inanité des espérances par lui fondées sur l'alliance persane, il ne demanderait pas mieux que de faire sa soumission. Malheureuesment il avait autour de lui des troupes nombreuses, évaluées à 7.000 hommes environ d'infanterie et un millier de cavaliers ; troupes qui le reconnaissaient nominalement pour leur chef, mais qui en réalité ne lui obéissaient pas et l'obligeaient au contraire à faire à leur guise.

Le bruit courait maintenant qu'elles voulaient le contraindre à les conduire à Candahar, et les Anglais

eussent désiré voir ce bruit se réaliser pour en finir avec cette question toujours menaçante de l'armée de Hérat. On savait que dans l'ouest la masse de la population souhaitait de partager la prospérité de Candahar, mais on n'ignorait pas l'existence d'un parti remuant, quoique peu nombreux, qui se souvenait du temps ou Shere-Ali avait reconquis son royaume en partant de Hérat, et espérait qu'une nouvelle conquête de ce genre était encore possible.

Il eût été fort avantageux pour les Anglais de pouvoir prouver à tous par des faits que ces espérances étaient vaines, et de les déraciner en dispersant les débris de l'armée d'Ayoub-Khan.

Nous verrons plus tard comment ils y arrivèrent; comment cette armée d'Ayoub n'arriva sur Candahar qu'à une époque où on ne l'attendait plus, et comment, avant de disparaitre, elle infligea aux troupes britanniques le plus grave échec qu'elles eussent essuyé dans le cours de cette campagne.

Pour compléter ce qui se rapporte aux troupes chargées d'opérer dans l'Afghanistan méridional, il nous faut encore dire quelques mots des travaux accomplis dans cette région à la même époque.

On se rappelle que dans leur campagne précédente, c'était de ce côté que les Anglais avaient rencontré le moins de résistance, mais aussi le plus d'obstacles naturels à la marche de leurs colonnes et de leurs convois. La traversée du désert de Kutch-Gandawa et celle de la fameuse passe de Bolan avaient présenté des difficultés énormes; on ne les avait

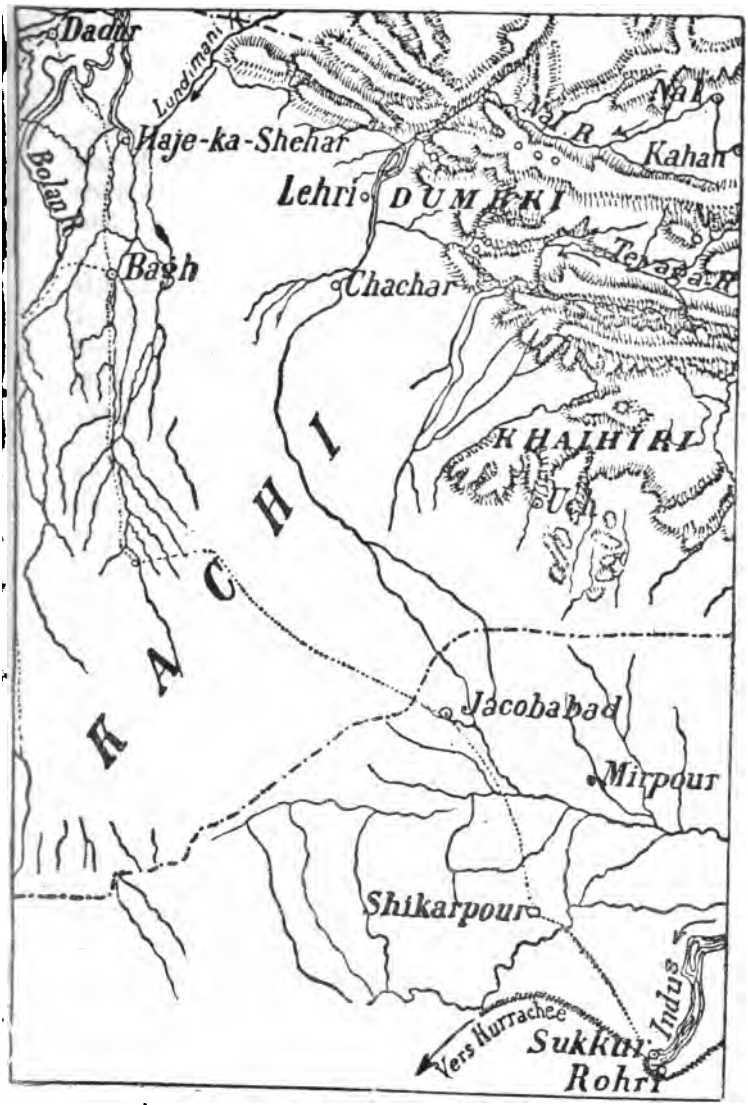
surmontées qu'à force de temps et de fatigues, et il en était résulté de longs retards dans les opérations.

La nécessité d'écarter ces obstacles ne faisait doute pour personne, et dès la fin de février 1879 on avait commencé les travaux d'une route qui devait relier Quetta à Sonmeeanee, c'est-à-dire à la mer. Mais cette route elle-même était bien longue et tout entière en territoire béloutche. De plus le port de Sonmeeanee ne se rattachait pas au réseau des chemins de fer de l'Inde. Il eût été infiniment préférable de mettre en communication Quetta avec le port anglais de Kurrachee, terminus de la voie ferrée qui longe l'Indus depuis Mooltan et qui à Sukkur, passe de la rive gauche sur la rive droite du fleuve.

Sukkur est d'ailleurs le point où cette voie se rapproche le plus de Dadur, qui marque l'entrée de la passe de Bolan. C'est donc Sukkur et Dadur qu'on devait s'efforcer de réunir au moyen d'une ligne ferrée dirigée par Shikarpour sur Jacobabad, où elle aurait franchi la frontière de l'Inde, pour traverser ensuite le désert de Kutch-Gandawa. Dans ce désert, plaine absolument horizontale, l'établissement du chemin de fer ne devait guère rencontrer d'autres difficultés que la rareté de l'eau.

La construction de ce chemin de fer fut résolue dès qu'on apprit la catastrophe du 3 septembre et qu'une nouvelle guerre parut inévitable. Il fut décidé de lui donner la même largeur de voie qu'aux grandes lignes de l'Inde; car on avait appris à reconnaître les in-

La carte ci-contre est à l'échelle de 1/1520000.


Dadur
Lundmani
Haje-ka-Shehar
Bolan R.
Lehri
DUMKI
Nal
Nal R.
Kahan
Tehsa R.
Bagh
Chachar
KHAIRI
KACHI
Jacobabad
Mirpour
Shikarpour
Vers Hurrachee
Sukkur
Indus
Rohri

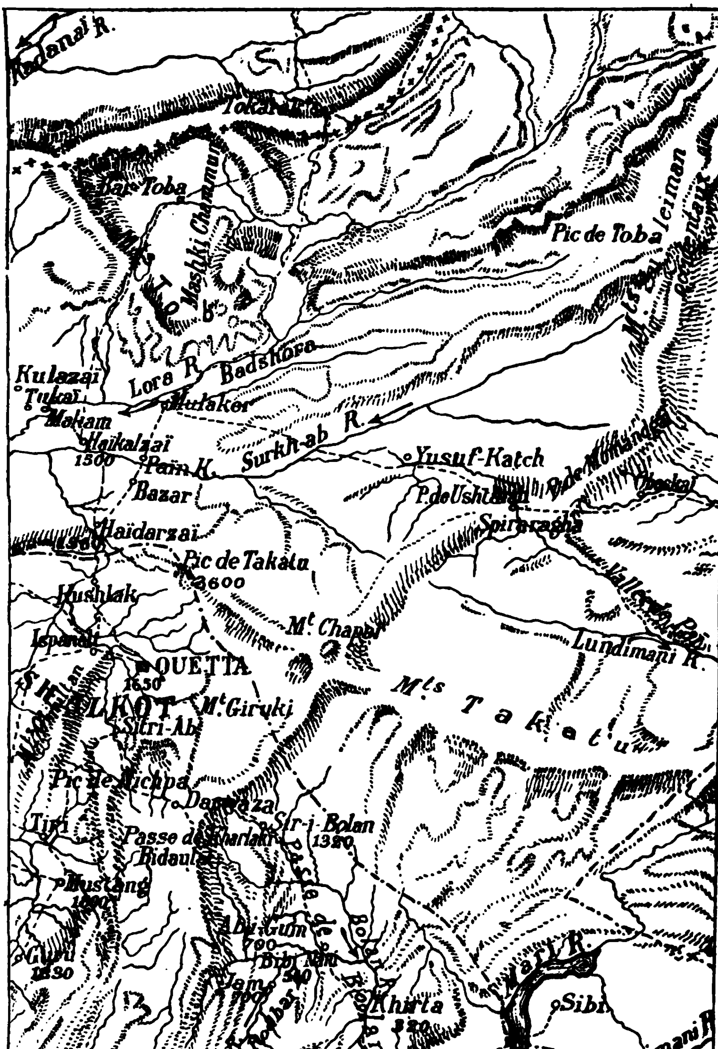
convénients des chemins à voie étroite construits, à d'autres époques dans plusieurs parties de l'Inde, par mesure d'économie. Les transbordements nécessités aux points de raccordement compensaient et au delà leurs prétendus avantages.

On espérait pousser les travaux à raison d'un mille (1.609 mètres) par jour, en commençant la voie par les deux extrémités. L'espace à franchir était d'environ 150 milles à vol d'oiseau ; et si peu de détours qu'on fût obligé de faire, c'était, même à cette vitesse, six mois au moins qu'il fallait compter avant l'achèvement. C'était donc une œuvre de longue haleine, et on devait la compléter encore par la construction, commencée en même temps, d'un tramway de montagne entre Quetta et Dadur par la passe de Bolan.

Sir Richard Temple, gouverneur de Bombay, s'était chargé de la haute direction de cette entreprise, qui devait permettre d'utiliser largement pour la colonne de Candahar les ressources en personnel et en matériel de sa présidence. Il voulut se rendre en personne sur les lieux, et partit dès la mi-septembre pour le Scinde, où il se proposait de passer tout l'hiver. Pendant deux mois il ne cessa d'explorer le pays qui devait être le théâtre des travaux.

Ce voyage exécuté entièrement à cheval, dans un pays des plus difficiles, et pendant lequel Sir Richard

La carte ci-contre est à l'échelle de 1/1520000.
Le tracé formée de traits et points alternés indique l'ancienne frontière de l'Inde, le tracé formé de petites croix est celui de la frontière « scientifique » du traité de Gandamak.



Kadanai R.
Tokarak
Bar Toba
Mashki Chaman
Pic de Toba
Lora R.
Badshora
Kulazaï
Tukaï
Mulaker
Maham
Haïkalzaï
1500
Païn K.
Surkh-ab R.
Yusuf-Katch
Bazar
P. de Ushtarghi
Spiraragha
Haïdarzaï
Pic de Takatu
3600
Kushlak
Mt Chapar
Ispanak
QUETTA
1650
Lundimani R.
Mts Takatu
SHALKOT
Mt Giruki
Sitri-Ab
Pic de Nichpa
Darwaza
Sir-i-Bolan
1320
Tiri
Passe de Gharlaki
Bidaulat
Mustang
Abi-Gum
790
Bibi Nani
Khirta
Sibi
Lundimani R.
Dadur
270
225

parcourut en moyenne 35 milles, soit plus de 56 kilomètres, par jour, constitue en lui-même un fait qui mérite d'être signalé comme exemple d'énergie plus qu'ordinaire et de résistance à la fatigue. Le gouverneur de Bombay étudia de cette façon, sur le terrain, toutes les routes militaires possibles, et même beaucoup d'autres qu'il constata l'impossibilité de réaliser pratiquement. Et c'était le premier personnage de l'Inde, après le Vice-roi, qui s'imposait la tâche pénible de tout voir ainsi par ses yeux et d'essayer lui-même chaque route avec ses propres chevaux.

Sir Richard Temple voulut également profiter de son voyage pour avoir une entrevue avec le général Stewart, qui commandait la colonne dont il allait avoir à assurer l'approvisionnement. Il était indispensable en effet qu'une entente parfaite régnât entre eux, et l'on avait pu craindre un moment qu'elle ne fût difficile à établir.

Sir Richard et Sir Donald passaient pour n'avoir pas la même façon d'envisager les choses : le premier ne regardant guère à la dépense quand il s'agissait d'une œuvre utile à accomplir ; le second ayant, au contraire, la réputation de défendre les intérêts pécuniaires du gouvernement, à un degré tel que parfois il avait soulevé des murmures parmi ses troupes. L'un et l'autre étaient toutefois des hommes pratiques, ayant des idées nettes, et ne pouvaient manquer de se mettre d'accord sur une question de cette importance.

Sir Richard termina donc son voyage d'exploration par une visite à Candahar, où il arriva le 13 novembre.

Des dispositions avaient été prises pour donner à son entrée une certaine solennité.

Le gouverneur de Bombay avait été escorté depuis la passe de Khojak par le major Clifford, commandant d'étapes, et quand il approcha de la ville à cheval avec son secrétaire militaire ; le général Stewart vint à sa rencontre avec tout son état-major et l'accompagna dans le parcours de la cité.

Le *political officer* attaché à Candahar avait tout préparé pour que sir Richard Temple reçût, le jour même, à quatre heures de l'après-midi, le gouverneur afghan et les principaux Sirdars candaharis en durbar solennel. Le cérémonial suivi fut à la fois pittoresque et imposant.

Le pavillon où devait se tenir le durbar avait été dressé dans une *maïdan*, ou prairie, vaste et superbe, admirablement choisie pour se prêter à cette démonstration théâtrale.

Vis-à-vis du pavillon était rangée une garde d'honneur des magnifiques soldats sikhs de l'infanterie native du Punjab. Près de l'entrée principale se tenait Shere-Ali-Khan, gouverneur de Candahar et chef reconnu du parti douranien en Afghanistan. Il était entouré de ses fils, de ses principaux officiers, et prêt à recevoir Son Excellence le gouverneur de Bombay suivant toutes les prescriptions de l'étiquette orientale.

A l'intérieur de la tente se trouvait sir Donald Stewart, accompagné d'un brillant état-major, de tous les *political officers* présents à Candahar, des colonels de tous les régiments, des chefs de tous les services,

dont les uniformes, écarlates ou bleus, chamarrés d'or, formaient comme le fond du tableau et complétaient admirablement le décor.

Shere-Ali-Khan lui-même avait revêtu le grand costume des fonctionnaires afghans, costume couvert de riches broderies d'or qui, hasard assez étrange, se trouvaient être celles mêmes d'un général russe. Ses trois fils et son petit-fils, ce dernier jeune homme d'une vingtaine d'années, tous à la physionomie vive et intelligente, portaient des habits du modèle anglais ordinaire.

Shere-Ali connaissait sir Richard Temple de longue date; il se souvenait de l'avoir vu dans le Punjab pendant la grande insurrection, alors que le gouverneur actuel de Bombay n'était que simple premier secrétaire de sir John Lawrence. Le chef afghan parut enchanté de faire personnellement la connaissance de celui qui représentait en cette circonstance la plus haute personnalité civile du gouvernement indien. Aussi l'entrevue fut-elle de part et d'autre des plus cordiales.

A la fin de la cérémonie toutes les personnes de la suite du gouverneur afghan furent séparément présentées au gouverneur de Bombay; puis tous les officiers anglais furent de même présentés à Son Excellence par sir Donald Stewart.

Sir Richard Temple resta trois jours pleins à Candahar; trois journées qu'il employa, avec son activité ordinaire, à parcourir tout le pays environnant, examinant tout minutieusement, ne laissant rien échapper de ce qui méritait d'être vu. Il trouva même

moyen d'assister à l'inauguration du nouvel emplacement choisi par le *Cricket-Club* de Candahar.

Le 14 il s'était rendu dans la vallée de l'Argandab, en franchissant le Baba-Wali-Kotal, et revint à Candahar le même jour. Il quitta la ville le matin du 17 et partit pour visiter les passes de Dwara et de Gwaja. Le soir il arrivait à Gataï, dans cette dernière, après une course à cheval de 49 milles (plus de 78 kilomètres). Le lendemain 18 il faisait encore une course presque aussi longue, de 45 milles (72 kilomètres), pour se rendre à Spintuzi, sur la chaîne des monts Kwaja-Amran, et le jour suivant il redescendait, à cheval encore, par le défilé de Dwara.

Cette passe fut reconnue ainsi par lui être l'une des plus commodes de celles qui se trouvent entre l'Inde et l'Afghanistan. Nulle part elle n'est très étroite, et la pente en est généralement douce et régulière. Elle et celle de Chapra furent considérées comme n'offrant aucune difficulté considérable aux ingénieurs pour la construction d'une voie ferrée, au cas où l'on se déciderait à prolonger jusqu'à Candahar la ligne que l'on était en train de construire.

La passe de Gwaja, au contraire, bien que plus fréquentée, fut considérée par sir Richard Temple, comme impraticable pour un chemin de fer, à cause de la brusquerie des courbes qu'elle présente et de la nature du sol. Les tranchées qu'il eût fallu y ouvrir à travers des rochers granitiques eussent entraîné des dépenses énormes.

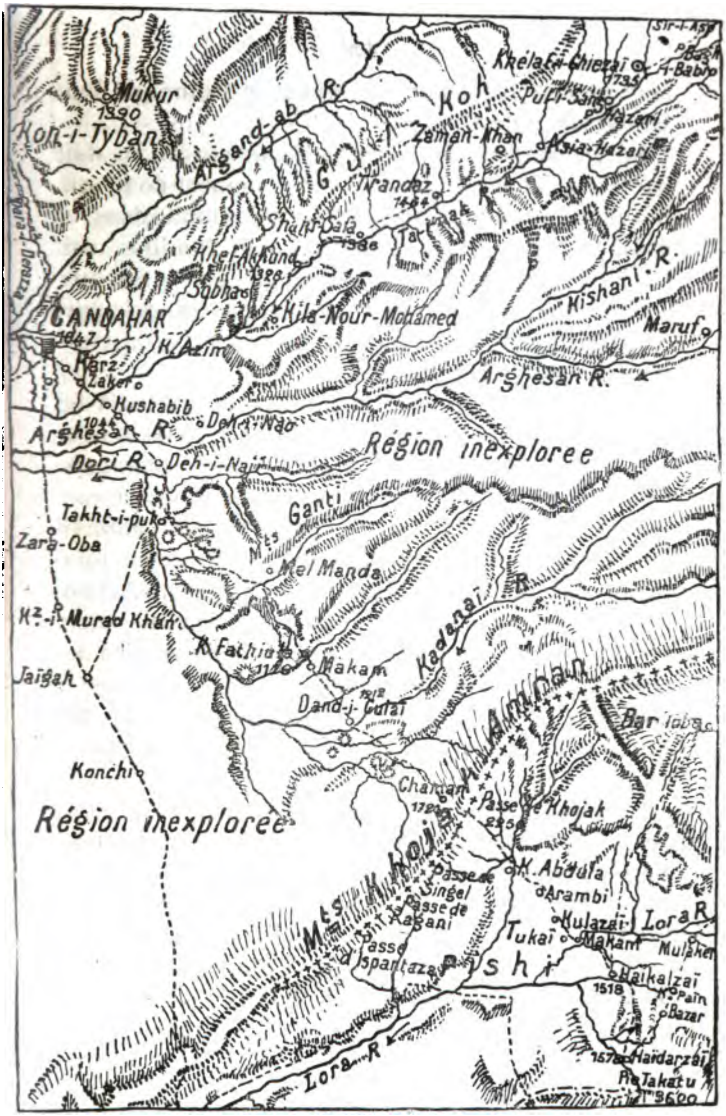
Ainsi le voyage du gouverneur de Bombay, dont on

pouvait espérer, au point de vue politique, de très sérieux avantages, en avait eu, sous le rapport matériel, d'autres qui ne l'étaient pas moins. La fameuse passe de Bolan, par exemple, que peu auparavant encore les géographes considéraient comme la seule porte ouverte sur l'Inde, à travers les montagnes qui l'enserrent de ce côté, se trouvait au contraire non seulement n'être pas la route unique, mais n'en pas constituer même une des meilleures.

Sir Richard en avait exploré jusqu'à huit ou neuf, dont plusieurs étaient restées jusqu'alors presque inconnues. Sir Robert Sandeman et le colonel Lindsay, ingénieur en chef, en avaient, de leur côté, parcouru plusieurs autres; et ces études combinées ne pouvaient manquer d'avoir pour résultat un progrès considérable dans l'état des communications entre l'Inde et les pays qui lui confinent à l'ouest et au nord-ouest. La partie sud de l'Afghanistan, qui semblait tendre chaque jour à se séparer de plus en plus, au moins politiquement, des provinces septentrionales du pays, paraissait ainsi, précisément au même instant, de plus en plus facile à relier matériellement à l'Inde. Et les idées de conservation définitive, d'annexion plus ou moins déguisée de Candahar et des districts environnants, sur lesquelles nous aurons plus tard à revenir, prenaient ainsi corps chaque jour davantage dans l'esprit des hommes d'État anglais.

Les travaux du chemin de fer étaient d'ailleurs pous-

La carte ci-contre est à l'échelle de 1/1520000.



Mukur
1390
Koh-i-Tyban
Argand-ab R.
Koh
Khelafa-Ghiezai
1735
Zaman-Khan
Kaia-Hazari
Tirandaz
1464
Shah-Dala
1386
Khef Akhund
1328
Sobha
Kila-Nour-Mohamed
CANDAHAR
1047
K. Azim
Kishani R.
Maruf
Arghesan R.
Karz
Zaker
Hushabib
1044
Arghesan R.
Deh-i-Nao
Région inexploree
Dori R.
Deh-i-Naï
Mts Ganti
Takht-i-puk
Zara-Oba
Mel Manda
Kz-i-Murad Khan
K. Fathiula
1110
Makam
Kadanaï R.
Jaïgah
Dand-i-Gulaï
Amran
Bar
Konchi
Chaman
Passe de Khojak
Région inexploree
K. Abdula
Arambi
Passe de Singel
Passe de Kagani
Mts Khoja
Kulazaï
Lora R.
Tukaï
Makani
Mulaker
Passe d'Spantaza
Pishi
Haikalzaï
1518
Kz Pain
Bazar
Haïdarzaï
Pic Takatu
3600
Lora R.

sés avec activité, tant entre Sukkur et Dadur que dans la passe de Bolan.

Le 15 octobre, sir Richard Temple avait pu déjà parcourir sur une locomotive une longueur de 15 milles, plus de 24 kilomètres, sur la voie établie dans ce défilé fameux. A la fin du mois plus de 20 milles, soit 32 kilomètres, étaient achevés sur la ligne de Sukkur-Dadur ; quelques jours plus tard, les machines la parcouraient jusqu'à Jacobabad, et la vitesse de construction dépassait même un mille par jour.

Le matériel nécessaire aux travaux arrivait en quantité toujours croissante de Bombay, où on le recevait en partie d'Angleterre et où on l'embarquait pour Kurrachee, d'où le chemin de fer existant déjà le conduisait jusqu'à Sukkur. Sir Richard Temple animait tout le monde par sa présence et l'exemple de son infatigable activité. Il se multipliait, allant partout, non-seulement pour presser les travaux, mais pour s'assurer le concours ou tout au moins la neutralité des chefs indigènes; comme à Sibi, où, de concert avec le *political officer* major Sandeman, il tenait le 1er novembre un durbar des principaux chefs pathans et murvis.

En même temps les renforts arrivaient et les troupes du général Stewart s'augmentaient peu à peu. Vers la mi-décembre il avait à Candahar et aux environs 8.000 hommes, dont un quart d'Anglais. En voici le détail :

Infanterie : le 59e anglais, le 2e bataillon du 60e Rifles, le 3e Gourkhas, le 12e du Bengale, le 2e Sikhs,

le 19e du Bengale, les 1er, 25e, 29e et 30e de Bombay.

Cavalerie : Les 1er et 2e régiments de cavalerie du Punjab, le 19e lanciers du Bengale et le 3e cavalerie du Sinde.

Artillerie : La batterie à cheval A-B; les batteries D-2e, G-4e, les 5e, 6e, 10e et 11e batteries de la 11e brigade et la batterie de montagne de Peshawur.

Génie : 3 compagnies de sapeurs-mineurs.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

Pages

— *Caboul*. 1

La ville et son histoire. — Situation. — Climat. — Habitants. — Monuments. — Vieux souvenirs. — Les Anglais à Caboul de 1839 à 1842.

II. — *Le voyage et l'arrivée de l'ambassade anglaise à Caboul*. 21

Personnel de l'ambassade. — Son escorte. — Passage de la frontière. — Le camp de Khushdil-Khan. — Réception solennelle à Caboul. — Installation. —

III. — *La catastrophe du 3 septembre*. 37

Les lettres du docteur Kelly à sa mère. — Traces du passage des Russes. — Relations du Résident anglais avec l'Émir. — Attitude du major Cavagnari. — Premiers troubles. — Le rôle de Yakoub. — La catastrophe. — Récits de trois témoins occulaires : le resildar Bahadour-Nakhband, le sowar Taïmour, et l'un des serviteurs de Cavagnari, échappé au massacre. — Preuves de la complicité de Yakoub.

V. — *Coup d'œil général sur la situation*. 77

L'émotion en Angleterre. — Préparatifs militaires. — Les forces disponibles. — État des troupes. — Les moyens de transport et les communications. — Sentiments des populations. — Protestations et excuses de l'Émir. — Symptômes d'insurrection générale.

V. — *Formation des colonnes et premières opérations*. 103

Difficultés à vaincre. — Plan adopté. — Les forces de Roberts sont choisies pour marcher les premières sur Caboul par le défilé de Chuturgardan. — Ses troupes et ses effectifs. — Organisation de sa colonne. — Ses officiers. — Troupes de la route de Khyber et de Candahar.

VI. — *Marche de Roberts sur Caboul*. 127

Affaire de Karatiga. — Occupation de Kushi. —

Arrivée de Yakoub au camp britannique. — Zargun-Shahr. — Zahidabad. — Passage du Logar. - Bataille de Charasyab. — Passage du défilé de Sang-i-Nawishta. — Bataille de Deh-i-Mozung. — Entrée à Caboul. — Occupation du Bala-Hissar. — Proclamation de Roberts au peuple. — Visite aux ruines. de la résidence.

VII. — *La colonne de Khyber*. 206

La route de Peshawur à Caboul. — Echelonnement des troupes. — Lenteur de la marche. — Attitude passive des habitants. . . . . .

VIII. — *Roberts à Caboul*. 217

Sa situation. — Ses préoccupations. — Les explosions du Bala-Hissar. — Evacuation de cette citadelle. — La commission d'enquête et la commission militaire. — Les exécutions. — Abdication de Yakoub. — Ses conséquences. — Proclamation de Roberts aux Afghans. — Coup d'œil sur l'histoire de la dynastie des Douranis. — Inquiétude de Roberts pour ses communications. — Affaires d'Ali-Khel, du Sirkbaï-Kotal, de Chuturgardan. — Les cantonnements de Sherpour.

IX. — *Préparatifs d'hivernage à Caboul*. 257

Essai d'ouverture des communications avec l'Inde par la route de Khyber. — Accumulation d'approvisionnements dans la capitale. — Démolition du Bala-Hissar — Installation des troupes de Roberts et de Bright. — Mesures prises pour le maintien de l'ordre à Caboul. — Proclamation nouvelle au peuple. — Organisation du pays et nominations de gouverneurs indigènes. — Difficultés de leur situation. — Les prétendants au trône d'Afghanistan.

X. — *Les événements du mois de décembre à Caboul*. 85

Départ de Yakoub-Khan pour l'Inde. — Son entrevue avec le correspondant du *Times*. — Mouvements hostiles dans le Kohistan, le pays de Maïdan, la vallée du Logar. — Mohamed-Jan et le mollah Mouskh-i-Alim. — Organisation des troupes de Roberts. — Revue du 8 décembre. — Plan de Roberts. — Affaire du 10 décembre. — Combats du 11,

du 12 du 13 et du 14. — Retraite et blocus des Anglais dans les cantonnements de Sherpour. — Situation des troupes britanniques. — Secours attendus. — Leur marche. — Mise en état de défense des cantonnements. — L'attaque du 23. — Arrivée de Gough. — Levée du blocus et réoccupation de Caboul. — Conséquences de la victoire des Anglais et situation générale.

XI. — *Les opérations dans l'Afghanistan méridional.* . 397
La colonne de Candahar. — Occupation de Khelat-i-Ghilzaï. — Commencement des travaux de la voie ferrée de Sukkur à Quetta et Candahar.

ERRATA

P. 67, ligne 16; *au lieu de* (garde;) *lisez* : (sous-officier de la garde).
Le grade de *havildar* correspond à celui de sergent.
P. 68, ligne 6; *au lieu de* : brûlés, *lisez* : enterrés.
Les premières dépêches anglaises disaient : *burned* (brûlés) au lieu de *buried* (enterrés).
P. 124, ligne 5; *au lieu de* Bulton, *lisez* Burlton.
P. 272, ligne 14; *au lieu de* : escadrons, *lisez* : 2 escadrons.

TABLE DES CARTES ET PLANS

	Pages.
1° Caboul et ses environs (frontispice).	*
2° La frontière scientifique et l'ancienne frontière entre l'Inde et l'Afghanistan. (Échelle de 1/3500000.).	111
3° D'Ali-Khel à Kushi et Zahidabad. (Échelle de 1/500000.)	136
4° De Zahidabad à Charasyab. (Échelle de 1/126720.). . .	162
5° De Charasyab à Caboul. (Échelle de 1/126720.). . . .	180
6° De Peshawur à Caboul. (Échelle de 1/3500000.). . . .	208
7° Ali-Khel, Chuturgardan, le Sirkhaï-Kotal. (Échelle de 1/500000.).	246
8° Plan des cantonnements de Sherpour.	252
9° De Jagdalak à Caboul. (Échelle de 1/500000.).	258
10° De Jellalabad à Jagdalak. (Échelle de 1/500000.). . .	264
11° Le Kohistan et le pays entre Caboul, Bamian et Ghazni. [Échelle de 1/1520000.] (1).	302
12° Caboul et les vallées du Logar et de Chardeh (Échelle de 1/126720.).	306
13° Les environs de Caboul, Sherpour et la vallée de Chardeh. (Échelle de 1/126720.).	312
14° De Jagdalak à Caboul. (Échelle de 1/500000.).	354
15° Croquis représentant l'installation des troupes dans les cantonnements de Sherpour..	364
16° Candahar et Khelat-i-Ghilzaï. (Échelle de 1/1520000.)	403
17° De Sukkur à Dadur. (Échelle de 1/1520000.).	417
18° De Dadur à Quetta et Pishin (Échelle de 1/1520000.)	419
19° De Pishin à Candahar. (Échelle de 1/1520000.). . . .	425

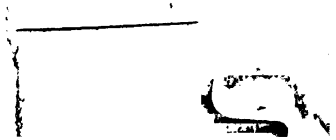
(1) Plus exactement : 1/1520640, ou un pouce anglais pour 24 milles. Toutes les cartes à cette échelle, ainsi que celles à 1/126720 (ou un pouce anglais pour 2 milles) ont été empruntées aux cartes anglaises de Stanford.

Les cartes à 1/500000 proviennent de celles publiées par le Dépôt de la guerre française.

Tous les plans ou cartes dont l'orientation n'est pas indiquée, sont disposés de façon que la ligne nord-sud soit parallèle au grand côté de la page, le nord en haut

Les nombres inscrits sur les cartes indiquent les cotes au-dessus du niveau de la mer, en mètres; sauf pour la carte de la page 312, où elles sont marquées en pieds anglais.

— Paris. Imp. Laloux fils et Guillot, 7, rue des Canettes.



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 419